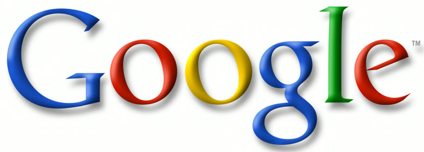

Google





24614 f. 3

HISTOIRE GENERALE DE L'EMPIRE DU MOGOL DEPUIS SA FONDATION.

Sur les Mémoires Portugais de M. MANOUCHI, Vénitien.

Par le Pere FRANÇOIS CATROU, *de la Compagnie de JESUS.*



A LA HAYE,
Chez GUILLAUME DE VOYS, Marchand Libraire dans le Poten, à l'Enseigne de *Hugo Grotius*.

M. DCCVIII.





A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR,

Il falloit chercher aux Indes des Heros qui par la nouveauté de leurs caractéres, pussent vous devenir agréables. Nul de ceux que l'Histoire ancienne a celebrez, n'a échappé à vôtre connoissance; & tous ont été la ma-

matiere de vos reflexions. Les grands modeles que Rome & que la Grece ont laissé à la posterité, sont pour vous, depuis l'enfance, le sujet d'une étude serieuse. Vous vous plaisez encore aujourd'hui à suivre de siecle en siecle les traces de la vertu; vous vous attachez à copier ce qu'elle a de plus solide; vous empruntez de chaque Heros ce qui le distingue, & vous vous efforcez de les surpasser tous, pour perpetuer à la France, dans vôtre Personne, l'idée du Monarque accompli qu'elle a devant les yeux.

C'est cet amour de la vertu, MONSEIGNEUR, *qui vous rend attentif aux démarches de* LOUIS LE GRAND, *& qui vous occupe de la lecture, autant qu'il faut, pour vous remplir d'exemples capables de perfectionner un Prince. Aussi lorsque la carriere de la gloire est ouverte, on vous y voit courir avec ardeur. La France reçoit alors les fruits de vos reflexions, & elle vous admire à la tête des Armées, tel que vous*

vous étes formé vous-même dans l'ombre du cabinet.

Sur les bords du Rhin & de la Meuse, vous avez fait briller en vous, Monseigneur, *toutes ces qualitez de Heros, que vous aimez à recüeillir dans l'Histoire. Semblable au Vainqueur de l'Asie, on vous a vû témoigner de l'impatience d'engager un combat, & soûpirer de ce que la retraite ou la timidité de l'Ennemi, vous deroboit l'occasion de courir au peril & à la victoire. A l'exemple du Conquerant des Gaules, vous avez paru le Pere des troupes plûtôt que leur General. Dans le Camp vous avez sçû allier la Majesté du premier rang qui vous faisoit respecter, avec un air de douceur & d'affabilité qui vous rendoit aimable. La Noblesse Françoise à qui vous permettiez un libre accès; les Officiers de merite que vous honoriez de vos loüanges, le simple Soldat sur qui vous faisiez tomber vos liberalitez, ont rempli l'Europe de vôtre glo-*

gloire. Tous avoüent qu'on reconnoiſſoit en Flandres & en Alſace le Grand Pere dans le petit Fils, & que vôtre Auguſte Pere, tel qu'il étoit au tems de la Conquête de Philisbourg, étoit repreſenté dans ſon Fils devenu le Défenſeur de nos Frontieres & la terreur de nos Ennemis.

Si l'Hiſtoire que j'ai l'honneur de vous offrir, MONSEIGNEUR, *n'étoit pas fertile en Exemples capables de nous inſtruire, je n'aurois pas oſé detourner vôtre attention de deſſus les bords du Xanthe ou du Tibre, pour la tranſporter ſur les rivages du Gange & de l'Indus. Je ſçai qu'une lecture de pur amuſement ne ſeroit pas au goût d'un Prince dont l'eſprit eſt ſolide. Mais les Empereurs Mogols, que la victoire a rendu Maîtres des Indes, ont un genre d'heroïſme qui n'eſt pas tout-à-fait indigne de vous être expoſé. On convient que le Fondateur de l'Empire, dont j'ai ecrit l'Hiſtoire, a égalé ſes Conquêtes à celles d'Alexandre; & l'on peut dire*

que

que le Prince Tartare ſurpaſſe en vertu le Roi de Macedoine. Les Succeſſeurs de Tamerlank n'ont pas tous degeneré du courage de leur Pere. On voit ſur le Trône du Mogol des Heros pacifiques & des Heros guerriers ; mais toûjours appliquez à rendre la juſtice à leurs Sujets. L'amour de l'équité eſt, ce ſemble, la vertu propre des Maitres de l'Indouſtan. C'eſt par là ſans doute qu'ils pourront meriter vôtre approbation.

Peut-être auſſi que l'interêt de l'Etat dont vous étes la troiſiéme eſperance, MONSEIGNEUR, *reveillera en vous la curioſité de connoitre des Empereurs, que le Commerce a rendus nos Alliez. Les Colonies Françoiſes, établies aux Indes Orientales, preſque toutes ſituées dans l'Empire du Mogol, ſubſiſtent ſous ſa protection.*

Sur tout rien ne ſera plus capable de vous affectionner à parcourir en eſprit les vaſtes Contrées des Indes,

que l'interêt de la veritable Religion. On n'ignore pas combien vôtre cœur y est sensible. Vous verrez, MONSEIGNEUR, *le Mahometisme sur le Trône, dans la Region la plus riche de l'Univers. Alors vous ne serez plus étonné de ne trouver pas, dans l'Histoire universelle du Mogol, un seul Prince exempt de tous les défauts que la barbarie & l'infidelité traînent après elles. Vous concevrez qu'il n'appartient qu'à la Religion de* JESUS-CHRIST, *d'adoucir toute la ferocité des Souverains les plus estimables d'ailleurs. Pour moi je benirai le Ciel, si l'Histoire que j'ai l'honneur de vous presenter, vous remplit de compassion pour ce grand nombre d'Infideles, que des Missionnaires de France ont commencé d'instruire avec succès. Je suis, avec le plus profond respect,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïssant Serviteur, FRANÇOIS CATROU, *de la Compagnie de* JESUS.

PRE-



PREFACE.

JE n'aurois jamais crû devoir donner un jour au Public l'Histoire universelle du Mogol. Certainement si toutes les difficultez de l'entreprise ne s'étoient applanies devant moi, je n'aurois pas osé m'embarquer pour un voyage de si long cours. S'avise-t'on d'aller chercher des Héros jusqu'aux Indes, tandis qu'il en reste tant en Europe, dont la mémoire est obscure, parce que l'Histoire les a negligés? Aurois-je pû me resoudre à faire, dans un climat éloigné, les recherches nécessaires, pour suivre la succession des Empereurs qui regnent aujourd'hui dans l'Indoustan? Je n'ignorois pas combien l'on prend peu de part

en Europe à des Princes inconnus, dont les intérêts sont si peu mêlez avec les nôtres. On connoît sur cela nos préjugez. Je ne sçai par quel tour d'imagination ou par quel orguëil, nous nous sommes accoûtumez à traiter de Barbares les peuples, dont l'éducation est différente de la nôtre. Ces préventions & ces difficultez m'auroient sans doute dégoûté de l'Ouvrage que je viens d'exécuter ; ou plûtôt jamais il ne me seroit venu à l'esprit de l'entreprendre.

Le hazard donc m'a engagé dans un parti que je n'aurois pas pris par choix & par inclination. * Une personne d'une probité connuë, & qui a exercé aux Indes les premiers Emplois de nos Colonies, m'a mis entre les mains un Manuscrit Portugais. C'est l'Ouvrage de M. Manouchi, Vénitien. Je l'ai parcouru d'abord, avec la curiosité qu'on a d'ordinaire, pour ap-

* M. Des Landes.

apprendre les avantures d'un Voyageur; mais j'y ai trouvé plus que des Voyages. J'ai crû qu'on pouvoit extraire du Manuſcrit quelque choſe de mieux, qu'une ſimple Rélation d'un Païs étranger. J'ai appris là que M. Manouchi avoit eu la communication des Chroniques de l'Empire du Mogol, qu'il les avoit fait traduire en Portugais, & qu'elles étoient inſerées dans l'Ouvrage que j'avois entre les mains.

A la vûë d'un monument ſi eſtimable, j'ai fait des réfléxions qui m'ont déterminé à mettre en œuvre le Mémoire que j'avois devant les yeux. J'ai conſideré que l'Hiſtoire generale d'un grand Empire, depuis ſa fondation, ne ſeroit pas mépriſée des Gens de lettres; que celle du Mogol manquoit à l'Hiſtoire univerſelle; qu'on en avoit donné juſqu'icy quelques morceaux en toutes les langues d'Europe, & qu'ils avoient été reçûs

 avec

avec applaudiſſement ; qu'après tout, la diverſité qu'on appercevroit entre les mœurs des Orientaux & les nôtres, pourroit réveiller la curioſité du public ; qu'on ſe laſſe de voir toûjours ſur la Scene des Héros vêtus à l'Européane, & que ceux de l'Aſie auroient leur agrément, pour peu qu'on les repreſentât au naturel ; que l'Hiſtoire d'un Païs éloigné eſt ſuſceptible d'ornemens auſſi bien que l'Hiſtoire de nos Contrées ; qu'elle en a même de particuliers & qui lui ſont propres ; que les paſſions humaines qui ſont l'ame des grands évenemens, ſont les mêmes en Aſie qu'en Europe ; qu'on peut être inſtruit en France, par l'exemple des vertus Indiennes, comme on le fut autrefois dans la Grece, par les modéles de la probité & de la générosité des Scytes ; enfin que l'exemple de *Padmani* ne feroit pas une leçon moins utile de la fidélité conjugale ; que la conſtan-

ce des Heros de Toxaris le fut pour les Atheniens, de l'amitié la plus courageuse.

Je ne doutois pas d'ailleurs qu'il n'y eût au Mogol une Chronique exacte, où les principaux évènemens de l'Empire étoient racontez en détail. C'est sur des Mémoires tirez de la Chronique, que Jean Laët a composé sa Notice du Mogol. Voici comme il en parle. *Nos fragmentum è Belgico, quod è genuino illius Regni Chronico expressum credimus, liberè vertimus.*

J'avois de plus toute la certitude qu'on peut avoir en ces matieres, que ma Chronique du Mogol en Portugais, a de grands caractéres de verité. M. Manouchi nous assure qu'il l'a fait traduire du Persan avec soin sur les Originaux du Palais. Il paroît bien que le Venitien n'a point épargné la dépense, pour transmettre en Europe des monumens sûrs de l'Empire où il réside. Il a fait peindre à grands

 frais,

frais, par les Peintres du Serrail, les Portraits des Empereurs & des Hommes illustres du Mogol. Nous en aurions donné des Copies au Public, si nous n'avions apprehendé de charger trop une premiere Edition.

Je sçavois encore que Monsieur Manouchi n'a pas fait seulement quelques legeres excursions dans les Etats du Mogol. Ce n'est pas un de ces Negocians d'Europe que le Commerce oblige, ou à parcourir quelques Contrées des Indes avec précipitation, ou à resider dans les Ports de l'Indoustan bien loin de la Capitale. C'est un Medecin que sa profession a long-tems attaché à la suite des Empereurs. Comme il a vêcu quarante ans à la Cour, & que son Emploi lui a ménagé des entrées dans le Serrail qu'on refuse à tous les autres, il n'est pas étonnant qu'il ait eu de bons Mémoires, & qu'on lui ait fait part de la veritable Chronique

de l'Empire. J'en ai été plus convaincu, lorsque la confrontant avec les Auteurs Européans qui traitent du Mogol, j'ai trouvé que les mieux instruits parlent conformément à sa Chronique.

Au regard des deux derniers Regnes, on doit convenir que personne ne peut nous en rendre un meilleur compte que Monsieur Manouchi. Il vint aux Indes du vivant de Cha-Jaham, il s'attacha à la personne & à la fortune de Dara fils aîné de l'Empereur; il s'est trouvé à tous les combats qui ravirent enfin le Trône & la vie à ce Prince infortuné. S'il s'écarte quelquefois de Monsieur Bernier, cet Auteur si judicieux qui nous a donné l'Histoire de la révolution qui mit Oramgzeb sur le Trône, c'est que le Venitien a écrit après le François, & qu'il a eu le tems de verifier sur les lieux, certains évenemens, que Monsieur Bernier n'avoit avancé que sur la créance publique.

J'ai trouvé encore un autre avantage à suivre Monsieur Manouchi pour guide. Quoi qu'il ait écrit en un genre de Portugais un peu corrompu & tel qu'on le parle aux Indes ; quoi qu'il y mêle souvent des expressions Italiennes avec des tours François, on trouve dans sa maniere de raconter je ne sçai quel feu d'imagination, qui soûtient & qui éleve un Historien qui travaille d'après lui. Il est vrai que je ne l'ai pas toûjours copié à la rigueur. Souvent je me suis donné la liberté qu'on est en droit de prendre lors qu'on écrit de génie sur les Mémoires d'autrui. J'ai même ramassé ailleurs dequôi suppléer à la briéveté de la Chronique. Tantôt c'est un Auteur François, tantôt un Ecrivain Anglois, quelquefois un Italien, plus souvent ce sont des Portugais ou des Hollandois que j'ai consultez. Je n'ai pas même négligé les Voiageurs, quoi que

je m'en sois servi avec précaution. Cependant après avoir parcouru les terres des autres, je suis toûjours revenu à la Chronique. Elle est comme la base & le soûtien de cette Histoire. Je ne ferois pas même difficulté d'attribüer tout l'Ouvrage à Monsieur Manouchi, & de n'y inscrire que son nom, si je sçavois qu'il dût adopter avec plaisir, ce que j'ai été obligé d'emprunter ailleurs.

La Bibliotheque Orientale de Monsieur d'Herbellot m'a été d'un grand secours, pour éclaircir & pour étendre ce que la Chronique avoit rendu obscur par sa briéveté. Maffée, Tossi, Texeira, Pietro Del-Lavalle, Thomas Rhoë, Jean de Laët, Mrs. Bernier & Tavernier sont les principales sources où j'ai puisé ce qui m'a paru manquer à la Chronique. J'ai consulté dans Paris des personnes habiles qui ont fait un long séjour dans le Mogol. Un autre Monsieur des Landes

des que celui dont j'ai reçû les Mémoires Portugais, & qui eut beaucoup de part à l'Ouvrage de Monſieur Tavernier, a bien voulu m'aider de ſes lumieres & de la connoiſſance qu'il a de l'Empire, dont j'ai écrit l'Hiſtoire, où il a demeuré long-tems.

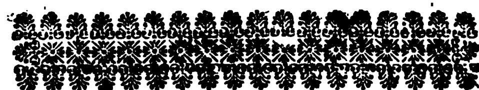
Le tréſor que Monſieur Manouchi nous a envoyé des Indes n'eſt pas tout-à-fait épuiſé. Son Manuſcrit contient encore, outre la Relation de ſes propres avantures, preſque toute l'Hiſtoire de l'Empereur qui regne aujourd'hui. Dans le Volume que nous donnons au Public, nous nous ſommes contentez de placer Oramgzeb ſur le Trône. Cependant nous avons donné pour titre à cet Ouvrage *Hiſtoire generale du Mogol*. Ne peut-on pas dire que l'Hiſtoire d'une Nation eſt complette, lors qu'on l'a pouſſée juſqu'au tems du Prince qui la gouverne? Si le Public agrée nôtre travail, nous continue-

nuerons la Vie d'Oramgzeb dont nous avons les Mémoires tout prêts. On verra peut-être avec plaisir le plus vieux Souverain du Monde, réformer & étendre avec la plus profonde politique, un Empire envahi par les voyes de la dissimulation & de l'intrigue.

Si nous ne donnons ici la Vie & les conquêtes du premier Fondateur de l'Empire des Mogols, qu'en abregé, c'est pour ne point redire au Public ce qu'il sçait déja. Tamerlank est presque aussi connu en France, que nos Heros d'Europe. Ainsi nous n'avons détaillé dans l'Histoire que nous en avons tracée, que les circonstances de la Vie de ce Conquerant qu'on ne trouve point ailleurs, que dans la Chronique Mogole. On s'est plus attaché à décrire les exploits de Tamerlank dans les Indes, & le genre de domination qu'il y établit aprés les avoir conquises. C'est un point d'Histoire qui jusqu'ici n'étoit

n'étoit point encore venu jusqu'à nous, & qui fait le plus au sujet que nous avions à traiter. Nous serons heureux si la curiosité qu'on a d'ordinaire pour les Histoires étrangeres, fait rechercher celle-ci comme un amusement agréable, & si elle fait abandonner ces Livres dangereux dont la lecture corrompt le cœur.





SUITE DES EMPEREURS MOGOLS.

TAMERLANK Premier Empereur.

Son

Fin de la Table.

95 105

Mer de





HISTOIRE GENERALE DU MOGOL.

PREMIERE PARTIE.

Tamerlank ou *Timur-lenk*.

LE plus gros volume ne suffiroit qu'à peine à décrire les exploits d'un Prince, qui ayant pris naissance dans les lieux où Alexandre a fini ses conquêtes, a fait retourner la victoire presque au même lieu d'où Alexandre l'avoit fait partir. *Tamerlank* ou *Timur-lenk*, est un nom composé de deux mots Tartares. *Timur*, signifie du fer. On appella ainsi ce Héros, parce qu'il vécut toûjours au milieu des armes. *Lenk* veut

dire un boiteux. En effet ce Prince vint au monde avec une foiblesse de jambe. *Timur*, nâquit à Casch, bourgade située dans une Province de Tartarie, connuë en Europe sous le nom de Transoxane, parce qu'elle est située au delà du Fleuve *Oxus*, que les Orientaux appellent aujourd'hui *Abiamu*. La Chronique a illustré la naissance de ce Conquerant par une fable qu'on ne trouve point ailleurs, & qui peut trouver place parmi les contes, dont les Asiatiques ne manquent guéres d'embellir l'origine de leurs Princes.

La Mere de Tamerlank avant son mariage parut tout à coup enceinte. Le Pere de la jeune Princesse en fut surpris. Il éclata en invectives contre sa Fille, & déja il étoit prêt de laver le deshonneur de sa famille dans le sang de la coupable, lorsque la jeune Princesse se jettant aux pieds de son Pere, lui découvrit la cause d'un évenement dont elle étoit surprise elle-même. Un rayon de Soleil passoit au travers d'une fente qu'on avoit laissé à l'une des fenêtres de son appartement, & tournoyant autour d'elle, sembloit la caresser & la revétir comme d'un habit de lumiére. Voilà dit la Princesse à son Pere, la cause unique d'un effet qui vous a justement indigné. Le Pere s'éclaircit par ses yeux de la vérité d'un évenement si extraordinaire, & conjectura qu'une Fils né de la lumiére devoit éffacer la gloire de ses Ancêtres.

Une fable si peu digne de créance & qui, ce semble, a été transportée de la Mere de Gingiskan à celle de *Timur*, a quelque fondement dans le nom qu'eut le Pere de Tamer-

lank,

lank. Il se nommoit *Targay*, c'est à dire, *la source de la lumiere.* Ce fut un Seigneur des plus acreditez à la Cour de Houssain. Ce Monarque régnoit alors dans tout le Turquestan, & la Province Transoxane étoit de sa dépendance. Tamerlank étoit Parent du Roi, & l'un des descendans de la Race *Mogolle.* Ce mot dans sa premiére signification, n'est pas le nom d'un Païs ou d'un Empire, c'est le nom d'une famille qui fut presque toûjours sur le Trône dans la partie la plus Méridionale de la Tartarie. C'étoit delà que Tamerlank tiroit son origine. Sa maison avoit déja donné à l'Asie, dans la personne de Gingiskan, un de ses plus fameux Conquerans. Cet illustre Mogol asservit tous ces immenses Païs; compris aujourd'hui sous le nom des deux Tartaries. Après avoir porté la victoire jusques bien avant dans la Chine, il y établit un Empire qu'il laissa à sa posterité.

Houssain, l'un des descendans de Gingiskan, occupoit le Trône des Tartares Méridionaux, lorsque Tamerlank vint au monde. C'étoit en l'année 736. de l'Egire Mahometane, c'est à dire, l'an 1335. de Jesus-Christ. Tout Prince du sang Mogol qu'il étoit, il fut élevé à la Campagne, & l'occupation de sa jeunesse fut de conduire les Troupeaux de son Pere, selon la coûtume de son Païs. Dès l'enfance il donna des marques de son courage, & l'ascendant qu'il prit sur les jeunes Bergers de sa contrée, fit voir qu'il étoit né pour commander. Les enfans de son voisinage lui déférerent l'Empire, & le

choisirent pour leur Juge. Ainsi dans les contestations qui survenoient sur les pasturages, ils s'adressoient à Tamerlank, & ses décisions étoient éxecutées sans appel. Il arriva qu'un Chameau d'un haras étranger entra dans les Patis, que les jeunes Sujets du nouvel Empereur s'étoient attribuez par la destination de Tamerlank. On étoit en peine s'il falloit le retenir ou le renvoyer. On s'adressa à l'Oracle, c'étoit le jeune Tamerlank: il prononça de la sorte. Si l'endroit par où le Chameau s'est introduit dans vos pâturages est un Païs plat, il faut le laisser retourner au troupeau dont il s'est égaré; mais si c'est un Païs de Montagnes, & qu'il ne puisse rejoindre son haras sans danger d'être dévoré par les Tigres, il faut le retenir.

Ce jeu d'enfans donna lieu à la plus grande Monarchie qui fût jamais. Les jeunes Bergers avançoient en âge, & l'Empire de Tamerlank sur eux croissoit avec ses sujets.

Il donna quelques marques de souveraineté qui le rendirent formidable parmi les siens. On lui vint dire qu'un loup avoit enlevé une brebis. Tamerlank ordonna qu'on punit le berger négligeant. Peu de tems après on surprit un de ses sujets volant du bétail: le jeune Roi le fit empaler. Cette action de justice donna occasion au chef des Bergers de connoître ses forces, & le mit en goût de faire des conquêtes. Les Parens du mort trouverent que Tamerlank avoit poussé trop loin les effets d'une puissance que des enfans lui avoient déferée. Ils prirent donc les armes contre le Juge & contre les Ministres de sa

cruau-

cruauté. Deux Villages, ou plûtôt deux familles campées dans les pâturages voisins, se réünirent pour tirer vengéance d'une execution commise avec justice, mais sans autorité. Tamerlank conduisit au combat ses jeunes guerriers, & par la défaite des deux familles, il fit faire aux siens un apprentissage de la victoire. Le bruit de la valeur & de la sagesse de Tamerlank, rassembla bien-tôt autour de lui la plus brave jeunesse du Païs. On venoit en foule se mettre au nombre de ses sujets, & l'on se piquoit à son égard de la même fidélité qu'on auroit eu pour un Prince légitime.

Comme les terres de sa famille ne suffisoient pas pour faire paître tant de troupeaux, & pour mettre au large tant de Bergers, il fallut en conquerir de nouvelles. Sultan Mahamud étoit le plus proche voisin. Ce fut lui qu'on jugea à propos d'attaquer le premier, de porter la guerre jusqu'au centre de son Païs, & de surprendre sa Capitale qui servoit de retraite à tous les Pastres de sa Province.

De jeunes Bergers sans expérience de la guerre, conduits par un chef aussi jeune qu'eux, se présenterent devant la Ville & furent bien-tôt obligez de lever le Siége. L'Armée de Tamerlank fut dissipée, & lui-même se vit obligé de revenir à pied demandant l'aumône & sans suite. Passant par un Village, il y chercha dequoi vivre. Une vieille Femme qui le reconnut, le reçût en son logis, & servit au Prince des Bergers du ris fort chaud dans un plat assez étroit. Tamerlank affamé prit le ris au milieu du plat,

& mangeant avec précipitation se brûla la bouche. La Vieille en riant lui parla de la sorte. Apprenez, Seigneur, qu'il faut commencer par les bords & non pas par le milieu, & qu'on s'expose à de fâcheux accidens lorsque par trop d'avidité on porte la guerre au centre d'un Païs, sans s'être rendu maître des extrémitez.

Ce fut une leçon que Tamerlank retint toûjours, & qu'il pratiqua dans toutes ses expéditions. Jamais il ne laissa rien derriere lui, qui pût l'inquiéter pendant sa marche, lui fermer le retour & le traverser dans ses conquêtes. Cette disgrace, qui fut presque l'unique qu'il ait reçûë de ses jours, ne le découragea pas. Ses sujets dissipez se rassemblérent autour de lui par divers chemins. On l'honnora comme auparavant, & dans son malheur il affecta plus de fierté & plus de sevérité qu'autrefois. Cependant l'usurpation de Tamerlank s'étendoit peu à peu sur les terres de son voisinage. Gagnant toûjours du terrain, le Roi des Bergers se vit assez proche de la Ville, dont il avoit manqué la prise pour en tenter le Siége une seconde fois. Tamerlank s'en rendit maître, & par là on le vit en état de se faire craindre bien loin aux environs.

L'audace des Bergers & de leur Chef fit du bruit à la Cour de Houssain Roi de ce Canton des Tartares, où Tamerlank venoit d'usurper une espece de souveraineté. Houssain crut devoir arrêter par la force des armes le progrès du jeune Conquerant. La défaite de Mahamud approchoit Tamerlank trop près du

du Trône, le Roi en conçût de la jalousie. Il se persuada qu'avec des Troupes assez peu nombreuses, mais aguerries, il pourroit aisément dissiper une poignée de jeunes Pastres sans expérience. Jamais deux Armées ne combattirent avec des armes plus inégales. Dans le parti du Roi on voyoit briller le fer. Ses Soldats étoient armez de l'arc, de la fléche & du cimeterre; car pour l'arquebuze, quoi que les Tartares l'eussent inventée dès lors, on ne voit point qu'ils s'en servissent dans les Armées, elles n'étoient encore en usage que pour la chasse. Du côté de Tamerlank, on ne portoit au combat que de longs bâtons ferrez & de ces espéces de javelines, dont les Bergers de Tartarie se servent pour défendre leurs troupeaux. Mais d'une autre part ses Sujets étoient tous à la fleur de l'âge, dans ce tems de la jeunesse où l'on a assez de force pour pouvoir combattre longtems sans se fatiguer, & assez de feu pour courir au peril sans l'apprehender. D'ailleurs, leur attachement pour le Roi qu'ils avoient choisi dès l'enfance, & la confiance que leur donnoit sa victoire passée les rendoit plus intrepides. Le Chef instruit, ce semble, par la nature en l'art de la guerre, suppléoit par son esprit à son peu d'experience. On donna le combat, les Escadrons des Bergers herissez de longues perches pointuës, ne pûrent être enfoncez. Tamerlank qui combattoit à la tête des siens y fit des prodiges de valeur. Enfin, Houssain perdit la vie & la Couronne.

Dès lors Tamerlank comprit qu'avec la

Cavalerie qu'il avoit mise sur pied, il étoit facile de conquérir toute l'Asie. En effet, les Bergers ses Sujets avoient choisi dans leurs haras les plus vifs de leurs Chevaux, les avoient dressez à la guerre, & les avoient accoûtumez de bonne heure à escadronner. La pratique qu'ils avoient de monter des Chevaux, & de les penser fut dans la suite, à ces nouveaux Conquerans, d'un grand secours dans ces Païs inconnus où ils porterent la guerre.

Cependant Tamerlank entra dans Samercand sans résistance. On ouvrit au vainqueur les portes de la Capitale du Royaume de Houssain, & l'on vit sans peine un Prince du Sang Mogol sur un Trône que ses Peres avoient occupé. Ce fut dans cette Ville que Tamerlank établit le Siége du vaste Empire qu'il forma par ses Victoires, & qu'il conserva par sa sagesse. Le Conquerant rassembla depuis dans Samercand toutes les richesses de l'Asie, & la dépoüille des Indes, de la Perse, de la Syrie, & de l'Egypte, qu'il ravagea ou qu'il asservit.

La prise de Samercand doit être regardée comme le commencement du Régne de Tamerlank. Elle arriva selon la Chronique l'année 771. de l'Egire, & de Jesus-Christ la 1370. lors que Tamerlank étoit déja âgé de trente-cinq ans. Il est vrai que le Conquerant Tartare commença ses Victoires à l'âge où Alexandre avoit déja fini les siennes; mais il ne vint pas au monde avec les mêmes avantages que le Roi de Macedoine. Alexandre nâquit dans la pourpre, & Tamerlank

merlank s'acquit une couronne. L'un hérita des Sujets, l'autre s'en donna. Le Macedonien trouva des Phalanges toutes formées, & le Tartare dressa lui-même ses Escadrons. Celui-là s'attira par le droit de succession l'hommage & l'attachement de ses Sujets, & celui-ci les arracha à des étrangers, par la supériorité de son génie & par l'ascendant que la nature lui avoit donné sur les autres hommes. Sans avoir eu Aristote pour Précepteur, Tamerlank eut toutes les vertus, & n'eut aucun des vices d'Alexandre. Il fut sobre, continent, moderé, attaché aux devoirs de sa Religion, & quoi qu'en dise un de ses ennemis, qui nous en a donné l'Histoire, il ne fut pas trop cruel pour un Conquerant.

Le nouveau Roi suivant toûjours le projet des victoires qu'il s'étoit tracé lui même, commença par soûmettre les Peuples les plus voisins de Samercand. Il arrive presque toûjours que les Conquerans sortis du Septentrion s'étendent vers le Midi, en des Païs plus riches & plus agréables. Aussi ce fut d'abord du côté des Indes que le torrent se déborda. Tamerlank trouva sur les bords du Fleuve Indus des Peuples d'une Religion bien différente de la sienne. Les Tartares de son tems, à parler en général, étoient Mahometans. Pour lui il suivoit la Religion de Gingi-kan qui s'étoit conservée dans la Famille des Mogols. Il adoroit le Dieu Eternel, tout-puissant & invisible, parfaitement un sans aucune distinction de nature ou de personnes. Il observoit la Loi natu-

relle comprise en huit préceptes, qui revenoient à peu près à ceux du Decalogue. Du reste il méprisoit les rêveries de l'Alcoran, & il étoit tout à la fois l'ennemi des Idolâtres & des Musulmans. Il n'avoit pas d'aversion pour la Loi de Jesus-Christ. On dit que la Reine Epouse de Gingiskan faisoit profession de la Religion Chrêtienne, & qu'elle avoit inspiré à ses enfans de la consideration pour le Christianisme. Ainsi l'ambition & le zéle d'exterminer l'Idolâtrie engagerent Tamerlank à porter la guerre chez les Indiens.

Cabul, une des Villes les plus Septentrionales des Indes, située entre la Perse, la Tartarie & le Fleuve Indus, donne son nom à un Royaume qu'on appelle Cabulestan. Le Roi de cette Région la plus exposée aux courses de Tamerlank, éprouva tout l'effort de la premiére guerre que ce Conquerant ait portée hors de son Païs. Le Cabulestan fut pillé, ravagé & rendu tributaire du Tartare. Je ne sçai quel accident détourna tout à coup l'orage sur la Perse; mais il est vrai que Tamerlank, sans avoir passé l'Indus, reconduisit du côté de l'Occident la victoire qu'il commençoit à faire marcher du côté de l'Orient.

Assez d'autres Ecrivains ont suivi le Prince Tartare dans ses conquêtes de la Perse & de la Syrie. Déja Herat pris & détruit l'avoit rendu maître du Korasan. Le Georgian ne lui avoit coûté à subjuguer que le Siége de Nichabour. La Perse fit plus de résistance, Tamerlank fut deux ans à la réduire.

duire. Enfin, devenu maître de Schiras, il soûmit les Perſans en partie par force, en partie par douceur. Delà il porta ſes armes victorieuſes vers le Septentrion en des Païs ſi éloignez, que le Soleil paroiſſoit quarante jours ſans ſe coucher. Alors les * Imans qui ſuivoient ſon Armée diſpenſerent les Soldats de la Priére du ſoir, parceque, diſoient-ils, on ne remarquoit plus de diſtinction entre le lever du Soleil & ſon coucher.

* *Noms à Docteurs Mahometans.*

Cette excurſion rendit Tamerlank maître de l'une & de l'autre Tartarie; mais la douceur du climat & la révolte de quelques ſéditieux le rappellerent bien-tôt en Perſe. Bagdet conſervoit encore quelque apparence de l'ancienne Babilone. Elle étoit la Capitale d'un Païs, dont Sultan Bén Avis, Mogol lui même & de la Race de Gingiskan, s'étoit emparé. Tamerlank le troubla dans ſa nouvelle poſſeſſion, le chaſſa de Bagdet, lui fit repaſſer le Tigre & l'obligea de ſe réfugier auprès du Sultan d'Egypte.

Juſques-là les Indes, entamées d'abord par Tamerlank, avoient eu le tems de reſpirer, & de ſe précautionner contre les attaques du Raviſſeur. La ſervitude où le Royaume de Cabul avoit été réduit, faiſoit apprehender un ſort pareil à tous les Peuples qui habitoient par delà l'Indus.

Les Rajas qui les gouvernoient, & qui partageoient entr'eux diverſes Contrées de ce riche Païs, s'étoient préparez à ſoûtenir les efforts du Conquerant, ſuppoſé qu'il tournât ſes armes de leur côté. Leur crainte ne fut pas vaine, & leurs préparatifs ne

furent pas inutiles. La révolte de Cabul rappella l'Armée Tartare de la Syrie, attira toutes les forces du Vainqueur sur les Indes, & fournit à Tamerlank l'occasion de faire la conquête d'un Païs où sa Race régne encore, & où elle conservera éternellement le nom de sa Famille, par l'établissement de l'Empire du Mogol.

Le retour de Tamerlank aux Indes est marqué dans la Chronique en l'année 800. de l'Egire, c'est-à-dire l'année 1399. de Jesus-Christ, Tamerlank étant déja âgé de soixante-quatre ans. C'est de cette année que nous pouvons compter la naissance de l'Empire dont j'écris l'Histoire.

La destruction de Cabul ne fût pour Tamerlank qu'un degré pour passer jusqu'au centre de ce beau Païs, qu'on appelle encore Indoustan; mais qui perd peu à peu son nom pour ne retenir plus que celui de Mogol. Il est situé entre l'Indus & le Gange, & arrosé d'une infinité de Riviéres & de Canaux, que la nature & l'art ont creusé, pour transporter les immenses richesses qu'on y recüeille.

L'Indus plus à l'Occident, coule du Septentrion au Midy & vient se décharger dans la Mer des Indes. Le Gange prenant sa source presqu'à la même hauteur que l'Indus du côté du Septentrion, entre au Midy dans le Golfe de Bengale. Tout le Païs que ces deux grandes Riviéres renferment, fut la conquête de Tamerlank. Ce Héros trouva aux Indes plus de valeur & plus de résistance que dans le reste de l'Asie. Un nou-

nouveau Porus fit courir au nouvel Alexandre, dans les mêmes lieux, des périls dignes de son grand cœur. Rana étoit un Prince idolâtre, dont les Etats étoient situez presqu'au milieu de l'Indoustan. Tamerlank lui écrivit une de ces Lettres menaçantes, qui souvent lui soûmettoient les Provinces & les Royaumes, sans qu'il fût nécessaire de répandre du sang. Il lui dénonçoit la guerre s'il ne devenoit son Tributaire & son Vassal. Le jeune Prince reçût les menaces du Tartare avec mépris, & ne répondit à sa Lettre qu'en se montrant à la tête d'une Armée formidable. Elle étoit bien plus nombreuse que celle de Tamerlank, les Troupes de Rana étoient toutes composées de ces Soldats *Ragepuses*, qui passent aux Indes pour des hommes insurmontables.

Il sembloit que tout l'Indoustan se fût mis sous les armes pour combattre Tamerlank. On comptoit plus de cent mille hommes de Cavalerie dans l'Armée de Rana. Tamerlank n'avoit tout au plus que douze mille Chevaux, mais les Tartares qu'il conduisoit au Combat étoient aguerris, & la confiance qu'ils avoient en leur Chef, jointe à l'habitude de vaincre leur faisoit tout espérer. Déja les deux Armées étoient en presence, lorsque les principaux Chefs Tartares épouvantez par la multitude des Indiens songérent à se retirer. N'avons-nous pas assez servi, se disoient-ils les uns aux autres, ce téméraire boiteux, que le dernier Combat vient encore de rendre manchot. Ce n'est point assez pour Tamerlank de

nous voir à tous le corps tronçonné comme le ſien, il veut auſſi que nous perdions la vie en un climat ſi different du nôtre, où la chaleur fera périr tous ceux qui auront échapé aux lances empoiſonnées des Indiens. Ce diſcours ſéditieux porté dans toutes les files de l'Armée, avoit fait prendre aux Tartares la réſolution d'abandonner les Indes & de laiſſer Rana en poſſeſſion de ſa liberté. Cependant, Tamerlank repoſoit dans ſa Tente ſans inquiétude, & comptant ſur la valeur & ſur l'expérience des ſiens, redoutoit peu la multitude de ſes Ennemis, lors qu'il aprit le deſſein que ſes Troupes avoient formé de quitter l'entrepriſe des Indes. Comme il n'étoit pas accoûtumé à calmer des ſéditions, & que peut-être il ne croyoit pas lui-même qu'il fut ſûr de combattre des hommes ſans nombre, avec une poignée de Soldats intimidez, il ne ſongeoit qu'à la retraite. Les Tentes étoient déja pliées & le Bagage commençoit à défiler, lors qu'un Mulletier de l'Armée ſe preſenta au Roi, & ſe proſternant en ſa preſence, lui parla de la ſorte. On t'a vû juſqu'ici, Seigneur, victorieux de tous les Rois qui ont oſé entrer en lice avec toi, donner des Loix à la Perſe & à la Syrie. Après avoir aſſervi le Païs où tu pris naiſſance, tu t'es choiſi parmi les vaincus dequoi vaincre le reſte de l'Univers. Les Tartares n'ont point encore apprehendé l'Ennemi, parce qu'ils t'avoient pour Chef, & aujourd'hui le Chef lui-même autoriſe la timidité de ſes Soldats. Vas, fuis devant une Armée tumultuaire d'In-

d'Indiens mal armez, & encore plus mal difciplinez? Tu ne fauveras ta vie qu'avec peine, mais tu perdras indubitablement & le profit & la gloire de tes Conquêtes. Ces mots prononcez avec un air d'anthouziafme par un homme de la lie du Peuple, parurent tenir de l'infpiration. Chacun fe regarda & chercha fur le vifage de fon camarade un defaveu de la lâcheté commune. Alors Tamerlank, qui peut-être avoit apofté le Mulletier pour parler de la forte, fe fervit d'une fi heureufe conjoncture pour redonner du courage à fes Troupes. On fe mit en ordre de Bataille, on fe prefenta à l'Ennemi, & voici le ftratagême que Tamerlank mit en ufage, pour combattre avec moins de péril une nombreufe Armée dont il craignoit d'être enveloppé. Il mit derriére lui un défilé trop étroit pour pouvoir s'y faire un grand front, & pofta de fes meilleures Troupes à la gorge du défilé. Alors faifant femblant de plier dès le premier choc, il fit prendre la fuite à fes Tartares. Sa Cavalerie fe fauva derriére une Montagne avec une vîteffe qui ne convient qu'à des Chevaux de Tartarie. Les Indiens pourfuivirent les Fuyards à toute bride, & pafferent le défilé où leurs premiers Efcadrons ne trouverent que peu de réfiftance. Lors que la moitié des Indiens fut dans la Plaine, les Fuyards tournerent bride tout à coup & revenant avec le cimeterre fur la Cavalerie Indienne, dont les Chevaux étoient tout effouflez, ils en firent un carnage épouvantable. Cette victoire rendit Tamerlank

Maître

Maître de tout l'Indouſtan. Rana fut obligé d'accepter la Paix aux conditions qu'il plût au Vainqueur. On contraignit l'Indien à payer tous les ans un gros Tribut. On mit des Gouverneurs Tartares dans les principales Forterefſes de l'Indouſtan, & ſur tout à Dely, Capitale des Indes, qui obéïſſoit alors à un Roi Patane, Mahometan de Religion. Les Raïas prirent dès lors, à l'égard de leur Vainqueur, la conduite qu'ils ont toûjours gardée depuis: c'eſt de défendre leurs Terres autant qu'ils peuvent contre l'uſurpation des Mahometans & de ne les attaquer jamais. Tamerlank victorieux ſe retira à Samercand chargé des dépoüilles de l'Inde, après avoir jetté les fondemens d'un Empire qui ſeul, de tant d'Etats conquis, eſt demeuré dans ſa Famille.

Le reſte des exploits du Tartare n'eſt de mon ſujet, qu'autant qu'il faut pour faire connoître le Fondateur du Mogol. L'ambition ne permit pas au Conquerant de joüir en repos du fruit de ſa conquête. Dans un âge ou l'affoibliſſement des forces produit d'ordinaire la langueur du courage, Tamerlank ſortit de Samercand avec la vigueur & la vivacité d'un jeune homme. Sultan Ben-Avis fut la premiére victime qu'il immola à ſon reſſentiment. Ce Mogol vaincu autrefois par Tamerlank & chaſſé de Bagdet, s'y étoit rétabli par le moyen des ſecours qu'il avoit tiré de l'Egypte. Il étendoit même ſes courſes juſques dans l'Yraque Perſanne, dont Tamerlank avoit donné le Gouvernement à ſon fils Miracha.

Il

Il n'en falut pas davantage pour déterminer le Vainqueur à ne souffrir pas l'insulte d'un Prince vaincu & révolté. On l'éloigna de la Perse, on le contraignit de s'enfuïr dans la Natolie vers Bajazet Premier. Enfin, Tamerlank, après s'être rendu maître de Damas, prit & saccagea Bagdet. Tout trembla, tout se soûmit. Le Soudan d'Egypte lui-même, qui le premier avoit donné retraite à Ben-Avis, respecta la puissance de Tamerlank, & fit annoncer dans toutes les Mosquées d'Egypte le nom du Conquerant.

Bajazet seul n'avoit point encore éprouvé la valeur du Tartare & sembloit ne la craindre pas. Il avoit même osé dépoüiller quelques Princes de Caramanie alliez de Tamerlank. La gloire de Bajazet croissoit tous les jours avec ses conquêtes. La défaite de Sigismond Roi de Hongrie & du Duc de Nevers suivi de la plus belle Noblesse de France, vers Nicopoly en Bulgarie, avoit enhardi l'Othoman à tenter le Siége de Constantinople. Déja il avoit réduit l'Empereur Emanuel à céder aux Mahometans un Fauxbourg de sa Ville, à y souffrir des Mosquées & un Juge Musulman; enfin il s'étoit fait déférer par les Soudans d'Egypte le nom de Sultan de *Roüm*, c'est à-dire de la Grece & de l'Empire Romain. Ce furent ces titres de grandeur & sur tout le nom d'*Ilderim*, c'est à-dire *de Foudre*, que Bajazet avoit pris, ces victoires & cette intrepidité, aussi bien que la compassion pour l'Empereur Emanuel, qui

atti-

attirerent sur l'Othoman toute la colere de Tamerlank. Le Tartare ne pût souffrir qu'il y eût en Asie d'autre Conquerant que lui. Il tourna donc ses armes contre Bajazet & vint combattre un Musulman, dont il haïssoit la Secte, en faveur d'un Prince Chrêtien dont il estimoit la Religion.

Toute l'Armée Tartare marchoit avec joye contre Bajazet, & regardoit la dépoüille de ce Sultan comme le plus riche butin qu'elle eût remporté à Samercand. Tamerlank seul fut taciturne & parut inquiet pendant la marche. Les uns attribuérent cet air de mélancolie à l'âge qui le rendoit plus chagrin & plus sérieux; d'autres à l'inquiétude du succès qu'auroit une Guerre entreprise contre un Prince chargé de lauriers, & contre des Troupes accoûtumées à vaincre. Un de ses Capitaines prit la liberté de demander à Tamerlank, dans un cercle des principaux Officiers, la cause de son inquiétude. Si je parois rêveur, dit-il, c'est que je suis dans une indétermination dont il est difficile que vous me tiriez. Je songe si je trouverai parmi vous un homme d'une assez bonne tête, pour soûtenir le poids du Royaume que nous allons conquerir & pour tenir avec honneur la place de Bajazet. Une réponse si pleine de confiance redonna du courage aux Tartares. On prit quelques Villes pour servir de retraite en cas d'accident, & les deux Armées parurent en presence, dans cette belle Plaine qui s'étend depuis Ancyre jusqu'au Mont Stella, au lieu même où Pompée défit autrefois Mitridate.

Tamer-

Tamerlank avoit prévû que les Musulmans auroient de l'avantage dans une mêlée, & qu'ils étoient mieux exercez à se servir du sabre, que les Tartares plus adroits à décocher la fléche; qu'en combattant dans une juste distance, sans se laisser approcher, ils feroient plus de carnage de leurs Ennemis & courroient moins de péril. Dans cette vûë il avoit averti les siens de n'avancer vers les Escadrons Musulmans qu'à la portée du trait, & de fuïr aussi-tôt pour retourner à la charge après avoir rebandé leurs arcs. En effet, la premiére attaque des Tartares fut brusque & furieuse. Tout l'air fut couvert de fléches, & la terre en un instant fut jonchée de morts. Les Othomans suivoient les Tartares le sabre à la main, & quand ils pouvoient en joindre un Escadron, ils l'enfonçoient à grands coups & le mettoient en desordre; mais une grêle de fléches venoit une seconde fois tomber sur les Othomans & faisoit regagner aux Tartares le terrain qu'ils avoient perdu. Les Chefs cependant donnoient leurs ordres avec toute la sagesse qui convenoit aux deux plus grands Capitaines de l'Asie. Bajazet combattoit à la maniere des Romains, & Tamerlank à la façon des Parthes.

La victoire demeura long-tems incertaine entre les deux Armées, enfin elle se déclara en faveur de Tamerlank. Quelques Tartares auxiliaires, que Bajazet avoit fait venir par la Russie pour grossir ses Troupes, eurent honte d'être aux mains avec leurs compatriottes, & de laisser ravir la victoire au plus

grand

grand Homme qu'eût eu leur Nation. Ils quitterent le parti de Bajazet & se rangérent du côté de Tamerlank. La victoire ne balança plus; ce ne fut que desordre & que confusion dans l'Armée Othomane. La Cavalerie Tartare usa contre les fuyards du sabre qu'elle n'avoit point tiré au fort du combat. On les poursuivit long-tems. Bajazet ne pût échaper à la vitesse des chevaux Tartares & tomba entre les mains du vainqueur. Alors l'Othoman éprouva dans sa disgrace la douceur & l'humanité du Tartare. Tamerlank n'insulta point au malheur du vaincu. Tous les jours il lui faisoit dresser une tente proche de la sienne, il le faisoit manger à sa table avec distinction, & lui procuroit tous les divertissemens capables de lui faire oublier la honte de sa captivité. Tant de bons traitemens ne s'accordent guéres avec cette Cage de fer où l'on prétend que Bajazet fut enfermé par Tamerlank. C'est un ornement que je ne déroberois pas volontiers à l'Histoire, si je le croyois fondé sur la vérité; mais outre que les meilleurs Historiens n'en font pas mention, le silence de la Chronique Mogolle me fait croire, que cette cage est une fiction agréable inventée par les Grecs ennemis de Bajazet. Ils ont pris, ce semble, plaisir de representer la détention de ce malheureux Prince, avec les circonstances les plus favorables à leur haine.

La mort de Bajazet qui s'empoisonna, dit-on, ou par dégoût de la vie, ou par la crainte de servir au triomphe de son Vainqueur,

fut bien-tôt suivie de la mort de Tamerlank. La Chronique du Mogol la raconte, avec des circonstances bien différentes de celles qu'on trouve dans tous les Historiens d'Europe. Je ne décide pas si elle mérite plus de créance qu'eux ; du moins c'est une diversité dans l'Histoire dont il ne faut pas frustrer le public. Ce n'est plus à Otrar que Tamerlank est mort, lorsqu'il alloit porter la guerre dans le Kathaï & à la Chine. Ce n'est pas même à Samercand dans les embrassemens de sa famille. C'est dans les Indes & à Cabul, lorsqu'il alloit pénétrer dans l'Indoustan, & pousser la conquête de ce vaste Empire jusques sur les bords de l'Ocean.

Tamerlank, dit la Chronique, avoit défendu sous peine de mort ces combats sanglants d'Escadrons contre Escadrons, dans lesquels les plus braves de ses Soldats avoient coûtume de s'exercer. C'étoit un point de discipline qu'il avoit d'autant plus à cœur, que son Armée s'affoiblissoit plus par ces sortes de combats particuliers, que par les maladies & par les Batailles. Cependant Miracha, troisiéme Fils de Tamerlank, contrevint aux ordres de son Pere & de son Général. Il se mit à la tête d'une Troupe de Tartares, & en combattit une autre avec tant de furie qu'il en resta peu des deux côtez. Cette désobéïssance irrita Tamerlank à un point qu'il ne se connoissoit plus. Il ordonna deux fois la mort de son Fils, & deux fois il se retracta. Partagé entre l'amour du bon ordre & la tendresse qu'il avoit pour Miracha, il sentit si vivement l'une & l'au-

tre

tre passion, qu'il en tomba malade. Son âge, son chagrin, ses fatigues, la fiévre, la chaleur du climat le mirent en un état à desesperer de sa santé. Ce fut alors qu'il n'admit plus personne auprès de lui, qu'un Iman fort instruit des sentimens qu'il avoit sur la Religion. On l'exhorta selon les principes du Déisme, poison funeste qui corrompt en Asie le cœur de tous les Princes. Les exhortations du Docteur l'attendrissoient. Plein de confiance en la miséricorde du Seigneur & de crainte pour sa justice, âgé de 66. ans il expira en confessant l'unité d'un Dieu. Malheureux Prince d'avoir crû pouvoir arriver jusqu'à Dieu sans passer par Jesus-Christ qui seul est la voye & la vie. C'est à nous d'adorer les arrêts du Ciel sur un Héros qui connut la Religion Chrétienne, qui l'aima, qui la protegea toûjours & qui ne la professa jamais. La Chronique du Mogol ne lui donne que 6. ans 9 mois & 22. jours de Régne. Sans doute elle ne les compte que depuis ses derniéres conquêtes dans l'Indoustan. Tamerlank mourut en l'année 806. de l'Egire, & la 1405. de Jesus-Christ. On dit qu'il fut enterré à Cabul.



HISTOIRE GENERALE DU MOGOL.

Miracha.

MIracha qui causa la mort de Tamerlank son Pere, lui succeda à l'Empire des Indes. Dans la distribution des Royaumes que le Conquerant fit à ses Enfans, l'Iraque Persienne, le Cabulestan & les Indes échurent à Miracha. Il arrive assez souvent que le Fils d'un Prince redouté, tombe dans la mollesse & dans l'inaction, & que les héritiers d'un Conquerant deviennent à leur tour la conquête d'un plus fort. Il n'en fut pas tout à fait ainsi de Miracha. S'il n'augmenta pas les conquêtes de son Pere, & s'il ne conserva pas tout l'heritage qu'il en avoit reçû, ce fut moin s par un défaut de con-

courage que par un abandonnement de la fortune qui, ce ſemble, parut laſſe d'avoir ſuivi ſi long-tems & ſi conſtamment ſon Pere. Du vivant même de Tamerlank, Miracha qui gouvernoit la Perſe, fit preſque toûjours la guerre & la fit malheureuſe. Peu s'en fallut que Sultan Ben-Avis ne le chaſſât juſqu'en Tartarie. Si le Pere ne fut venu au ſecours du Fils, cette belle portion des victoires de Tamerlank ſeroit ſortie de ſa famille dès ſon vivant.

Depuis la mort de Tamerlank, Miracha n'établit pas le lieu de ſa demeure aux Indes. Il choiſit la Perſe Orientale, ſituée ſous un climat beaucoup plus temperé que l'Indouſtan. En fixant dans Herat ſa réſidence ordinaire, il ſe plaça au centre de ſes Etats. D'ailleurs la domination des Mogols aux Indes n'étoit pas encore aſſez affermie, pour qu'il oſât y établir ſa Cour. A la vérité Tamerlank s'étoit emparé des meilleures fortereſſes de l'Indouſtan, y avoit mis des Gouverneurs fidéles, & levoit de gros tributs de tous les Raïas; mais ſon autorité ne ſubſiſtoit aux Indes que par la terreur de ſon nom. Miracha dont la valeur n'étoit pas autant reſpectée que celle de ſon Pere, eut bien de la peine à tirer de Cabul & de l'Indouſtan les tributs que Tamerlank leur avoit impoſé. Il venoit tous les ans avec une aſſez groſſe Armée ſe montrer aux Indiens, lever des tributs & entretenir par là un air de Domination & de Souveraineté.

Tous les Rayas de l'Inde ne furent pas également ſoûmis au Fils de leur Vainqueur

Le

Le Roi de Caſcar prit les armes contre Miracha. La mauvaiſe fortune qui ſuivoit par tout le Fils de Tamerlank le livra entre les mains du Roi Indien. Il fut pris dans un combat; mais le Vainqueur uſa généreuſement de la victoire. Il remit le vaincu en liberté, à la ſeule condition que le Royaume de Caſcar ſeroit exempt de tribut.

Miracha qui juſqu'à ſept fois avoit éprouvé la fortune contraire dans les guerres qu'il avoit fait contre le Raya, fut enfin aſſez heureux pour le vaincre & pour le prendre à ſon tour. Le Tartare montra bien qu'il avoit moins d'humanité & de générosité que l'Indien. Bien loin de rendre à ſon priſonnier la liberté, avec autant de grandeur d'ame & de déſintereſſement qu'il l'avoit reçûë de lui, il retint le Raya priſonnier & lui fit crever les yeux.

Une ingratitude ſi énorme fut punie par celui-la même contre lequel on l'avoit exercée. Le Raya, tout aveugle qu'il étoit, ſçût faire paſſer la mort juſques dans le ſein de Miracha avec une fléche empoiſonnée. Voici l'artifice dont il uſa.

Les Tartares ont toûjours paſſé pour les plus habiles de tous les Peuples à lancer le Javelot & à décocher des fléches. Tous les jours la milice Tartare avoit coûtume de s'éxercer à tirer au but. Miracha lui-même excelloit dans cette ſorte d'éxercice, & comme il s'y croyoit ſuperieur à tous les hommes, il fut étonné d'apprendre que le Raya de Caſcar, quoi que privé de la vûë, donnoit juſte dans un but pourvû qu'on fit du bruit à l'en-

l'endroit où il falloit tirer. Ce recit de l'adresse surprenante du Raya parut fabuleuse au Roi. Il fit donc conduire son prisonnier en sa présence au milieu de tous les Officiers de sa Cour. On lui mit en main un arc & des fléches, & on lui ordonna de ne tirer que quand on l'avertiroit. Le Raya prenant, même dans son malheur, un air de fierté qui lui convenoit; je ne dois obéïr ici, dit-il, qu'à mon seul Vainqueur, & personne que lui n'a droit de me donner des ordres. Dès que le Roi m'aura commandé de décocher la fléche j'obéïrai à ses loix. Ayant parlé de la sorte, il se mit en disposition d'obéïr au Prince aussi-tôt qu'il auroit parlé. Alors Miracha fit entendre sa voix, & lui ordonna de tirer où il entendroit du bruit. A ces mots le Raja fit voler la fléche du côté que la voix étoit partie. Elle alla droit à Miracha & lui perça le corps. On l'emporta expirant & le Raja fut mis en pieces par les gardes de Miracha. Le Roi de Cascar, en quittant une vie ennuyeuse, eut du moins la consolation barbare d'avoir fait périr un ingrat. Miracha mourut en l'année de l'Egire 855. & de Jesus-Christ l'an 1451. Il régna 46. ans & laissa le Royaume à son Fils Abouchaïd.

Fin du Régne de Miracha.



HISTOIRE GENERALE DU MOGOL.

PREMIERE PARTIE.

Abouchaïd.

TAmerlank s'étoit attiré l'estime de ses Peuples par la superiorité de son merite, & Miracha avoit gagné leur affection par la douceur d'un gouvernement paisible. Abouchaïd, dans les premiéres années de son Régne, manqua tout à la fois de mérite & de douceur. Il passoit à Herat une vie oisive dans les délices du Serrail, & l'on ne reconnut plus en lui ni la clémence de son Pere, ni la valeur de son ayeul. Il n'avoit

point d'autre rapport avec ses Peuples que pour les accabler de tributs, ou que pour les faire mourir à force de tortures. Tant de rigueur le rendit haïssable, & par son peu de mérite il devint méprisable à son Peuple. On prit la resolution de se délivrer du Tiran & de lui ôter la vie. Abouchaïd n'ignora pas le dessein qu'on avoit formé. Voyant qu'il ne pouvoit échaper à la fureur de la populace, ou à la trahison des Grands, il prit un dessein digne de ses inclinations. Il se revêtit des habits d'un Faquir. Ce sont des pénitens qui ne vivent que d'aumônes & qui courent de Ville en Ville, pour tromper la credulité des Peuples sous une apparence d'austerité. Abouchaïd ainsi déguisé alla de Province en Province, & ne mena à sa suite que deux Confidens, qui furent les compagnons de ses courses.

Cependant les Peuples mirent sur le Trône en la place d'Abouchaïd un de ses Freres, & se promirent un plus favorable traitement d'un Roi couronné de leurs mains. Ils éprouverent que leur choix avoit été malheureux, & que le second Fils de Miracha avoit encore plus de ferocité que son aîné. Le nouveau Roi n'exerça pas sur ses Sujets une severité palliée du prétexte de la justice, sa brutalité alla jusqu'à verser du sang seulement par la soif d'en répandre. Les Grands & les petits étoient également persécutez, & l'on faisoit expirer les riches & les pauvres, les Seigneurs & les Esclaves au milieu des tourmens.

Ces cruautez attirerent sur le cadet encore plus de haine que l'aîné n'en avoit merité.

On

On regretta la perte d'Abouchaïd, tout barbare qu'il étoit. On fit chercher le Roi fugitif, & l'on songea à le rétablir sur le Trône qu'on l'avoit obligé d'abandonner. On fit tant de diligence, qu'enfin l'on vint à bout de le démêler parmi cette multitude prodigieuse de Faquirs qui errent dans les Indes. Abouchaïd reprit la Couronne qu'il avoit quittée, & ne songea plus après sa nouvelle élevation qu'à s'en rendre digne. L'expérience qu'il avoit fait de l'adversité lui avoit appris à user modérement de la fortune.

Les commencemens de ce nouveau Régne furent aussi agréables au Peuple, que le gouvernement passé leur avoit été intolerable. Abouchaïd traita avec bonté ceux même qui l'avoient obligé de se condamner à l'exil. Mon Peuple, disoit il, est assez puni de sa révolte, par la persecution qu'il a soufferte du Tiran qu'il s'étoit donné pour maître. L'unique cruauté qu'il exerça fut contre son Frere qui s'étoit assis en sa place. Il lui fit trancher la tête. Par là il se vengea lui-même & vangea les siens des cruautez & de l'invasion du Tiran. C'est de l'éxemple d'Abouchaïd que les Empereurs Mogols ont pris la coûtume de massacrer leurs Freres. Nous ne verrons que trop de ces funestes avantures dans la suite de cette Histoire.

Abouchaïd répara son indolence passée & le crime tout recent du meurtre de son Frere par une conduite pleine de valeur. Ulubeg son Cousin germain, petit Fils de Tamerlank comme lui, étoit un mauvais Pere. Il avoit obligé Abdalatif son Fils aîné, à sortir de Sa-

mercand, par jalousie contre son cadet à q
Ulubeg donnoit la préference. Ulubeg R
gnoit dans la Tartarie Méridionale en la pl
ce de Schahrokh son Pere. Dans la distribu
tion des Royaumes de Tamerlank, les Pr
vinces Transoxanes étoient échûës à ce Fi
aîné du Conquerant, dont Ulubeg avoit re
le jour. Abdalatif avoit pris les armes co
tre son Pere, & s'étoit retiré à Herat sous
protection d'Abouchaïd. Ce fut une occ
sion à ce Prince de sortir de l'oisiveté où
avoit langui jusqu'alors, & de regagner l'es
me de son Peuple par des actions de valeu
Abouchaïd donna donc du secours à Abdal
tif, se mit à la tête d'une Armée qu'il co
duisit en personne jusqu'à Samercand,
porta la guerre au Chef de sa famille dans
Païs où elle avoit pris son origine. Ulub
étoit alors occupé loin de Samercand da
une guerre contre ses Voisins. Abdalaz
Frere d'Abdalatif & l'objet de sa jalousi
commandoit dans la Ville en l'absence de sc
Pere. Le jeune Tartare fit une résistan
digne d'un petit Fils de Tamerlank. On v
alors les Princes du sang Mogol armez les u
contre les autres, combattre pour la gloire
pour l'intérêt. Abdalatif, Fils aîné d'Ul
beg, ne voyoit qu'avec peine la préferen
que son Pere donnoit à son cadet sur lu
Abouchaïd soûtenoit les droits d'un aîr
qu'on vouloit frustrer de ses justes préte
tions, & couroit à la gloire pour effacer
honte de son oisiveté passée. Abdalaziz d
fendoit avec son Païs, les droits de son Per
& un Royaume dont il esperoit de deven
l'h

l'héritier à l'exclusion de son aîné. Le Siége fut long & sanglant; mais à la fin Abouchaïd se rendit maître de Samercand, remit l'héritier présomptif sur un Trône qui devoit lui appartenir après la mort de son Pere, & retourna à Herat couvert de gloire. Abdalatif poussa trop loin les avantages que la prise de Samercand venoit de lui donner sur son Pere. Il sortit au devant d'Ulubeg, le combattit proche de Balk, le défit dans une Bataille rangée, & ravit le jour à celui dont il l'avoit reçû. Ce malheureux ne joüit pas long-tems du fruit de son crime, il périt après quelques mois de régne, & laissa le Royaume de Samercand à Abdalla, le troisiéme de ses freres, après avoir fait massacrer Abdalaziz.

Cependant Abouchaïd joüissoit paisiblement à Herat de la réputation que la prise de Samercand lui avoit acquise. Plein de la confiance que donne une victoire, il crut pouvoir à l'exemple de ses Prédécesseurs montrer aux Indes son Armée victorieuse, & y aller lever les tributs que Tamerlank avoit imposez aux Rajas. Il trouva l'autorité des Mogols bien affoiblie dans l'Indoustan. Le mépris qu'on avoit eu dans Herat pour sa personne pendant les premiéres années de son Régne, s'étoit répandu jusqu'aux Indes. Les Gouverneurs Tartares, que ses Prédécesseurs avoient mis dans les principales Forteresses de l'Indoustan, avoient presque secoüé sa Domination, & s'étoient fait autant de petits Souverains: Abouchaïd réprima leur insolence à son arrivée, exigea

des Rajas Idolâtres le tribut qu'ils étoient obligez de payer, enfin rétablit dans les Indes une Domination égale à celle de ses Prédécesseurs.

En public Abouchaïd parut tout changé, & les vertus qui brilloient alors dans sa personne, sembloient avoir effacé les vices qui l'avoient deshonoré dans sa jeunesse. Au fond, c'étoient les mêmes inclinations, & son naturel se produisoit encore par intervalles. Les deux Compagnons, qui s'étoient attachez à sa fortune, & qui l'avoient suivi dans sa fuite sous l'habit de Faquirs, espéroient de lui une reconnoissance égale à leurs services, & à leur fidélité. Ils se presenterent donc au Roi dans le tems qu'il distribuoit aux Indes, les Gouvernemens qu'il avoit ôté à quelques Tartares ses Sujets, dont il soupçonnoit la fidélité. Ils demandoient de l'emploi pour récompense de leur attachement. Rien n'étoit plus juste que d'accorder à des Serviteurs affectionnez ce qu'on ôtoit à des Rebelles. Cependant l'ingrat Abouchaïd traita avec mépris ceux à qui il devoit de la reconnoissance. Allez, leur dit-il, retirez vous de devant moi, & n'aportez plus un visage odieux en ma presence. Que t'avons-nous fait, Seigneur, reprirent les deux anciens Serviteurs du Prince. Nous nous sommes attachez à ta fortune dans le tems qu'elle t'étoit le plus contraire. Nous t'avons suivi dans tes courses, nous t'avons aidé de nos conseils, & nous avons partagé avec toi les austéritez d'une vie rude & laborieuse. C'est pour cela même,

me, reprit Abouchaïd d'un air de colere qui fit trembler les deux Courtisans. Je vous dois trop pour pouvoir être assez reconnoissant. J'ai honte d'avoir tant d'obligation à des Sujets, & vôtre presence est une accusation éternelle de mon ingratitude. Eloignez-vous de moi, & que je ne lise jamais vos noms parmi les Officiers de ma Couronne.

Ce trait de l'ingratitude d'Abouchaïd a passé en proverbe, M. Manouchi l'avoit lû dans la Chronique, mais un des Officiers de la Sultanne, Mere d'Oramgzeb, le lui confirma, un jour qu'il se plaignoit du peu de reconnoissance des Princes, dont il étoit Médecin. Tel est le naturel des Mogols, lui dit-il, on en reçoit cent caresses quand ils ont besoin des gens, & mille ingratitudes lors que les besoins sont passez. Ce sont les véritables héritiers d'Abouchaïd.

L'excursion que le Roi avoit fait aux Indes, ne fut pas suivie d'une oisiveté languissante. Il avoit trop éprouvé les malheureuses suites de l'indolence, pour vouloir s'amollir dans le repos de son Serrail. Il songea donc à conduire une nouvelle Armée à Samercand, dont il s'étoit ouvert les chemins par sa premiére victoire. Abdalla y régnoit alors, & occupoit le Trône, que ses deux aînez s'étoient long-tems disputé. La Chronique ne marque point les motifs qui portérent Abouchaïd à faire la Guerre à un Prince de son Sang. Sans doute, les fils de Tamerlank ressemblérent à leur Pere. Ils conterent pour rien de faire la Guerre avec in-

 justice,

justice, pourvû qu'ils la fissent avec succ
Uzbec-kan, qui dans la suite donna s
nom à une Dynastie de Tartares, qu'on no
me aujourd'hui les Usbeks, étoit Petit F
du fameux Houssain, à qui Tamerlank, e
core jeune, avoit ôté la vie & les Prov
ces Transoxanes. Ce Prince gouvern
alors un fort petit Etat dans la Tartarie C
cidentale, sur les bords de la Mer Caspien
Abouchaïd se joignit au Successeur de Ho
sain, dépoüillé par Tamerlank, pour ar
cher par son moyen le Sceptre à un Pri
Mogol, son Parent. Samercand fut de
assiégé une seconde fois, mais Uzbec-l
& Abouchaïd furent repoussez avec pe
L'un se retira dans Bokhara, où il pa
l'hyver, & l'autre prit des quartiers aux
virons de Samercand jusqu'au retour du P
tems. Dès le commencement de la Ca
pagne, Abouchaïd d'un côté, & Uzb
kan de l'autre, s'avancérent vers Samarca
Abdalla ne jugea pas à propos d'atten
l'ennemi dans sa Capitale, comme l'an
précédente. Il se mit en campagne, & i
tit avec ses Troupes au devant des d
Princes Confédérez. La Bataille fut s
glante de part & d'autre. On vit comba
alors Tartares contre Tartares, & les D
cendans de Tamerlank armez pour leur p
te mutuelle. Abouchaïd, qui comman
l'aîle de son Armée opposée à celle
combattoit Abdalla, fut d'abord enfon
Mais Uzbec-kan, ce généreux Chef, d
le nom s'est rendu éternel par ses victoi
& par le grand Empire dont il est le F
dat

dateur, tomba avec tant d'impétuosité sur Abdalla, qu'il lui enleva la victoire avec la vie. Samercand reçût les deux Vainqueurs, & les Habitans de cette grande Ville virent dans son enceinte les Petits Fils des deux Rois qui les avoient autrefois commandez. Uzbec-kan representoit les droits de Houssain chassé du Trône par Tamerlank, & Abouchaïd avoit pour soi les droits de Tamerlank. dont les enfans y avoient toûjours porté la Couronne depuis Houssain. Abouchaïd dans la crainte que Samercand ne balançât entre Uzbec-kan & lui, s'avisa d'un stratagême pour s'y faire reconnoître le seul maître. Après avoir fait entrer son Armée par la porte Orientale, il courut en habit déguisé à la porte Occidentale par où les Troupes d'Uzbec-kan devoient être introduites. Il la fit fermer à ceux qui l'avoient aidé à vaincre, & comme s'il leur eût fait grace, il voulut bien leur rendre leur Chef, qui imprudemment étoit entré dans la Ville avant ses Troupes. Ainsi Abouchaïd demeura seul en possession de cette fameuse Capitale, où Tamerlank raportoit toutes les années la dépoüille des Peuples qu'il avoit vaincu.

Tandis qu'Abouchaïd étoit occupé à conquerir & à régler Samercand, on s'emparoit de sa Ville de Herat. Ibrahim Mirza jeune Prince d'une beauté ravissante avoit sçû toucher le cœur d'une des Princesses du Sang Mogol, qu'Abouchaïd avoit obligé de vivre en son Serrail dans un celibat forcé. Les uns disent qu'elle fut sœur d'Abouchaïd,

d'autres qu'elle étoit ſa couſine. La Princeſſe, à qui l'abſence du Roi donnoit un peu plus de liberté qu'à l'ordinaire, procura à Ibrahim des entrées faciles dans le Serrail, lui gagna l'affection des Eunuques, & le fit proclamer Roi dans Herat. Le nouveau Sultan ſe mit en état de conſerver par les armes unè Couronne, qu'il avoit reçûë des mains de ſa Princeſſe. Il étoit fils d'Alaeddoulat qui gouvernoit en Souveraineté quelques Provinces voiſines de l'Ieraque. Ibrahim tira des ſecours de ſon Pere, & ayant révolté les Peuples du Koraſan, dont Herat eſt la Capitale, il crut pouvoir faire tête à l'Armée d'Abouchaïd qui revenoit de Samercand. Il attendit le Roi dans un Camp abondant en vivres, réſolu de lui donner Bataille avant qu'il parut devant Herat. Jamais Abouchaïd ne ſe trouva dans un plus grand danger. Ses Soldats avoient beſoin de repos après les fatigues d'une longue marche. Ceux d'Ibrahim étoient tous frais, ils occupoient des poſtes avantageux, & s'étoient rangez en bataille tout à loiſir. Abouchaïd n'étoit pas même accompagné de tous ſes Eſcadrons, lors qu'il parut en preſence d'Ibrahim. Le plus grand nombre ne l'avoit ſuivi que de loin. Cependant, il apperçût l'ennemi dans une grande Plaine ſituée entre les Villes de Sarkas & de Merou. Abouchaïd étoit trop proche pour reculer, & déja Ibrahim ſupérieur en nombre, commençoit à envelopper l'Armée du Roi lors que le reſte de ſes Troupes arriva. Ibrahim, qui ne faiſoit la guerre que pour les inté-

interêts les plus ſenſibles du cœur, attaqua avec fureur, & combattit avec courage; mais il étoit trop jeune pour pouvoir tenir contre l'experience d'Abouchaïd.. Dès le premier choc l'armée tumultuaire d'Ibrahim fut miſe en déroute, & le jeune Prince prit la fuite vers Damegan, plus inquiet du ſort de la jeune Princeſſe, qui l'avoit fait couronner Sultan, que de ſon propre malheur. En effet les nouvelles de la fuite d'Ibrahim ne furent pas plûtôt répanduës à Herat, & portées dans le Serrail que chacun ſe crut perdu. On connoiſſoit la ſeverité d'Abouchaïd, dont on avoit fait autrefois une fâcheuſe experience. Les femmes, & les Eunuques du Palais jugerent à propos de prévenir la juſtice du Vainqueur. Les uns ſe firent périr par le poiſon, & les autres avec le fer: mais ſur tout la jeune Sultane eut le courage de donner la mort à ſon fils encore à la mamelle. C'étoit le ſeul fruit de ſes amours avec Ibrahim. Elle lui enfonça elle-même dans la gorge une piece d'or qui lui ferma les organes de la reſpiration. Enfin ayant pris le poiſon qu'elle conſervoit depuis longtemps dans une bague, elle expira en un inſtant. Ce fut ainſi que les Rebelles exercerent ſur eux mêmes la vengeance dûë à leur crime, épargnant au Vainqueur la peine de les faire mourir.

Abouchaïd revenu triomphant dans ſa Capitale de Herat, ſe fit un mérite de donner la vie à quelques coupables qui n'avoient pas eu le courage de ſe faire juſtice. Par là le Prince gagna l'affection de ſes Peuples,



& effaça tout à fait la tache de ſon ancienne cruauté. Il fit même quelques conquêtes ſur ſes voiſins, qui preſque tous étoient du ſang Mogol, & deſcendus des fils de Tamerlank. Il prit au Sultan Houſſain, Aſterabad, Capitale du Mazanderam. Il dompta le Sultan Khalil Prince du Segeſtan, & l'obligea de retourner en ſon Païs avec ſes troupes délâbrées. Enfin après avoir remis le calme dans Herat, & dans tout le Koroſan, il retourna vers Samercand qui, ce ſemble, étoit ſa conquête favorite.

Sultan Gioughi, fils d'Abdalatif, parut à Abouchaïd méconnoiſſant du ſecours qu'il avoit autrefois donné à ſon pere. Ce jeune Prince entretenoit des intelligences ſecretes dans Samercand, & prétendoit rentrer en poſſeſſion d'un Royaume qu'on avoit enlevé à ſa famille, ſous prétexte de la ſecourir. Ainſi Gioughi profitant de l'abſence d'Abouchaïd, venoit ſouvent aux portes de Samercand, faiſoit des courſes dans les Provinces Tranſoxanes, & ravageoit tout le plat pays. L'audace de Gioughi obligea Abouchaïd d'avancer de quelques mois ſa marche vers la Tartarie; mais à peine avoit-il paſſé le fleuve Gihon que la peur obligea Gioughi de ſe retirer dans Skarokhia, de la fortifier, & d'y attendre l'ennemi. Le jeune Prince ſoûtint le ſiege de cette nouvelle fortereſſe avec courage. Mais enfin il ſe rendit à diſcretion. L'on crut lui faire grace de ne le condamner qu'à une éternelle captivité. La vie d'Abouchaïd ne fut, ce ſemble, qu'une courſe continuelle de Herat

à Sa-

à Samercand, & de Samercand à Herat. En ce tems une ceremonie de Religion le rappella dans la Capitale du Korasan. Déja depuis long tems les Imans demandoient au Roy qu'il songeât à faire circoncire ses enfans. Abouchaïd avoit eu onze Princes de diverses femmes, & presque tous étoient, déja dans un âge à pouvoir commander des armées. Le respect qu'il avoit pour sa Religion, l'avoit empêché de les mettre à la teste de ses troupes, avant qu'ils eussent reçû la marque des veritables Musulmans. Ce fût dans Herat que se fit la feste de la circoncision des Princes. On l'accompagna de festins, de danses, de combats d'Eléphans, & de toutes les autres rejoüissances qui conviennent à ces sortes de célébritez. Ce qu'il y eût de plus avantageux pour les fils d'Abouchaïd, c'est qu'on les proclama Sultans, & que le Pere distribua à ses enfans les Roïaumes qu'il avoit herité, ou qu'il avoit conquis. La Chronique ne dit point quel fut le Partage de chacun des Princes. Du moins il est constant que Samercand, & la Tartarie Méridionale échûrent à Sec-Omor, cinquiéme fils d'Abouchaïd, qui fut la souche des Empereurs Mogols qui regnent aujourd'hui dans l'Indoustan.

Certainement Abouchaïd auroit dû se contenter de finir en repos le reste d'une vie toûjours occupée dans le tumulte des armes. Le vice de ce Prince fut d'être extrême en tout. Il consacra les premiéres années de son Regne, au repos qu'il devoit éviter, & il livra sa vieilesse à des guerres qu'il ne de-

voit

voit pas entreprendre. Celle qu'il fit contre, Usum-Cassan fut tout à la fois témeraire, & malheureuse. J'espere que le recit en sera d'autant plus agréable aux Lecteurs, qu'ils apprendront l'origine des Rois qui gouvernent aujourd'hui la Perse.

Miracha fils de Tamerlank, à qui l'Iraque Persanne étoit échûë en Partage dans la distribution des Etats de son Pere, ne conserva pas long-temps un si vaste heritage. Divers Princes dépoüillerent le fils de la meilleure partie des conquêtes de son Pere, & le contraignirent à se contenter des Royaumes de Sindy, de Segestan, de Cabul, & du Korasan, dont Herat étoit la Capitale. Il conserva encore l'espece de Souveraineté que la posterité de Tamerlank eut toûjours dans les Indes. Abouchaïd joignit à ces restes du grand Empire de Tamerlank, la conquête de la Transoxane, & de Samercand. Le vaste Royaume qu'il s'étoit formé auroit dû contenter ses desirs, si l'impatience si naturelle aux Tartares, quand ils ont commencé de vaincre, n'avoit pas engagé Abouchaïd à quitter le repos dont il pouvoit joüir en sûreté. Son cœur soupiroit sans cesse après la Perse Occidentale, cette belle portion des conquêtes de son Ayeul. Deux Princes Turcomans la partageoient alors entr'eux. L'un étoit Hassan beg, connu en Europe sous le nom d'Usum-cassan de la famille du Mouton-Blanc: & l'autre étoit Gehan schah, de la famille du Mouton-Noir. Ces deux Sultans avoient été autrefois les principaux Chefs de l'Armée de Ben Avis,

que

que Tamerlank avoit chaſſé de Bagdet. Ben-Avis avoit partagé ſes troupes en deux corps, dont l'un commandé par Cara-Muhammed portoit un Mouton blanc dans ſes enſeignes, & l'autre commandé par Cara-Joſeph portoit dans ſes étendars un Mouton-Noir. Après la mort de Tamerlank, & de Ben-Avis, les Princes qui deſcendoient des Chefs de ces deux familles, s'emparerent des plus belles Provinces de la Perſe Méridionale, & comme il arrive aſſez ſouvent à des Conquerans ambitieux, ils ſe broüillerent enſemble, ſe firent la guerre, & ſe ravirent le fruit de leurs conquêtes. Uſum-Caſſan Prince de la famille du Mouton-blanc, ne ſe contenta pas de la Méſopotamie, qu'il avoit enlevé à l'un des Succeſſeurs de Tamerlank. Il tourna ſes armes contre Gehan-ſchah, Prince de la famille du Mouton-noir. La Georgie, & le Gurgiſtan obéiſſoient à ce dernier Sultan. De ſi belles Provinces réveillerent l'ambition d'Uſum-Caſſan, qui d'ailleurs étoit excité par la jalouſie, qui de tout temps avoit été entre les familles du Mouton noir, & du Mouton blanc. Les deux Turcomans ſe livrérent bataille, & Uſum-Caſſan qui demeura vainqueur, fit perdre la vie dans la mêlée à Gehan-ſchah, & à l'aîné de ſes enfans. Il ne reſtoit plus de la famille du Mouton noir que le ſeul Haſſan-Ali, qui dans le débris des troupes de ſon Pere, eut recours à la protection d'Abouchaïd. Tout engageoit le Mogol à faire la guerre au Turcoman. La compaſſion pour un jeune Prince dépoüillé, la hai-

ne

ne contre le Vainqueur des successeurs de Tamerlank, mais sur tout la passion de conquerir la Perse, & d'égaler son Empire à celui de son ayeul, furent les motifs qui le porterent à tourner vers l'Occident des troupes tant de fois victorieuses dans le Septentrion. Abouchaïd entra donc dans l'Adherbigiam & dans le Fars, sans trouver de resistance.

Toute la Perse fut épouventée de voir le petit fils de Tamerlank marcher sur les pas de son ayeul, & inonder de grands païs avec des troupes beaucoup plus nombreuses que lui. Usum Cassan sur tout, effrayé par l'approche de son ennemi, se préparoit déja à détourner par des soûmissions l'orage qui venoit fondre sur la tête. Il envoya des Ambassadeurs au Prince Tartare, il offrit de remettre la famille du Mouton noir en possession de son ancien Domaine, & de ceder à Abouchaïd tous les païs depuis le Korasan, jusqu'à la Mer Caspienne. Ce fut en vain. Le fier Mogol exigeoit d'Usum-Cassan des conditions bien plus dures. Il vouloit que le Turcoman vint se livrer lui-même entre ses mains, & qu'il se donnât en personne pour ôtage de ses promesses. Les propositions d'Abouchaïd révoltérent le genereux Turcoman, il n'eut garde de les accepter. N'étant pas en état de resister à cette multitude effroyable de Tartares & d'Indiens, qu'Abouchaïd traînoit à sa suite, il fit supléer l'artifice à la force. Sans hazarder un combat, il se retrancha entre des lacs, & des montagnes inaccessibles, d'où har-

harcelant sans cesse l'ennemi par des détachemens, il lui couppa les vivres, laissa consumer cette efroyable armée dans l'inaction, & la fit périr par la disette. Abouchaïd alors reconnut trop tard, qu'il est souvent dangereux de refuser la Paix à un ennemi qui la demande avec des offres avantageuses. Ce superbe Mogol contraint de faire une retraite qui tenoit de la fuite, fut pris par les fils d'Usum-Cassan. Conduit dans la tente du Turcoman, il parut en bonne contenance devant un Vainqueur qui n'avoit pas osé paroître devant lui le fer en main. Il prit la liberté d'en faire des reproches à Usum-Cassan, & par là il irrita la clémence du Sultan, qui l'avoit reçû d'abord avec humanité. On lui fit le traitement que sa fierté méritoit, on lui trancha la tête l'an 1469. Le Vainqueur poussa son ressentiment plus loin; il fit passer un fer chaud sur les yeux des trois aînez d'Abouchaïd qu'on avoit pris avec leur Pere. Ce fut ainsi qu'Usum-Cassan se vit maître de toute la Perse jusqu'aux Indes. Heureux s'il avoit sçû joüir du fruit de ses victoires!

Le sort d'Abouchaïd devoit avoir appris à son Vainqueur, que le repos doit être le Partage des vieux Conquérans. Dans un âge fort avancé il porta la guerre jusques dans la Natolie, & fut vaincu par Mahomet second. Ses enfans même ne regnerent pas en Perse après lui, & la famille du Mouton blanc ne survécut pas long-temps à celle du Mouton noir. Ismaïl-Sophi profitant de la défaite d'Usum-Cassan, s'empara

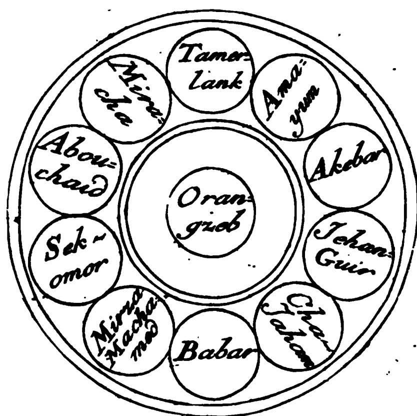
para de sa dépoüille que Mahomet second negligea trop. Ainsi la famille d'Ali gendre de Mahomet, dont Ismaïl descendoit, fut mise sur le Trône de Perse. Sa posterité y régne encore aujourd'hui & retient le nom de Sophi.

Les enfans d'Abouchaïd se servirent de la déroute d'Usum Cassan, pour reprendre en partie l'heritage de leur Pere.

Abouchaïd regna 28. ans. Ce fut un Prince malheureux dans les commencemens, & à la fin de son régne, mais toûjours heureux quand il mérita de l'être. Il se perdit également par trop de repos, & par trop de mouvement. Il fut pacifique lorsqu'il falloit faire la guerre, & il fit la guerre lorsqu'il pouvoit demeurer paisible. La Chronique se plaint de ce qu'il a laissé deux mauvais Exemples à ses Successeurs. Le premier, de faire mourir ses freres; le second, de méconnoître ses plus fidéles serviteurs.

Il n'est pas tout à fait constant qu'Abouchaïd ait été fils de Miracha, ou qu'il ait été son Successeur immédiat, & le petit fils de Tamerlank. Le Sçeau des Empereurs Mogols qui regnent aujourd'hui dans l'Indoustan, met au nombre des Rois un Mirza Sultan Mahamed, entre Miracha, & Abouchaïd. En voici l'Empreinte.

D'all-



D'ailleurs quelques Historiens font ce Mahamed Pere d'Abouchaïd.

Cependant la Chronique du Mogol, & les meilleurs Auteurs conviennent qu'Abouchaïd succeda immédiatement à Miracha son Pere. Pour accorder les sentimens on peut dire que Mahamed, dont le Cachet Impérial porte le nom, a été ce frere d'Abouchaïd que le peuple fit régner quelque temps après la fuite du Roi. Le nom de Mirza qu'on ne donne encore aujourd'hui dans le Mogol, qu'à des Princes du sang subalternes, est une preuve que Mahamed ne fut qu'un Roi équivoque. En tout cas, s'il fut Pere d'Abouchaïd, & s'il regna véritablement avant lui, sans doute ce fut un Prince faineant dont l'Histoire ne nous a conservé que le nom.

Fin du Régne d'Abouchaid.

HIS-



HISTOIRE GENERALE DU MOGOL.

Sec-Omor ou *Seick-Omar*.



Es Enfans d'Abouchaïd, pendant la vie de leur Pere, avoient déja commandé en qualité de Gouverneurs dans les Païs qu'ils devoient posseder un jour en Souveraineté. Sec-Omor eut pour heritage le Maveranahar, qu'on appelle en Europe la Province Transoxane. Il est à croire aussi qu'il retint aux Indes tout le pouvoir d'Abouchaïd, soit que cette domination fut de son partage, soit qu'il se la fut attribüée après la mort de ses trois aînez, qui périrent en Perse dans la déroute de leur Pere.

Pere. Jamais Prince Tartare ne parut d'un naturel plus paisible que Sec-Omor. Content du Royaume que la Providence lui avoit assigné, il ne troubla point ses Voisins par son ambition, & n'accabla point ses Sujets de tributs & de fatigues.

Les Tartares, tout inquiets qu'ils sont, s'accoûtumerent aisément à la douceur du repos qui, ce semble, leur étoit nécessaire. Tamerlank & ses enfans les avoient épuisez par les conquêtes qu'ils avoient faites, & par les Colonies qu'ils avoient établies. Leurs Villes étoient desertes, & leurs Campagnes sans culture. Sec-Omor sembla destiné par la Providence, à reparer par une longue Paix tous les maux que les Tartares avoient souffert en faisant la guerre.

Samercand étoit la Capitale des Etats de Sec-Omor. C'est une Ville située dans un territoire agréable, arrosé d'une grosse Riviére qui, après avoir serpenté avec lenteur dans les plaines voisines, passe au milieu de Samercand, & se répandant autour de la Ville, fait canal dans les fossez qui l'environnent. On dit qu'Alexandre le Grand fit construire Samercand & lui donna son nom. Quoi qu'il en soit Tamerlank se plût à l'enrichir, à l'orner, & il en fit une des plus grandes & des plus opulentes Villes de l'Asie. On y respire un air doux & assez temperé. La vaste plaine qui l'entoure est variée par des prairies & des terres labourables. On l'appelle encore aujourd'hui *Sogd*, ce qui nous fait croire que cette partie de la Tartarie Méridionale étoit l'ancienne *Sogdianne*, dont les Ecri-

Ecrivains de la vie d'Alexandre ont tant parlé.

C'est dans ce Païs charmant, & dans cette Ville si agréable, que Sec-Omor joüissoit en repos du fruit des travaux & des conquêtes de ses Peres. Son unique occupation fut de rétablir la pureté de la Loi Mahometane dans tous ses Etats. Tamerlank eut toûjours de l'aversion pour l'Alcoran, & professoit un Déïsme exempt des superstitions d'Orient. Sec-Omor fit une étude particuliére de la Religion Mahometane. Il y étoit attaché jusqu'au scrupule. Il en faisoit observer les préceptes avec soin, & donnoit aux Imans un peu trop d'empire sur son esprit. Les Princes Tartares ses Voisins respectérent sa douceur & ne troublérent point son repos. Il vécut ainsi jusqu'à l'an 1493. après avoir régné 24. ans. Voici ce que la Cronique raconte de sa mort.

Ce bon Prince n'avoit guéres d'autre divertissement que d'élever des pigeons, & de les instruire à de certains combats. On avoit fait bâtir deux Colombiers dans son Serrail, aux deux bouts d'une terrasse sur laquelle le Prince rassembloit ces oiseaux, qui venoient à lui au moindre signe. De tems à autre, le Roi prenoit à la main une longue canne à laquelle on avoit attaché une espece d'Etendart de satin blanc. Tous les pigeons du Colombier s'attroupoient autour du Drapeau, & voltigeant après lui, suivoient le Roi qui les menoit à l'attaque du Colombier opposé. Alors ces animaux, tout paisibles qu'ils sont, défendoient leur terrain contre l'irruption des assail-

assaillans. Quelquefois les assiégez sortoient de leur retraite, & se livroient bataille au milieu de l'air. Le Roi les encourageoit de la voix & du geste, & remuoit le Drapeau avec vitesse, pour les engager dans une espece de mêlée. Un jour que Sec-Omor étoit occupé d'un jeu si innocent, ayant les yeux attachez sur une nuée de pigeons qu'il excitoit au combat, il ne s'apperçût pas que le parapet de la terrasse étoit écroulé. Il tomba du haut en bas, se fendit la tête & mourut deux jours après sa chûte. Ce Prince n'eût rien de l'impétuosité Tartare. On lui reprocha un peu trop d'oisiveté. Elle paroît en lui d'autant plus extraordinaire, que de toutes parts, il étoit environné de Princes belliqueux.

Fin du Régne de Sec-Omor.





HISTOIRE GENERALE DU MOGOL.

Babar ou *Babur*.



LE repos que Sec-Omor avoit procuré à ses Sujets fut fatal à Babar son Successeur & son Fils. Le courage de ses Tartares s'étoit amolli dans le repos, & l'épreuve qu'ils avoient fait de la vie douce, les avoit rendu moins propres à resister à leurs voisins. Ils en avoient un formidable dans la personne de Schaïbekkan. C'étoit un Prince ambitieux & entreprenant, qui n'avoit point encore oublié la trahison qu'Abouchaïd avoit fait à Uzbec-kan son Pere. Il se ressouvenoit de l'ingratitude avec laquelle on l'avoit chassé de la Ville de Samercand, après avoir emprunté ses armes & son secours pour

pour la prendre. Le généreux Prince Uzbek, animé par son ambition & par le desir de la vengeance, entra dans la Transoxane, ravagea toutes les Provinces d'Andecan & vint se presenter devant Samercand. Schaibek ne trouva plus, dans les Tartares qu'il attaquoit, ces généreux Mogols, que les Rois précedens conduisoient toûjours à la Victoire. C'étoit des hommes énervez par les délices que fournit une longue Paix. Babar sur tout, élevé dans la mollesse, avoit pris dans une éducation tranquille l'esprit de Sec-Omor son Pere. Il fut épouvanté aux approches de Schaï-bek, & abandonné de ses lâches Sujets, il se retira presque sans suite à Gazna, Ville de la Tartarie la plus proche des Indes. Ainsi par une disposition de la Providence, la Victoire de Schaï-bek & la fuite de Babar établirent deux des plus grandes Monarchies du monde. Les Uzbeks prirent possession de Samercand, qui depuis a toûjours été la Capitale de leur Empire, & Babar obligé de fuïr, alla porter aux Indes la domination Mogolle, qui y subsiste encore aujourd'hui.

Le Sultan chassé de Samercand, ne demeura pas long tems à Gazna. On l'obligea à se retirer de Ville en Ville & à chercher enfin un azile dans Cabul. Cette Capitale d'un Royaume du même nom, obéïssoit alors à un de ces Gouverneurs Tartares qu'Abouchaïd avoit mis dans toutes les Provinces de l'Inde, & qui étoient demeurez fidéles aux Princes du sang Mogol, & sur tout au Fils de Sec-Omor. Ce fidéle Sujet reçût son Sou-

 verain

verain avec honneur, l'aida de son secours & de ses conseils, & rassemblant une Armée composée sur tout de Tartares répandus dans le Cabulestan, il mit Babar en état de soûtenir avec honneur la dignité de ses Peres.

L'adversité donne souvent du courage. Babar sentit sa vertu renaître après la perte de son Royaume. Semblable à son grand Pere Abouchaïd, il récompensa par sa valeur le tems qu'il avoit perdu dans l'oisiveté. Il se mit à la tête de sa nouvelle Armée. Toutes ses inclinations le portoient à retourner vers Samercand & à reconquerir ses anciens Etats. Ranguildas (c'est le nom de ce Gouverneur de Cabul, qui s'est rendu immortel par son attachement à son Roi) n'entra pas dans les desseins de Babar, & lui parla de la sorte. Je ne prétens pas, Seigneur, contraindre tes inclinations, ou calmer le juste ressentiment qui t'anime contre un Usurpateur. Rien n'est plus raisonnable que de porter la guerre à celui qui t'a ravi la Couronne, & je suis prêt à sacrifier ma vie pour t'en remettre en possession. Mais quand je jette les jeux, d'un côté sur le Septentrion d'où tu sorts, de l'autre sur le Midi qui t'ouvre une vaste carriére, je t'avouë que mon cœur se sent porté, à te faire négliger ton ancien Domaine pour t'engager à en conquerir un nouveau. Non, Seigneur, il n'est pas sûr de mesurer tes forces avec celles de Schaï bek. Le Tartare qui te ravit la Couronne, a vieilli sous les armes, & les Troupes de ses Uzbeks ont pris aujourd'hui la place de ces Soldats invincibles que Tamerlank dressa autrefois en Tartarie. N'écou-

contons point, Seigneur, le langage de la passion qui pourroit nous séduire. Il est doux de dépoüiller un Usurpateur, mais il est dangéreux de l'attaquer avec des forces inégales. Les Indes au contraire offrent à ta valeur une conquête plus aisée. La Domination de tes Peres n'y fut jamais bien établie, & la tienne y est chancelante. Cours t'assurer du plus bel Empire du monde! Etablis audelà du Fleuve Indus une puissance que tes Ancétres ont ébauchée! Va fixer ta Cour au centre de l'Indoustan, & préferes les délices de l'Inde aux neiges de la Tartarie! Tout semble t'attirer vers le midi; la Providence qui t'a conduit à Cabul, & qui t'a mis dans la route de l'Indoustan; les intérês de la Religion que tu professes, Dieu & Mahomet t'engagent à combattre l'idolâtrie des Indes. Consideres la facilité de l'entreprise. Les Gouverneurs de ta Nation que tes Peres ont placez dans les Citadelles des Indiens, joindront leurs forces aux tiennes, & ton Armée croîtra à chaque pas que tu feras vers l'Indoustan. Quand nous aurons fait l'essai de la Victoire sous ta conduite, nous marcherons sur tes pas, & nous te suivrons à Samercand où tu veux nous conduire. Il sera tems alors de dépoüiller le Tartare, & de faire la guerre aux Uzbeks.

Un discours si plein de raison détermina le Prince, qui d'ailleurs avoit du bon sens, à préférer des Victoires presque certaines à une vengeance peu sûre. Il tourna donc ses projets du côté de l'Indus, & forma la resolution d'aller à la conquête de l'Indoustan.

Avant que de commencer une expédition si glorieuse, Babar, dit-on, voulut examiner par lui-même les forces, les mœurs, & la maniére de combattre de ses ennemis. Il ne se fit pas suivre de ses Troupes. Il prit l'habit d'un Joguy, c'est une espéce de Pénitens, qui s'occupent principalement aux Indes à faire des Pelerinages, dans les lieux les plus consacrez par la devotion du Peuple. Babar donc sous un habit de Pelerin, accompagné de Ranguildas, entra dans les Indes, visita toutes les Forteresses occupées par les Tartares, & s'informa des mœurs & de la conduite de ses Gouverneurs. Enfin il arriva à Dely la plus forte des places que Tamerlank eut conquise, & la derniére de celles que les Mogols occupoient alors dans les Indes. Voici l'état où il trouva cette belle Region, qui bien-tôt devoit être le Champ de sa gloire.

L'Inde en l'année 1501. lorsque Babar s'y transporta, étoit habitée par des Peuples de quatre Nations différentes. Les premiers étoient les Indiens d'origine. Les seconds étoient les Paranes. Les troisiémes étoient les Parsis. Et les quatriémes enfin les Tartares ou les Mogols.

Si nous en croyons les plus habiles Bramines du Païs, les anciens Habitans des Indes sont une colonie d'Egyptiens qui s'y établirent autrefois, & dont la posterité s'y conserve encore aujourd'hui. Ce qui nous le fait croire, c'est que les mœurs, les coûtumes & la Religion de l'ancienne Egypte, sont encore aux Indes telles à peu près, qu'Herodote les a décrites. Il est certain d'ailleurs que les

In-

Indiens & les Egyptiens ont toûjours été en commerce, & que la Metampsicose que Pytagore avoit apprise en Egypte, fait encore aujourd'hui une partie de la Religion des Indiens. Ces anciens Egyptiens, qui vinrent habiter entre l'Indus & le Gange, y apportérent sans doute la connoissance du vrai Dieu. Elle s'y entretint quelque tems, & s'y conserve encore aujourd'hui, du moins en de certaines familles, qui n'adorent que le Maître du Ciel en des Temples, où l'on n'a jamais érigé d'Idoles. Cependant, à parler en général, le commun de la Nation adopta bien-tôt de fausses divinitez & leur rendit un culte prophane. Voici comme il s'introduisit. Les Indiens se persuaderent que le Seigneur du Ciel avoit assez de soin des hommes, sans qu'il fut nécessaire d'implorer son secours par des prieres. A l'égard du Démon, ils crurent que cet esprit malfaisant & jaloux devoit être appaisé par des offrandes. Ce fut ainsi qu'ils partagérent leur adoration entre Dieu & le Démon. Ils ne répresenterent point le maître du monde sous des figures. Pour le Démon ils en firent des portraits hydeux. Ils le peignirent sous la forme de Tigres, d'Elephans, de Lions, ou de Serpens, & souvent même ils unirent tous ces animaux ensemble pour en faire une représentation plus monstrueuse. La Religion des Indiens se borna long-tems à la connoissance de Dieu & à l'adoration du Diable, sans autre mélange. Dans la suite on y joignit le culte de Brama. C'est un Législateur vénérable à toute la Nation, par le bel ordre & par l'admirable police qu'il a établie

dans toutes les Indes. Quelques Bramines ont prétendu qu'il étoit venu d'Europe & lui donnent un nom assez semblable à celui de *Pitagore*. A la vérité, si l'on en croit les Historiens des Indes, on trouve encore aujourd'hui les ouvrages de ce Philosophe entre les mains des Sçavans de leur Païs. Cependant il est plus vrai-semblable, & que Pitagore n'alla jamais aux Indes, & que les loix de Brama sont plus anciennes que Pitagore.

Le Législateur partagea donc les Peuples en quatre *Castes* ou Tributs principales. La premiére est des *Brakmanes* ou *Bramines*, qui vrai semblablement sont les descendans de Brama. C'est la Caste la plus noble & qui seule donne des Sacrificateurs à la Religion, des Maîtres aux Ecoles, & des Juges à la Nation. La seconde Tribu est celle des *Rageputtes*, dont la destination unique est de faire la guerre, & de défendre ou d'amplifier les limites du Royaume. La troisiéme est de ceux qu'on appelle *Banianes*, dont toute l'occupation se borne au négoce, à faire travailler les Artisans, & à debiter leurs Ouvrages en gros & en détail. La quatriéme Caste enfin est celle des Artisans qui se partagent en plusieurs autres, selon les divers métiers, sans qu'une Tribu puisse jamais s'allier avec un autre. Un Laboureur, par exemple, un Orfévre, ou un Tisseran, ne fera jamais apprendre à son Fils un métier différent du sien, & ne mariera jamais ses enfans à des personnes d'une autre profession que de la sienne.

Brama, qui a formé ce corps de République, a porté des loix générales pour toutes les

Tri-

Tribus, & d'autres qui sont propres à chacune en particulier. Les loix générales sont de connoître un Dieu & d'adorer le Diable, de croire la transmigration des ames dans les corps des hommes & des animaux, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir passé par le corps d'un Bramine, elles ayent atteint leur derniere pureté. Alors elles s'envolent dans le Ciel, nettes de toutes leurs tâches & demeurent à jamais auprès de Dieu.

La Morale de Brama est plus saine, que ses dogmes ne sont raisonnables. Il défend l'adultere & la simple fornication. Le plus grand de tous les crimes, c'est de répandre le sang humain, ou d'ôter la vie aux animaux qu'ils croyent doüez d'une ame humaine. Le mensonge & le vol doivent être proscripts de la societé. On doit nourrir les Vaches avec soin, se donner de garde d'en manger, les conserver, les réverer comme les Meres des hommes. C'est plûtôt une loi de politique que de Réligion. Les Bœufs sont de tous les animaux les plus utiles aux Indes. Ils y tiennent lieu de chevaux, on s'en sert dans tous les voyages pour les voitures & pour les transports.

Outre les loix générales à toute la Nation chacune Tribu en a de particuliéres. Les Bramines doivent vivre dans une grande austerité. C'est un crime pour eux de manger du poisson, des oiseaux, des animaux à quatre pieds, ou même de ces sortes de légumes qui sont tachetez de rouge, & qui représentent du sang. Il leur est défendu d'avoir plus d'une Femme à la fois, & à leurs Femmes de se remarier

naturel si compassif ne sont guéres propres à faire de généreux Soldats. C'étoit là l'état où les Indiens d'origine se trouvérent lorsque Babar les visita.

Les Patanes sont une Nation Mahometane, établie aux Indes plus de 400. ans avant la conquête de Tamerlank. Il est croyable que cette Colonie est venuë d'Arabie, & qu'après avoir traversé la Mer des Indes, elle s'établit d'abord sur le Rivage Méridional de l'Indoustan; qu'elle y érigea une Ville, qu'on appelle encore aujourd'hui Musulipatan, & que delà, pénétrant dans les Terres, elle a conquis le Royaume de Dely, où elle régnoit encore au tems que Tamerlank s'en rendit maître. Ainsi les Mogols ne sont pas les premiers qui ayent porté le Mahometisme aux Indes.

Les Parsis sont un autre Peuple, répandu sur tout dans les contrées maritimes de l'Indoustan. Sans doute ce sont les restes de ces anciens Idolâtres de Perse, qui furent obligez de quitter leur Patrie, lorsque les Mahometans y étant devenus les plus forts, les contraignirent à quitter l'Idolatrie, & à suivre la loi de Mahomet. Ces pauvres gens aimérent mieux abandonner leur Terre natale que d'embrasser un culte nouveau. Les Parsis, connoissent le Dieu du Ciel & adorent le Soleil & le Feu. Ils trouvent dans cet élement je ne sçai quoi de divin, ils lui font des offrandes & lui immolent des victimes. Leur plus grand soin est de le conserver toûjours ardent en leur foyer. Lorsque par malheur on l'a laissé éteindre, on se croit coupable d'un cri-

me

me dont on ne peut être absfous que par les Prêtres de la Nation. On va donc en leur logis, on avouë son crime, & après une severe réprehension qu'on entend de la bouche du Prêtre, on transporte de chez lui un tizon de son feu, qu'on conduit chez soi en triomphe au son des trompettes & des haubois. Il n'est guéres de Nation au monde plus paisible que les Parsis. Comme ils sont tous pauvres, & répandus à la Campagne, on les regarde dans l'Etat avec mépris.

Pour les Mogols ils ne sont venus aux Indes qu'avec Tamerlank. Ce Conquerant les établit dans les Forteresses principales qu'il avoit soûmis à son Empire. Toute la fonction de ces Gouverneurs se réduisit d'abord à lever sur les Rajas du Païs, les tributs qu'ils s'étoient obligez de payer aux Successeurs de Tamerlank, en quelque lieu qu'ils regnassent.

Babar vit, en habit déguisé, toutes ces differentes Nations, s'instruisit de leurs mœurs, & forma son projet de conquête sur ce qu'il en avoit apperçû de ses yeux. Le Royaume de Dely lui parut sur tout, la portion des Indes la plus digne de ses travaux & la plus facile à conquerir. Il y avoit déja une espéce de Domination. Sultan *Amwixa*, qui pour lors étoit en possession de Dely, étoit le plus formidable des Rois de l'Indonstan. C'étoit le trente-uniéme Roi de la Race de ces braves Patanes; qui s'étoient établis aux Indes par la force des armes. On résolut donc de commencer par lui la conquête du nouvel Empire.

Babar retourné à Cabul avec son fidéle Ranguildas, prit des mesures justes pour la grande expedition qu'il méditoit. Il ordonna d'abord aux Gouverneurs Mogols qui commandoient à Dely, d'observer les mouvemens & la contenance d'Amwixa, & de lui donner avis de toutes ses démarches. Quelque temps après il somma le Roi Patane de quitter le nom, & la qualité de Souverain dans un Païs, qui tout entier étoit de la dépendance des Mogols. Il ajoûta que Tamerlank, l'un de ses Ancêtres, l'avoit conquis pour sa posterité. Amwixa répondit avec fierté, qu'un Roi tributaire ne cessoit point d'être Roi; que l'amour de la Paix l'avoit engagé de ne refuser pas à un foible Usurpateur, une marque de dépendance qu'il auroit dû déja secoüer; que puisqu'on lui disputoit la qualité de Roi, il refusoit à son tour à un inconnu, chassé de ses Etats, un Tribut dont il n'étoit pas digne.

Une réponse si fiére attira sur le Patane toute la colére du Mogol. Il fit partir ses troupes de Cabul & s'avança vers Dely. Amwixa n'opposa pas des murailles à l'impétuosité de Babar, il osa se mettre en campagne & attendre un ennemi qu'il méprisoit. En effet on ne vit peut-être jamais d'armée plus nombreuse que celle d'Amwixa. Elle étoit composée de Patanes Mahometans & d'Indiens idolâtres. Les Originaires du Païs s'étoient accoûtumez à la Domination paisibles des Princes Patanes, & redoutoient l'Empire des Mogols, dont ils avoient éprouvé

vé la févcrité, & l'avarice. Amwixa commença d'abord par forcer la Citadelle de Dely, occupée par des Gouverneurs Tartares, & delà il marcha au devant de Babar, qui s'avançoit à grandes journées pour le combattre.

La principale force d'Amwixa confiftoit en Elephans, qui font en grand nombre aux environs de Dely. Les deux Rivaux fe joignirent dans une plaine où le Patane paroiffoit avoir de l'avantage fur fon ennemi. Ses Elephans avoient affez d'efpace pour s'étendre, & fa prodigieufe armée fembloit pouvoir facilement envelopper celle de Babar, beaucoup moins nombreufe. Le Prince Mogol avoit appris des Exemples de Tamerlank, à ne pas redouter les plus grands corps d'armées avec des troupes aguerries & fidéles. Il donna la bataille, & la gagna. Les Tartares que conduifoit Babar, firent une irruption fi fubite fur cette multitude innombrable d'Indiens mal armez, qu'ils cedérent dès la premiere attaque, vinrent tomber fur les Elephans, les mirent en defordre, auffi bien que les troupes Patanes qui fe débandérent fans qu'on pût les rallier. La crainte leur fit prendre la route du Nord. Ils allerent s'y cacher dans des montagnes où ils fe font établis, & où ils vivent encore depuis leur défaire; quelquefois foûmis & tributaires à l'Empire du Mogol, & quelquefois rebelles.

Dans ce feul combat Amwixa perdit la vie & la Couronne, & Babar fe vit maître d'un Empire plus grand que celui qu'il avoit perdu.

Le

Le victorieux entra donc dans la Capitale de son nouveau Roïaume, & s'empara du palais & des tresors d'Amwixa. Dely étoit alors une assez grande ville située dans une plaine fertile, presque à la source du Gemna. Cette Riviere, après avoir déja coulé long-tems, serpente autour d'Agra, & vient se décharger dans le Gange proche d'Eleabas. Il n'étoit point alors de ville aux Indes où l'on trouvât plus de marques d'antiquité, & plus de Monumens illustres qu'à Dely. Il est croyable qu'elle fut autrefois la Capitale, ou du moins une des principales villes du Royaume de Porus, & que la fameuse bataille qui assura la victoire à Alexandre sur ce Héros, se donna proche de Dely. On y voit encore une colonne, érigée du tems d'Alexandre, avec un reste d'inscription en caracteres inconnus, & dans une langue qu'on ignore.

Le Royaume de Dely avoit appartenu à des Princes descendus de Porus. On dit même que Rana, qui fut défait par Tamerlank, prétendoit en avoir tiré son origine. Dans la suite Sultan Alaudin, le premier Roy Patane, établit sa Cour à Dely en l'année 1085. & sa posterité y regna jusqu'en l'an 1519. que Babar s'en rendit maître.

Le premier soin du nouveau Roi fut de contenir ses peuples, en partie par la crainte, & en partie par la douceur. Les conseils du sage Ranguildas ne servirent pas peu à concilier les esprits au Vainqueur. Les Indiens d'origine, naturellement mols, & nez pour la servitude, s'accoûtumerent ai-

sé-

ſément au joug. Les Patanes affoiblis par ladéfaite de leur Roi, & par la deſertion des plus braves de leur Nation, qui s'étoient réfugiez dans les montagnes du Nord, ſouffrirent paiſiblement la domination d'un Prince Mahometan comme eux. Ainſi les Tartares demeurerent en poſſeſſion de toutes les Charges, & de toutes les dignitez de l'Empire.

Babar fit le projet d'un gouvernement nouveau. Il établit les loix qu'il voulut dans un Païs de conquête. Tous les Empereurs Mogols les ont ſuivis dans la ſuite: ce ſont les loix fondamentales du Royaume, & on les regarde comme l'ouvrage du ſage Ranguildas.

Le Mogol s'eſt retenu en propre toutes les terres de ſon Empire. Elles ne paſſent point du Pere au fils; mais elles retournent au Souverain après la mort de celui auquel on en avoir donné l'uſufruit. Ainſi les peuples ne ſont à proprement parler que les Fermiers de l'Empereur.

Les Officiers de la Cour ne ſubſiſtent que des bienfaits du maître, & comme nul n'eſt riche de ſon fond, nul n'eſt grand que par les gratifications du Prince.

Les plus grands Seigneurs, c'eſt à dire les Gouverneurs de Provinces, le premier Miniſtre, & les Secretaires d'Etat s'appellent Ombras, & tiennent le premier rang dans l'Etat. Les Rajas idolâtres, ou les Seigneurs Indiens, qui gouvernoient un petit Etat avant la conquête de leur Païs, ont le rang des Ombras à la Cour. Il y a cette difference en-

entr'eux, & les Omhras que les enfans des Rajas fuccedent à leurs Peres, dans l'efpece de Souveraineté qu'on leur a confervée, & que les enfans des Omhras Mahometans perdent tout en perdant leurs Peres. L'Empereur eft l'unique heritier de tous les Officiers de fa Cour.

Les Man-febdars font les Omhras du deuxiéme Rang, qui fervent à la Cour, & dans les armées. On les fait monter par degrez jufqu'aux premieres dignitez felon leurs fervices & leur fidélité.

Babar n'écrivit point de loix, foit pour les affaires civiles, foit pour les Jugemens criminels. Un Droit écrit auroit donné des bornes à cette autorité abfoluë, que l'Empereur a pris fur la vie, & fur les biens de fes Sujets. Selon les occurrences, fans autre régle que fon bon fens ou que fon caprice, il décide les procès & prononce des Arrêts de mort, qu'on fait executer fur le champ aux yeux du Prince. On tranche la tête au coupable, ou bien on le fait fouler aux pieds des Elephans, dreffés à ces fortes d'executions.

Auffi l'Empereur fe trouve tous les jours en perfonne dans une falle, où il donne audience généralement à tous fes Sujets. Il entend les plaintes, il termine les differens, il fait punir les coupables, & nulle raifon que celle d'une maladie extrême ne peut l'en difpenfer. Il partage cependant la décifion des moindres affaires avec un Cafy, ou Juge du peuple, & il laiffe le foin de la Police au Cotwal, qui fait tout à la fois l'Office de Prévôt & de Juge civil. Un

Un Gouvernement où l'autorité du Prince est si absoluë, & si bien conservée, sans toucher cependant aux anciens droits des premiers habitans du Païs, attira à Babar l'amitié & la vénération des peuples. Tout plia sous sa puissance, & ses Etats en peu de temps devinrent très-florissants.

Les Tartares, anciens Sujets de Babar accoururent en foule de Samercand pour s'enrichir sous le nouveau Monarque. Ils eurent des Charges à la Cour. Ce fut alors que les Indiens appellerent indifferemment tous les Tartares *Mogols*, & qu'ils transporterent à la Nation toute entiére, le nom de la famille Royale. On vit aussi grand nombre de Persans arriver à Dely, & y chercher fortune. Les Charges dont on les honora à la Cour, en attirerent d'autres; ainsi les Mahometans étrangers devinrent bien-tôt les plus forts, & occuperent tous les Gouvernemens, & tous les grands postes du Païs. Enfin les Rajas, qu'on avoit considére d'abord par nécessité, tombérent peu à peu dans le mépris, & la Religion Mahometane devint la Religion dominante.

De si sages Loix & un régne paisible, auroient attiré à Babar l'admiration de son siécle, si l'ingratitude naturelle aux Mogols, n'avoit pas flétri sa gloire. L'unique action de rigueur, & d'injustice qu'il exerça, fut contre l'auteur même de son élévation. Ranguildas qui l'avoit fait vaincre & régner fut disgracié de son maître. Pour éviter la mort il se condamna à l'exil. Ce grand Homme, sous l'habit d'un Faquir, se retira dans

dans un Village écarté. La Chronique raconte, qu'après le départ de ce fidéle Ministre, le Royaume tomba dans la désolation. La sterilité & les révoltes qui la suivirent, affligérent le Peuple, & ébranlérent le Trône du nouveau Monarque. Enfin, il parut que l'Etat ne pouvoit se maintenir, que par la conduite de celui-là même, qui en avoit tracé les Loix. L'Empereur reconnut sa faute, & se repentit d'avoir éloigné un si vertueux Sujet. Il fit des efforts pour le retrouver, & voici l'artifice dont il se servit, dit-on, pour le rappeller à la Cour.

Babar répandit un Edit bizarre dans tout son Royaume. Il ordonna à tous les Païsans d'amener à Dely les *Bazars* ou *les Marchez* de leurs Villages. Son intention étoit de sçavoir de quelle excuse chaque Bourgade pourroit se servir, pour s'exempter d'observer une Ordonnance, dont l'execution paroissoit impossible. Il espéroit bien que le Village où Ranguildas étoit caché, trouveroit un expédient ingénieux pour se tirer d'affaire, & qu'il découvriroit son Ministre à cette marque. En effet, Ranguildas, qui vivoit en Philosophe dans un Village éloigné de la Cour, & qui avoit acquis du credit au lieu de sa demeure, suggera aux Habitans une excuse, qui sans doute devoit contenter l'Empereur. Allez à Dely, leur dit-il, presentez-vous au Roi, & lui parlez de la sorte. Le Bazar du Village d'où nous sommes, est tout prêt, Seigneur, d'executer tes ordres. Il n'y trouve qu'une difficulté, c'est qu'il ignore le chemin de Dely.

Si

Si ta Majesté veut envoyer le Bazar de ta Capitale, pour servir de guide au nôtre, il se mettra aussi-tôt en route pour t'obéïr. L'Empereur trouva la réponse des Païsans si ingénieuse, qu'il voulut en connoître l'auteur. Il ordonna donc qu'on l'amenât en sa presence. Ainsi Ranguildas, malgré ses résistances, fut conduit par les Païsans à la Cour de son ancien Maître. Babar lui fit bien-tôt oublier par ses caresses les mauvais traitemens qu'il avoit reçû. Il fut remis en possession de toutes ses Charges, & tout plia encore une fois sous son autorité.

Sous un si sage Ministre, l'Etat reprit en peu de tems son premier lustre. L'abondance sembla revenir avec Ranguildas, & la Paix se rétablit après de longues dissentions. Il est vrai que le Royaume de Cascar, qui étoit échû par droit de succession à Babar, par la mort d'un des Descendans d'Abouchaïd, fut envahi par un de ces Princes, sur qui Tamerlank l'avoit usurpé. Mais le sage Ranguildas ne jugea pas à propos d'embarquer son Maître dans une guerre périlleuse, loin d'un Païs nouvellement conquis. Il abandonna l'incertain pour conserver une possession certaine. Ce fut dans cet esprit que Babar régna tranquillement, après s'être acquis la réputation d'un Prince sage. Il sçût recouvrer un Trône plus brillant que celui qu'il avoit perdu. Babar mourut en l'année 1530. après avoir régné 30. ans aux Indes, 5. ans à Samercand, & avoir passé trois années, partie en éxil, partie dans la conquête du Royaume de Dely,

bar avoit détrônez. Sous le Régne précé dent on l'avoit laissé vivre à la Cour dan l'honneur; mais le sage Ranguildas avoi toûjours éloigné du Gouvernement cet homme artificieux & d'une Nation suspecte Amayum négligea sur cela la conduite d son Pere & les conseils de Ranguildas. I fit monter Chira par degrez jusqu'aux pre miers honneurs, lui confia la garde de s personne, & la conduite de ses Armées. L pouvoir de Chira devint formidable à Ama yum, qui se repentit bien-tôt d'avoir tro agrandi un Sujet, contre les loix de la po litique. En effet, le Général qui se vit e état de se servir des bienfaits du Prince pou le détruire, changea son nom de *Chira* qui veut dire, *un jeune Lion*, au nom d *Chircha*, qui signifie *le Lion Royal ou le Sei gneur Lion*. Amayum fit quelques effort pour reprimer l'insolence d'un Sujet sédi tieux. Chircha eut toûjours de l'avantag sur les Troupes du Roi. La Ville de Del fut le Théatre de plusieurs Combats. Chacun prit parti selon son inclination ou ses intérêts Les Patanes & quelques Rajas Indiens, s rangérent du côté de Chircha. Amayun n'eut guéres pour lui que ses Tartares, don il composa à la hâte une Armée peu nom breuse. Ce n'étoient plus ces généreu Conquerans, dont un petit nombre avoien assujetti sous Babar un grand Royaume, & mis en fuite les plus grosses Armées. C'é toit des hommes déja amolis par leur séjou aux Indes, & que la chaleur du climat avoi rendus indolens. Cependant, avec ce peti

Corp

Corps d'Armée Amayum se mit en Campagne, n'osant plus se fier aux murailles de son Palais, où l'on étoit prêt de l'affamer. On voyoit encore dans la contenance du Roi quelques restes de la valeur Tartare; mais elle ne fut pas secondée. Le gain d'une Bataille avoit mis Babar sur le Trône, & la perte d'une Bataille ravit la Couronne à son Fils. Amayum fut défait, & ne se retira qu'à peine à la faveur de quelques braves Persans, qui sauverent la vie du Prince, & qui l'escorterent jusqu'en Perse où il se réfugia. Ce fut ainsi qu'après 11. années d'un Régne tumultueux & toûjours traversé par des guerres civiles, Amayum alla chercher dans une Cour étrangere de la protection contre un Roi Patane, qui s'étoit remis en possession des droits de sa Nation.

Comme les Orientaux sont de scrupuleux observateurs du vol des oiseaux, ils tirérent de favorables pronostics d'une avanture qui survint à Amayum pendant sa fuite. Le Prince fugitif s'étoit endormi sur le midi dans un lieu découvert, & fort exposé aux rayons du Soleil. Un Aigle suivi de ses aiglons parut sur la tête du Roi & planant dans l'air, les aîles étenduës, couvrit la tête d'Amayum, la défendit des ardeurs du Soleil, & empêcha le Prince d'interrompre son sommeil. Un si bon augure redonna du courage au Roi quand il fut éveillé. Le petit nombre de Courtisans qui marchoient à sa suite lui promirent, sur ce présage, qu'il

régneroit encore une fois aux Indes, & qu'il y seroit heureux.

Cependant, Amayum arrivé à la Cour de Perse, conserva son ancienne fierté, & sçût tenir son rang même dans son désastre. Le Roi de Perse reçût dans un Jardin le Mogol à son arrivée. Soit exprès ou par hazard, il ne se trouva, au lieu de l'entrevûë, qu'un Sopha si étroit, que deux personnes ne pouvoient pas y être assis ensemble. Le Mogol en fut surpris. La colére & le dépit parurent sur son visage; mais la raison vint au secours de la fierté. Amayum prit tout à la fois des sentimens conformes à son état, & dignes de son grand cœur. Il invita le Roi de Perse à s'asseoir sur le Sopha. Pour lui se plaçant à la gauche du Persan (c'est la place d'honneur en Orient) il s'assit sur l'étuy de son arc, qu'il mit à terre. Ainsi, il évita la honte de paroître debout en la presence du Roi, dont il venoit implorer le secours. Le Sophy fut étonné de la presence d'esprit que fit paroître Amayum, & se trouva plus disposé à le servir. La conversation des deux Rois roula sur des condoléances de la part du Persan, & sur des marques de reconnoissance, & des protestations d'amitié de la part du Mogol. L'entrevûë ne se termina pas à des complimens, le Roi de Perse y joignit de bons effets. Il assigna à l'Empereur fugitif un Palais & des Officiers. Il le fit servir en grand Prince, fournit même à ses plaisirs, & peupla son Serrail. Ce fut en cet état qu'il exhorta son hôte à la patience, jus-

jusqu'au tems qu'une occasion favorable se présentât de le remettre en possession de son Royaume.

Chircha de son côté n'obmettoit rien pour se concilier l'esprit des Peuples, & pour se rendre digne du Trône dont il s'étoit emparé. Il manquoit aux Indes une commodité pour faciliter le Commerce. Les Marchands n'avoient point de retraite dans leurs voyages. L'Usurpateur jugea donc, que pour attirer les Négocians dans un Païs abondant en toutes sortes de richesses, il falloit, à l'éxemple de la Perse, ériger des *Caravanseras*, ou des logemens publics pour les Voyageurs. On en édifia d'espace en espace à la Campagne, & dans les Villes. Certes quand l'invasion de Chircha n'auroit produit que ce seul avantage aux Indes, son Régne n'y auroit pas été inutile. Il fit même quelque chose de plus en faveur des Voyageurs, que de leur donner le couvert. Il fonda, en chacun de ces hospices, certain nombre de Domestiques qui devoient servir gratuitement les Voyageurs. Les uns avoient soin de dresser les lits, & les autres de conserver les meubles des appartemens, & de les tenir propres. Il taxa les vivres pour les hommes, & la nourriture pour les bêtes, à un prix modique. Il fit bâtir des bains, & des étuves en plusieurs de ces Caravanseras, & fit planter de belles allées d'arbres aux environs, pour servir de promenade aux passans. Enfin il voulut que tous les gens de pied fussent logez & nourris aux dépens du Roi. A l'éxemple de Chircha, plusieurs devots Mahometans fondérent des Caravenseras en diffé-

rens endroits, sur les grands chemins des Villes où l'on vouloit établir le commerce. On les construisit proche des lacs & des étangs, & les fondateurs y dresserent de petites Mosquées, que la plûpart destinerent à être le lieu de leur sepulture & celui de leur famille. Dans ces hôtelleries publiques on ne manque guéres de trouver des Marchands de bijoux, de brocards, & de toiles peintes de différentes couleurs. On y voit des Joüeurs d'instrumens, des Danseurs & des Danseuses, enfin des Artisans de toutes les sortes, mais sur tout des Selliers, des Maréchaux, & de fort mauvais Médecins, à la façon du Païs. C'est un grand repos d'esprit pour un Voyageur que d'être sûr, à la fin d'une fatigante journée, de trouver une chambre, un lit & des vivres à discretion.

Chircha fit encore une réformation des poids & des mesures du Païs, qu'il réduisit toutes à une seule. Avant lui il étoit inoüi aux Indes de se servir de balances. Tout se vendoit à vûë. On ne connoissoit point d'autres mesures que des palmes & des coudées, qui n'avoient rien de certain. Par les Réglemens du Prince les marchandises se vendirent mieux, & les Marchands aborderent de tous côtez aux Indes. Chircha n'eût pas moins d'attachement à sa Religion, que de justice & de soin d'enrichir ses Peuples. Tous les ans il fretoit lui même un vaisseau à ses frais. On y transportoit gratuitement ceux de ses Sujets, que la dévotion portoit à faire le voyage de la Meque.

Cet amour de la Paix & de la Religion n'ôta

ta point à Chircha les inclinations Militaires. Il se plaisoit sur tout à tenir de nombreuses Armées sur pied, à en faire la revûë dans les Campagnes de Dely, & particuliérement à entretenir un gros équipage d'Artillerie. Il étoit lui même si bon Canonier, qu'il donnoit toûjours juste au but qu'il vouloit atteindre. Aussi l'éxercice du Canon fut la cause de sa mort. On lui avoit envoyé de Bengale une piéce d'Artillerie d'une grosseur surprenante. Le Roi voulut l'éprouver lui-même; mais comme elle étoit trop chargée, elle creva. Un des éclats l'atteignit, & le fit mourir sur la place. Chircha régna 9. ans & fut enterré au milieu d'une Isle agréable, située dans un bel étang proche de la Ville de Samehergam.

La mort de Chircha ne manqua pas de causer une de ces révolutions éclatantes, qui suivent d'ordinaire le Régne des Usurpateurs; sur tout lorsqu'ils meurent sans enfans en état de leur succéder. Tout le Royaume fut en combustion par la diversité des intérêts, & par la multitude des prétendans à la Couronne. Les Seigneurs Patanes faisoient leurs brigues & songeoient à retenir un sceptre, qui long-tems avoit appartenu à leur Nation. Les Rajas Indiens de leur côté, se préparerent à chasser leurs anciens Maîtres, & à reconquerir un Trône dont on les avoit dépoüillez. Le grand nombre des concurrens partageoit les forces du Royaume & en rendoit la conquête plus facile.

Amayum cependant vivoit en Perse, dans l'inquiétude que donne d'ordinaire l'incerti-

tude de l'avenir, & l'envie de remonter sur un Trône qu'on lui avoit enlevé. Il faisoit une Cour reguliére au Roi de Perse son bienfacteur, & tâchoit par des promesses de l'interesser à son rétablissement. Tandis qu'Amayum étoit attentif à toutes les occasions de rentrer dans ses droits, il reçût la nouvelle de la mort de Chircha, & des troubles qu'elle causoit au Royaume de Lely. Un de ces Chefs de Faquirs, qui courent le Païs sous prétexte de pieté, crût devoir avertir l'ancien Roi du desordre où les Indes étoient réduites, & l'inviter à venir prendre le gouvernement de son Royaume. Il lui donnoit avis que les Peuples lui déféreroient la Couronne à son arrivée. Il l'instruisit des factions qui régnoient à Dely, & de la facilité qu'il y auroit à détruire des Rivaux, foibles par leur désunion. Chadaula, c'étoit le nom du Faquir, ajoûtoit encore que les astres favoriseroient l'entreprise, & que, de par le Ciel, il l'assuroit d'un heureux succès.

Un avis si sage ne fut point rejetté. Amayum eut recours au Roi de Perse, & lui demanda un secours d'hommes & d'argent, pour reconquérir un Royaume, qu'il ne tiendroit dans la suite que de sa main, & dont il s'engageoit de lui payer tribut. Il promit même de lui revaloir les dépenses qu'on avoit faites pour lui, en cedant au Sophy la Province de Candahar, & la Ville de Sindy qui confinent avec la Perse. Le Persan accepta les offres du Mogol, & lui prêta une Armée composée de quelque Infanterie & de douze mille hommes de Cavalerie. C'étoit peu pour une si gran-

ſi grande entrepriſe, mais Amayum étoit bien ſûr, qu'auſſi-tôt qu'il paroîtroit en Campagne, ſes anciens Sujèts viendroient ſe joindre à lui, & que ſon Armée groſſiroit à meſure qu'il approcheroit de Dely. Le Mogol quitta donc la Perſe. Avec les derniers embraſſemens, le Sophy lui donna un conſeil ſalutaire. C'étoit d'entretenir une haine éternelle entre les Patanes, & les Rageputtes dans ſon Royaume, quand il l'auroit recouvré, & de détruire inſenſiblement les uns par les autres. Enfin il ajoûta que pour régner paiſible il falloit diviſer des ſujèts indociles & formidables.

Amayum comblé des bienfaits du Roi de Perſe, & inſtruit par ſes ſages avis, entra dans les Indes par Cabul. Son Armée devenoit tous les jours plus nombreuſe par la jonction des Mahometans & des Indiens, que l'intérêt ou la fidélité, attachoient à ſa nouvelle fortune. Les chemins s'applanirent devant le Conquerant, & le recouvrement de toutes les Provinces qui s'étendent depuis la Perſe juſqu'à Lahor, ne lui coûta que quelques legers Combats. Lahor ſembla devoir faire plus de réſiſtance. C'étoit une grande Ville qu'on regardoit aux Indes comme une ſeconde Capitale. Elle étoit enceinte de bonnes murailles, avec une forterеſſe, ſituée dans un lieu qui paroiſſoit inacceſſible. Le Gouverneur de cette Place, Patane de Nation, avoit conçû l'eſpérance de profiter des diviſions du Païs, & de s'établir une eſpéce de Souveraineté à Lahor, auſſi bien que dans la Province de *Pingiab*, ou *des cinq Riviéres.*

Amayum crût devoir surprendre par artifice une Ville dont le Siége auroit été long & difficile. Il fit donc avancer par un autre chemin, que celui par lequel il devoit arriver, cent jeunes Persans déterminez. Ils se déguiserent en habit de Pellerins, & le bâton à la main, ils parurent sur le soir aux portes de la Citadelle. Comme ils s'étoient partagez en plusieurs bandes, les premiers venus entrérent sans résistance, mais ceux qui arrivérent trop tard trouvérent les portes fermées. Ce fut alors qu'ils firent entendre leurs cris, & qu'ils se plaignirent du peu de charité qu'on exerçoit à l'égard des dévots Pellerins qui revenoient de la Mecque. Ils ne demandoient qu'une petite aumône, & le couvert seulement pour une nuit. Ils ajoûtoient, que si on leur refusoit un si leger secours, le Dieu vengeur sçauroit punir l'insensibilité des Habitans. Aziscam, c'étoit le nom du Gouverneur, entendit leurs plaintes, & en fut touché. Il ordonna qu'on ouvrit les portes à ces pauvres passans; mais sa compassion augmenta quand il vid cette derniére Troupe de Pellerins habillée en *Santarons*, c'est-à-dire, en Hermites Mahometans. Cette charité qui sans doute seroit à contre-tems en Europe, paroît excusable dans les Indes. Les Pellerins déguisez & les faux Hermites, s'en servirent pour s'emparer de Lahor. Ils parurent dans le Palais du Gouverneur avec une contenance dévote, capable d'imposer aux plus pénétrans. Cependant ils tirerent des poignards de dessous leurs vestes, & se jettant sur le Gouverneur & sur la Garnison, avec la

fureur

fureur de gens déterminez à périr, ils se rendirent maîtres de la Forteresse, & attendirent l'Armée du Roi pour le mettre en possession de la Ville. En effet Amayum avançant à grandes journées, s'empara de Lahor. Il n'y resta qu'autant de tems qu'il falloit pour y établir un Gouverneur fidéle, & il se mit en marche du côté de Dely. Tout plia en la présence du Vainqueur. Amayum ne trouva qu'une foible résistance dans les Patanes, aussi bien que dans les Rajas. Un seul Combat donné proche de Panipat, à trois lieuës de Dely, mit en déroute toutes les forces de l'Indoustan, & assura aux Successeurs de Tamerlank l'Empire qu'ils possedent encore aujourd'hui.

Le premier soin d'Amayum, aussi-tôt qu'il fut remonté sur le Trône, fut de récompenser le Faquir Chadaula, qui lui avoit fait sçavoir la mort de Chircha, concilié les esprits du Peuple, & gagné les affections de la plûpart des Seigneurs Indiens. Le Roi lui assigna des revenus en propre, contre les loix du Royaume. On les assura même à sa posterité. Les descendans de cette illustre Faquir, sont les seuls Mahometans de tout l'Empire, qui possédoient un Domaine fixe & des terres en proprieté. Aussi la famille de Chadaula tient le premier raug au Mogol. Pour le Faquir, il est encore aujourd'hui honnoré comme un Saint. Les Peuples, & l'Empereur lui-même, vont quelquefois visiter son Tombeau par dévotion. Ce trait de la reconnoissance d'Amayum est si extraordinaire dans les Empereurs Mogols, que la

Chronique le célébre avec les expressions les plus magnifiques.

Certainement, Amayum auroit mérité toutes les loüanges qu'on lui donne, si par justice, & par gratitude pour le Roi de Perse, qui l'avoit remis sur le Trône, il eut gardé la parole qu'il lui avoit donnée. Il prit des sentimens tout contraires. Aussi tôt après son élevation, le Mogol refusa de payer tribut au Persan, & de remettre entre ses mains la Province de Candahar, & la Ville de Sindy. Tant il est vrai que la bonne foi & la fidélité dans les traitez, ne se trouvent presque jamais parmi les Princes Mahometans, de quelque Nation & de quelque secte qu'ils soyent.

Amayum se servit aussi avantageusement des Conseils du Roi de Perse pour Régner en Paix, qu'il s'étoit servi utilement de ses Troupes pour reconquerir son Royaume. Il ne songea qu'aux moyens d'humilier les Patanes, & d'élever les Indiens. Il favorisa sur tout la race de ces braves Rageputtes destinez à faire la guerre. Il en composa ses Troupes, il les avança dans les Charges, & ne fit pas difficulté de relâcher un peu de la severité du Mahométisme, pour se mêler quelquefois avec les Idolâtres dans leurs Temples, & pour assister à leurs cérémonies. On dit même que tous les matins il paroissoit sur un balcon avant le jour, & qu'il attendoit le lever du Soleil pour adorer ce bel astre. Quoi qu'il en soit, Amayum ne passa jamais pour un Mahometan bien rigide.

C'étoit dans ces sentimens de politique que le

le Roi faisoit élever son Fils Akebar. Le sort de ce jeune Prince fut long-tems incertain. La Sultane sa Mere avoit été disgraciée sur de mauvais soupçons. Voici ce que la Chronique rapporte de l'un & de l'autre. Les Ecrivains Portugais, faute de l'avoir lûë, ont donné un mauvais tour aux avantures de la Reine & à la Naissance de son Fils.

Dans le tems qu'Amayum fut chassé de Dely, Chircha se rendit maître du Palais, des Trésors, & de toutes les Femmes du Roi fugitif. La Reine entr'autres devint la captive du Conquerant. Quoi que par sa beauté elle eût pû captiver son Vainqueur, Chircha, qui véritablement étoit un grand Prince, & plus homme d'honneur que ne comporte la loi de Mahomet, traita la Reine avec considération, & avec respect. Il fit plus. Quand il sçût qu'elle étoit enceinte, il la renvoya en Perse à son Mari. Les soupçons du Mogol attirerent bien des chagrins à la jeune Reine. Amayum se persuada qu'un ennemi qui l'avoit détrôné, pouvoit bien encore avoir porté l'insulte jusques sur sa Femme. Ainsi la Princesse rebutée de son Mari sur de vaines conjectures, se retira auprès de la Sultanne de Perse, & fit sçavoir à Chircha les mauvais traitemens que la jalousie d'Amayum lui avoit attirez. Je suis une Princesse infortunée, lui écrivit-elle, dont vous connoissez l'innocence, c'est à vous de l'attester. Le Patane touché de l'affliction de la Reine, écrivit au Mogol en sa faveur, rendit témoignage à sa vertu, & jura sur l'Alcoran que rien n'avoit donné atteinte à la fidéli-

té de la Sultanne. Sur ce témoignage Amayum sentit renaître sa tendresse pour la Princesse, il la rappella dans son Palais, & depuis elle fit toute sa consolation dans son exil. Pour comble de joye, le Prince Akebar aussi-tôt qu'il vient au jour, parut d'une beauté ravissante. On lui trouvoit tous les traits d'Amayum son Pere. Ce fut lui qui fut l'objet des soins, & de la tendresse du Roi, après son retour aux Indes.

Cependant Amayum au milieu de sa gloire, n'oublia pas l'inconstance de la prosperité humaine. Quoi qu'il fut encore dans la force de l'âge, sans maladie, & sans incommoditez, il songea à s'ériger un Tombeau. C'est la dévotion de tous les Seigneurs Mahometans des Indes. Il est incroyable avec quelles dépenses on fait dresser ces monumens, & quels revenus on y attache. On y fonde l'entretien d'un grand nombre de *Moulas*, c'est-à-dire, de Docteurs de la loi, qui prient sans cesse pour l'ame du défunt, & qui lisent l'Alcoran proche de son sépulchre.

Tandis qu'Amayum étoit occupé à construire un ouvrage si conforme à la pieté Mahometane, un accident fâcheux lui causa la mort. Il avoit fait tracer le plan du Mausolée où devoient reposer ses cendres, hors des portes de Dely, au bout d'un grand pont de douze arches. Déja l'ouvrage étoit fort avancé, & les murailles étoient élevées de terre jusqu'à la Naissance de la voute. Le Roi portant une toise à la main, étoit monté sur la muraille, & se promenant autour de l'édifice sur la corniche qui étoit large, la toise sur

la

laquelle il s'appuyoit lui cassa dans la main. Le Roi suivit les morceaux de la toise rompuë, & ayant roulé quelque tems sur l'entablement, auquel l'Architecte avoit donné du talut pour faire écouler les eaux, tomba à terre, se brisa les os, & trouva la mort au lieu même de sa sepulture. On acheva dans la suite ce beau monument de la pieté d'Amayum, & l'on y mit son corps. On voit aujourd'hui le Tombeau orné au dedans des plus beaux marbres, & surmonté au dehors d'un dôme magnifique, dont la dorure ébloüit les yeux, dans un Païs où le Soleil luit avec plus d'éclat qu'en Europe. Des Moulas fondez, sont chargez des réparations de l'Edifice, & jettent incessamment des fleurs nouvelles sur le Tombeau, qu'ils ont soin de couvrir d'un tapis magnifique de brocard d'Or.

Amayum ne vécut que 2. ans 9. mois & 14. jours depuis le recouvrement de son Royaume, 20. ans après en avoir pris possession pour la premiére fois. Il mourut en l'an 1552.



HISTOIRE GENERALE DU MOGOL.

Akebar ou *Akbar*.



LE Successeur d'Amayum fut le véritable héritier de la vertu, & du courage de Tamerlank. Il semble que toutes les bonnes qualitez des Princes Mogols, ayent été réünies dans sa personne, presque sans mélange de ces défauts, qui nous les font regarder comme des Barbares. On n'a guéres vû de Prince dont l'esprit fut plus pénétrant, & plus étendu, & dont le cœur fut plus généreux, plus intrepide, & en même tems plus tendre, plus compassif, & plus reconnoissant. En un mot, Akebar fut toute

à la

à la fois un grand Roi, & un très-honnête homme. Les Historiens Européans ont fait justice à son mérite. Ils ont rempli leurs Livres de sa gloire; mais je puis dire qu'ils n'ont fait qu'éfleurer un si beau Régne. Je tâcherai, à l'aide de la Chronique Mogolle, de tracer un portrait fidéle de ce Conquerant. Je ne dirai rien que je n'aye tiré des originaux les plus authentiques du Païs. Je me servirai quelquefois des Historiens d'Europe, quand je les trouverai d'accord avec les monumens des Indes.

Akebar bâtit sur les fondemens de politique que son Pere avoit jetté. Il comprit qu'il n'étoit pas possible de régner en Paix, sans anéantir les Patanes, dont la nation étoit extrêmement multipliée aux Indes. Les Tartares d'origine y étoient en trop petit nombre, pour tenir contre la multitude incroïable de ces peuples, qui s'y étoient établis depuis 400. ans. Il s'efforça donc de retenir à son service ces Soldats Persans qu'Amajum avoit amené aux Indes, & dont il s'étoit servi pour s'établir & pour se maintenir sur le Trône. Il les maria à Dely. Ainsi le plus grand nombre de ceux qu'on appelle aujourd'hui *les blancs*, & quelquefois *les Mogols* dans l'Indoustan, est bien plus composé de Persans que de Tartares. Ce n'est pas qu'à la troisiéme génération, ils ne changent de couleur, & de courage. Avec le temps ils deviennent olivâtres, & effeminez.

Outre ces Persans, dont Akebar emploïa le courage pour se soûtenir, il s'attacha encore

core ces braves Rageputtes qui ſont la fleur des Indiens. Le Mogol s'en ſervit utilement pour étendre ſes conquêtes. Les Rois idolâtres n'eurent plus de peine à ſe ſoûmettre à ſon Empire. Ils ſe raſſemblerent de toutes parts autour de lui, & devinrent ſes premiers Courtiſans. Akebar ne trouva plus de difficulté à lever les tributs qu'on ne payoit qu'avec peine à ſes prédeceſſeurs. Voici les artifices dont il uſa pour gagner les Indiens. Il voulut bien recevoir leurs filles au nombre de ſes femmes, & donna aux Rajas des Princeſſes Mogolles pour leurs Epouſes. C'étoit par le moïen de ces femmes Mahometanes qu'il engageoit les maris à ſe faire la guerre les uns aux autres. On les avoit inſtruit dans le Serrail, où elles avoient été élévées, à détourner la fureur des Rois Indiens ſur les Rajas. Il ne vous eſt pas permis par vos loix, diſoient-elles à leurs maris, de faire la guerre à d'autres qu'à des *Rageputtes* comme vous. Rien n'eſt digne de vôtre colére, que des hommes de la même Caſte dont vous êtes ſortis. C'étoit par ces adreſſes que le Roi précipitoit les Indiens à leur ruine mutuelle. Ils laiſſerent par leurs diviſions Akebar régner, & conquerir. Certainement ſi ces Princes idolâtres avoient aſſez reſléchi ſur leurs forces, & s'ils s'étoient unis contre les Mahometans, Patanes & Tartares, acharnez à ſe détruire, ſans doute ils les auroient chaſſez des Indes, & ils auroient ſecoüé le joug d'une domination étrangere.

Lorſqu'Akebar commença de régner, le Roïau-

Roïaume de Dely étoit fort serré du côté du Midi. A la vérité les Mogols étoient maîtres de quelques Roïaumes de l'Inde Occidentale, au delà du fleuve Indus. Du côté de la Perse, Candahar, Cabul, le Multan, le Pingiab, & Dely dont Akebar étoit maître, composoient un assez grand Empire. Pour la partie Méridionale de l'Indoustan, qui restoit à conquerir, c'est à proprement parler, la source de ces immenses richesses qui rendent aujourd'hui le Mogol le plus puissant Empereur du monde. Quoique le fleuve Indus coulât en partie sur les terres que possedoit alors Akebar, son Empire ne pouvoit joüir de tous les avantages du commerce. Le Mogol n'étoit encore maître d'aucun Port du Mer, & le trafic ne se faisoit en son Païs que difficilement, & par voitures. Akebar entreprit donc, de pousser ses conquêtes jusqu'à la Mer du Midi, bien loin au delà des terres que Tamerlank avoit rendu tributaires. La réduction du Royaume de Guzurate fut la premiere entreprise que forma le jeune Monarque.

Guzuratte est un Païs des plus fertiles de l'Inde, & le plus favorable au commerce. Il s'étend de l'Orient à l'Occident, depuis la Riviére Tapté, sur laquelle la Ville de Suratte est située, jusqu'à l'embouchure de l'Indus. Cette côte, abondante en toutes sortes de richesses, étoit dès lors frequentée par le concours de toutes les Nations de l'Europe, & de l'Asie. Déja depuis longtems les Portugais s'y étoient établis, & y avoient fait des conquêtes.

Sultan

Sultan *Bahader* ou *Badur*, régnoit à Guzuratte. C'étoit un de ces Princes Mahometans, qui sortis de l'Arabie avec les Patanes, étoient venu s'enrichir dans l'Indoustan, & qui de simples Négocians qu'ils étoient d'abord, s'étoient prévalu de la foiblesse des Rois Indiens, pour se rendre Souverains sur la côte Méridionale des Indes. Badur avoit eu de longues guerres à soûtenir contre les Portugais, & depuis peu ces Conquerans lui avoient enlevé la ville de Diu proche de Suratte, & de Cambaye. Cependant lorsque le Mogol s'avança vers le Roïaume de Guzuratte, Badur & les Portugais se réunirent, pour arrêter les progrès du Vainqueur. Le Viceroi de Goa, & son Conseil aux Indes, jugerent qu'il n'étoit pas indifferent, de laisser à l'Empereur Mogol une libre carriére, d'étendre ses victoires dans toute la côte maritime de l'Indoustan, que cette puissance, déja si redoutable dans le Nord du Païs, leur deviendroit fatale. Dans ces vûës ils donnerent des secours à Badur. Ce Prince alla au devant d'Akebar avec une armée composée en partie d'Indiens, & en partie de Portugais. Le Mogol connut alors combien il est nécessaire aux Indes qu'un Roi commande ses armées en personne, pour animer les lâches par sa présence, & pour les engager par son exemple aux travaux militaires, que la chaleur du climat y rend bien moins supportables. La vûë des Portugais, dont le nom & la valeur s'étoient répandus jusqu'à Dely, découragea les troupes d'Akebar. Peu s'en fallut qu'elles n'aban-

bandonnassent l'entreprise. Akebar avoit fait prendre les devans à son armée, & la suivoit à petites journées: Il n'en étoit éloigné que de quarante lieuës, lorsqu'il aprit que son entreprise alloit être déconcertée, par la terreur, qui s'étoit répanduë parmi les siens. Ils se figuroient les Portugais comme des hommes venus du Ciel, ou sortis du sein des Eaux. Ils craignoient sur tout leurs machines flottantes (c'étoit ainsi qu'on appelloit leurs vaisseaux à Dely;) ne sçachant pas qu'ils ne leurs seroient d'aucun usage dans un combat de terre. Akebar accourut donc à son armée avec une celerité qui la rassura. Il se mit à la tête des siens, & tombant avec rapidité sur les ennemis, il apprit à ses troupes que les Portugais n'étoient pas invincibles. En effet il les mit en déroute. Alors les Indiens qui combattoient sous les ordres de Badur, abandonnérent leur Chef. Badur prit la fuite; ses enfans furent faits prisonniers par le Vainqueur, qui leur ôta la vie. Cette seule victoire mit le Mogol en possession du riche Royaume de Guzuratte. Toutes les Villes ouvrirent leurs portes au Conquerant. Les seules places que les Portugais avoient occupées sur la côte ne furent point attaquées. Elles étoient fortifiées à la maniere d'Europe, & le Mogol ne sçavoit point encore l'art de faire des siéges dans les régles.

Le Roïaume de Decan eut un sort pareil à celui de Guzuratte. Le jeune Vainqueur le soûmit à sa puissance. Brampour, Acer, Amadanagar, & Doltubad, sont les principales

pales Villes de ce Royaume. Les deux premieres obéïssoient à un Prince Mahometan, qui portoit le nom de *Mostafa*. Ses Sujets par flaterie lui avoient déferé la qualité de Melec, c'est à dire de Roi; quoiqu'il ne contât qu'une simple Province sous son obéïssance. Amadanagar & son territoire, étoient soûmis à la Princesse Candé, qui prenoit le nom de Reine, & se faisoit appeller *Bibi*. Ambar avoit la Seigneurie de Doltabad, & y commandoit en Souverain. Les deux Princes & la Princesse qui partageoient entr'eux le Roïaume de Decan, oublierent leurs anciennes inimitiez, se liguerent contre Akebar, & rassemblerent une armée de quarante mille chevaux contre l'ennemi commun. Mostafa Prince brave à la vérité, mais plus artificieux que brave, eut la conduite générale de l'armée; Ambar commandoit une des aîles, & la Princesse Candé, animée d'un courage superieur à son sexe, conduisoit l'autre aîle, toute composée de ses Sujets. Il ne fut pas difficile à l'Empereur Mogol, à la tête d'une armée victorieuse, de mettre en déroute les troupes tumultuaires de trois Puissances confédérées qui ne sont presque jamais assez d'intelligence: Il fut plus difficile de les assieger séparément dans leurs Villes. La Citadelle d'Acer fit le plus de résistance. Mostafa qui la défendoit en personne executa tout ce qu'on pouvoit attendre de la sagesse d'un grand Capitaine. Jamais on ne vit une plus furieuse artillerie dans l'Indoustan; sur tout on admiroit dans Acer d'an-

d'anciennes coulevrines d'une fabrique extraordinaire; car la poudre & le canon furent inventez aux Indes long-tems avant qu'on en eut l'usage en Europe. Les frequentes sorties que fit Mostafa sur les troupes d'Akebar, fatiguerent les assiégeans jusqu'à les rebuter. Accablez par les travaux d'un long siége, & par les chaleurs qui sont presque insuportables au mois de Mai, dans le climat le plus Méridional, ils étoient tout prêts d'abandonner leur entreprise, lorsqu'ils sçurent par des transfuges, que l'eau commençoit à manquer dans la Citadelle. L'esperance d'une conquête assurée fit cesser le découragement. Akebar serra la place de plus près. Alors Mostafa pressé par la diserte d'eau, & voïant le tems des pluyes encore éloigné, desespera de pouvoir remplir ses Cisternes. Dans cette crainte il prit la résolution de quitter seul, & en cachette, la Forteresse qu'il ne pouvoir plus conserver, & d'aller se retrancher dans Brampour, afin de défendre le reste de son Etat. Il sortir donc pendant la nuit sans suite. Mostafa avoit pris un chemin détourné, & fut arrêté par les coureurs d'Akebar. Sa détention ne le déconcerta pas. Lorsqu'il parut en la présence de l'Empereur, il fit remarquer cette présence d'esprit qui ne l'abandonnoit point dans les plus grands périls. Qui êtes-vous? lui dit le Mogol, & qu'attendez vous de moi? Je suis le Roi Mostafa, répondit le prisonnier, sorti exprès de la place que vous assiégez, pour demander à mon ennemi même le conseil dont j'ai besoin, dans

le

le dérangement de mes affaires. Il ne siéroit pas à un grand Prince comme vous, ou de refuser un conseil nécessaire, ou d'en donner un mauvais. L'eau commence de manquer dans la place que je défends. Que dois-je faire pour échaper à la servitude dont je suis ménacé? Akebar fut surpris du discours de Mostafa, & comme il se piquoit de générosité, il lui fit une réponse sage, & obligeante. Allez, lui dit-il, rentrez dans la Citadele que vous avez défenduë avec courage, si le Ciel vous aime assez pour vouloir vôtre conservation, il fournira de l'eau à vos pressans besoins. Akebar ne s'attendoit pas au bonheur que la Providence préparoit à son ennemi. Quoique les pluyes ne tombent guéres aux Indes qu'à la mi-Juin pour durer trois mois presque sans discontinuation, elles devancerent le temps où elles ont coûtume de tomber. Dès la nuit suivante il plut si abondamment, que les Cisternes d'Acer furent remplies. Akebar qui n'avoit perdu l'occasion de vaincre que par générosité, changea le siége de la place en blocus, & vint se présenter devant Brampour avec son armée formidable. Comme cette Ville n'étoit pas défenduë par Mostafa en personne, elle se rendit bien-tôt aux assiégeans. La prise de la Capitale fut incontinent suivie de la reddition d'Acer. Mostafa cédant à son mauvais sort, rendit la Forteresse à composition, prit parti dans les troupes de son Vainqueur, & tint pour un tems à la Cour du Mogol le rang qu'on y accorde aux Rajas Indiens.

La

La Princesse *Candé* ne défendit pas avec moins de génerosité la Ville d'Amanadagar. Toutes les forces d'Akebar ne l'épouventerent pas. Elle vit sans effroi le Mogol déja Vainqueur de Mostafa, environner la Capitale de son Etat. Elle retint Akebar plus de deux mois autour de ses remparts. Enfin obligée de céder à la constance des assiégeans, elle inventa un moïen Bizarre pour se venger de son ennemi. La Princesse fit fondre tout ce qu'elle avoit d'or & d'argent. On en fit des boulets, où l'on grava en caracteres du Païs des malédictions contre l'Usurpateur. On en chargea des coulevrines, dont la portée alloit au delà d'une lieuë; on tira les boulets dans des broussailles, & dans de petits bois répandus aux environs de la place. Enfin *Candé* se rendit à composition, après avoir dissipé toutes ses richesses dont elle voulut frustrer son ennemi. La Princesse se repentit bien-tôt de sa fureur. A la vûë de son Vainqueur, elle cessa d'être son ennemie. Akebar la mit au nombre de ses femmes, & la traita toûjours en Reine, ou plûtôt il la considera long-tems comme la Sultane favorite. On trouve encore aujourd'hui quelques uns de ces boulets d'or, & d'argent aux environs d'Amanadagar. Il n'y a pas long-tems qu'un Païsan en trouva un d'or du poids de huit livres. M. Manouchy le vit, & en lût l'inscription avec plaisir.

Ambar ne jugea pas à propos de se renfermer dans les murs de Deltabad, il accourut au secours de la Reine assiégée. Son

armée étoit bien de cinquante mille hommes ; aussi avoit-il rassemblé tout ce qu'il avoit de Sujets dans ses Etats capables de porter les armes. Mais ses troupes n'étoient composées que d'Indiens sans courage, & presque sans armes. Akebar sortir pour leur livrer bataille, & les surprit dans une marche sans ordre, & plus semblables à une multitude d'hommes qui voïagent, qu'à des soldats qui vont au combat. Une troupe confuse de lâches Indiens fut défaite sans peine. Le Mogol qui ne perdit pas un seul homme de son armée, tua le plus grand nombre des fuïards, & dissipa le reste. Ambar fut trouvé à plus de trois lieuës du champ de bataille percé de plusieurs coups. Ce furent sans doute les siens qui le mirent à mort; car on sçût depuis qu'il n'avoit point paru dans le combat, & qu'il s'étoit toûjours tenu fort éloigné de la mêlée. Ainsi le Mogol maître du Roïaume de Decan, vit presque toute la Côte Méridionale de l'Indoustan soûmise à son Empire.

La conquête de deux Roïaumes établit l'autorité d'Akebar dans toutes les Indes. La terreur seule de son nom, ou contenoit les Rajas dans le devoir, ou les attiroit au service du Mogol. Ce fut avec la confiance que donne un grand pouvoir, qu'il osa détruire la Ville de Dely, ancienne demeure des Rois Patanes, & la Capitale de l'Indoustan. On ne sçait pas au vrai par quel motif Akebar se détermina à renverser la plus belle Ville de ses Etats ; mais on crut dans tout l'Empire que la seule envie d'immorta-

mortaliſer ſon nom, lui fit prendre le parti de fonder une nouvelle Ville Impériale. Le prétexte qu'il prit d'abandonner Dely, fut le vœu qu'il avoit fait d'ériger une Moſquée en l'honneur de Mahomet, pour obtenir du Ciel un Fils qui fut l'héritier de ſon Empire. Auprès de la Moſquée, l'Empereur fit bâtir un Palais magnifique, & ce fut là qu'il fixa ſon ſéjour. Pour lors les Courtiſans s'empreſſerent à l'envi d'ériger des maiſons autour du nouveau Palais, & bien tôt on en éleva aſſez pour faire une Ville médiocre. On lui laiſſa ſon nom de Fetipour. La gloire de ce nouvel établiſſement ne fut pas de longue durée. On s'apperçût quelque tems après que l'air y étoit mal ſain, & que les eaux y cauſoient des maladies. Le Roi condamna donc lui-même ſon mauvais choix, abandonna Fetipour, & retourna ſur les bords du Fleuve Gemma ériger une Ville nouvelle dans le voiſinage de Dely. Les débris de l'ancienne Capitale, ſervirent à la conſtruction de la nouvelle. Elle fut quelque tems le ſéjour du Prince ; mais Akebar aimoit à changer. Il choiſit la Ville d'Agra, aſſez peu conſidérable alors, pour y tranſporter ſon Trône & ſa Cour.

Agra, aujourd'hui le ſéjour ordinaire des Empereurs Mogols, eſt ſituée dans une vaſte plaine ſur les bords de la même Riviére, qui coule à Dely. Elle s'étend ſur la rive du Gemma en forme de Croiſſant. A l'une de ſes extrémitez s'éleve le Palais Impérial & les Hôtels des principaux Seigneurs de la Cour La Ville occupe en longueur, environ neuf milles d'Italie, auſſi eſt elle beaucoup plus lon-

qu'on seme de ris, & qu'on arrose des eaux du Ruisseau : On y recueille assez de provisions pour y pouvoir nourrir une médiocre Garnison. Ainsi une place inabordable, qui ne manque ni de vivre, ni d'eau, passe pour imprenable aux Indes. Ce fut pourtant de Chitor qu'Akebar entreprit la conquête. On dit que l'amour du jeune Empereur pour la Princesse Padmani, Femme de Rana Souverain de Chitor, lui rendit facile une entreprise, qui d'ailleurs auroit paru impraticable. Avant que de former un Siége si périlleux, Akebar fit entendre par des Ambassadeurs au Raja, que son entreprise n'étoit pas l'ouvrage de la seule ambition ; que l'Indien pouvoit préserver ses Etats des malheurs dont ils étoient menacez, en cédant la Princesse la plus parfaite de l'Orient, au plus puissant Empereur du monde. Une proposition de cette nature ne choque pas aux Indes comme en Europe ; les loix y permettent la répudiation. Cependant Rana étoit trop attaché à Padmani pour la livrer à un Rival. Il n'écouta donc, sur la proposition qu'on lui fit, que sa valeur, & que les larmes de son Epouse. Pourriez-vous m'abandonner, lui disoit la vertueuse Princesse, à un Tiran que je déteste ? N'avons-nous pas dans Chitor dequoi consumer les forces de l'ennemi, & dequoi éteindre sa passion par la longueur d'un Siége inutile ? Au pis aller, s'il faut perdre la vie, je la quitterai sans peine, pourvû que je n'aye pas le chagrin de vous survivre. Des paroles si touchantes déterminerent Rana à préferer une guerre honnorable à une Paix honteuse.

se. Il répondit à l'Ambassadeur d'Akebar, qu'il ne conseilloit pas à son maître de se présenter devant Chitor; que si la passion étoit plus forte en lui que la raison, Akebar trouveroit dans la personne de Rana un véritable *Rageputte*, capable de soûtenir ses droits, & incapable de manquer de fidélité à Padmani. L'Empereur demeura surpris d'une réponse si fiére. Il n'étoit pas accoûtumé à trouver de la résistance à ses volontez, & à voir traverser ses plaisirs. Se peut-il donc faire, s'écria t-il, qu'il y ait sur la terre un homme assez audacieux pour me désobéïr ! Il rassembla donc en diligence ses Troupes victorieuses, qui lui avoient conquis deux Royaumes. Rana de son côté ne s'endormoit pas, & faisoit les préparatifs pour soûtenir un long Siége dans Chitor. Il réveilla par ses Ambassadeurs la paresse des Rajas ses Voisins. Il leur fit entendre que par leur indolence ils se laissoient tiranniser par un Mahometan : Que les Mogols étoient une Race d'hommes nouvellement arrivez aux Indes, & qu'ils n'étoient forts que par la division des Indiens : Que si les Princes adorateurs de Brama vouloient s'unir contre les Sectateurs de Mahomet, la déstruction en seroit aisée. Jamal & Tata, deux Princes Rajas de deux Provinces Voisines de Chitor, joignirent leurs Troupes à celles de Rana, & vinrent en personne faire la guerre à Akebar. Ils parurent en Campagne à la tête de leur Armée; mais le Mogol qui s'avançoit à grandes journées vers Chitor, l'eût bien tôt dissipée. Les deux Freres n'eurent plus d'autre recours que de se retirer dans

les Places fortes de leurs Provinces, & d'y attendre l'Ennemi, dont ils ne pouvoient soûtenir l'effort en Campagne. Jamais Armée dans l'Indoustan n'avoit été ni plus belle, ni plus nombreuse que celle du Mogol. Akebar n'épargna point la dépense pour se montrer devant Chitor, dans tout l'éclat de sa gloire. Ses tentes étoient d'une richesse qu'on ne concevroit pas en Europe; l'Or y éclatoit de toutes parts. Il espєroit également, & qu'un appareil si magnifique éblouïroit les yeux de la Princesse, & que Rana seroit effrayé par le nombre prodigieux de ses ennemis. Akebar éprouva que la vertu & la valeur sont quelquefois supérieures aux plus grandes espérances, & à la crainte la plus forte. Les généreux Indiens virent sans émotion, du haut de leur Montagne, la magnificence & l'étenduë prodigieuse du Camp des Ennemis. Le Mogol dans les commencemens du Siége, fit la guerre en Prince passionné. On décocha, dit-on, dans la Ville des fléches, où l'Empereur avoit fait attacher des lettres pour Padmani. La Princesse n'en fut point touchée. Akebar pressa donc le Siége en homme desesperé: Il fit battre la Place avec une furieuse Artillerie; mais son Canon qui tiroit de bas en haut n'eût que fort peu d'effet. Les Indiens insultoient les Mahometans du haut de leurs Remparts, en leur reprochant leur peu de courage, quoi qu'ils fussent animez au Combat par plus d'une passion. Un Historien Portugais dit que le Siége de Troyes fut renouvellé dans le Siége de Chitor. Il ajoûte qu'il dura douze ans, &

que

que Padmani eut le tems de vieillir, tandis qu'on s'efforçoit de la conquerir par les armes. C'eſt une exagération que la Chronique du Mogol ne confirme pas. Le Siége dura deux ans au plus, & ne finit que par une avanture aſſez bizarre. Je ne garantis point qu'elle ſoit véritable.

On dit qu'Akebar ennuyé d'une ſi longue réſiſtance fit ſemblant de vouloir abandonner le Siége de Chitor, & qu'il écrivit à Rana une lettre également obligeante & artificieuſe. Il loüa le Raja de ſon courage; mais il lui demanda deux graces, avant que de quitter une entrepriſe qu'il n'abandonnoit, diſoit-il, qu'à ſa confuſion. La premiére, étoit qu'on lui laiſſât voir la Princeſſe, qu'il ne connoiſſoit que ſur le raport public; & la ſeconde qu'on lui permît d'entrer dans Chitor, pour y conſidérer la ſeule Place du Monde capable de réſiſter à ſes armes. Le Raja accorda volontiers à l'Empereur la ſeconde de ſes demandes, & lui refuſa la premiére. Il permit au Mogol d'entrer dans Chitor ſuivi ſeulement de 50. hommes, mais il ne s'engagea point à lui laiſſer voir Padmani. Akebar accepta l'offre du Raja, & après avoir reçû des ôtages pour la ſureté de ſa perſonne, il entra dans Chitor avec une ſuite encore moins nombreuſe que celle, qu'on lui avoit permiſe. L'Empereur reçût de Rana tous les reſpects & toute la diſtinction qui étoient dûs à ſon rang. Il fut régalé dans le Palais à l'Indienne. L'entretien fut civil de part & d'autre; mais Akebar dont l'éloquence étoit

persuasive, sçût amener Rana à faire plus qu'il n'avoit promis. Quand il vit l'Indien un peu échauffé par la joye du repas, il l'engagea à faire paroître Padmani, du moins pour un instant. Le Raja y consentit, mais on eut de la peine à y résoudre la Princesse. Enfin, par complaisance pour son Mari, elle se montra, & disparut dans le moment. L'indiscrétion de Rana lui coûta cher. Akebar sentit augmenter sa passion à la vûë de l'Indienne; mais il eut assez d'empire sur soi pour la dissimuler. Il fit accroire à Rana qu'il étoit déterminé à lever le Siége d'une Place qui ne lui avoit causé que trop de pertes. Il eut même l'habileté de ne mêler dans ses discours que des loüanges froides de Padmani. Rana trompé par les apparences, traita avec confiance son plus cruel ennemi. Il en reçût des presens, & lui en fit. Akebar donna au Prince un cimeterre garni de diamans, & Rana fit accepter quelques bijoux à l'Empereur. Cependant, l'heure du départ s'avançoit. Akebar se mit en chemin pour se rendre à la porte de la Forteresse, suivi seulement des quarante hommes de sa suite. Rana l'accompagna pour lui faire honneur. Ce fut pendant la marche qu'Akebar renouvella ses plus tendres protestations. Enfin, l'on arriva sous la porte de la Ville. Le Mogol, pour donner une marque de son affection, jetta au col de Rana un de ces grands colliers de perles dont les hommes se parent aux Indes, aussi-bien que les femmes. Il avoit eu la précaution de le

faire

faire enfiler dans une corde extrêmement forte. A l'aide du collier il tira le Raja hors de la porte, tandis que les quarante braves de sa suite s'opposoient au Corps de Garde, qui sembla faire quelque mouvement pour son Prince. On contraignit l'Indien de monter à cheval; on essuya quelques mousquetades tirées de dessus les remparts, & l'on conduisit enfin Rana jusqu'au Camp du Mogol.

Cependant, le bruit qui s'étoit fait à la porte de la Ville jetta tout Chitor dans l'épouvante. On crut que l'ennemi s'en étoit emparé. Certainement, pour peu que le Mogol eut eu de gens armez pour soûtenir son entreprise, on auroit aisément défait des Indiens consternez. La Renommée, qui augmente tout, porta aux oreilles de Padmani la nouvelle d'une irruption subite des ennemis. On lui dit même que son Epoux avoit disparu dans la mêlée. La généreuse Princesse ne se laissa point abattre dans un malheur inopiné. Elle monta à cheval, & la lance à la main, elle parut à la tête de ses Troupes pour vaincre ou pour mourir. Elle n'apprit que sur les lieux la trahison d'Akebar, & l'enlevement de Rana. Padmani sentit bien qu'elle avoit causé le malheur de son Mari, mais elle sçût le dissimuler. Pleine de constance, il est mort, s'écria-t-elle, ce cher Epoux que mon attachement a perdu! Ne songeons plus à le recouvrer par une composition deshonnorable, mais à le venger, en voyant périr autour de nous les auteurs de sa mort.

Elle dit; & sans verser des larmes, quoi qu'elle fut pénétrée de la plus vive douleur, elle fit la ronde sur les remparts, donna de bons ordres par tout, encouragea les Soldats, & anima les principaux Chefs. Enfin, elle se montra aussi supérieure aux hommes en esprit & en courage, qu'elle surpassoit en beauté tout le reste des femmes.

Akebar se flattoit déja de devenir bientôt le maître de la Forteresse. En effet, il fit entendre aux Assiégez, que si on ne lui livroit la Place & la Princesse, il alloit commencer par couper la tête à Rana, & qu'il finiroit sa vengeance par le saccagement de la Ville, & par le massacre des Habitans. La généreuse Amazone répondit, que son Epoux étant tombé entre les mains d'un perfide, elle ne pouvoit douter de sa mort; mais qu'il restoit encore assez de Rageputtes à sa Nation pour venger leur Souverain. Que pour elle, elle employeroit tout ce que le Ciel lui avoit donné d'autorité sur les siens, à susciter aux Mogols, des ennemis encore plus formidables que Rana: qu'au reste, les principaux Chefs de son Armée avoient juré de perdre plûtôt la vie que de rendre la Place.

Akebar n'ignoroit pas combien les Rageputtes sont constans dans leurs résolutions. Il prit donc le parti de lever le Siége, & d'obtenir la Princesse par la voye de la négociation. Un Ambassadeur porta à Padmani de riches presens, & les lettres les plus passionnées. Akebar representoit à la Princesse qu'elle avoit assez donné à la fidé-

lité

lité dûë à un Epoux, qu'il étoit tems d'accorder quelque chose à l'autorité d'un grand Empereur, & à son propre intérêt: Que sa tendresse pour Rana ne pouvoit s'expliquer mieux qu'en procurant la liberté à son Mari captif: Qu'en tirant Rana de captivité, elle deviendroit la plus puissante Reine du Monde. On lui montra même des lettres qu'on avoit extorquées au Prince captif, par lesquelles il l'excitoit à devenir heureuse en se remettant en liberté. L'Héroïne comprit que le consentement de Rana étoit un consentement forcé, & d'ailleurs que sa gloire étoit intéressée à demeurer fidéle à son Epoux. Cependant, elle crut pouvoir user de dissimulation, & tromper un perfide qui ne lui avoit enlevé son Mari que par surprise. Elle fit donc entendre au Mogol qu'elle commençoit à changer de sentimens, & que l'ambition l'avoit ébranlée: Que si un serment ne l'attachoit indispensablement à Rana, elle se trouveroit heureuse de devenir la Sultane du Mogol: mais qu'elle avoit protesté à son premier Mari par ses Dieux, qu'elle ne seroit jamais à d'autre, sans en avoir un consentement exprès de sa propre bouche: Qu'elle laissoit le choix à l'Empereur, ou bien de permettre à Rana de venir dans Chitor, ou de permettre à Padmani d'aller demander à son Epoux un aveu de répudiation dans le lieu de sa captivité. Akebar ne balança point à prendre le dernier parti. Il souffrit que la Reine vint avec une grosse escorte rendre visite à son Epoux.

La priſon de Rana étoit un Château dans le voiſinage d'Agra. On ne peut dire l'impatience que fit paroître Akebar, de voir inceſſamment dans ſa Capitale une Princeſſe qui lui avoit coûté tant de fraix & tant de périls. Ce ne furent que Couriers pour l'inviter à ne différer point ſon départ. Tous les jours le Mogol envoyoit des preſens de pierreries, de fruits, & de ces ſortes de bouquets myſtérieux, dont on ſe ſert dans l'Orient, pour exprimer par l'aſſortiment des fleurs, les ſentimens de ſa paſſion. La Reine fit faire promptement des équipages pour ſa marche. On conſtruiſit des Palanquins d'une richeſſe incomparable. Les Palanquins ſont aux Indes une eſpéce de chaiſes, où les perſonnes de qualité ſe font porter ſur les épaules de dix ou de douze Eſclaves. Ils ſont aſſez longs pour pouvoir y être couché comme dans un brancard. Ceux des hommes ſont découverts, & ceux où l'on porte les femmes ſont fermez & plus amples que ceux des hommes. Quatre perſonnes peuvent y tenir à l'aiſe, auſſi l'on employe juſqu'à vingt Eſclaves pour porter ceux des Princeſſes.

Padmani renferma dans les deux Palanquins huit des plus braves de ſes Sujets, & leur ordonna un grand ſilence pendant la marche. Pour elle, reſtée à Chitor, elle fit partir les Palanquins avec une eſcorte. Le projet s'executa avec tant de ſecret, que toute la Ville y fut trompée. On verſa des pleurs au prétendu départ de la Princeſſe. Le Peuple en foule crut la conduire au delà

des

des portes. Cependant, Padmani gardant une retraite exacte dans son Palais, joüissoit des regrets que les siens témoignoient de sa perte.

L'Empereur n'eût pas plûtôt appris que l'Indienne avoit pris la route d'Agra, qu'il députa diverses personnes pour la complimenter. Le premier Eunuque de la Princesse qui conduisoit l'intrigue, & qui s'étoit enfermé dans le Palanquin où l'on croyoit que l'Indienne étoit portée, faisoit les réponses pour elle. Il manda entr'autre chose à l'Empereur, sous le nom de Padmani, que si on la traversoit dans sa marche, que si on l'empêchoit d'aller droit à son Epoux, sans passer par la Capitale, ou même que si l'on troubloit son entretien avec Rana, elle étoit résoluë de se percer d'un poignard qu'elle avoit apporté exprès, & qu'elle tenoit toûjours à la main crainte de surprise. Akebar n'avoit garde de mettre la moindre opposition aux volontez de la Princesse. Il lui manda qu'elle auroit toute liberté de voir Rana, de l'entretenir, & de lui dire adieu.

A mesure que les Palanquins approchoient de la Ville, les Couriers devenoient plus fréquens. On en trouvoit à toutes les Bourgades, & toûjours l'Eunuque faisoit réponse aux lettres d'Akebar. A une demie journée d'Agra environ à trois ou quatre lieuës du Château où le Rana étoit prisonnier, on trouva un magnifique équipage que l'Empereur avoit envoyé au devant de la Princesse. Il étoit composé d'Elephans de guer-

re, de Chameaux, & d'une nombreuse escorte, qui devoit accompagner Padmani au Palais du Mogol, & prendre la place des Rageputtes de sa Garde, tandis que son Epoux prendroit la route de Chitor, avec la même suite qu'auroit euë la Princesse. Enfin, l'on arriva sur le soir au lieu où Rana étoit prisonnier. On ne laissa entrer dans le Château que les deux Palanquins & quelques Officiers de l'escorte Indienne. Ceux-ci, qui portoient des armes cachées sous leurs vestes, joints avec les braves, enfermez dans les Palanquins, tuérent le Gouverneur du Château qui s'avança le premier pour recevoir la Princesse. Ensuite, s'étant rendus maîtres du Corps de Garde, ils se hâtérent de délivrer Rana de sa prison. On le fit monter sur un cheval d'une vîtesse extraordinaire; & comme on avoit disposé des relais sur toute la route, le Raja se rendit bien-tôt à Chitor, où il témoigna à Padmani toute la reconnoissance qu'il devoit à sa Libératrice. Cependant, Akebar attendoit dans un Jardin l'arrivée de la Princesse, lors qu'il apprit que le Raja s'étoit échappé; que des hommes armez, cachez dans les Palanquins, avoient paru au lieu de Padmani. A l'instant Akebar ordonna qu'on tranchât la tête à celui qui lui en avoit apporté la nouvelle; mais un moment après revenant à soi, il se contenta de l'éloigner pour toûjours de sa presence. Qu'on poursuive Rana, ajoûta-t-il; mais Rana avoit trop d'avance pour pouvoir être atteint. Au regard des Rageputtes qui

avoient

avoient servi d'escorte aux Palanquins, après avoir marché de nuit en toute diligence, ils se trouverent au matin sur les terres d'un Raja affectionné au Prince de Chitor, & revinrent dans leur Païs en sureté. Rana ne fut pas plûtôt de retour en sa Ville, qu'il écrivit à Akebar des lettres insultantes. Il lui reprochoit sa trahison, & le railloit sur le mauvais succès de ses avantures. Il le défioit même de venir une seconde fois tenter la fortune des armes autour de sa Citadelle; enfin, il ajoûtoit qu'après avoir été vaincu, & trompé par une femme, il pouvoit s'attendre d'être encore plus facilement défait par une Armée de Ragcputtes, qui l'attendoient avec impatience. Rana fit quelque chose de plus que d'insulter par des lettres à son ennemi. Il érigea dans la grande Place de Chitor une Colonne où il fit graver ces paroles en Langue du Païs. *Ne vous fiez jamais aux Mogols qui vous ont trahis.*

La conduite de Rana, & les mépris de Padmani allumérent dans le cœur d'Akebar une rage dont il ne fut plus le maître. Il rassembla une seconde fois ses Troupes; il augmenta son Artillerie; il fit construire des Machines, enfin il donna de si bons ordres pour former le Siége de Chitor, qu'il en crut la prise infaillible. Dans cette confiance, il environne la Place de toutes parts, il fait élever des Cavaliers sur lesquels il dresse ses Machines. Les Combats furent rudes de part & d'autre. Ce n'étoit plus un Prince passionné qui ménageoit les Sujets de sa Prin-

Princeſſe, c'étoit un Empereur outragé qui vangeoit des injures perſonnelles. Les deux Chefs étoient dans une attention continuelle, l'un pour avancer le Siége, l'autre pour le déconcerter. Rana étoit preſque toûjours ſur les remparts où il encourageoit les ſiens, & où il faiſoit refermer les brêches. Akebar de ſon côté montoit ſouvent ſur les cavaliers qu'il avoit fait conſtruire, & donnoit ſes ordres pour former les attaques. Un jour que l'Empereur étoit placé ſur une de ces terraſſes qui égaloient preſque la hauteur des murailles de Chitor, il apperçût ſur les remparts un Officier ennemi qui s'y promenoit lentement; il lui tira un coup de mouſquet qui renverſa le Raja par terre. Akebar ſçût deux jours après que du coup qu'il avoit tiré, ſon Rival avoit été mis à mort. On brûla le corps de Rana avec grand apareil, & la généreuſe Padmani, ſelon la coûtume des Princeſſes Rageputtes, ſe jetta dans les flammes & mêla ſes cendres avec celles de ſon Mari. Chitor fit encore quelque réſiſtance, mais il fallut enfin céder à la valeur, & à la fortune d'Akebar.

Cette Hiſtoire qu'on trouve également dans les Ecrivains Européans, & dans les Hiſtoires des Indes, dit M. Manouchi, paroît avoir un air de fable faite à plaiſir. Cependant, elle n'a rien, ce ſemble, de la maniére de ces Romans qu'on écrit aux Indes en aſſez grand nombre. Ils ſont preſque tout remplis de converſations de Singes, de contes d'Animaux, & de miracles des Dieux du Païs, qui n'ont aucune vraiſemblan-

ſemblance. Cependant comme l'avanture d'Akebar & de Padmani, ne ſe trouve point dans la Chronique de l'Empire, le Lecteur en pourra croire ce qu'il lui plaira. Au regard de la priſe de Chitor, & de la mort de Rana, ce ſont des faits inconteſtables.

Akebar fit ſuccéder le repos aux fatigues que lui donna le Siége de Chitor. Les Empereurs Mogols ont toûjours cet avantage aux Indes, qu'ils font la guerre, ou qu'ils goûtent la Paix, quand ils veulent. Les Indiens ſe défendent quelquefois, quand on les attaque, mais il n'arrive jamais qu'ils ſoient les aggreſſeurs. L'Empereur employa donc tout le tems de ſon loiſir à embélir ſa Ville d'Agra, à finir les bâtimens de ſon Palais, & à orner ſes Jardins. Il forma même une entrepriſe chimerique. On dit qu'il s'étoit mis en tête d'ériger un Palais tout de bronze. C'étoit le vrai moyen, diſoit-il, de ſe mettre à couvert des chaleurs, qui ſont fort incommodes aux Indes. On ajoûte qu'il ne quitta ſon deſſein que quand il connut, que la matiére devoit manquer à ſon ouvrage. Il fut plus heureux dans l'éxecution d'un autre projèt. On compte plus de 150. lieuës depuis Agra juſqu'à Lahor. Akebar fit planter tout le chemin de l'une à l'autre Ville d'une allée d'arbres qui, par ſa longueur & par ſa verdure éternelle, eſt le plus agréable, & le plus extraordinaire monument de tout l'Empire. Il ſubſiſte encore aujourd'hui, & c'eſt une commodité incroyable pour les Voyageurs de pouvoir faire un ſi long chemin toûjours à l'ombre.

Tous

Tous les divertissemens de l'Empereur avoient quelque chose de Militaire. Il avoit retenu des Tartares, ses Ancêtres, l'inclination de tirer de l'arc, & de dompter des chevaux fougueux. L'exercice sur tout auquel il se plaisoit le plus, étoit de monter des Elephans de guerre, de leur servir de Conducteur, tandis qu'on les faisoit battre. C'est un genre d'exercice si dangéreux que les Femmes de ceux qui le font par office, déchirent leurs vêtemens & s'arrachent leurs pendants d'oreilles, quand elles voyent leurs Maris s'exposer à ces sortes de Combats. Cependant Akebar se faisoit un plaisir, de ce qui aux Indes, est un sujèt de crainte pour les autres. On raconte de lui une avanture qui fait voir l'intrepidité du généreux Mogol. Quelques Païsans qui s'étoient révoltez, avoient cherché un azile dans une Ville assez peu fortifiée, mais dont les portes étoient difficiles à rompre. Akebar ordonna qu'on employât les Elephans de guerre, pour s'ouvrir un passage dans la Ville par la rupture des portes. Les Conducteurs de ces animaux, qu'on dresse à ces sortes d'expéditions, manquerent de courage. Le Roi en fût indigné Comme il avoit pris ce jour-là un habit de simple Soldat, pour n'être pas connu dans une guerre sans gloire, qu'on faisoit à des Païsans ; il prit la place de l'un des Conducteurs. Il monta donc sur le col de l'Elephant, & le gouverna si bien avec un crochet de fer, qu'il le fit avancer vers la Ville. L'Empereur fit faire à l'Elephant son manége avec tant de dexterité, que la porte fut enfoncée. Ce ne fut pas sans

péril

péril. On décocha des fléches sur l'Elephant & sur celui qui le gouvernoit, mais l'Empereur se retira sans blessures. Le Conducteur du second Elephant, charmé de la valeur de celui qu'il croyoit un simple Soldat, lui demanda son nom pour faire à l'Empereur, disoit-il, le récit de sa valeur. Je suis, *le Briseur de portes*, répondit Akebar, n'oubliez pas de rendre bon témoignage de moi. En effet le fidéle camarade ne manqua pas le lendemain, à l'audience que le Roi donne à tous ses Sujets, de faire le récit de la valeur & de l'adresse du nommé *le Briseur des portes*. L'Empereur se reconnut à ces mots, & se fit connoître. Alors il donna la récompense qu'il avoit méritée par une action de bravoure, à celui qui en rendoit témoignage. On lui fit présent d'un *Serpaon* complet, c'est-à-dire, d'un habit avec le turban & le cheval. On augmenta sa paye, & on le fit monter à un plus haut dégré.

Cette guerre contre des Païsans Rebelles, donna plus de peine à Akebar, que toutes les conquêtes qu'il eût à faire sur les Rajas. Ces malheureux se retranchoient dans des Forêts inabordables dont ils sçavoient les routes ; delà ils sortoient en partis pour piller les Bourgades, ou pour les brûler. Quand ils étoient surpris, ils se retranchoient en un instant derriére des masures ; & lorsqu'il falloit combattre, ils ne faisoient leurs décharges qu'à demie portée. Aussi-tôt qu'ils avoient tiré, les Femmes rechargeoient les mousquets de leurs Maris, qui se défendoient ensuite avec l'arc ou avec la javeline.

Ce

Ce fut ſous Akebar que commença la guerre des Païſans. On peut dire qu'elle n'eſt pas finie dans l'Indouſtan. Encore aujourd'hui on coupe la tête de ces malheureux lorſqu'on les rencontre portant les armes dans les Villages. Rien n'eſt plus ordinaire aux Voyageurs que de trouver de ces têtes penduës aux arbres, ou plantées ſur des poteaux le long des grands chemins. On reconnoit ces voleurs à leur menton raſé, & à leurs longues mouſtaches qui s'étendent juſqu'aux oreilles. Ces Païſans ſont répandus dans toutes les Bourgades depuis Agra juſqu'à Dely.

Les Aſtrologues du Païs prétendent que la planette de Mars domine principalement ſur cette partie des Indes. On dit même que les eaux qu'on boit dans toute la contrée inſpirent du courage, & je ne ſçai quelle inclination à ſe battre. Auſſi des Voyageurs ont remarqué en paſſant par cette Province, que les Taureaux qui y naiſſent, quoi qu'ils ſoient de fort petite taille, ont les cornes plus pointuës que les Taureaux ordinaires, & qu'ils ſe battent ſouvent avec une rage qu'on ne voit point ailleurs dans ces animaux. Revenons à Akebar.

Tandis qu'il s'occupoit ainſi à purger ſon Païs des voleurs, Jehan-Guir, Fils aîné de l'Empereur, commençoit à ſortir de l'adoleſcence. Ce jeune Prince avoit été élevé juſqu'alors, dans l'ombre du Serrail, & comme il étoit ſans expérience, il paroiſſoit ſuſceptible de mauvais conſeils. Quelques Mécontens ſe ſervirent de la facilité de Jehan-Guir pour lui inſpirer des ſentimens de révolte. Aſſez, lui dit-on, un Pere jaloux de vôtre

tre gloire vous a laissé languir dans l'oisiveté. Les premiéres années d'un Prince destiné à porter tant de Couronnes, doivent être employées dans les Combats. C'est par là qu'on donne au Peuple dont on doit être un jour le maître, une idée avantageuse de son courage. Puisqu'un Pere envieux de vos succès vous dérobe les occasions de combattre avec lui, essayez d'acquerir de la réputation en combattant contre lui. Quelqu'entreprise que vous formiez au desavantage d'un Tiran qui captive vôtre valeur naissante, elle sera applaudie des grands Officiers de la Couronne. Pour nous, Seigneur, nous sommes tout prêts de seconder vos projèts. Akebar a vécu assez pour sa gloire, & trop pour la felicité de son Peuple. Il est juste qu'il cede la place à un jeune Prince, qui doit faire sur le Trône le bonheur de ses Etats.

De si mauvais discours, engagérent le jeune Jehan-Guir à une révolte déclarée; mais les mécontens étoient en trop petit nombre, & l'autorité d'Akebar étoit trop affermie, pour que la révolte eût de mauvaises suites. Jehan-Guir avoit espéré, que la bonne fortune de son Pere, passeroit de son côté. Il éprouva qu'un vieux Roi est à craindre à un jeune Prince, qui ne compte que sur son courage. On le fit prisonnier, & on le laissa quelques mois languir dans une Citadelle, toûjours dans la crainte de perdre la vie.

Enfin l'amour qu'Akebar avoit pour un Fils d'une si grande espérance l'emporta sur la colére, & sur la justice. Cependant la désobéïssance du Prince, ne fut pas tout à fait impu-

bruits, on le répandit comme une nouvelle certaine. Akebar avoüa que l'Esclave avoit deviné juste, & depuis il ne permit plus d'être approché de personne, au tems de son sommeil. D'ailleurs comme son projèt étoit devenu public, il ne songea plus d'en laisser l'éxécution à son Fils.

L'Empereur auroit pû du moins tourner la valeur de Jehan-Guir, du côté du Nord en delà du Fleuve Indus. Nous avons dit que les Patanes qui furent défaits par Amayum s'étoient retirez en des Montagnes inaccessibles. Là ils s'étoient formé une espéce de petit Etat entre Cabul & les Tartares. On les voyoit souvent sortir de leur retraite, & venir faire des courses sur les Terres du Mogol. C'étoit un ennemi d'autant plus à craindre, qu'il avoit des prétentions bien fondées sur le Royaume de Dely, dont on l'avoit dépossedé depuis peu d'années. Akebar ordonna donc qu'on fit marcher contre eux une Armée de quatre-vingt milles hommes. Tout le Cabulestan fut épuisé à fournir tant de Troupes. Jehan-Guir souhaitoit avec passion d'en avoir le commandement. Son Pere ne le jugea pas à propos. L'évenement fit voir que la précaution d'Akebar, avoit été sage. Les quatre-vingt mille hommes, qui entrérent dans le Païs des Patanes, furent tous mis à mort ou périrent de misere, dans des déserts incultes. La destruction entiére de cette Nation étoit réservée à un autre Empereur, comme nous le verrons dans la suite.

Les projèts de guerre, qu'Akebar formoit sans cesse l'obligérent à fonder une école de

Ca-

Canoniers. Il y avoit aſſez d'Artillerie aux Indes. On peut dire que de tems immémorial les Chinois, qui ſans doute ont été quelque tems les maîtres de l'Indouſtan, y en avoient fondu des piéces, dont on ne pouvoit aſſez découvrir l'ancienneté. Malheureuſement il y avoit peu de perſonnes aux Indes qui ſçûſſent s'en ſervir, & les tirer avec la même adreſſe que nous faiſons en Europe. Akebar ſe mit donc en tête d'avoir des Européans à ſon ſervice, & de les attirer dans Agra à force de récompenſes. Les Anglois s'étoient depuis peu établis ſur la Côte de l'Indouſtan, & y avoient acquis une grande réputation de valeur. Dans les Combats de Mer, ils avoient preſque toûjours eu de l'avantage ſur les Portugais. Depuis peu cette Nation s'étoit établie à Suratte, où elle commençoit à faire un aſſez bon commerce. Ce fut donc de Suratte qu'Akebar fit venir des Canoniers Anglois pour ſervir ſon Artillerie. Un de ces Canoniers entr'autres, avoit une grande réputation d'adreſſe parmi ceux de ſa Nation; du reſte il étoit fameux par ſon yvrognerie. Il ſe trouva fort déconcerté, lorſqu'il ſe vit dans un Païs de Mahometans où les cabarets de vin ſont proſcripts. Voici l'artifice dont il uſa pour avoir la liberté, & la commodité d'en boire. Un jour que l'Empereur vouloit être le témoin de ſon adreſſe, on avoit placé dans une diſtance raiſonnable un grand drap, au delà de la Riviére où le Canonier devoit donner. L'Anglois pointa ſi mal ſon canon qu'il ne donna pas même dans un but ſi fa-

 cile.

cile. Le Roi en fut surpris, & lui en fit des reproches. Seigneur, répondit l'Anglois, depuis que je ne bois plus de vin, ma vûë est tellement affoiblie, que je n'apperçois pas un objet fort apparent dans une distance médiocre. Le vin seul est capable de remettre assez d'esprits dans mes organes, pour découvrir les objets à mon ordinaire. On ne manquoit pas de vin au Palais. Akebar en avoit pour ses plaisirs, & l'on en donnoit tous les jours une certaine mesure aux Elephans. On en apporta donc une bouteille que le Canonier vuida d'un trait. Alors faisant changer le but qui lui parut trop grand, on en substitua un autre qui n'étoit guéres plus large que le boulet. L'Anglois y donna juste, & mérita les applaudissemens du Roi. Depuis ce tems-là Akebar permit à tous ses Canoniers Européans, de pouvoir cultiver des vignes autour d'Agra. On y recueille d'excellent vin. La loi du Prince fut inserée dans la Chronique en ces termes: *Les Européans sont nez dans le vin comme les Poissons dans l'eau, c'est leur ôter la vie que de leur en défendre l'usage.* Cette permission de cultiver des vignes que les Etrangers ont au service du Mogol, est une grande source de richesses pour eux. Le vin qui n'est pas commun à Agra, y est cher, & le vignoble ne court point aux Indes les risques de la gêlée comme en Europe; c'est un revenu sûr.

Ce ne fut pas seulement des Canonniers Anglois qu'Akebar prit à son service, il fit venir de Goa des Artisans de toutes les sortes,
des

des Lapidaires, des Emailleurs, des Orfévres, des Chirurgiens, & des Médecins Européans. Akebar par leur moïen connut la Religion Chrétienne, & songea presqu'en même tems à l'embrasser. Le Vice-Roi de Goa avoit envoïé Antoine Criminal à la Cour du Mogol, avec la qualité d'Ambassadeur. C'étoit un homme véritablement Chrétien, qui faisoit honneur à sa Religion par la pureté de ses mœurs. La pieté, la bonne foi & la conduite irréprochable de l'Ambassadeur Portugais, fit impression sur l'esprit d'Akebar. Il jugea de tous les Chrétiens par un seul, & il se persuada qu'une probité si exacte ne pouvoit être inspirée que par la véritable Religion. L'Empereur voulut en connoître les articles que l'Ambassadeur ne lui exposa qu'en gros. Il ajoûta qu'il n'appartenoit qu'aux Prêtres de sa Religion de l'expliquer en détail, & d'en développer tous les mistéres; que deux Jesuites occupez alors dans le Roïaume de Bengal à la conversion des Indiens, croiroient rendre service à Dieu, s'ils étoient emploïez à instruire le plus grand Monarque de l'Orient.

Ce discours engagea le Prince à faire venir de Bengal un Missionnaire. Il est vraisemblable, mais il n'est pas sûr que ce fut un Jesuite. C'est de ce Prêtre que l'Empereur apprit à mépriser l'Alcoran & à estimer l'Evangile. Pour pouvoir l'entretenir plus souvent, & plus en secret, Akebar apprit la langue Portugaise avec une facilité qui surprit. A la persuasion du Missionnaire,

le Mogol résolut de faire venir dans ses Etats autant de Jesuites qu'il pourroit. Voici la Lettre qu'il leur écrivit à Goa.

*Akebar le grand Empereur du Monde, aux vénérables Peres * de Saint Paul. Je vous ai addressé de ma part Ebadola avec un Interpréte, pour vous témoigner l'affection que j'ai pour vous. Il vous priera en mon nom, d'envoyer à ma Cour quelques-uns de vos Peres, habiles dans la connoissance des Livres Saints & capables de m'expliquer les profonds mystéres de vôtre Religion. J'ai une envie égale de l'apprendre à fond & de l'embrasser. Vous pouvez juger de-là que vos Peres seront reçûs ici avec agrément & avec honneur. Qu'ils viennent donc, & qu'ils soient assurez que je leur permettrai un libre retour à Goa, aussi-tôt qu'ils séront mécontens de ma docilité! Du reste qu'ils comptent sur ma protection.*

* *C'est ainsi qu'on nomme les Jesuites aux Indes.*

La lettre du Mogol donna de la joïe aux Jesuites de Goa. Chacun fit des vœux pour obtenir du Ciel une Mission si avantageuse à l'amplification de la Foi. Le sort tomba sur les PP. Rodolphe Aquaviva, Antoine Manserrat, & François Henric. Le premier, qui fut déclaré le Superieur, étoit fils du Duc d'Atri, & neveu du P. Claude Aquaviva, qui dans la suite fut Général de Jesuites. Le Pere Rodolphe, après avoir quitté de grandes espérances dans le siécle, avoit encore abandonné les douceurs de sa Patrie, pour se consacrer aux Missions des Indes. L'Apostolat du Mogol lui échût en partage. On ne peut croire avec quelle impatience Akebar attendoit les Missionnaires

à Fe-

à Fetipour. Comme il étoit naturellement ardent dans ses desirs, dès qu'il sçût leur marche, sans cesse il s'informoit de leur arrivée.

L'Empereur reçût les Peres avec autant de bonté qu'il les avoit souhaitté avec ardeur. Il passa toute la nuit à les entretenir, & sous prétexte de pourvoir à leurs besoins, il leur fit offrir une assez grosse somme. Les Missionnaires représenterent à l'Empereur le vœu de pauvreté qui les séparoit de tous les biens du siécle. Ce fut un retranchement que la liberalité du Prince ne put jamais rompre. Un désintereſsement si peu commun parmi les Ministres de la Religion Mahometane, donna beaucoup d'avantage à la Religion Chrétienne. Les Peres firent leurs présens au Mogol; c'étoit une Bible en quatre langues d'une belle impression, & deux Tableaux, dont l'un répréséntoit J. C. & l'autre la Sainte Vierge. Akebar prit la Bible, la mit sur sa tête en signe de respect, baisa les Images, & les fit baiser à ses Enfans.

Dans la suite les visites que les Missionnaires rendirent à l'Empereur ne se terminerent plus à des complimens. Akebar voulut être instruit à fonds de la fausseté de l'Alcoran, & des principes qui rendent l'Evangile croïable. On commença donc au Palais, tous les Samedis, des disputes reglées avec les Moulas. Les Jesuites avoient aporté de Goa un Alcoran. Le Pere Henric Persan de Nation, servoit d'Interprete à ses Compagnons. Son secours fut utile pour

 con-

confondre les Docteurs de la loi Mahometane. On insista principalement sur le genre de Beatitude que Mahomet établit en l'autre vie pour les Musulmans. On montra l'infamie des promesses que le Séducteur à fait aux hommes charnels, pour les attirer à son parti par le rassasiement des passions. L'Empereur convint sur cela du foible de l'Alcoran; il compara l'esprit d'orgueil, & de sensualité qu'on y apperçoit, avec l'esprit d'humilité & de mortification qui se fait sentir dans l'Evangile. C'est, disoit-il, en répandant leur sang que les Chrétiens se sont étendus par toute la terre, & c'est en versant le sang d'autrui que le Mahométisme a prévalu dans l'Orient. Ces prejugez généraux sembloient avoir ébranlé l'Empereur.

Toûjours les Peres étoient reçûs au Palais avec les plus grandes démonstrations d'amitié; mais ils connoissoient l'esprit des Orientaux. Les protestations parmi eux ne répondent pas toûjours du cœur. Pour s'assurer donc de la bonne foi d'Akebar, le P. Aquaviva osa lui parler de la sorte. V. M. n'ignore pas à quelles conditions nous avons abandonné une moisson abondante, pour venir vous annoncer J. C. Nous avons parole qu'on nous permettra de retourner aux lieux que nous avons quitté, supposé que la semence de la parole soit stérile dans vôtre Cour. Nous avons donc la confiance de supplier V. M. de marquer un tems, auquel elle voudra bien se déclarer pour Mahomet, ou pour Jesus-Christ. L'Empereur ne fut point choqué de la liberté du Missionnaire.

Un

Un changement si sérieux, répondit Akebar, est entre les mains de Dieu. Pour moi je ne cesserai point d'implorer ses lumiéres, & son secours.

Une réponse si sage auroit dû, ce semble, faire regarder la conversion de l'Empereur comme infaillible. Les Peres n'en furent point éblouïs. Ils craignirent toûjours que la dissimulation & la politique, si naturelles aux Mogols, n'eussent la meilleure part au discours du Prince. Cependant ils recevoient sans cesse de la Cour des marques nouvelles de considération. Akebar sçût que la maison des Peres étoit incommode, & exposée au bruit des passans, il leur fit donner un appartement dans l'enceinte de son Palais. Alors on vit pour la premiére fois un Autel érigé à Jesus-Christ au milieu d'une Cour Mahometane. Les Peres eurent même la consolation d'avoir des Disciples de la famille Royale. L'éducation du second fils d'Akebar fut confiée au Pere Manserrat. On l'instruisit également dans les Sciences de l'Europe, & dans la connoissance de nos saints mistéres. Pahari, c'étoit le nom du jeune Prince, avoit environ 13. ans, lorsqu'on le mit sous la conduite des Missionnaires. Son esprit & la douceur de son naturel, faisoient esperer de trouver un jour dans sa personne, un Protecteur du Christianisme au Mogol ; mais la legereté Indienne l'emportoit en lui sur la fermeté Tartare.

Akebar conservoit toûjours dans le cœur je ne sçai quel fonds d'aversion pour l'aîné

de ses fils. Pahari étoit l'objet de sa tendresse; aussi n'épargnoit-il rien pour le cultiver. Son dessein étoit de lui faire prendre du côté de l'esprit, la supériorité qui lui manquoit par l'ordre de sa naissance. Souvent l'Empereur rendoit visite aux Peres, au tems qu'ils étoient occupez à l'instruction de son cher fils. Le jeune Prince par hazard commença, en la présence de l'Empereur, à réciter sa leçon du jour par ces paroles, *en l'honneur du Dieu tout-Puissant.* Ajoûtez, mon fils, dit Akebar, *& de Jesus-Christ le vrai Prophéte.* Il entra ensuite dans la Chapelle que les Peres avoient dressée dans leur appartement. Il y adora le Sauveur par des prosternemens, puis s'asseyant sur des carreaux à la façon du Païs, il commença avec les Missionnaires une conversation qui leur découvrit le fonds de son cœur.

Vous n'ignorez pas, leur dit-il, les sentimens de vénération que j'ai conçu pour la Religion que vous m'avez enseignée. Tout me parle en sa faveur. Les miracles du Messie attestez même par l'Alcoran, la Morale sainte de l'Evangile, son établissement par les voyes de la simplicité & des souffrances, sont des préjugez insurmontables, qui me conduisent jusqu'à reconnoître Jesus-Christ comme un Prophéte envoyé de Dieu. Mais lorsque vous élevez mon esprit au delà de ce qui paroît sensible dans la personne du Messie, je me perds dans la sublimité de vos mystéres. Démontrez-moi, ajoûtâ-t-il, la génération éternelle du Verbe dans le sein de son Pere, & son Incar-

nation

nation miraculeuse dans le tems, je souscrirai sans réserve à tous les articles que vous me proposez à croire.

Les Missionnaires se servirent des principes dont l'Empereur paroissoit convaincu, & en tirérent des conséquences favorables à nos mystéres les plus incompréhensibles. Jesus-Christ, lui disoient-ils, vous paroît avoir suffisamment prouvé sa mission par des miracles, attestez même par l'Alcoran; la sainteté de sa Morale rend témoignage à la vérité de sa Religion; c'est un Prophéte autorisé. Il faut donc le croire sur sa parole. Il nous assure *qu'il étoit avant Abraham.* Tous les monumens qui nous restent de lui, confirment la Trinité des Personnes en Dieu. Certainement les miracles que vous croyez donnent de la certitude aux mystéres qu'il nous a révélez, & que vous ne comprenez pas. L'Empereur sentit la force de ce raisonnement, quitta la conversation les larmes aux yeux, & répéta plusieurs fois, *devenir Chrêtien! Changer la Religion de mes Peres! Quel péril pour un Empereur! Quel poids pour un homme élevé dans la mollesse & dans la liberté de l'Alcoran!*

Cependant comme Akebar étoit parfaitement convaincu de la fausseté des livres de Mahomet, il se plaisoit à confondre les Docteurs de sa Religion. Si les livres de Moïse, leur disoit-il, aussi bien que le livre des Pseaumes sont inspirez, comme Mahomet en convient, pourquoi nous défend-il de les lire? Il est dit dans l'Alcoran que les Evangiles de Jesus Christ sont de véritables

Ecritures. Cependant quelle différence pour le fonds de la Doctrine ne trouve-t-on point dans l'un & dans les autres? L'Eternel est-il donc dissemblable à lui-même, lors qu'il parle par l'organe & par la voix de Jesus? Pour me tirer de l'embarras où me jettent les contradictions que j'apperçois entre les livres, que je dois également regarder comme la Parole de Dieu, si j'en crois Mahomet, ne dois-je pas raisonner ainsi? On convient dans les deux partis que les Evangiles sont Saints. On ne convient pas parmi les Chrêtiens que l'Alcoran soit l'ouvrage de Dieu. Il est donc de la sagesse de me ranger au sentiment le plus sûr, & d'abandonner l'Alcoran que les Chrêtiens réprouvent, pour l'Evangile que les Mahométans adoptent.

Des sentimens si favorables au Christianisme ne pûrent engager Akebar à l'embrasser. Il permit de le prêcher dans tout son Empire. Il souffrit même que nos cérémonies parussent en public dans toute leur majesté. Il voulut qu'on enterrât un Portugais avec toute la pompe de la Religion Romaine. La Croix fut donc portée pour la premiére fois dans les ruës de Fetipour. Akebar se sçavoit bon gré du triomphe qu'il avoit procuré à Jesus-Christ. On peut dire que la semence Evangelique étoit tombée dans le cœur du Prince; mais l'incontinence l'avoit rendu dur comme la pierre. L'ambition d'un Docteur de la loi Mahometanne pensa faire pour la conversion de l'Empereur, ce que le zele des Missionnaires n'avoit pû exécuter.

Abdul-

Abdul-Fasil, c'étoit le nom du Moula, s'étoit persuadé qu'il feroit sa cour à l'Empereur, en prenant des sentimens conformes à ses inclinations. Il se déclara donc en faveur des Missionnaires, & par cette complaisance il s'insinua dans l'esprit d'Akebar, jusqu'à s'attirer la jalousie de ses Compétiteurs. Sans cesse il lui parloit de Jesus-Christ, il lui découvroit les absurditez de l'Alcoran qu'il avoit étudié depuis l'enfance. Il prit le Prince par l'endroit le plus sensible de son cœur, pour l'engager à changer la Religion dans ses Etats. Jamais l'autorité de vos Prédécesseurs, lui disoit-il, n'est arrivée au point où nous voyons la vôtre. Il est encore plus beau de vous signaler à la postérité, par une marque éclatante de l'empire que vous avez sur l'esprit de vos Sujets, que par l'ascendant que vous avez pris sur vos ennemis. Commandez, Seigneur, & vous verrez tout l'Indoustan déposer ses anciens préjugez, & se soûmettre à vos sentimens, que le respect qu'il a pour vous lui fera embrasser. Sans doute il seroit avantageux pour vos Etats de n'y voir régner qu'une seule Religion; mais il est impossible de n'y introduire que la Mahometanne: La haine que les Indiens ont conçû pour l'Alcoran leur est hereditaire. C'est la Religion de leurs Vainqueurs. Ils ont commencé de la haïr, en commençant de porter nos fers. Essayez si le Christianisme ne sera pas assez heureux, pour prendre seul aux Indes la place du Mahometisme & de l'Idolâtrie.

Akebar se sentit porté à procurer sa gloire & l'avantage de son Païs en suivant ses propres convictions. Il avoüa aux Missionnaires qu'il étoit tout prêt à faire un coup d'éclat, qui leur prouveroit la sincerité de son estime pour l'Evangile. Les choses en étoient là, lors que la foi naissante du Prince fut tentée par l'adversité. Les Patanes, Nation inquiete, se révolterent. Le frere de l'Empereur prit les armes en leur faveur, & soûleva tout le Cabulestan contre Akebar. Ce fut alors que les Docteurs de la loi Mahometane firent effort pour ramener l'esprit de l'Empereur à leur parti. Le Ciel, disoient-ils, n'a permis tant de dissentions domestiques, contre un Prince qu'il avoit toûjours favorisé, que depuis son éloignement de la Religion Musulmanne. Qu'il se tourne vers nous, & tout deviendra calme! L'Empereur craignit d'ailleurs que son fils aîné ne profitât d'une conjoncture favorable à son ambition, pour animer le Peuple déja dispofé à la révolte. Ainsi soit par consideration pour la Religion de ses Peres, soit par crainte de s'attirer de nouveaux soûlevemens, soit par abandon de Dieu qui résiste aux superbes, Akebar sentit beaucoup de refroidissement pour la Religion Chrêtienne. Il évitoit l'entretien des Peres; il ne leur parloit plus avec familiarité; s'il les écoutoit encore, c'étoit avec un air de négligence qui les desoloit: Il parut même dans une dispute publique, prendre contre son ordinaire, un peu trop vivement le parti de ses Moulas.

Il

Il est vrai que les Missionnaires auroient pû employer à la conversion des Peuples, un zele qui commençoit de devenir inutile à la Cour Akebar avoit ouvert la carriere à leur Prédication en permettant à ses Sujets d'embrasser l'Evangile; mais les Peres avoient éprouvé combien il est difficile de convertir des Mahometans. Rien que l'autorité du Prince, ou une révolution dans l'Etat, ne peut guéres leur arracher du cœur une Religion, qui ne s'est introduite que par la violence. Les fonctions des Missionnaires étoient donc bornées à un petit nombre de Chrêtiens Européans, que l'Empereur avoit appellez à son service. Enfin les Peres se lasserent de voir languir leur Ministere à la Cour & à la Ville. Il ne leur étoit plus possible de soûtenir les caprices d'Akebar, qui n'avoit pris, ce semble, pour un tems, le parti du Christianisme, que par curiosité, ou pour se donner le divertissement d'une dispute en matiere de Religion. Ils étoient prêts de retourner à Goa, lors qu'Abul-Fasil les arrêta.

L'Empereur, leur dit-il, vous voit avec plaisir dans son Palais. Les seules raisons d'Etat l'empêchent de se déclarer publiquement, en faveur de la Religion que vous lui avez prêchée. Je le vis hier mettre l'Evangile sur sa tête avec respect, honneur qu'il ne déféra pas à l'Alcoran lors qu'on le lui presenta. Ayez de la persévérance, ajoûta-t il, & laissez meurir par le tems, un dessein que vos soins ont si fort avancé. Il est à croire qu'Abul-Fasil fit confidence à

pereur demeura à Fetipour. La guerre qu'il eut à soûtenir contre son frere sur les bords de l'Indus, laissa le P. Rodolphe dans une grande solitude. Ce fut alors que le Missionnaire mit à profit un intervalle de repos, pour travailler plus particuliérement à sa perfection. Il employoit presque tout le jour & la meilleure partie de la nuit à la priére. Il prenoit un peu de sommeil, couché sur terre ou étendu sur une natte. Sa nourriture étoit du ris cuit à l'eau. Ses visites étoient réglées par la charité, & ses austéritez surpassoient, ce semble, les forces de la nature. Souvent on le trouvoit en priére au lever de l'aurore, dans la même situation où il s'étoit mis au coucher du Soleil.

Cependant, Akebar domptoit ses ennemis, & contraignoit les Patanes rebelles à se retirer dans leurs Montagnes. Son frere plus d'une fois vaincu devint paisible. La victoire qui enfle le cœur fit mépriser à l'Empereur l'humilité de la Croix, & les distractions d'une guerre lui firent oublier l'empressement qu'il avoit eu d'écouter le P. Aquaviva, & de se faire instruire de nos mystéres. A son retour Akebar parut méconnoissable au Missionnaire. Il fut aisé de comprendre que le Prince en demandant des Jesuites à Goa, n'avoit eu en vûë, que de lier commerce avec les Portugais par leur moyen, & de satisfaire l'avidité qu'il avoit d'apprendre les Sciences d'Europe.

En effet, on peut dire que la curiosité de sçavoir, fut la passion dominante d'Akebar.

Elle

Elle lui fit prendre un dessein qui paroît bizarre. Il voulut éprouver quelle langue parleroient des Enfans à qui l'on n'en auroit point appris. L'Empereur avoit entendu dire que l'Hebreu étoit une langue naturelle, à tous ceux à qui l'éducation n'en avoit point enseigné d'autre. Pour s'en éclaircir, il fit enfermer dans un Château situé à six lieuës d'Agra, douze Enfans à la mamelle. On les fit élever par douze Nourrices müettes, ausquelles on donna un Portier müet comme elles. Le Portier avoit défence, sous peine de la vie, d'ouvrir jamais les portes du Château. Quand les Enfans eurent atteint l'âge de douze ans, Akebar les fit venir en sa présence. Il rassembla alors dans son Palais des gens habiles en toutes les langues. Un Juif qui se trouvoit à Agra pouvoit juger si les Enfans parloient Hebreu. Il ne fut pas difficile de trouver dans la Capitale des Arabes & des Chaldéens. D'une autre part les Philosophes Indiens prétendoient que les Enfans parleroient la langue Hanscrite qui leur tient lieu du Latin, & qui n'est en usage que parmi les Sçavans. On l'apprend pour entendre les anciens Livres de la Philosophie & de la Théologie Indienne. Lorsque ces Enfans parurent devant l'Empereur, on fut tout étonné qu'il ne parloient aucune langue. Ils avoient appris de leur Nourrice à s'en passer. Seulement ils exprimoient leurs pensées par des gestes qui leur tenoient lieu de paroles. Enfin ils étoient si sçauvages & si honteux, qu'on eut bien de la peine à les apprivoiser, & à délier leurs langues, dont ils n'avoient pres-

presque point fait d'usage dans l'enfance.

Une autre curiosité d'Akebar fut de connoître l'origine du Gange. Ce Fleuve le plus Oriental de l'Indoustan, coule du Septentrion au Midi, & fait à son embouchure dans le Royaume de Bengalle presque les mêmes effets que le Nil fait en Egypte. En certains tems de l'année il se déborde en quelques endroits, & le limon qu'il répand sur les Terres y produit la fécondité. Ce n'est pas là l'unique ressemblance de ce Fleuve avec le Nil. Les Idolâtres des Indes l'adorent, & regardent ses eaux comme capables de remettre les péchez. Sa source a toûjours été la matiére de la dispute des Brachmanes d'aujourd'hui, & des Gymnosophistes d'autrefois. Du tems d'Akebar on l'ignoroit encore, comme on ignoroit, il y a près d'un Siécle, l'origine du Nil. L'Empereur fit donc tous les frais nécessaires, pour sçavoir au vrai la source d'un Fleuve qui faisoit la principale richesse de ses Etats. Il députa des gens qui suivant les bords du Gange, remontassent enfin jusqu'à sa premiére origine. Il leur donna des vivres, des Chevaux, de l'argent & des lettres de recommandation, pour passer impunément sur toutes les Terres que le Gange arrose, & qui n'étoient pas de sa dépendance. On s'avança toûjours du côté du Nord, & plus on approchoit de la source, plus le lit du Fleuve s'étrécissoit. On traversa des Forêts inhabitées où il falut se faire des chemins nouveaux. Enfin on arriva à une haute Montagne qui sembloit taillée par l'art en forme d'une tête de Vache. Delà coule une

une grande abondance d'eaux qui semblerent aux Députez être la premiére origine du Gange. On ne pénétra pas plus avant. On revint, après avoir couru de grands dangers, faire à l'Empereur le raport du voyage. La Rélation des Députez fut insérée dans la Chronique d'où je l'ai tirée. Cependant on peut dire qu'ils ne rapportérent rien de nouveau. Long-tems avant Akebar on étoit persuadé aux Indes que le Gange prend sa source, dans une Montagne dont la figure approche de la tête d'un Vache. C'est pour cela, disoit-on, que ces animaux sont depuis long-tems l'objet de l'adoration des Indiens. En effet, la principale espérance entre eux du bonheur de la vie future, consiste à pouvoir mourir dans les eaux du Gange en tenant une Vache par la queuë. Depuis Akebar on a poussé les découvertes plus loin, & l'on a trouvé que le Gange fait une cascade sur la Montagne, d'où l'on croyoit qu'il tiroit sa source; mais qu'elle étoit bien plus avant dans les Terres au fonds de la grande Tartarie.

Il est aisé de concevoir qu'un Prince dont l'esprit étoit avide d'apprendre, donna dans des nouveautez en matiére de Religion. Il avoit été élevé par son Pere, dans le mépris des loix de Mahomet, & il avoit été confirmé par les Missionnaires. A l'exterieur il en fit toûjours profession. Il se disoit de la Secte d'Aly, que les vrais Musulmans regardent comme Hérétiques. Il s'y étoit attaché plûtôt, qu'à celle des *Sonnis*, qui se vantent d'être les seuls Ortodoxes, non pas pour attirer

rer à son service un grand nombre de Persans ; mais par esprit de distinction & pour s'éloigner de la créance ordinaire. Dans la suite, le Christianisme que les Jesuites prêcherent à la Cour, eût pour lui tous les agrémens de la nouveauté. S'il ne l'embrassa pas, pour des raisons d'intérêt, & par un attachement invincible à la volupté ; il crût du moins que de toutes les Sectes, il pourroit en composer une qu'il feroit aisément recevoir dans tout son Empire. Mahomet, disoit-il, n'étoit qu'un homme comme moi, & moins puissant que je ne suis. Il a inventé à sa fantaisie une Religion mêlée de Judaïsme, de Christianisme & des productions de son esprit. Par là le prétendu Prophéte, a immortalisé son nom, & de grands Empereurs se sont dit ses disciples. Il est également de mon intérêt & de ma gloire, de devenir le Chef, & l'inventeur d'une Religion nouvelle. Mes Etats, disoit-il, sont un composé bizarre de Mahometans, d'Idolâtres & de Chrêtiens. Je les ramenerai tous à une seule créance. Je joindrai le Baptême des uns & la circoncision des autres, au culte de Brama. Je retiendrai la Metampsicose, la pluralité des Femmes, & le Culte de Jesus-Christ. Ainsi unissant ensemble ce qui tient le plus à cœur à chacune de ceux, qui professent les différentes Religion, je ne ferai plus qu'un même troupeau dont je serai le Conducteur.

Akebar commençoit à éxécuter ce grand dessein, & déja il avoit pris le nom de *Cha-Geladin*, c'est-à-dire, *le puissant Roi de la Loi souveraine*.

Lahor,

Lahor, Ville Impériale, où le Mogol avoit un Palais, lui parut propre à devenir le Théatre de la nouvelle Religion. Le Voisinage de l'Armée, qu'il avoit assemblée, aux environs de cette place, pour la conquête de Cachemire qu'il méditoit, étoit une circonstance, qu'un Novateur en matiére de Religion, ne devoit pas négliger. Ce fut donc à Lahor qu'il se déclara pour la premiére fois l'Ennemi du Mahométisme. Les Mosquées furent fermées, ou changées en écuries pour la commodité de la Cour. Ces hautes tours, qu'on appelle aussi *Alcorans*, d'où les Moulas annoncent la priére aux Musulmans, furent interdites. On excita tous les Peuples à suivre la Religion du Prince. Il en instituoit les loix, il en pratiquoit les cérémonies, & il invitoit tous les Officiers de sa Cour à s'assujettir à ses pratiques. Akebar adoroit le Soleil trois fois le jour, au lever de cette astre, lorsqu'il étoit en son midi, & à son coucher. Ce fut là ce qu'il prit pour lors de la Religion Payenne. Il honnoroit à certains tems Jesus & Marie. Il portoit au col un Reliquaire qu'il avoit reçû du Pere Aquaviva, un *Agnus Dei* & une Image de la Sainte Vierge. Il n'avoit emprunté que cela seul de la Religion Chrêtienne. Il se réservoit à prendre le Baptême en son tems. Du reste il permettoit de conserver la circonsion Mahometanne ; & récitoit à la façon des Musulmans, les loüanges de Dieu, sur une espéce de grand Chapelet. Ce qui mettoit le comble à son impieté, c'est qu'il vouloit être adoré lui-même comme un Dieu. Tous les matins

tins il paroissoit sur un balcon à la vûë de son Peuple prosterné. Il recevoit les vœux, il exhaussoit les priéres, & faisoit répandre le bruit, parmi une populace crédule, que les demandes qu'on lui avoit faites, étoient toûjours accomplies par des miracles.

Le Pere Aquaviva ne fut pas à l'épreuve du chagrin que lui donna le changement d'un Prince, dont il avoit esperé la conversion. Il n'eût plus d'autre parti à prendre que de quiter les Terres du Mogol & de retourner à Goa. Les larmes aux yeux, il parut en la présence de l'Empereur, qu'il alla chercher à Lahor. Seigneur, lui dit-il, le tems de mon départ est arrivé. Il ne vous convient plus de me retenir auprès de vous, & il ne m'est plus permis de demeurer dans vôtre Cour. Vous avez promis aux Missionnaires, avant leur départ de Goa, que vous leur permettriez un libre rétour sur les Terres Portugaises, lorsque leurs Travaux seroient inutiles dans vos Etats. Il paroît même qu'ils y sont préjudiciables. Vous ne vous êtes servi, Seigneur, de nos instructions, & de la connoissance que nous vous avons donné du Christianisme, que pour le profaner, en le mêlant avec l'Idolâtrie & l'impieté Mahometane. Le scandale que vous donnez à vos Peuples retombe en partie sur moi. On se persuade que je suis l'Auteur du nouveau changement que vous avez introduit dans la Religion. C'est à moi d'effacer le mauvais éxemple d'une conduite, où je n'ai point de part, par un désavû public. Je ne puis le faire mieux, qu'en m'éloignant du Mogol, & qu'en faisant comprendre à

tout

tout l'Empire, par un départ volontaire, que mes enseignemens n'ont pas causé la révolution que vous commencez. Non, Seigneur, mes yeux ne vous verront pas plus long-tems occuper la place de Dieu, & recevoir un culte qui n'appartient qu'à l'Eternel. Je le prierai cependant de suspendre ses vengeances, & de laisser à Vôtre Majesté le tems de retourner à lui.

Akebar ne fut ni touché ni irrité des paroles du Pere Aquaviva. Il étoit encore dans les premiers momens de l'yvresse que lui causoit l'encens de ses Peuples. D'ailleurs il connoissoit le zéle du Missionnaire, & il étoit accoûtumé à entendre ses avis sans émotion. Akebar aimoit sincérement le P. Aquaviva; ainsi l'on fit tous les efforts imaginables pour l'arrêter dans l'Empire. Le P. Rodolphe persista dans sa résolution, & l'Empereur consentit enfin à le laisser partir. Il est vrai que le Mogol donna au Pere en partant une marque bien touchante de son affection. Il y avoit au Palais une Esclave Polonoise mariée à un Esclave Moscovite. Ces deux Chrêtiens étoient au service de la Sultanne, Mere d'Akebar. La Polonoise sur tout avoit toute la confiance de la Princesse, & il ne paroissoit presque pas possible que la Sultanne pût s'en passer. Cependant Akebar, à la priere du Pere Aquaviva, obtint de sa Mere, la liberté du Mari, & de la femme Esclave, & de deux de leurs Enfans. Ce furent les seules richesses que le Missionnaire emporta du Païs le plus opulent du Monde. Il reprit la route de Goa avec les dépoüilles qu'il

qu'il avoit enlevé à l'Infidelité. Délà rentré en de nouvelles Missions, il y acheva son sacrifice, en l'an 1583. peu de mois après son départ du Mogol.

Les prosperitez temporelles sont quelquefois des marques de la colere du Ciel. Akebar n'en fut jamais plus comblé qu'au tems de ses plus grands égaremens. Après s'être fait adorer comme un Dieu à la tête de son Armée, il la conduisit à Cachemire. Ce beau Roïaume reçût son Vainqueur presque sans résistance. Le Mogol en devint maître sans avoir versé du sang. Tout autre se seroit fait de là une raison nouvelle pour s'enfler davantage, & pour s'égaler aut Tout-Puissant. Il n'en fut pas ainsi d'Akebar. Comme il avoit l'esprit solide, il fit des réfléxions profondes, sur l'extravagance de ses prétentions. D'ailleurs les remords, dont il se sentoit agité, ne lui permirent presque plus de goûter un moment de repos. Il découvrit ses peines au sage Abdul-Fasil; car il n'avoit plus de Jesuites dans ses Etats. Le P. Manserrat avoit sçû lui persuader, qu'il étoit à propos, qu'on le députât en Espagne au Roi Dom Philippe, que la mort du Cardinal Henri Roi de Portugal, venoit de mettre en possession de tout le Domaine des Portugais. Abdul-Fasil étoit né complaisant & ambitieux. Il avoit suivi le train des Courtisans, & malgré ses lumiéres, il avoit adoré le Roi & s'étoit déclaré pour sa nouvelle Religion. Lorsqu'il vit l'Empereur dégoûté du projet impie qu'il avoit formé, il fit effort pour le ramener au bon sens. Enfin pour

pour dernier reméde aux troubles de son cœur, il lui conseilla de rappeller de nouveaux Missionnaires en la place des premiers.

Un Diacre Armenien qui se trouva pour lors à la Cour du Mogol, fut chargé de la Négociation auprès du Viceroi de Goa. On le fit porteur d'une lettre pour le Provincial des Jesuites ; donc voici le contenu. *Au nom du Seigneur. Le très-Puissant & très-Invincible Empereur Akebar saluë les Peres de Saint Paul, qui ont été admis à la grace de Dieu, qui ont goûté le don du Saint Esprit, qui obéissent aux loix du Messie, & qui aménent les hommes à la connoissance du salut. C'est à vous que je parle, vénérables Peres, qui avez quitté le siécle, & qui méprisez les honneurs & les richesses. J'ai étudié avec soin toutes les Religions du Monde. Il me paroît cependant que je ne suis pas encore suffisamment instruit des mystéres de la Religion Chrêtienne. C'est par le moïen de vos Peres que j'aime, & dont la conversation me fait plaisir, que je souhaite recevoir une instruction encore plus parfaite. L'Armenien Grimon qui vous rendra ma lettre, m'a assuré que je trouverois parmi vous des hommes habiles, & capables de satisfaire à tous mes doutes. Venez confondre ici les Docteurs de la loi Mahometane, & soyez surs que j'applaudirai à vos victoires. Si les Missionnaires que vous m'envoyerez, veulent se faire un établissement fixe dans ma Capitale, je leur donnerai une maison & des privileges encore plus grands qu'à ceux qui les ont précedez. S'ils aiment mieux*

retourner à Goa, je leur en accorderai la permission, & je les renverrai avec honneur. Cette Lettre a été écrite au tems de la nouvelle Lune du mois de Juin.

L'Empereur joignit à la Lettre une somme assez considerable, pour être distribuée aux pauvres de Goa par les mains de l'Armenien. Il avoit appris des Missionnaires qu'on doit racheter ses péchez, & attirer les graces du Ciel par des aumônes. A ne juger du cœur d'Akebar que par les dehors, sa conversion paroissoit sûre. Il s'étoit rendu superieur au principal obstacle, que l'amour des plaisirs mettoit à son changement. Toutes les femmes du Serrail avoient été renvoyées ; on les avoit mariées à des Seigneurs de la Cour, & l'Empereur ne s'en étoit réservé qu'une. La pieté du Prince envers la Sainte Vierge étoit devenuë publique. Au jour de l'Assomption de Marie il avoit fait ériger un Trône, on y avoit placé l'Image de la Mere de Dieu ; le Mogol & ses Enfans s'étoient prosternez devant elle, & tous ceux de la Cour, qui en cela avoient imité l'exemple des Princes, avoient reçû des gratifications de l'Empereur. Tel fut l'effet des remords dont Akebar étoit incessamment troublé. Peut-être aussi que le sang du P. Aquaviva crioit en faveur du Prince, & lui obtenoit du Ciel des graces si pressantes de conversion.

Deux Missionnaires partirent de Goa l'an 1589. avec la joïe que donne à des hommes Apostoliques, l'exécution prochaine d'une grande entreprise pour la gloire de Dieu.

C'é-

C'étoient les PP. Edoüard Leïton, & Christophle Vega. Pleins d'esperance de trouver dans Akebar un Cathecuméne, tout disposé à la grace de la régénération, ils se promettoient déja de voir le Christianisme établi dans tout l'Empire. L'Empereur les attendoit à Lahor, & les reçût avec honneur. Il leur permit d'abord d'ouvrir une Ecole pour apprendre aux Indiens à lire & à écrire en Portugais. Il voyoit souvent les Peres, il leur proposoit les difficultez les plus spécieuses contre nos saints mystéres, & il paroissoit content de leurs réponses. Cependant quoi qu'il n'eut, ce semble, nul attachement contraire à la Religion de Jesus-Christ, un orgueil secret, ou peut être une crainte politique suspendoit les desirs que le Ciel allumoit dans son cœur. Il admiroit nôtre Religion, & ne l'embrassoit pas. Les Peres avoient conçû des esperances trop certaines de la conversion d'Akebar, elles furent changées en découragement. L'impatience est un défaut que le zéle ardent traîne d'ordinaire à sa suite. Les deux Missionnaires avoient ordre de se retirer du Mogol, lorsqu'ils verroient leur ministere sans succès. Ils abandonnerent donc le projet de la réduction du Prince à la foi, & retournerent à Goa, sans remporter d'autre fruit du champ de leurs travaux, que le mérite de la bonne volonté.

On n'approuva pas à Rome la précipation des deux Missionnaires à sortir du Mogol. Le Général des Jesuites ordonna d'en envoyer deux autres à l'Empereur, capables,

ſelon l'avis de Saint Paul, d'avancer l'ouvrage de Dieu, *par la Doctrine & par la Patience.* Le Pere Jerôme Xavier Neveu de l'Apôtre des Indes, & le P. Emmanuël Pinnero furent ſéparez pour un ſi important Miniſtére. Le premier étoit Supérieur de la Maiſon Profeſſe de Goa. Depuis long-tems il ſoupiroit après la Miſſion du Mogol, & certainement elle lui paroiſſoit d'autant plus ſouhaitable, qu'il y auroit plus de travaux à eſſuyer, & moins de ſuccès à attendre. Il ſe mit donc en marche avec l'eſprit, & ſous la protection de S. François Xavier ſon Oncle. Enfin après de grandes fatigues, les deux Peres arriverent à Lahor. L'Empereur fit paroître autant de joye à leur arrivée, qu'il avoit été mécontent du départ de ceux qui les avoient précedé. On leur aſſigna un logement proche du Palais, dans une ſituation commode, ſur les bords du Fleuve. C'étoit dans un lieu dont la garde de l'Empereur empêchoit le Peuple d'approcher. A la premiére Audience, Akebar montra aux Peres les Images de Jeſus-Chriſt & de Marie. Il les ſerra contre ſon cœur, il les baiſa avec tendreſſe. Les Peres ſe proſternerent devant l'Image du Sauveur. Comme les Enfans imitent naturellement ce qu'ils voyent faire, un jeune Mogol petit Fils d'Akebar, & Fils aîné du Prince héritier préſomptif de la Couronne, fléchit les genoux & joignit les mains à l'éxemple des Miſſionnaires. L'Empereur ravi de voir ſon petit Fils entrer de ſi bonne heure dans ſes ſentimens, mon Fils, lui dit-il, ces Prêtres Européans, vous ſerviront dans la

ſuite

ſuite de Peres. Suivez leur éxemple, & profitez de leurs inſtructions. Rendez-vous dignes par là de gouverner un jour les grands Royaumes que je vous ai conquis.

Il n'étoit pas poſſible de douter qu'Akebar ne fut Chrêtien d'eſprit & de perſuaſion. Il ne lui reſtoit plus qu'un pas à faire. C'étoit de ſe déclarer publiquement, & de prendre la marque de la régénération en Jeſus-Chriſt. A juger de ſon cœur par la conſidération qu'il paroiſſoit avoir pour les Peres, on voyoit aſſez la préférence qu'il donnoit à leur Religion. Jamais les Miſſionnaires n'approchoient de ſon Trône, qu'il ne les ſaluât par une inclination de tête, & qu'il ne les fit aſſeoir à l'Européane. C'eſt une diſtinction qu'il n'accorda ni aux Ambaſſadeurs, ni aux Rois mêmes, qui vinrent quelquefois à ſa Cour. Ces démonſtrations étoient équivoques; l'Empereur donna des preuves plus ſolides de ſon attachement à la Foi. Il ſe trouvoit ſouvent aux Fêtes que les Peres célébroient dans leur Chapelle: Il aſſiſtoit à leurs priéres, il les récitoit à génoux avec eux; il aſſigna même une place pour bâtir une Egliſe, & promit de fournir tous les frais de l'édifice. Ce n'eſt pas qu'il ne lui échapât encore par intervalles quelques traits de ſon ancienne ſuperſtition. Il aimoit ſur tout à voir ſes Peuples, infatuez de ſa ſainteté, lui adreſſer des prieres qui ne convenoient qu'à Dieu. Il exauçoit encore leurs vœux, & recevoit leurs offrandes. Le Ciel punit l'orgueil & l'impieté du Prince par des coups d'éclat.

Le jour de Pâques de l'année 1597. Akebar

célébroit avec ses Fils, une Fête en l'honneur du Soleil, au milieu d'une Campagne, où il avoit fait dresser des Tentes. L'appareil étoit magnifique. On voyoit sur un Autel élevé en forme de Trône, la figure de l'Astre du jour, formée avec des pierres précieuses d'un éclat éblouïssant. Le jour étoit serain & tout rétentissoit du bruit de la Fête, lorsque tout à coup la foudre tomba du Ciel. L'Autel fut renversé, la Tente de l'Empereur fut embrasée & l'incendie se communiqua par tout le camp. On estima plus de cent mille ducats la perte seul du Trône. L'embrasement se répandit jusques dans la Ville, & gagna le Palais Impérial qui fut presque tout consumé. Les immenses trésors que le Mogol avoit rassemblez furent dévorez par le feu. On voyoit l'Or & l'Argent fondus, couler par les ruës de Lahor. L'Empereur fut obligé de quitter un lieu où tout lui reprochoit son impieté. Il se retira dans le Royaume de Cachemire, & voulut que le Pere Jerôme Xavier fut du voyage.

Cependant le P. Pinnero resté à Lahor, y travailloit utilement à la conversion des Mahometans & des Idolâtres. Akebar, dans la vûë de faire valoir ses réveries, avoit avilli le Mahométisme. Le Missionnaire profita avantageusement du décri de l'ancienne Religion. L'Eglise des Jesuites fut fréquentée par les Deserteurs des Mosquées. A la vérité dans ces commencemens, on ne jugea pas à propos de conférer le Baptême à d'autres qu'à des moribonds. On connoissoit le génie des Peuples de l'Indoustan. Il suffit presque d'être né

né aux Indes pour être né inconſtant. Il arrivoit quelquefois que le Baptême, en donnant le ſalut de l'ame, rendoit auſſi aux malades la ſanté du corps. Cette Egliſe naiſſante ne manqua pas même de Martyrs. Une Mere Mahometane demanda avec inſtance qu'on baptizât ſon Fils encore à la mamelle. Elle devint l'objet des railleries & de la perſécution de ſes Voiſines. La Mere rougit de l'Evangile, & n'eût pas le courage de confeſſer Jeſus-Chriſt pour ſon Fils. Honteuſe de lui avoir fait porter le caractére du Chriſtianiſme, elle empoiſonna ſon lait, & fit paſſer ainſi la mort dans le ſein de l'enfant. L'interceſſion du petit Martyr ne fut pas inutile à cette Egliſe naiſſante. Le nombre des Cathécumenes augmenta, & les Peres prirent aſſez de confiance en leur vertu, pour leur accorder le Baptême.

On choiſit le jour de la Pentecôte de l'année 1599 pour la cérémonie. On peut dire qu'elle fut magnifique pour le Païs. Les Cathécumenes marcherent en proceſſion dans les ruës de Lahor, qu'on avoit couvertes de branchages, pour défendre les Spectateurs des ardeurs du Soleil. Des Tambours, des Trompettes, & d'autres inſtrumens, à la maniére des Indes, précedoient les Cathécumenes. Le Miſſionnaire les reçût à la porte de l'Egliſe. Il les fit Enfans de Jeſus-Chriſt, à la vûë d'un grand Peuple que la nouveauté du ſpectacle avoit attiré. Tandis qu'on verſoit l'eau ſur la tête des nouveaux fidéles, une Fille de 16. ans fit éclater ſa foi d'une maniére qui ſurprit. Elle demanda à haute voix qu'on

lui fit la même grace qu'on faisoit à d'autres. Le Baptême ! s'écria-t'elle, le Baptême ! Elle réïtera si souvent ses clameurs, qu'on pût aisément la démêler dans la foule. Le Missionnaire fit entendre à la jeune Indienne, qu'on n'admettoit au Sacrement dont on faisoit la cérémonie, que des personnes parfaitement instruites de nos mistéres. Je la suis, dit-elle, & j'ai toûjours assisté aux Instructions publiques sans me déclarer. On l'interrogea, on la trouva capable d'être admise au nombre des fidéles ; on eût égard à sa ferveur, on la baptiza. La grace qu'elle reçût au Sacrement la rendit courageuse. La jeune Chrétienne résista toûjours aux poursuites d'un Seigneur Mahometan, qui voulut la mettre au nombre de ses Femmes. Il accusa le Missionnaire devant le Juge d'avoir baptizé l'Indienne par force. Elle rendit bon compte de sa foi, & justifia parfaitement son Pere en Jesus-Christ. Enfin on laissa à l'Indienne la même liberté de se choisir un époux, qu'elle avoit eu de choisir une Religion. On la maria avec un Chrétien, & sa fermeté fut un triomphe pour les Ministres de Jesus Christ. Tels furent les progrès du Christianisme à Lahor. Le P. Pinnero recüeillit avec joye les fruits de la semence Evangelique, que ses prédécesseurs avoient jetté avec larmes.

D'une autre part le Pere Jerôme Xavier profitoit à Cachemire des réfléxions & des inquiétudes de l'Empereur. Akebar étoit encore troublé de l'incendie subit & presque miraculeux de son Palais. Il condamnoit ses égaremens en matiére de Religion, & ne pou-

pouvoit guéres réformer ses premiéres démarches. L'Empereur étoit comme engagé d'honneur à maintenir la Secte qu'il avoit inventée. En secret il blâmoit son extravagance & la soûtenoit en public. Dieu par des afflictions, ou se vengea du coupable, ou lui fournit de nouveaux moyens de conversion.

Mostafa, autrefois vaincu, & dépoüillé de la part qu'il possédoit dans le Royaume de Decan, après avoir vécu quelque tems paisible à la Cour du Mogol, étoit entré dans son ancien Domaine, y avoit repris les armes, & le nom de *Melec*, c'est-à-dire, *de Roi*. Les mécontens du Régne d'Akebar, & sur tout les zélez Mahometans, s'étoient rangez au parti du Rebelle. L'Empereur avoit opposé à la révolte naissante, son Fils *Pahari*, & lui avoit fait prendre le nom de *Morad*. Tout l'Empire voyoit assez qu'en mettant les armes aux mains du second de ses Fils, tandis qu'il tenoit son aîné dans l'obscurité, il songeoit à déclarer Morad son Successeur. Une victoire remportée par le jeune Prince, l'auroit mis sur le Trône des Mogols. La Providence se plût à détruire les desseins d'Akebar, & le frappa dans l'endroit le plus sensible. L'Armée Impériale, & l'Armée Rebelle se joignirent proche de Cambaia. Celle du jeune Mogol étoit beaucoup superieure en nombre; mais Mostafa étoit un grand Capitaine. Tout plia sous sa valeur. On fit un carnage épouventable des vaincus, & le jeune Morad fut trouvé parmi les morts après le combat.

A la nouvelle de cette mort l'Empereur fut percé jusqu'au vif du coup que le Ciel venoit de lui porter. Il reconnut la main du Tout-puissant, & comprit qu'il étoit juste de se soûmettre à ses ordres. On ne le vit plus adorer le Soleil, ou détourner sur soi le culte qui n'est dû qu'à Dieu. Le Pere Xavier aida par ses discours les impressions que la grace faisoit sur le cœur du Prince. Cependant la Cour quitta Cachemire, & reprit la route de Lahor. Delà descendant toûjours vers le midi elle arriva dans la Capitale. Ce fut à Agra que l'Empereur fit les préparatifs de cette formidable Armée qu'il devoit conduire en personne contre les Rebelles. Tandis que tout se prépare, Akebar n'avoit plus d'autres divertissemens que ceux de la chasse. C'étoit dans les Forêts qu'il alloit oublier la mort de son cher Fils. Devenu solitaire & réveur il entendoit sans cesse les cris de sa conscience. La chasse étoit le seul amusement qui convint à ses inquiétudes ; mais ce fut dans les bois qu'il trouva la cause de sa mort.

Un jour que le Mogol chassoit aux environs d'Agra, il s'éloigna de sa suite, & comme il étoit fatigué, il s'assit au pied d'un arbre qui répandoit une grande ombre. Lorsqu'il essayoit sa posture pour dormir, il vit venir à lui une de ces longues chenilles de couleur de feu, qu'on ne trouve guéres qu'aux Indes. Il tira une des fléches de son carquois & l'écrasa avec la pointe. Peu de tems après parut une Gazelle à la portée du trait. L'Empereur lança sur elle la même fléche dont il avoit écrasé la chenille. Quoi qu'il eût atteint la

Ga-

Gazelle dans un endroit du corps où la playe n'auroit pas été mortelle, on la vit expirer à l'instant. Les Chasseurs du Prince qui ouvrirent la bête en trouvérent la chair noire & corrompuë, & tous les chiens qui en mangerent en moururent sur le champ. L'Empereur connut par là combien le poison de la chenille étoit subtil. Il ordonna à l'un des Officiers de sa suite d'en emporter en son Palais. Ce fut alors que l'Empereur créa une Charge d'Empoisonneur, inconnuë jusques là dans le Mogol. Par le Ministére de ce nouvel Officier, Akebar se défaisoit à petit bruit des Seigneurs, & des Rajas qu'il croyoit coupables de la conspiration de Mostafa. On lui composoit des pilulles empoisonnées qu'il les contraignoit de prendre en sa présence. Le poison en étoit lent, mais il étoit sans reméde. Une invention si pernicieuse fut dommageable à son Auteur. Akebar portoit toûjours avec lui une boëte d'Or à trois compartimens. Dans l'un étoit son bétel, dans l'autre des pilulles cordiales dont il usoit après le repas, & dans le troisiéme étoient les pilulles empoisonnées. Il arriva un jour que par précipitation & par inadvertance, il prit des unes pour des autres, & qu'il s'empoisonna lui-même. Aussi tôt il se sentit frappé à mort. En vain il essaya tous les remédes que les Medécins Portugais lui présenterent. Comme sa maladie tira en longueur, le Pere Xavier eût le tems & la facilité de l'approcher. Trop heureux s'il sçût profiter des instans de conversion que la Providence lui ménagea. Il mourut en l'année 1605.

Akebar avoit ſuivi la coûtume de ſes Ancêtres, il s'étoit fait ériger une magnifique Sépulture de ſon vivant. C'eſt un édifice aſſez grand, bâti de marbre, & ſurmonté d'un dôme de la même matiére. La ſtructure en eſt élégante, & les moſaïques qui en font l'ornement ſont toutes de ces pierres précieuſes qu'on trouve en quantité aux Indes, & qui ſont d'une beauté extraordinaire & d'un éclat à éblouïr. M. Manouchy eſt entré dans ce Mauſolée, par une permiſſion particuliére de l'Empereur qui Régne aujourd'hui. Oramg-zeb avoit ordonné qu'on couvrit les murailles de la Moſquée d'une piéce de brocard d'Or. Son intention étoit de cacher aux yeux des Mahometans, un Crucifix de relief que M. Manouchy apperçût en levant la tapiſſerie. Il y vit auſſi une belle ſtatuë de la Sainte Vierge, & une autre de S. Ignace. C'eſt un préjugé qu'Akebar eſt mort Chrêtien. Après tout on peut dire qu'on n'employa ces ſtatuës, que pour ſervir d'ornement au Tombeau de l'Empereur comme des curioſitez d'Europe, ſans faire attention aux perſonnes qu'elles répreſentent, & ſans vouloir donner par là des ſignes de la Religion qu'Akebar a profeſſée. Quoi qu'il en ſoit cet illuſtre Mogol eut de grandes qualitez; & nul Prince de ſa race ne l'avoit égalé depuis Tamerlank. Jamais Empereur ne ſçût mieux allier la fierté Tartare avec la douceur Indienne. L'une lui concilioit le reſpect des Grands, & l'autre lui attiroit l'amour de ſes Peuples. Il aima la juſtice & la rendit toûjours avec ſoin. Deux fois le jour il donnoit audience à ſes Sujets,

& les

& les écoutoit debout ſans donner aucun ſigne d'ennui ou de fatigue. Il avoit fait attacher une ſonnette d'Or à ſon appartement ; on pouvoit en tirer la corde en dehors du Palais. Les perſonnes qui avoient un beſoin preſſant de recourir à ſa juſtice, avoient permiſſion de la ſonner à toute heure, & de faire entendre leurs plaintes. A parler en général il n'aima point à répandre du ſang. Les Miniſtres de la Juſtice avoient ordre de n'éxécuter perſonne à mort, qu'après en avoir reçû trois fois le commandement de ſa bouche à trois jours différens. S'il ſe ſervit de poiſon, ce ne fut que contre des Ennemis ſecrets de l'Etat, dignes d'une mort plus violente. Ce Prince étoit d'une tempérance, dont on n'a guéres vû d'éxemple que dans l'Empereur d'aujourd'hui. On ne ſervoit jamais de viande à ſa table. Sa nourriture ſe bornoit à du ris, du laitage & à quelques confitures. Il aima toûjours les Lettres, & il les cultiva. Le plus grand de ſes plaiſirs étoit d'entretenir les Etrangers, de s'informer des mœurs, des coutumes, & de la Religion des Européans. Pour l'Hiſtoire de ſon Païs, & ſur tout celle de ſon Régne, il la faiſoit écrire avec ſoin, & ſe la faiſoit lire ſelon la coûtume des Rois d'Orient.

Les Bâtimens qu'il fit conſtruire & les ornemens dont il décora divers lieux de ſon Empire, ſeront des monumens éternels de ſa gloire. Sa maniére de faire la guerre, étoit de ſurprendre ſon Ennemi quand il pouvoit, & de le combattre avec valeur lorſqu'il n'avoit pû le ſurprendre. Ce fut par là qu'il

étendit si loin les limites de son Empire. Certainement si les Portugais, Partisans secrets de Mostafa, n'avoient arrêté les progrès de ce Mogol, il auroit porté la gloire de ses armes jusqu'au Cap de Comorin. Enfin pour tout dire en un mot, il mérita le nom *d'Akebar*, c'est-à-dire, de *Sans pareil*, qu'il reçût de son Peuple dès les commencemens de son Régne.

Fin du Régne d'Akebar.



HIS-



HISTOIRE GENERALE DU MOGOL.

Jehan-Guir.

C'Eſt encore aujourd'hui un ſujet de diſpute aux Indes, ſi *Cha-Selim*, c'eſt à-dire, *le Roi pacifique*, qui prit dans la ſuite le nom de *Jehan Guir*, c'eſt à-dire, *de Souverain du monde*, fut un Roi légitime ou un Uſurpateur. Quelques Hiſtoriens prétendent qu'Akebar ſon Pere, peu de jours avant que de mourir, l'avoit déclaré ſon Succeſſeur à l'Empire; qu'il avoit impoſé le Turban Royal ſur ſa tête, & qu'il l'avoit ceint de l'Epée d'Amayum. D'autres au contraire écrivent que Jehan-Guir, (car c'eſt ainſi que nous

nous appellerons toûjours le Successeur d'Akebar) avoit été deshérité par son Pere comme un Rebelle, & que l'Empereur défunt par son Testament avoit désigné le Sultan Cosrou, Fils de Jehan-Guir, pour régner en sa place. Quoi qu'il en soit, il est certain que ces bruits publics donnerent une occasion, ou du moins un prétexte à Cosrou de se révolter contre son Pere.

L'Empereur dont nous écrivons la vie, n'eût aucune des bonnes qualitez d'Akebar, hors l'affection pour les Chrêtiens. On peut dire aussi qu'il n'eût aucune des dispositions nécessaires pour embrasser le Christianisme. Ce fut un Prince voluptueux qui passa la plus grande partie de sa vie dans les délices de son Serrail, & qui se plongea dans un genre de crapule qui tenoit de la brutalité. Jehan-Guir, du vivant de son Pere, cacha une partie de ses défauts; mais aussi-tôt que la puissance de tout faire, lui eût donné la liberté de tout vouloir, il ne mit plus de bornes à ses dereglemens. Ce qui l'affectionna à la Religion des Chrêtiens, ce fut la liberté qu'elle donne de boire du vin, & de manger généralement de toutes sortes d'animaux. Il ne la considera que par cette surface, sans approfondir que l'esprit de pénitence, d'humilité, de charité & de tempérance en est comme l'ame. Avec ce mauvais préjugé il se déclaroit hautement pour les Chrêtiens, & violoit la loi de Mahomet. Il buvoit du vin aux yeux de sa Cour. Le jeûne d'un mois que les Mahometans observent avec tant de Religion, étoit l'objet de ses mépris. Il invitoit les plus

scru-

ſcrupuleux à s'enyvrer avec lui, & à manger des viandes défenduës. En vain le Caſi & les Imans, Doćteurs de la Loi Mahometane, lui faiſoient entendre, que l'uſage de certaines viandes étoit interdit par l'Alcoran. Ennuyé de leurs avis il demanda dans quelle Religion il étoit permis d'uſer de toutes les boiſſons, & de toutes ſortes de nourriture ſans diſtinction. On lui répondit, que c'étoit dans la ſeule Religion Chrêtienne. Il faut donc ſe faire Chrêtien, ajoûta-t'il. Qu'on nous amène des Tailleurs pour changer nos Veſtes en Juſte-au-corps, & nos Turbans en Chapeaux. A ces mots, les Doćteurs tremblérent pour leur Seéte. La crainte & l'intérêt leur fit parler un langage moins ſévére. Tous décidérent que les préceptes de l'Alcoran ne s'étendoient pas juſqu'au Souverain, & que pour le Prince, il pouvoit ſans ſcrupule uſer des viandes & de la boiſſon qu'il lui plairoit.

Le relâchement tout viſible de ces Docteurs leur attira le mépris & l'indignation de l'Empereur. Il jugea qu'il pouvoit ſe prévaloir de la foibleſſe de ces faux Paſteurs pour inſulter à leur Religion. Dans ces vûës, il fit fondre de petites ſtatuës d'or dont il orna ſes appartemens ; & pour augmenter le chagrin de ſes Doćteurs, il ordonna qu'on fabriquât dans toutes les attitudes, des figures de Sangliers, que les Mahometans abhorrent ſur toutes les autres. Un Gouverneur de Lahor, nommé Amanet-Chan, fort affećtionné à nôtre Religion, diſoit à quelques Européans, qu'il avoit été
preſent

present à la décision des Docteurs Mahometans en faveur du Prince, & qu'il sçavoit l'endroit où l'on avoit enfoüi les statuës de Sangliers. Il ajoûtoit, qu'on seroit trop riche si l'on avoit la liberté de déterrer un si grand trésor.

C'étoit sur tout pendant la nuit que le Roi faisoit la débauche avec ses amis. Il permettoit l'entrée de son Palais à tout ce qu'il y avoit *de Franguis* dans Agra, c'est à dire, *de Gens d'Europe de quelque Nation qu'ils fussent.* Il bûvoit avec eux jusqu'au jour, sur tout dans les tems que les Mahometans jeûnent avec le plus d'exactitude. Lors que quelque scrupuleux de sa Nation se trouvoit à ces assemblées, il l'obligeoit à rompre son Jeûne, & le menaçoit de le faire dévorer à deux Lions, que l'on tenoit toûjours enchaînez sous les fenêtres de son appartement. Le plus grand de ses plaisirs étoit d'éprouver la valeur des Persans nouvellement arrivez à sa Cour. Il portoit d'ordinaire à la ceinture un stilet fort afilé, dont il perçoit l'oreille du nouveau venu, dans le tems qu'il s'y attendoit le moins. Par ses cris ou par son silence, c'est à dire, par son impatience ou par sa générosité à souffrir la douleur, il jugeoit de la valeur du Persan, & c'étoit sur cela seul qu'il mesuroit ses faveurs. Dans le vrai, Jehan Guir haïssoit généralement tous les Mahometans, & vouloit par de mauvais traitemens les éloigner de sa Cour. Ainsi dans les disputes que les Jesuites avoient souvent avec les Moulas, le Prince donnoit toûjours l'avantage à l'Evangile.

Les

Les Historiens des Indes rapportent un évenement singulier, qui donna beaucoup de crédit à la Religion de Jesus-Christ à la Cour de Jehan-Guir. Nos Ecrivains d'Europe l'attribüent au Pere Rodolphe Aquaviva, & prétendent qu'il arriva sous Akebar. Les circonstances du fait sont un peu différentes dans les uns & dans les autres. Quoi qu'il en soit, nous suivrons ici les traditions d'Asie. Un jour Jehan-Guir rassembla, dit-on, dans son Palais les Docteurs de sa Secte d'une part, & le Pere d'Acosta d'une autre. Il ordonna au Missionnaire de proposer aux Mahometans les difficultez les plus fortes contre l'Alcoran. Le Jesuite le fit d'une maniére qui satisfit l'Empereur, & qui jetta la confusion parmi les Moulas. Un d'entr'eux, plus hardi que les autres, reprocha au Jesuite que les Livres de la Bible étoient falsifiez, & qu'on n'y trouvoit nul air de vérité. Le Pere Joseph d'Acosta, Supérieur alors de sa Compagnie dans Agra, fit une étrange proposition à ce fameux Moula, qu'on respectoit aux Indes comme le Maître de la Loi. Qu'on allume un grand feu, dit le Pere, & que le Chef des Mahometans y entre d'un côté l'Alcoran sous le bras, tandis que de l'autre je m'y jetterai l'Evangile à la main. On verra pour lors en faveur duquel le Ciel se déclara, pour Jesus Christ ou pour Mahomet. A ces mots, l'Empereur tourna les yeux sur le Mahometan qui déja paroissoit consterné, par la crainte qu'on acceptât l'offre. Il eut pitié du Moula, & n'exigea point de lui

lui une épreuve si dangereuse. Au regard du Jesuite on lui fit changer de nom, & l'Empereur ne l'appella plus que le Pere *Ataxe*, c'est à dire, le Pere *du feu*.

Si le Seigneur ne permit pas que Jehan-Guir fut le témoin d'un miracle, que la Providence refusa peut être à la dureté de son cœur, & à la corruption de ses mœurs, il permit du moins qu'il fut spectateur d'un autre évenement assez extraordinaire. Je ne le raporterois pas, si je n'avois pour garant un * Auteur qui n'a passé jusqu'ici, ni pour crédule, ni pour Visionnaire. Certain Charlatan avoit, dit-on, un Singe d'une sagacité surprenante à découvrir les choses les plus secrétes. L'Empereur, qui fit paroître le Singe en sa presence, cacha son anneau dans la veste d'un de ses Pages. Le Singe démêla le Page dans la foule, & lui arracha l'anneau. Il y eut plus. Jehan-Guir fit écrire sur douze papiers séparez le nom des douze principaux Législateurs, de Moïse, de Jesus Christ, de Mahomet, de Brama, enfin de tous ceux qu'on honnore aux Indes. On mêla les billets dans un vase, & on commanda au Singe de tirer le nom de celui dont la Religion étoit la véritable. Le Singe adressa juste, & tira le nom de Jesus-Christ. L'Empereur fut étonné, mais il ne fut pas convaincu. On attribua l'avanture au hazard ou à l'adresse du Charlatan. Jehan-Guir ordonna donc qu'on écrivit une seconde fois les noms des Législateurs en ces caractéres de chiffre, dont il usoit pour donner des ordres à ses Ambassadeurs.

* *Thomas Rhoë.*

ſadeurs. Le Singe choiſit encore le nom du Dieu des Chrêtiens, le tira du vaſe, & le baiſa. La ſurpriſe devint plus grande après ce ſecond accident; mais elle ſe changea en admiration après le troiſiéme prodige. Le Roi mit en cachette le nom de Jeſus-Chriſt entre les mains d'un de ſes Courtiſans, & n'en mêla qu'onze dans le vaſe. Le Singe les mania tous, & n'en tira aucun; puis s'avançant près du Courtiſan, à qui l'on avoit mis en main le nom de Jeſus-Chriſt il lui deſſerra les doigts, & lui arracha le billet. On peut croire ce que l'on voudra du miracle; mais pour le fait, dit l'Auteur Proteſtant de qui je l'ai emprunté, il eſt inconteſtable.

La Foi eſt un don du Ciel, & le Seigneur la donne à qui il veut. Il la refuſa à Jehan-Guir. Ce n'eſt pas que ce Prince n'eſtimât le Chriſtianiſme plus que toutes les autres Religions; mais la connoiſſance qu'il en eut, ne ſervit qu'à le rendre plus coupable. A la vérité, il permit à deux Princes ſes Neveux de ſe faire inſtruire dans la Foi, & de l'embraſſer. Les uns diſent, que ce fut par des raiſons de politique; il prétendoit par là, dit-on, avoir un prétexte de perdre, lors qu'il voudroit, les jeunes Princes quand il les auroit attachez à une Religion différente de la ſienne. D'autres aſſurent, qu'il y fut engagé par des motifs de débauche. Il eſpéroit, diſent-ils, qu'on rempliroit ſon Serrail de femmes Portugaiſes, auſſi tôt qu'on le croiroit à Goa bien intentionné pour le Chriſtianiſme. Quoi qu'il

qu'il en soit, il est certain que Jehan-Guir vécut sans Religion, grand ennemi des Mahometans, & toûjours porté, ce semble, d'inclination pour la Religion de Jesus-Christ.

Les grandes chaleurs de l'Indoustan, obligerent l'Empereur à quitter le séjour d'Agra. Il considéroit cette Capitale comme l'ouvrage de son Pere. L'envie d'ériger un monument à son tour, lui fit préférer Lahor. C'est une Ville beaucoup plus Septentrionale qu'Agra, son exposition est plus saine, & son climat plus tempéré. Quelques Historiens disent, qu'Akebar avoit fait planter cette belle allée d'arbres qui régne depuis Agra jusqu'à Lahor, & d'autres assûrent, qu'on en est redevable à Jehan-Guir. Il paroît plus vrai-semblable que le Pere la commença, & que le Fils l'entretint & l'acheva. Pour Lahor, il devint sous Jehan-Guir la demeure ordinaire de la Cour. Cet Empereur en augmenta l'enceinte, & y fit construire un Palais, qui n'a rien à la vérité de la magnificence de celui d'Agra; mais, qui à tout prendre, est plus commode & plus sain. Un jour que le Roi s'y promenoit sur une terrasse, d'où l'on découvre la Riviére, il apperçût un Batteau conduit par six Rameurs. Une femme d'une beauté qui le surprit étoit portée dans la Barque, sous un dais en forme de Palanquin. Il est à croire que Nur-Mahal, c'étoit le nom de la Dame, se montra sans dessein aux yeux de l'Empereur; mais il est certain que cette vûë fit une impression sur le Prince qui dura le reste

reste de ses jours. Jehan-Guir s'informa du nom & de la demeure de la personne qu'il avoit vûë sur l'eau. Les présens furent bien-tôt suivis des plus grandes offres. Mais Nur-Mahal étoit d'une vertu à l'épreuve de la corruption. Elle fit dire à l'Empereur que son Epoux vivoit, qu'il avoit l'honneur d'être au service de Sa Majesté, qu'il commandoit 500. hommes dans une Ville frontiére vers Bengale, & qu'elle espéroit garder à son Mari, tandis qu'il vivroit, une inviolable fidélité. Cette réponse de la Dame fit prendre à l'Empereur une résolution bien cruelle. Il écrivit à Chir-Afgam, c'étoit le nom du Mari, d'aller prendre de sa part les ordres du Gouverneur de la Province. En même tems, il manda au Gouverneur de donner la mort à Chir-Afgam, aussi-tôt qu'il paroîtroit en sa présence. Les ordres du Prince furent executez; mais ce ne fut pas sans répandre du sang. Le brave Capitaine vendit bien cher sa vie, & tua plusieurs de ses Assassins avant que de succomber sous leur effort. Jehan Guir ne douta plus que par le massacre du Mari, il ne devint aisément le maître de l'Epouse.

Il fut surpris lorsqu'il trouva dans Nur-Mahal toute la résistance qu'on peut attendre d'une Femme outrée de la plus vive colere. Soit artifice, soit véritable emportement, la Veuve ne parla plus de l'Empereur qu'en des termes de mépris & de vengéance. Cependant dès la premiére année de son Veuvage, elle se servit de tous les avantages de la liberté qu'elle avoit recouvrée par la mort de son Mari,

Mari, pour attirer chez elle un grand monde. Jehan-Guir, qui aimoit à se communiquer, lui rendit des assiduitez sans en être connu, puis lui déclarant ensuite son nóm & sa passion, il lui fit offre de lui donner place dans son Serrail, & de la mettre au nombre de ses Femmes. L'artificieuse Veuve mit en œuvre toutes les apparences de la vertu & les démonstrations même de la haine, pour irriter la passion de l'Empereur. Enfin lorsqu'elle l'eût mis au point de ne pouvoir être refusée, elle consentit d'entrer dans le Serrail aux conditions suivantes; I. Qu'elle seroit la premiére Reine; II. Que son Pere auroit la Charge *d'Etmadoulet* ou de premier Ministre; III. Que ses Fréres, aussi-bien que ses autres Parens, occuperoient les premiéres places à la Cour. L'Empereur consentit à tout, & célébra l'arrivée de la nouvelle Reine au Palais par une Fête qui dura huit jours. Le nom de *Nur-Mahal* parut trop commun pour la Reine favorite, on le changea au nom de *Nur-Jaham*, qui veut dire *la Lumiere du monde.*

L'Empereur se laissa si fort dominer par cette nouvelle passion, qu'elle prit la place de toutes les autres. Cependant, Nur-Jaham étoit une femme de basse condition. Née en Perse, elle avoit suivi son Mari, Conducteur alors de Chameaux, à la suite de quelques Marchands Armeniens. Elle arriva aux Indes en assez mauvais ordre avec Chir-Afgam, qui fit dans la suite quelque fortune dans les Armées du Mogol. Si sa naissance étoit vile, sa beauté n'étoit pas ordinaire, & son esprit étoit supérieur. Enfin,

fin, on peut dire qu'elle étoit digne de l'Empire où la fortune l'éleva.

Lorſqu'elle ſe vit au Palais dans une poſſeſſion ſûre du cœur de ſon époux, ſon premier ſoin fut d'écarter, ou même de faire empoiſonner toutes ſes Rivales. On le crut ainſi lorſqu'on vit cinq Reines les plus tendrement cheries de Jehan-Guir, mourir en une année. On dit même que cette femme ambitieuſe pouſſa ſon crédit ſi loin, qu'elle obtint de l'Empereur la permiſſion de faire battre monnoye en ſon nom, contre l'uſage des Sultannes. L'empreinte qu'elle y fit frapper furent les douze ſignes du Zodiaque. On trouve encore aujourd'hui de ces monnoyes aux Indes, & l'on en a répandu en Europe. Il eſt pourtant vrai, quoi qu'en diſent les Relations de nos Voïageurs, que les piéces fameuſes d'or & d'argent, où l'on voit les ſignes du Zodiaque, ne portent point le nom de Nur-Jaham, mais celui de Jehan-Guir. La Sultanne a bien pû les faire frapper, mais elle n'a pas eu la témerité d'y faire inſcrire ſon nom.

Rien ne parut plus étonnant aux Indes que l'empire de Nur-Jaham ſur l'eſprit de Jehan-Guir. Elle détacha inſenſiblement l'Empereur de la paſſion qu'il avoit pour le vin; elle mit des bornes à ſes débauches, & gagna ſur lui qu'il ne boiroit point au-delà de neuf coups, au tems de ſes réjoüiſſances. C'étoit ſouvent un ſujet de diſpute entre l'Empereur & la Sultanne, mais Nur-Jaham étoit toûjours la plus forte. Auſſi n'y eut-il jamais de femme plus habile pour con-

 ſerver

Sultannne donna lieu à une découverte qui fit plaisir dans un Païs où l'on aime les parfums. Lors que l'Empereur se promenoit avec Nur-Jaham sur le bord du canal d'eau rose, ils apperçûrent comme une mousse, qui s'étoit formée sur les eaux, & qui surnageoit. On attendit à la tirer de l'eau qu'elle fut arrivée jusques sur les bords. On apperçut alors que c'étoit une substance de roses que les raïons du Soleil avoient recuite, & rassemblée comme en masse. Elle parut à tout le Serrail le parfum le plus exquis qu'on recueillit aux Indes. On tâcha dans la suite d'imiter par art, ce que la nature seule avoit formé.

L'autorité de Nur-Jaham croissoit tous les jours, & elle vint à un point que rien n'étoit plus capable de la balancer. Sûre de son mari, elle ne songea plus qu'à faire des alliances qui mêlassent son sang avec celui des Empereurs. La Sultanne n'avoit qu'une fille de son premier mariage ; car elle n'eut point d'enfans de Jehan-Guir. Ce fut l'établissement de cette fille qui jetta la dissention dans la famille Royale, & qui causa tant de guerres & de révoltes.

L'Empereur avoit quatre fils de plusieurs de ses femmes. L'aîné venu au monde du vivant d'Akebar son grand Pere, étoit le Sultan Cosrou. Le second fut le Sultan Perviz, bon Prince & pacifique, qu'on envoïa gouverner le Roïaume de Bengale, & qui vécut long-tems si paisible, que plusieurs Historiens en ont ignoré le nom. Le troisiéme étoit Sultan Chorrom, Prince d'une

grande

grande esperance, & qui sçût dans la suite se placer sur le Trône, à l'exclusion de ses deux aînez. Enfin, le quatriéme étoit Scehériar, Sultan de peu de valeur & d'un esprit foible. Le dessein de Nur-Jaham étoit de faire épouser sa fille au Sultan Cosrou l'heritier présomptif de l'Empire; mais ce Prince fier d'ailleurs, & indigné de l'ascendant que l'Etrangere avoit pris sur l'esprit de son Pere, refusa de se deshonnorer par une alliance si peu convenable. D'ailleurs il avoit pour épouse la fille d'un Raja, Princesse d'un courage heroïque; & pour qui le jeune Sultan avoit tout l'attachement imaginable. Le refus que fit Cosrou de la fille de Nur-Jaham lui coûta cher: La perte de la liberté, de la Couronne, & de la vie suivit bien-tôt le mepris qu'il fit de la Sultanne & de son alliance. Elle jetta donc les yeux sur le Prince Scehériar, le dernier des fils de l'Empereur, pour en faire l'époux de sa fille. On ne songea point à Perviz pour des raisons que l'Histoire ne dit pas; & Sultan Chorròm avoit déja pour femme la niéce de Nur-Jaham, fille d'Asaph-Cham son frere.

Aussi-tôt que le mariage de la fille de Nur-Jaham avec le dernier des quatre Princes eut été conclu, toutes les faveurs tomberent sur lui. On envoïa les trois aînez en des Gouvernemens éloignez de la Cour, selon la mauvaise politique du Païs. La Vice-Royauté de Bengale fut pour Perviz, & celle de Decan, échut au Sultan Chorròm. On destinoit à l'aîné des Princes le Gouvernement de Guzuratte, lors qu'il prit les ar-

mes & d'Eunuques dont il étoit environné, obligea l'Empereur, malgré lui, à le suivre, le fit monter sur son Elephant, & sortit du Palais assis à côté de Jehan-Guir sous le même dais. Alors tenant un poignard à la main, il fit entendre aux gens apostez par Nur-Jaham, que dès le premier mouvement qu'il appercevroit, il l'enfonceroit dans le cœur du Prince. Une résolution si surprenante étonna les soldats.

Mahobet eut le bonheur de conduire ainsi l'Empereur jusques dans son logis, où les troupes, dont il étoit le Chef, se rangerent autour de lui. Ainsi Jehan Guir fut retenu par son Ministre comme dans une espéce de captivité.

Toute la Ville étoit dans l'attente de ce qui arriveroit à l'Empereur. La plûpart croïoit que Mahobet livreroit Jehan-Guir, & la Couronne à Cosrou, dont il étoit l'ami déclaré. Cependant le généreux Mahobet sçût conserver pour son maître, & son bien-facteur, tout le respect & toute la considération qui lui étoient dûs. Il fit des dépenses extraordinaire pour lui fournir tous les jours de nouveaux plaisirs. Cependant la détention paroissoit insupportable à Jehan-Guir par l'absence de la Reine. Mahobet fit esperer à son Prisonnier que Nur-Jaham viendroit lui tenir compagnie, pourvû qu'elle voulut se fier à sa parole. Au reste, dit-il au Roi, avec un air de soûmission, & de respect qui le rassura; ne crois pas, Seigneur, que j'aïe violé l'azile sacré de ton Palais, pour te livrer aux mains d'un fils rebelle. Je

fus attaché au parti du Sultan Cosrou tandis que je pus l'aider de mes conseils, & du crédit que tu m'avois donné. Je défendis ses droits opprimez par l'injustice d'une femme. C'étoit équité alors que de balancer la faction de l'ambitieuse Nur-Jaham, & c'étoit travailler à ta gloire que de l'empêcher d'être flétrie par l'injuste préference que tu donnes au plus jeune de tes fils, au préjudice de l'aîné. Mais depuis que Cosrou s'est rendu impie, en se soûlevant contre son Pere, je suis prêt à me servir du pouvoir que tu m'as donné sur tes Armées, pour aller combattre un Rebelle. Eprouves ma fidelité, & juges de moi par la conduite que je garde à l'égard de mon Roi, que je tiens en ma puissance. Si j'ai osé t'enlever de ton Palais, sois persuadé, Seigneur, que mon dessein n'a été que de sauver mes jours attaquez par les embuches d'Asaph-Cham, & par les ordres de ton impérieuse Nur-Jaham. Oui, Seigneur, c'est cette femme qui allume le flambeau de la discorde dans ta famille ; c'est elle qui éloigne tes enfans de ta présence, qui les arrache de ton sein malgré toi, qui les force à renoncer aux sentimens de la nature, pour s'armer contre un Pere qu'ils aiment. Chasse de ton Palais cette furie qui y répand le trouble ; rappelle tes enfans devant ta face ; fais leur tomber les armes des mains, & par là tu te tireras de captivité & tu rendras le calme à tes Etats. Jehan-Guir ébranlé par les raisons de son Ministre, & craignant qu'à la fin sa prison ne lui devint funeste, promit tout ce qu'on voulut ; mais il étoit d'un es-

 prit

prit leger. Dès le jour même qu'il avoit marqué pour écarter la Reine, Mahobet lui demanda ce qui pouvoit lui faire plaisir. La Sultanne, & du vin, répondit l'Empereur. Le généreux Ministre lui refusa l'un & l'autre. Du vin par attachement à la Loi; & la Sultanne, de peur qu'elle ne detruisit les commencemens de raison qu'il avoit fait naitre dans l'esprit du Mogol.

Cependant le cœur de ce fidéle sujet se laissoit attendrir par les priéres de son maître. Bien-tôt il rendit Jehan-Guir à sa premiére liberté. Mais pour éviter la persécution de Nur-Jaham, il sortit en campagne à la tête de l'Armée Impériale, pour combattre le Sultan Cosrou comme il l'avoit promis. La guerre ne fut pas longue. Après une seule bataille Mahobet revint victorieux, ramenant le fils enchaîné à son Pere. Une action si généreuse, & si utile aux interêts de l'Empereur & de la Sultanne, firent oublier le manquement de respect de Mahobet à l'égard de son Roi. Le crédit de ce Ministre crut encore à la Cour, & l'on fit semblant d'avoir perdu les soupçons qu'on avoit conçû de sa fidélité. Ce fut sans doute par la force de ce crédit qu'il obtint de Jehan-Guir qu'on conservât la vie au Sultan Cosrou. En effet on se contenta de le renfermer dans la Citadelle de Guallier avec ses femmes, & ses enfans.

Le Sultan captif traînoit dans sa prison une vie languissante, lors que la Sultanne Reine lui fit faire encore une proposition capable de tenter un cœur moins constant que

le

le ſien. On l'exhortoit à racheter ſa liberté par une infidelité envers la Princeſſe ſa femme. On lui offroit de faire répudier la fille de Nur-Jahaın par Schériar Prince imbécille, & d'aſſurer la Couronne à l'aîné, auſſitôt qu'il auroit accepté la femme de Schériar pour épouſe. La loi de Mahomet, ſemblable en ce point à celle de Moïſe, permet au frere d'épouſer la femme de ſon frere, lors qu'elle n'en a point eu d'enfans. Certainement on eſperoit qu'un Prince dans la captivité obéiroit aux ordres de ſon Pere, & qu'il recouvreroit la Couronne en la partageant avec la fille de la Sultanne. On ſe trompa. Sultan Coſrou n'étoit pas un Prince qu'on pût aiſément fléchir, & l'attachement qu'il avoit pour ſa femme étoit inſurmontable.

Aſaph Cham d'ailleurs conduiſoit en ſecret une intrigue contraire aux inclinations de la Sultanne ſe ſœur. Nous avons dit que Chorrom, troiſiéme fils de Jehan-Guir, avoit pris pour femme une des filles d'Aſaph-Cham. Tout le but de cet ambitieux Miniſtre étoit de mettre ſon gendre ſur le Trône, & la mort de Coſrou en étoit le moïen le plus infaillible. Aſaph-Cham ſe ſervit donc de quelques-unes de ſes créatures qu'il avoit mis auprès du Sultan priſonnier, pour l'entretenir dans la réſolution de mépriſer la fille de la Sultanne. On lui peignoit cette alliance comme indigne de ſa naiſſance. On lui faiſoit concevoir l'injuſtice qu'il lui faudroit faire à ſa femme, cette vertueuſe Princeſſe. On ajoûtoit que la nouvelle épouſe

ne manqueroit pas de la faire chásser par le crédit de sa Mere. On lui faisoit naître des scrupules de Religion. La loi permet, lui disoit-on, d'épouser la veuve de son frere; mais non pas la femme d'un frere encore vivant. Souvent on lui donnoit de fausses nouvelles sur la disgrace de Nur-Jaham, & par-là on lui faisoit espérer que sa captivité cesseroit bien-tôt, sans qu'il eut donné d'atteinte à sa gloire. Dans ces pensées, Cosrou refusoit à l'Empereur & à la Sultanne la marque de complaisance qu'ils exigeoient de lui. Cependant Asaph-Cham, toûjours attentif à placer sa fille sur le Trône des Mogols, avoit fait quitter au Sultan Chorròm son gendre, les terres de Decan, & l'avoit engagé de venir à la Cour se montrer au peuple de la Capitale. Ce Prince étoit ambitieux, il ne voïoit au-dessus de lui que le Sultan Cosrou, pris dans une guerre les armes à la main contre son Roi. Car pour le Sultan Schériar, il le regardoit comme un Prince stupide, méprisé du peuple, & indigne de regner. D'ailleurs Perviz paroissoit content dans sa Vice-Royauté de Bengale. Chorròm conçut donc le dessein barbare de s'assûrer le Trône par un fratricide. Tout le monde crut alors que ce crime lui avoit été inspiré par Asaph-Cham. Pour Nur-Jaham on convient qu'elle n'y eut point de part.

Lorsque le Sultan Cosrou fut indignement massacré dans sa prison, il commençoit à laisser entrevoir à la Sultanne quelque esperance de s'assujettir enfin à ses volontez,
&

& d'épouser sa fille. Du moins la Princesse femme de Cosrou, ne cessoit point d'exhorter son mari à n'écouter pas sa tendresse pour elle, & à prendre, malgré son inclination, le parti le plus convenable à sa fortune. Ce fut la crainte que l'heritier présomptif de la Couronne ne s'assurât le Trône par son obéissance aux ordres de la Cour, qui engagea le Sultan Chorròm à précipiter les momens de son crime. Asaph-Cham avoit eu soin de ne mettre au Service du Prince captif que des gens dévoüez à ses interêts, & des scelerats prêts à tout faire pour leur fortune. Sultan Chorròm emploïa le ministere de ces malheureux pour attenter sur la vie de son frere. On avoit ordre de mêler du poison dans les viandes qu'on lui serviroit. Le sultan se douta de la trahison, & se reduisit à ne manger que ce que la Princesse sa femme lui prépareroit de ses mains. Ainsi comme le massacre du Prince tardoit trop au gré de l'ambitieux Chorròm, il envoïa ordre de s'en défaire par les voïes les plus promptes. Le Capitaine de la Forteresse, où le pauvre Sultan étoit prisonnier, exécuta les desseins de Chorròm, à l'insçu de l'Empereur, & de la Sultanne Reine. Il le fit étrangler avec la corde d'un arc. Je sçai que d'autres Historiens racontent autrement l'assassinat du Sultan; mais le récit que je viens de faire, est le moins suspect & le plus conforme à la Chronique.

La mort de l'heritier présomptif de la Couronne assuroit, ce semble, la succession du Trône au meurtrier de Cosrou; mais la tra-

me de Chorròm, que ce barbare avoit crû fort secrette, fut découverte par Jehan-Guir, & par la Sultanne. L'Empereur changea l'affection qu'il avoit pour ce fils dénaturé en une véritable haine. Asaph-Cham lui-même, malgré la protection de la Reine sa sœur, pensa perdre la faveur de la Cour. On renvoïa le fratricide dans son Gouvernement.

Cosrou avoit laissé en mourant un fils heritier de toutes les vertus de son Pere; c'étoit le Sultan *Bolaqui*, Prince âgé pour lors de dix-sept ans. On remarquoit dans sa physionomie le mélange de la fierté Mogolle, qu'il tenoit de son Pere, & de la douceur Indienne qu'il avoit reçû de sa Mere. Comme il avoit été élevé auprès d'un Pere malheureux & captif, il avoit appris de lui les vertus que les Grands ne manquent guéres d'avoir au temps de l'adversité. Il étoit doux, affable, généreux, un peu défiant, mais sçachant réformer par la raison, les soupçons que les miseres de sa famille l'avoient accoûtumé à concevoir des Courtisans qui l'approchoient. Avec ces dispositions de vertu, Bolaqui devint bien-tôt les délices de la Cour. La Sultanne même se déclara en sa faveur; & comme il représentoit la personne du fils aîné de l'Empereur, dont il étoit petit fils, on le regardoit déja aux Indes comme le Successeur de Jehan-Guir. Asaph Cham seul avec sa fille, songeoient à se défaire du fils, après avoir fait étrangler le Pere. Cependant Bolaqui vécut long-tems en sûreté sous la protection de

de l'Empereur & de la Sultanne, & sous la garde de Mahobet-Cham, toûjours attaché à ses devoirs, & qui ne prit jamais pendant son ministere que le parti de l'équité.

Tandis que le Sultan Chorròm relégué à Decam, ne songeoit qu'à se faire des Créatures aux Indes, qu'à fortifier son parti par des traitez secrets avec les Rajas ses voisins; l'Empereur ne songeoit qu'à joüir de la paix apparente qui regnoit dans son Empire. Nous avons dit qu'il aimoit à se communiquer à ses Peuples. On raconte des traits de cette familiarité, qui paroîtroient outrez même en Occident, où les Rois sont plus accessibles que dans l'Orient. Un jour sur le soir, il entra, dit-on, dans un Cabaret en habit déguisé. Les Cabarets de vin, depuis le Regne d'Akebar, avoient été tolerez dans la Capitale. L'Empereur alla donc prendre place proche d'un Artisan qui buvoit gaïement, & que le vin mettoit en humeur de chanter. Jehan Guir fut ravi de se voir en si bonne compagnie. La connoissance fut bien-tôt faite, & sur tout l'Artisan fut charmé de la liberalité du nouveau venu, qui païa l'écot entier, & le fit boire largement. Dans le discours, on parla du gouvernement de l'Etat; on murmura contre la foiblesse de l'Empereur à se laisser gouverner par une femme, & à permettre que le second de ses Enfans massacrât son aîné. Enfin on sortit bons amis, & on promit de se revoir souvent au même lieu. Seulement l'Empereur demanda à l'Artisan de quel métier il étoit? où il logeoit? & quel nom il avoit? Je m'appelle

pelle *Secander*, dit-il, je suis Tisseran de ma profession, & mon logis est dans un quartier de la Ville qu'il désigna. Camarade, dit l'Empereur, j'irai demain dîner avec toi, nous renouvellerons connoissance, & nous nous jurerons une amitié durable. Les deux Buveurs sortirent contens l'un de l'autre, & chacun de son côté attendit le lendemain avec impatience. Quelques heures après le lever du Soleil, environ vers le tems du dîner des Artisans, l'Empereur sortit du Palais avec le plus magnifique cortége, où il eut paru dans Lahor. Il étoit environné de toute sa garde; précedé de vingt Elephans de guerre, avec leurs harnois magnifiques de velour cramoisi, ornez de grandes plaques d'or. Jehan-Guir, lui même, étoit monté sur son Elephan de parade, assis sur un Trône tout brillant de piereries; & en cet équipage, il ordonna qu'on le conduisît au quartier des Tisserans. La Cavalerie & les Elephans passerent devant la boutique de Secander. Mais lui attentif au régal qu'il devoit faire à son ami, ne sortit pas même pour voir la pompe Royale. Tandis que tout le Peuple étoit aux portes des maisons, ou répandu dans les ruës, un Soldat de la suite du Roi demanda le logis de Secander. Le Tisseran qui s'entendit nommer vint à sa boutique, tenant à la main un pilon dont il venoit de broïer du ris. Je suis Secander, dit-il, & vous auriez peine à trouver ailleurs de meilleure toile dans tout Lahor. Vous êtes de plus un bon vivant, dit le Soldat, c'est pour cela que l'Empereur vient dîner

chez

chez vous, comme il vous le promit hier. Secander ne pût douter que c'étoit avec l'Empereur, qu'il avoit bû la veille. Mais comme sa conscience lui reprochoit les Discours séditieux qu'il avoit tenus à Jehan-Guir pendant la débauche, le pauvre homme se crût perdu. Cependant l'Empereur s'approchoit; & aussi-tôt que Secander l'eût reconnu, plut au Ciel, s'écria-t'il, que ceux qui se fient aux yvrognes, eussent de ce pilon par la tête! Le Roi entendit le discours du Tisseran, & se prit à rire. Il goûta du vin du bon homme, & lui donna des Emplois assez considérables à la Cour pour se passer de son métier.

Afin de joüir plus en repos des plaisirs de la Paix, Jehan-Guir alloit souvent passer l'Eté dans le Roïaume de Cachemire. C'est le Païs le plus Septentrional des Etats du Mogol. Il est situé au pied du Mont Caucase. Cachemire n'est, à vrai dire, qu'une grande vallée environnée de Montagnes. Quelques-uns assurent que le Fleuve Indus y prend sa source. C'est une erreur qui n'est suivie d'aucun Géographe. Il est vrai qu'un grand nombre de petites Riviéres sort de Cachemire & vient se jetter dans l'Indus. Par là ce Fleuve extrémement grossi devient navigable, & après avoir donné la fécondité & porté l'abondance à de vastes Païs, il va se jetter dans l'Ocean.

Le Roïaume de Cachemire passe pour le Paradis terrestre des Indes. Aussi n'y a-t'il guéres de Païs au monde où l'air soit plus temperé, plus sain, & où l'on trouve plus en abondance toutes les délices de la vie. Quand on

Amadabat Capitale du Gouvernement, dont Sultan Chorròm s'étoit comme ufurpé la Souveraincté. Il en fit rompre les portes par des Elephans, & s'empara de la Ville. Les trésors du Sultan Chorròm furent pillez, son Trône d'Or fut brisé, & les Diamans dont il étoit orné furent distribuez aux Officiers. L'Armée Impériale prit quelques jours de repos, & sortit en Campagne pour faire tête à Abdul-Cham qui conduisoit contre Bolaqui les restes du débris de Chorròm. Déja les deux Armées étoient en présence; déja le signal du Combat étoit donné, lors qu'une terreur subite se répandit dans l'Armée d'Abdul-Cham. Toute son Infanterie fut taillée en piéces par les Soldats de Bolaqui. Les Païsans de la Contrée massacrérent la plus grande partie de la Cavalerie, que la peur avoit dispersée sans ordre dans toutes les Bourgades. Pour Abdul-Cham, il ne se sauva qu'à peine, par un tems de pluye, dans Suratte, d'où il se retira bien vîte à Brampour, auprès du Sultan Chorròm.

Jehan-Guir de son côté songeoit à poursuivre son Fils Rebelle, & à le forcer dans ses Montagnes. Sultan Perviz & Mahobet-Cham eurent ordre de lui livrer Bataille, & de l'amener mort ou vif à son Pere. Le fier Chorròm ne se découragea pas. Ayant rassemblé une Armée capable de résister à celle de son Frére, il fit tête au parti de l'Empereur. Les Rebelles eurent d'abord quelque avantage en de legéres escarmouches; & la confiance que leur donnérent de petites victoires, leur en fit perdre une grande. Les

Trou-

Troupes de Chorròm furent battuës dans une action générale. Alors le malheureux Prince abandonné des siens, se vit obligé de prendre la fuite, de mettre le fleuve Nerbda entre lui & le Vainqueur, & de se retirer à Brampour.

Il lui restoit encore après sa déroute les deux principaux Officiers de son Armée, & ses deux favoris. C'étoient Cham-Canna, & Abdul-Cham. Le premier avoit toûjours été attaché à la fortune de son Maître; & de tout tems il avoit eu le soin de ses affaires, & la conduite de ses Armées, sans partager le ministére avec un autre. Le second s'étoit donné au Sultan Chorròm depuis le commencement de la guerre, & commençoit à prendre l'ascendant sur l'esprit du Prince. Ces deux Compétiteurs, que la faveur de Chorròm avoit rendu rivaux, étoient toûjours d'un avis different dans le Conseil. Cham Canna penchoit ordinairement du côté de la Paix, & croïoit que le plus sûr parti étoit d'attendrir le cœur du Pere en faveur de son fils. Abdul-Cham qui craignoit un retour fâcheux après sa trahison, opinoit à continuer la guerre, & à risquer tout pour s'assurer l'Empire. Cette dissention des deux Ministres fit tort au Sultan Chorròm. Cham-Canna prit la résolution de trahir un Prince qui commençoit à le négliger. Sous prétexte donc de ménager une Paix entre les deux freres, se retira vers le Sultan Perviz, & il découvrit au Chef de l'Armée Impériale, le pitoïable état où son Maître étoit réduit. Il conseilla même à Perviz, & à

Mahobet-Cham de faire provision de batteaux pour passer le Fleuve. Il assûra de plus qu'on trouveroit le Prince abandonné, sans Armée & sans provisions. D'autre part Abdul-Cham qui se doutoit de la trahison de son rival, persuada au Sultan Chorrôm de quitter Brampour, & d'aller chercher un azile dans les Etats du Melek-Ambar, son ancien ami. Le conseil d'Abdul-Cham fut salutaire à Chorrôm. Peu d'heures après son départ de Brampour, Sultan Perviz y parut après avoir passé la Riviére; mais n'y trouvant plus son rival, il commença, par le conseil du sage Mahobet Cham, à soupçonner la bonne foi de Cham-Canna, & à le faire observer. Ce fut là le commencement des dissentions entre Cham-Canna & Mahobet-Cham, qui penserent coûter la vie au plus grand Ministre, & au plus grand Capitaine qu'aïent eu les Empereurs Mogols.

La victoire du Sultan Perviz, & la fuite de Chorrôm furent aussi agréables à Jehan-Guir, qu'il fut inquieté des nouvelles qu'il reçût des Païs du Nord. Les Tartares Usbeks étoient sortis de leurs limites, & s'étoient répandus dans le Cabulestan, avec trentre mille Chevaux. Ils y avoient fait du ravage, & songeoient à former le siége de Cabul. Cette Ville Capitale d'un beau Roïaume seroit devenuë la poïe des Tartares, si Zaëd-Cham, fils de Mahobet-Cham, n'étoit accouru au secours de Cabul, & n'avoit contraint l'Ennemi, affoibli par ses pertes, de se contenir dans ses anciennes barriéres. Ainsi la gloire de Mahobet-Cham

croit-

croiſſoit tous les jours par les ſervices que lui, & ſes enfans rendoient à l'Empire. Jehan-Guir ſe ſervit de cette intervale de tranquillité pour aller paſſer l'Eté à Cachemire.

L'éloignement de l'Empereur fournit au Sultan Chorròm une occaſion favorable de ſe remettre en mouvement, & de recommencer une guerre qu'il étoit de ſon interêt d'entretenir juſqu'à la mort de ſon Pere. Il entra donc avec une Armée dans le Roïaume de Bengale. Après avoir ravagé toutes les places de cette riche Contrée, paſſé le Gange, défait dans un combat Ibrahim-Cham Gouverneur du Roïaume de Bengale ſous le Sultan Perviz, il prend ſa route vers Patna pour y ſurprendre ſon frere. Mais ce Prince étoit encore à Brampour, d'où il ſe hâta de partir pour aller défendre ſes Provinces. Chorròm n'eut pas plûtôt appris l'arrivée de Perviz à Bengale, qu'il ſe défia de ſes forces. La valeur de Mahobet-Cham qui commandoit l'Armée ſous le Sultan ſon frere, augmentoit encore ſa terreur. Il eſſaïa donc d'emploïer l'artifice, & de ſemer la diſcorde dans l'Armée de l'Empereur. Il écrivit des lettres à Cham-Canna qu'il fit intercepter. Elles ſuppoſoient une intelligence, qui n'étoit pas, entre lui & Cham-Canna. Mahobet-Cham donna dans le piége, & jugea qu'il falloit envoïer les enfans du traître, priſonniers dans la Citadelle d'Agra. Pour Cham-Canna il le fit garder étroitement.

Cependant l'Armée Impériale avançoit

 toû-

toûjours vers Patna, & déja elle avoit passé le Gange. Chorrôm s'étoit retranché derriére le Canal de Thonez, qui n'est qu'un écoulement du fleuve, & attendoit son Frere faisant bonne contenance. Enfin, le Sultan Perviz parut sur les bords du Canal, & s'y campa. On ne combattit guéres pendant les premiers jours qu'avec la grosse artillerie, disposée de part & d'autre sur le rivage. Il faut avoüer que l'Armée de l'Empereur souffrit beaucoup du Canon des Rebelles, que le Sultan Chorrôm avoit eu le tems de disposer à son avantage. Toute la difficulté étoit de passer le Canal, & de livrer bataille à un Ennemi retranché sur l'autre rive. Le bonheur fit trouver à Mahobet-Cham un passage pour joindre les Rebelles. Lors qu'il parcouroit les bords du Canal, il apperçut un Païsan, qui le passoit à gué à quelques lieuës du Camp des Ennemis. Il remarqua l'endroit, & pendant la nuit il fit traverser sans bruit le Canal à toutes ses Troupes, & dès le point du jour il se trouva à portée de combattre l'Ennemi. Jamais bataille ne fut plus sanglante aux Indes, & jamais la valeur & l'expérience des Chefs ne parurent avec plus d'éclat. Les Elephans qui faisoient l'avant-garde de l'Armée du Sultan Chorrôm, entrerent avec furie dans les rangs de l'Armée Impériale. Elle en fut ébranlée. Mais comme les Conducteurs des Elephans ne furent pas soûtenus, les Troupes de Perviz eurent le tems de se rallier. Enfin, après un grand carnage de part & d'autre, le Sultan Chorrôm fut obligé

obligé de fuir avec trois mille hommes seulement. La déroute du Prince vint principalement de la lâcheté & de la trahison d'Abdul-Cham, qui abandonna les Elephans sans secours au fort de la mêlée. On le soupçonna dès-lors d'avoir intelligence avec Mahobet-Cham, qui l'avoit assûré de le remettre en grace auprès de l'Empereur. Quoi qu'il en soit, la Bataille d'Alabassen ; car c'est ainsi qu'on l'appella, fut une des plus mémorables qui se soit donnée aux Indes. Elle fut l'origine de tous les chagrins dont la vieilesse du sage & du généreux Mahobet-Cham fut traversée.

Tandis que l'Empereur triomphoit à Bengale, la Sultanne Nur-Jaham commençoit à réfléchir, que la guerre contre le Sultan Chorròm, poussée avec tant de vigueur par Sultan Perviz, & par Mahobet-Cham, étoit contraire aux interêts de sa famille. Elle considera qu'après tout, le Prince rebelle avoit épousé sa niéce ; que d'abandonner Chorròm à son mauvais sort, c'étoit établir Perviz sur le Trône ; que les grandes obligations que ce Prince avoit à Mahobet-Cham rendroient ce Ministre tout puissant dans l'Empire, & qu'elle étoit perduë, elle & les siens, si le parti du Sultan Perviz venoit à prévaloir. Dans ces vûës, elle obtint de Jehan-Guir, qu'on fit venir à la Cour Cham-Canna, l'ennemi déclaré de Mahobet-Cham, sous prétexte de rendre compte de sa conduite. Le Prisonnier parut en la présence de l'Empereur, avec toute la confiance que lui donnoit la protection de la

Sultanne. Il exagera l'ambition & la cruauté de Mahobet-Cham ; il étalla les services qu'il avoit rendus à l'Empire, en quittant le parti de Chorròm son ancien maître. Il ajoûta que la récompense de sa fidélité pour l'Etat, étoit de demeurer captif dans le Camp de Perviz, & de voir ses enfans injustement emprisonnez dans la Citadelle d'Agra. Il fit entendre que l'Empereur lui-même avoit tout à craindre des victoires de Perviz, & de l'ambition de Mahobet-Cham ; que l'un & l'autre ne faisoit la guerre que pour leurs interêts, & que le devoir avoit moins de part à leurs victoires, qu'une secrette impatience de régner seuls. Après tout, le Sultan Chorròm est vôtre fils, Seigneur, ajoûta-t-il, & sa desobéïssance passée est moins l'effet d'un mauvais cœur, que de la nécessité indispensable d'arracher sa vie à la fureur d'un Frere jaloux, & d'un Ministre ambitieux.

Ce discours, qui renfermoit quelqu'apparence de vérité, soûtenu des entretiens secrets de Nur Jaham qui sans cesse aigrissoit l'esprit de l'Empereur contre Mahobet-Cham, fit qu'on révoqua le Général, & qu'on lui ordonna de venir à Lahor sans retardement & sans suite. Perviz n'eut pas de peine à laisser partir Mahobet-Cham. L'artificieux Cham-Canna avoit eu soin de jetter de la jalousie entre ces deux Chefs de l'Armée Imperiale. Perviz étoit persuadé que la gloire de ses victoires n'étoit que trop partagée entre Mahobet-Cham & lui. Ainsi ce grand Capitaine se vit tout à coup abandonné

né de l'Empereur, du Sultan Perviz; & livré à la passion de Nur Jaham son ennemie, d'Asaph-Cham son Compétiteur, & de son accusateur Cham-Canna. Dans cette extrémité, ce grand Homme prit le parti le plus sage, c'étoit celui d'obéir. Il s'avança donc à petites journées vers la Cour, & lorsqu'il fut à Brampour, il reçut un nouvel ordre de se hâter. Tant d'empressement du côté de l'Empereur donna à l'accusé de justes soupçons qu'on en vouloit à sa vie. Ainsi prenant son chemin du côté de Ratampour, ville dont l'Empereur lui avoit donné la propriété; il y demeura sous prétexte d'y finir des affaires pour le bien de l'Etat. Le retardement du Général fut un prétexte à la Cour de le condamner sans l'entendre, & de l'envoyer dans un honnête exil. On lui ordonna de retourner à Bengale en qualité de sous-Gouverneur, sous le Sultan Perviz qui eut ordre de l'observer. Ce ne fut point sans dépit que Mahobet-Cham apprit la nouvelle de sa disgrace. Il écrivit à l'Empereur des lettres de justification; mais comme on n'écoutoit point ses remontrances, il s'oublia pour la premiére fois. Il écrivit donc à l'Empereur avec fierté, qu'il avoit trouvé le moyen de faire entendre ses raisons, & qu'il iroit bien-tôt en personne confondre à Lahor ses Calomniateurs. Les menaces d'un si grand Capitaine firent trembler la Cour. Nur-Jaham seule n'en fut point étonnée. Au lieu de faire rester l'Empereur à Agra, où il auroit été en sureté, elle lui persuada de faire un voyage à Cabul. Résolution hardie,

& qui pensa devenir fatale à toute la Maison Impériale.

Tandis que la Cour étoit en marche, Mahobet-Cham avoit rassemblé autour de lui quelques-uns de ces braves Officiers, qui sous sa conduite, depuis long-tems, avoient appris à vaincre. Cinq mille Rageputtes les plus intrépides des Indes, s'étoient rangez du parti d'un Chef, que la victoire avoit toûjours suivi. Avec ce petit corps d'Armée, composé de gens résolus & aguerris, Mahobet-Cham forma le dessein d'aller attaquer l'Empereur dans sa marche, de s'en rendre encore une fois le maître, & de lui faire entendre ses raisons. Le dessein de ce grand Capitaine réüssit comme il l'avoit projetté, & s'il n'en tira pas tout l'avantage qu'il pouvoit, ce ne fut que par un excès de générosité, & de respect pour son Maître. En effet Mahobet-Cham surprit l'Empereur, lors que son Armée étoit occupée à passer la Riviére de Tziunab. Déja la meilleure partie des Troupes qui lui servoient d'escorte, avoit été transportée à l'autre rive dans des batteaux avant le lever du Soleil. l'Empereur reposoit encore dans sa tente dressée sur les bords de Fleuve, lors que Mahobet Cham vint à l'impourvû environner le camp du Roi. A la premiére nouvelle de son arrivé, toute la Cour fut dans la consternation. Les plus braves étoient au de-là de la Riviére. Les Soldats de la garde prirent l'épouvante & la fuite; ainsi presque sans verser de sang, l'Empereur, la Sultanne, le Sultan Bolaqui, le Sultan Schérir, aussi bien qu'Asaph-Cham,

Cham, & Cham Canna tombérent entre les mains du généreux Mahobet-Cham.

On ne peut croire quel changement la détention de toute la Cour fit dans l'Empire. Agra prit ouvertement le parti du nouveau Vainqueur, & livra sa Citadele à un des amis de Mahobet-Cham. Pour peu que ce généreux Chef eût voulu mal user de la victoire, & attenter sur la liberté de Jehan-Guir, qu'il tenoit en sa puissance, il auroit pû faire un Empereur de sa main, & choisir quelqu'un des Fils ou des petits Fils des Mogols, pour le mettre sur le Trône. Le fond de vénération qu'il eût toûjours pour son Maître, lui fit user de modération à son égard. Il se contenta de servir d'escorte à l'Empereur, qu'il tenoit comme en captivité, & de le conduire à Cabul. Du reste il lui laissa toute la liberté qu'il eût eu, s'il avoit été escorté par des Officiers de son choix. Il n'usa pas de la même defference à l'égard de tous les autres Princes & des Seigneurs de la Cour. Il envoya les Sultans Bolaqui & Schériar prisonniers dans la Citadelle d'Agra. Il chargea de chaînes Asaph-Cham & Cham-Canna, & les fit conduire sous ses yeux par une escorte de ses braves Rageputtes. Pour la Sultanne il eût la complaisance de lui laisser la même liberté qu'à l'Empereur. Cette modération pensa lui coûter cher. Nur-Jaham desesperée de se voir entre les mains de son Ennemi, & craignant toûjours que Mahobet-Cham ne prit le dessus dans l'esprit de l'Empereur, à qui ce grand Homme faisoit réguliérement sa Cour, trouva le moyen de le surprendre à

 son

ſon tour, par les Troupes qui accompagnoient d'abord l'Empereur, & qui s'étoient débandées à l'Arrivée de Mahobet-Cham. Elle fit donc ſçavoir aux Chefs, que l'Armée qui les avoit mis en fuite n'étoit compoſée que de cinq mille hommes; qu'il étoit aiſé de venir délivrer l'Empereur de la captivité où on le retenoit; qu'on pourroit ſurprendre Mahobet-Cham au paſſage d'une Riviére; que de ſa part, elle auroit ſoin de mettre les jours de l'Empereur à couvert pendant l'attaque, & de l'éloigner de ſon eſcorte ſous prétexte d'une chaſſe. Ce que la Sultanne avoit projetté s'éxécuta avec aſſez de diligence. Plus de cinquante mille hommes, raſſemblez de toutes les Provinces Voiſines, ſe mirent en embuſcade ſur les bords d'une Riviére, & y attendirent l'arrivée de Mahobet-Cham. Ce ſage Général averti des embuches qu'on lui dreſſoit, prit ſon parti, & jugea à propos d'abandonner la Sultanne & l'Empereur à leur ancienne garde, de retourner ſur ſes pas, & d'emmener avec lui Aſaph-Cham & Cham-Canna. Il reprit donc la route d'Agra, & laiſſa l'Empereur continuër ſon voyage de Cabul. Cependant la Sultanne, qui malgré le recouvrement de ſa liberté, ne pouvoit ſouffrir qu'on lui eût enlevé ſon Frére, fit donner des ordres aux Gouverneurs des Provinces voiſines, d'arrêter Mahobet-Cham dans ſa marche, & de retirer Aſaph-Cham de ſes mains. La généroſité de Mahobet prévint les ſouhaits de la Reine. Il renvoya Aſaph-Cham à la Sultanne, après lui avoir fait jurer ſur l'Alcoran, qu'il ne ſeroit point ingrat

ingrat de la vie & de la liberté qu'on lui rendoit. L'impérieuse Reine, à la vûë de son Frere, ne pût retenir son indignation. Vous êtes un lâche, lui dit-elle, d'avoir pris des engagemens avec le plus cruel de mes Ennemis. Du moins deviez-vous attendre, ou que j'eusse procuré vôtre délivrance, ou que vôtre mort eût comblé les iniquitez d'un perfide.

Pendant que l'Empereur continuoit sa route vers Cabul, & Mahobet-Cham vers Agra; Sultan Chorròm qui s'étoit réfugié après ses pertes dans le Royaume de Decan, sortit de sa retraite & parut en Campagne. Sa marche jetta la terreur parmi les Troupes de l'Empereur, qui n'étoient plus rassurées par l'expérience de Mahobet-Cham. On disoit que des Rajas suivis de leurs Rageputtes s'étoient rangez du parti des Rebelles. En effet, Sultan Chorròm s'avança vers Tatta pour en faire le Siége. Il fut chassé de devant la Place par les sorties du Gouverneur, & obligé de se retirer à Backar. Certainement si le Sultan Chorròm ne fut pas heureux dans les Guerres qu'il fit contre son Frere, depuis la révocation de Mahobet-Chám, du moins le Sultan Perviz n'eut plus la gloire de vaincre toûjours le Sultan Chorròm. Ce Prince éprouva qu'il vaut mieux encore partager la gloire des victoires avec un autre, que de cesser d'en acquérir.

L'Empereur cependant étoit retourné de Cabul à Lahor. Le premier soin de la Sultanne fut de se venger de Mahobet-Cham,

dont elle avoit reçû de si sanglans affrons dans le voyage de Cabul. Elle apprit qu'un Convoi d'argent venoit de Bengale à Mahobet-Cham; elle le fit surprendre & conduire à Lahor. Nur-Jaham mit ensuite Cham-Canna, à qui Mahobet-Cham avoit eu la générosité de rendre la liberté, à la tête d'une Armée dont ce lâche prit la conduite, pour perdre son Bien facteur. Ce fut alors que Mahobet-Cham se trouva dans un abandon plus grand que jamais. Son Fils qui lui avoit été fidéle jusques-là, prit le parti de la Cour contre son Pere. Le reste des Troupes, qui l'avoient suivi si constamment, pillerent ses trésors, ravagérent ses terres, & se remirent sous l'obéïssance de l'Empereur. Pour comble de malheur, Mahobet apprit que Sultan Perviz, qui avoit changé une seconde fois à son égard, étoit mort à Brampour de maladie. D'ailleurs les Sultans Bolaqui & Schériar, que Mahobet-Cham n'avoit fait emprisonner à Agra, que pour faire respecter sa vie, en faisant craindre à la Sultanne, de voir périr avec lui un Fils, & un petit Fils de l'Empereur, étoient sortis de captivité, pleins de rage contre celui qui en avoit été l'Auteur. Ainsi dans cette désertion universelle, Mahobet ne trouva plus qu'une ressource. Ce fut de se retirer chez Rana, un des principaux Rajas de l'Empire, & de négocier delà avec le Sultan Chorrom. Il écrivit donc à ce Prince que s'il vouloit cesser de porter les armes contre son Pere, il lui offroit son bras & ses services. Que Jehan-Guir étoit déja vieux & infirme, & qu'après la mort de l'Empereur,

reur, la Couronne ne pouvoit manquer de lui être disputée par Sultan Bolaqui; qu'alors il n'auroit peut-être pas à se repentir d'avoir engagé dans son parti un vieux Général, auquel une longue expérience avoit donné du crédit parmi les Troupes. Qu'après avoir consulté la raison & l'équité, il lui paroissoit, que ses prétentions sur le Trône étoient légitimes; mais qu'il étoit inique de les faire valoir, avant que la mort eût disposé de l'Empereur son Pere; qu'il se consacreroit volontiers à ses intérêts, pourvû qu'en prenant son parti, il ne fut pas obligé de porter les armes contre son Souverain.

La proposition de Mahobet-Cham, parut raisonnable au Sultan Chorròm. Il étoit las de guerres & de mauvais succès, & il espéroit que secondé par Mahobet, il emporteroit aisément la Couronne sur ses Compétiteurs. Cependant comme il ne faisoit rien sans le conseil d'Asaph-Cham, il consulta son Beau-Pere sur les offres de Mahobet. Le sentiment du Ministre fut qu'il étoit également utile au dessein de Chorròm, de faire la Paix avec l'Empereur, & d'engager Mahobet-Cham à son service. Ainsi, par la sage conduite du Général, toûjours fidéle, même dans sa disgrace, tout l'Empire fut en Paix. La tranquillité publique, ouvrage de Mahobet-Cham, fut l'unique vengéance qu'il tira de son Souverain qui le persécutoit.

L'Empereur ne songea plus qu'à joüir du repos. Comme il étoit infirme, il se fit transporter à Cachemire, où l'air est bien plus sain que dans les Indes. L'impatience si naturel-

le aux vieillards & aux malades, lui fit bientôt quitter une demeure si agréable pour retourner en son Palais de Lahor. Les fatigues du voyage ayant augmenté la maladie de Jehan-Guir, il mourut à Bimber en l'an 1627. Ce fut un Prince d'un naturel facile, & qui donna toûjours trop d'empire sur son esprit à la Sultane, & à ses Ministres. Delà les révoltes de ses Enfans, & de ses Généraux. On peut dire qu'il aima plus le plaisir que la gloire; mais il est vrai qu'il aimoit la justice encore plus que le plaisir. Il la rendoit à ses Sujets avec une exactitude & un désinteressement qu'on n'avoit point encore vû dans les Indes, pas même du tems d'Akebar. Il protegeoit les Arts, & il se connoissoit en peinture.

Aussi de son tems on trouvoit aux Indes des Peintres du Païs, qui copioient nos plus beaux Tableaux d'Europe, avec une fidélité à faire méconnoître l'original. Il avoit du goût pour les sciences d'Europe, & ce fut peut-être là ce qui l'affectionna aux Jesuites. Il leur fit bâtir une Eglise, & une Maison à Lahor. Ce Prince qui sur la fin de ses jours, fut persuadé de la vérité de nos Mistéres, ne trouva point d'autre obstacle à sa conversion, que la crainte d'une révolution dans son Empire. Car pour la pluralité des Femmes, qui attache tous les autres Mahometans à leur Secte, elle n'auroit point été un obstacle au salut de Jehan-Guir. Depuis long-tems, il s'étoit asservi à la seule Nur-Jaham.

Après la mort de l'Empereur, tout l'Empire se trouva partagé en trois factions diffé-

ren-

sentes. La Sultanne se déclara pour Schériar l'Epoux de sa Fille. Bolaqui avoit pour lui l'Armée Impériale & toute la garde du Palais; mais les deux Ministres, Asaph-Cham, & Mahobet-Cham, s'étoient déclarez en faveur du Sultan Chorròm. La Sultanne n'eût le crédit de faire reconnoître Schériar Empereur, que dans l'étenduë du Serrail. Bolaqui fut proclamé Empereur par l'Armée. Mais le parti de Schériar qui se terminoit à des Femmes & à des Eunuques, devint bien-tôt le plus foible. Bolaqui s'assura de Nur-Jaham & de son gendre. On retint l'une dans une étroite prison, & on fit perdre les yeux à l'autre, en y appliquant un fer chaud.

Bolaqui qui croyoit ne travailler que pour soi, applanissoit par ses cruautez les chemins du Trône au Sultan Chorròm son Oncle. En effet une intrigue conduite par Mahobet-Cham, soûtenuë par Asaph-Cham, le mit en possession de la Couronne sans répandre de sang. Aussi-tôt que Bolaqui se fut assis sur le Trône de son grand Pere à la faveur de l'Armée, il députa un des principaux Omhras de sa Cour vers son Oncle. L'Envoyé avoit ordre d'exiger du Sultan Chorròm le tribut ordinaire, & de l'engager à reconnoître la Souveraineté de Bolaqui. Il devoit même menacer, s'il trouvoit dans le Prince un esprit de révolte. Le Député n'eût pas besoin d'employer les menaces, ou la voye de la négociation, pour arracher à Chorròm la soûmission qu'il en prétendoit tirer. Il trouva le Sultan dans un état à faire pitié. Il vomissoit le sang à gros boüillons. Ce spectacle attendrit

drit le Député, qui dépêcha incontinent un Courier à Bolaqui, pour lui donner avis de l'extrémité où son Oncle étoit réduit. Cependant la maladie du Sultan Chorròm n'étoit qu'une feinte, & le sang qu'il vomissoit, étoit du sang de Chévre, dont il s'étoit rempli la bouche à l'arrivée de l'Omhra.

Le bruit de la maladie du Sultan, fut bientôt suivi d'une nouvelle encore moins vraye. On publia par tout que Chorròm étoit mort. En effet il disparut tout à coup. Et Mahobet-Cham seul, avec quelques autres Officiers les plus attachez au Prince, eurent le secret de l'intrigue. On fit dans la Cour du Sultan toutes les démonstrations du plus grand deüil. Mahobet-Cham sur tout parut inconsolable. Enfin le Député de Bolaquï y fut trompé. Il donna des nouvelles comme certaines de la mort du Sultan Chorròm. On l'engagea même à demander au nouvel Empereur, la permission de faire porter le corps du Sultan défunt dans le Sepulchre de ses Peres. Bolaqui accorda avec joye tous les honneurs de la sépulture à un Prince de son sang, dont la mort, à ce qu'il croyoit, l'avoit délivré si à propos. On prépare donc le Convoi avec toute la magnificence dûë au premier Prince du sang Mogol. Le cercuëil vuide étoit conduit par plus de mille hommes choisis d'entre les principaux Officiers du mort. Mahobet-Cham étoit à leur tête. Chorròm suivoit lui-même ses propres funerailles en habit deguisé. On avoit disposé par intervales sur la marche, des Escadrons de Rageputtes qui grossissoient la pompe funebre comme par honneur, & qui

qui la ſuivirent juſqu'à Agra. D'un autre part, Aſaph-Cham qui n'ignoroit pas l'intrigue, perſuada au jeune Empereur, qu'il étoit de la bienſéance de ſortir au devant du Convoi de ſon Oncle, & de conduire juſqu'au Sepulchre un Prince, dont il n'avoit plus rien à craindre. L'artifice réüſſit. Bolaqui ſortit aſſez mal accompagné hors des portes d'Agra en habit de deüil, & dans l'équipage d'un Prince qui va rendre les derniers devoirs à un Parent. Il fut étonné lorſqu'il apperçût une ſi nombreuſe eſcorte à la ſuite d'un mort. Il ſoupçonna le ſtratagéme, & rebrouſſant chemin, il ſe déroba à la cruauté d'un Rival, qui lui auroit arraché la vie. On ignora long tems le lieu de ſa retraite, & l'on ſçût enfin qu'il s'étoit réfugié en Perſe. Cependant les trompettes ſonnerent. Sultan Chorròm fut proclamé Empereur, & le chariot de deüil étant changé en un Char de triomphe, Chorròm entra dans la Citadelle d'Agra aux acclamations du Peuple & de l'Armée, qui tourna en un inſtant toute ſon affection vers le nouveau Monarque. Ce fut alors que ce Prince prit le nom de Cha-Jaham, c'eſt-à-dire, de *Roi du Monde*; titre qu'il retint toûjours depuis ſur le Trône, où il monta par la ſageſſe de Mahobet-Cham. C'eſt là le dernier Exploit de ce grand Miniſtre, & de ce fameux Général; qui après avoir mis la Couronne ſur la tête de ſon Maître, ſe retira ſur les terres de ſon département, pour y finir dans le repos une vie ſi agitée, & ſi glorieuſe. Pour le Sultan Schériar, il étoit enfermé depuis

puis trois mois dans un appartement du Palais avec deux de ses Fils. Cha-Jaham en fit murer la porte, & les laissa mourir tous trois de faim. Cet appartement n'a point encore été débouché jusqu'à present. On croit dans le Serrail y entendre encore aujourd'hui certains gemissemens, qui n'ont de vérité que dans l'imagination des Femmes.

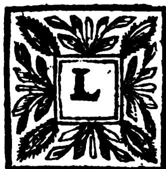
Fin du Régne de Jehan-Guir.





HISTOIRE GENERALE DU MOGOL.

Cha-Jaham.



L'Etat où se trouva l'Empire au tems que Cha-Jaham en prit possession, étoit le plus florissant où il eût été sous l'administration des Empereurs Mogols. Le nombre des Provinces que les Prédecesseurs de Cha-Jaham avoient mis sous leur domination, composoit un des plus grands Empires du monde. Depuis Candahar, qui venoit d'être conquis nouvellement par les Perses, tout le Païs qui s'étend jusqu'au Gange, étoit soûmis à la Puissance Mogole.

Les

Les richesses de l'Empereur étoient immenses, & certes le dénombrement nous en paroîtroit incroyable, si un * Voyageur François, dont la sincérité n'est point suspecte, n'en avoit rendu un compte exact à l'un de nos plus † grands Ministres. Cependant, il faut avouër que le Gouvernement des Empereurs Mogols, quelque absolu qu'il fût, étoit sujet à de grands inconveniens. Il ne paroissoit pas encore, au tems que Cha-Jaham s'en rendit Maître, assez bien affermi, pour pouvoir tenir long-tems contre les attaques du dehors, & contre les révolutions du dedans.

* M. Bernier.

† M. Colbert.

Les Fils des Empereurs, qui d'ordinaire sont en grand nombre, à cause de la pluralité des femmes, se font presque toûjours la guerre entr'eux, & le plus fort, ou le plus artificieux ne songe presque qu'à envahir les Etats de son Pere, sans attendre que la mort l'en ait dépoüillé. De ces dissentions, naissent souvent la partialité des grands Officiers de l'Empire, le ravage des Provinces, & l'oppression des Peuples. Ces guerres ont encore un autre prétexte dans la tirannie de la Cour. Comme les Mogols gouvernent leurs Etats avec un Despotisme entier, les Rajas, qui se regardent aussi comme autant de petits Souverains dans leur District, ne portent qu'impatiemment un joug, qu'ils imposent eux-mêmes à leurs Sujets. Ainsi presque toûjours mécontents de l'Empereur & de ses Ministres, ils embrassent aisément les partis qui se forment contre la Cour. Aussi lors que l'incendie a

pris

pris à quelque endroit du Royaume, il est bien difficile de l'éteindre. Le Païs de ces Rajas, qui ne se regardent que comme Tributaires de l'Empire, est presque par tout environné de Montagnes inaccessibles & de vastes Forêts; car les Mogols ont asservi tous les Princes Indiens dont les Etats étoient d'un plus facile accès. Ces Rajas tributaires, dont le Domaine est enclavé dans les Terres de l'Empire, donnent volontiers retraite aux Mécontens, les assistent d'armes & de Soldats, & sortent eux-mêmes de leurs Forêts pour se répandre dans les Contrées soûmises à l'Empereur. Ils y exercent des hostilitez sur ses Sujets, ils y troublent le Commerce, & pillent les Caravannes des Marchands.

La diversité des Religions est encore une autre source d'inimitiez, & par conséquent de dissentions, entre les Peuples qui obéïssent au Mogol. Ce fut pour cela sans doute qu'Akebar & Jehan-Guir formérent le dessein de ne composer qu'une seule Religion, de toutes celles qui régnent dans l'Indoustan. Ils éprouvérent qu'il est plus difficile d'usurper l'Empire sur l'esprit des Peuples & sur les préjugez de leur enfance, que de prendre la Souveraineté sur leurs biens & sur leur vie.

Dans la situation où l'Empire des Mogols se trouvoit lors que Cha-Jaham commença de régner, il est croyable qu'il seroit devenu la proye de ses Voisins, s'il avoit été attaqué. Mais du côté de l'Occident, la Perse étoit gouvernée par un Prince imbécile,

bécile, traînant une vie molle dans l'ombre de son Serrail. Au Septentrion, les Tartares, ces Peuples belliqueux, n'étoient plus en état de faire des courses, & des Conquêtes. Les immenses Colónies qui étoient sorties de la Tartarie, pour établir les quatre plus grands Empires de l'Asie, avoient épuisé d'hommes cette Contrée, autrefois la plus peuplée du Monde. Les Mogols n'avoient pas plus à craindre du côté de l'Orient. Les Indiens qui habitent au delà du Gange jusqu'à la Chine, sont, à parler en général, des Peuples sans courage, contens de leurs Païs assez incultes, & incapables d'une grande entreprise. A la vérité, les Portugais & les autres Nations d'Europe, qui s'étoient emparé des meilleurs Ports, sur toute la Côte de l'Indoustan, étoient des Ennemis à craindre du côté du Midi. La desunion, que l'intérêt du Commerce avoit jetté entre les Portugais, les Anglois, & les Hollandois, affoiblissoit les forces des Colonies Chrétiennes.

Cha-Jaham crut donc qu'il pouvoit avec avantage faire la guerre aux Portugais, & exterminer par les armes ces Marchands, autrefois formidables aux Indes, mais devenus méprisables alors par les pertes qu'ils avoient faites, & par les nouvelles Conquêtes des Anglois & des Hollandois. La guerre contre les Portugais fut la premiére expédition que le nouvel Empereur tenta après son élevation. On dit même qu'il y entra du zéle pour la Religion; du moins

il

il est constant que Cha-Jaham témoigna autant d'aversion pour les Chrêtiens, que les deux Rois ses Prédécesseurs avoient eu d'affection pour eux. Le refus que lui avoient fait les Portugais de l'assister, au tems de ses révoltes contre son Pere, l'aigrit de telle sorte contre le Christianisme, qu'il fit vœu de l'exterminer. Ce Prince, après la perte d'une Bataille, s'étoit retiré dans une Place assez bien fortifiée, à quelques lieuës de Daca. Michel Rodriguez, qui commandoit les Troupes Portugaises dans Ougli, rendit visite au jeune Sultan, & tâcha de le consoler dans son affliction. Le Prince attendoit des Portugais quelque chose de plus que des condoléances. Il fit dire au Commandant qu'il eut à l'assister de ses Forces & de son Artillerie. Il l'assura même que s'il montoit jamais sur le Trône, il seroit reconnoissant des services qu'il recevroit de sa Nation. Le généreux Portugais répondit avec fierté, qu'il y auroit de la honte à servir un Rebelle; que de prendre les armes contre son Pere, c'étoit les prendre contre Dieu même. Il fit plus. Rodriguez se joignit au parti du Sultan Perviz. L'Infanterie Portugaise, qui combattit alors sous les ordres de ce Prince, ne fut pas la moindre cause des Victoires qu'il remporta souvent sur son Frere.

On dit encore que la Sultanne Taigé-Mahal, Femme de Cha-Jaham, servit beaucoup à aigrir l'esprit de l'Empereur contre les Chrêtiens en général, & contre les Portugais en particulier. La Sultanne avoit hérité

hérité de Nur-Jaham sa Tante, la haine du Christianisme, & elle se croyoit offensée par les Portugais. Ils avoient donné retraite à deux de ses filles, converties par les Missionnaires à la Religion de Jesus-Christ. La haine de la Sultanne, & le serment que l'Empereur avoit fait autrefois, furent deux puissans motifs qui engagérent le Mogol à tourner ses armes contre les Portugais. On donna donc des ordres à Cassam-Cham de former le Siége d'Ougli. Ce Général usa d'abord d'artifice. Après s'être presenté devant la Place avec toutes les Forces de l'Empire, il menaça Rodriguez d'un saccagement entier, s'il ne lui payoit une somme qu'il marqua. Le Portugais obéït enfin, quoi qu'avec peine. Sa Place étoit dépourvûë de Munitions, & la Garnison n'étoit pas en état de soûtenir un long Siége. A peine les Portugais eurent satisfait aux demandes du Général, qu'ils éprouvérent la perfidie Mahometanne. On fit le Siége de leur Ville, & on la battit avec une furieuse Artillerie; c'est la principale force des Siéges dans l'Indoustan. La résistance des Chrêtiens fut médiocre. Lors que la brêche fut ouverte, la crainte d'un assaut les obligea de se rendre à discrétion. Cassam-Cham, qui les fit tous prisonniers de guerre, envoya environ cinq à six cens Portugais à Agra, & parmi eux des Augustins & des Jesuites. Ce fut sans doute le Ciel irrité contre la Colonie d'Ougli, qui causa son desastre. Par malheur pour elle, le Gange, qui n'est presque jamais à sec, avoit

avoit alors si peu d'eau, que les Barques de transport que les Chrêtiens avoient sur la Riviére, & dans lesquelles on auroit pû échapper à l'Ennemi, ne pûrent sortir du Port. Ils furent donc emmenez à la Capitale. Plusieurs d'entr'eux renoncérent la foi, & embrassérent le Mahométisme pour conserver leurs femmes. On trouve encore aujourd'hui de ces familles Portugaises à Agra, qui ne sont Mahométannes que de nom. Quelques autres perdirent la vie dans les tourmens, & finirent leurs jours par un généreux martyre. Nul n'auroit échappé à la rage de Taigé-Mahal, si elle avoit encore vécu dans le tems que les Prisonniers arrivérent à la Cour. Cette cruelle Sultanne avoit promis à Mahomet de les faire tous hacher par morceaux; mais la Providence délivra les Indes de ce monstre d'ambition & de cruauté. Elle mourut regrettée seulement de l'Empereur, qui devoit le Trône à ses artifices, & à son crédit. Cha Jaham lui fit ériger un Sepulchre dont la magnificence n'a rien d'égal aux Indes. La description en a passé jusqu'en Europe. On l'y a admiré comme un Monument digne de la grandeur, du bon goût, & des prodigieuses richesses du Mogol. Ce fut en vain qu'on tâcha d'obliger les Missionnaires Portugais, pris à Ougli, de renoncer à Jesus-Christ; ils furent fermes dans la foi. Enfin par la faveur d'un Armenien, qui pour lors étoit bien à la Cour, & d'un Venitien fort agréable à l'Empereur, ils furent remis en liberté & renvoyez à Goa.

Les deux Empereurs précédents, s'étoient affectionné chacun à orner sa Ville. Akebar avoit transporté la Cour, de Dely à Agra, & Jehan-Guir d'Agra à Lahor. Cha-Jaham la fit retourner de Lahor à Dely, & rétablit cette ancienne Capitale dans son premier lustre. Il est vrai, que le vieux Dely ne servit que comme de Faux-bourg au nouveau. La Ville qu'on construisit porta le nom de *Cha-Jahanabad*, c'est-à-dire, *la Ville de Cha-Jaham.* Il est incroyable quelle dépense l'Empereur fit à l'ériger & à l'embellir. On dit même qu'il signala la fondation de sa nouvelle Capitale par des cruautez inconnuës jusques-là aux Mahometans, & qu'il emprunta sans doute de la superstition des Indes. Il fit verser le sang de plusieurs Criminels qu'on égorgea dans les fondemens de la Ville. On en traça l'enceinte dans une grande Plaine, sur les bords du Gemna. On y ouvrit onze Portes. Comme la Ville étoit fortifiée de douze Tours, on laissa une entrée au milieu de chaque courtine. La plus grande & la plus magnifique répond à la Citadelle qui sert de Palais à l'Empereur, & de Serrail pour ses femmes. Les murailles en sont construites de bricques avec de grandes chaînes de ces pierres de taille rouges, qui ressemblent à du marbre. Les Bazards, ou les Marchez publics de Dely, sont environnez d'arcades qui supportent une large terrasse. On y voit dans les Boutiques un bel étalage de Marchandises des Indes. Quoi que les Palais des Seigneurs y soient

ſoient beaux, bien bâtis, & ornez de Jardins, les Maiſons des ſimples Bourgeois n'y ſont guéres couvertes que de roſeaux; mais les appartemens en ſont gais & commodes. Le principal ſoin de Cha-Jaham fût de faire planter dans ſon Palais de Dely, deux Jardins d'une magnificence inconcevable. Un Venitien en traça le deſſein, à peu près ſur le pied de ces Vignes magnifiques qui ſervent d'ornement à l'Italie. Comme il étoit difficile d'y faire entrer l'eau du Gemna pour en former des Canaux, on détourna le cours d'une Riviére dont le lit étoit à plus de trente lieuës de Dely. On lui creuſa un nouveau Canal, & on la fit paſſer par les Jardins de l'Empereur. On peupla ces eaux de Poiſſons d'une grandeur prodigieuſe, & on leur attacha, dit on, aux narines des anneaux d'or, ornez chacun d'un Rubis & de deux Diamans.

Ce fut en ce lieu de délices que Cha-Jaham oublia les inclinations guerriéres qu'il avoit eu dans ſa jeuneſſe, pour ſe livrer tout entier à la volupté. La Muſique, la Poëſie, la Danſe, & la Comédie avoient leurs tems marquez, & partageoient preſque toutes les heures de la journée. Nul n'avoit plus de part à la faveur du Prince, qu'un Poëte du Païs, dont l'imagination fertile inventoit ſans ceſſe de nouvelles Fêtes pour le Serrail, & donnoit de la varieté aux plaiſirs de l'Empereur. Les farces les plus boufonnes étoient le plus de ſon goût. Cependant il ne négligeoit pas les ſpectacles

ſanglants des Gladiateurs, qu'il obligeoit de ſe battre en ſa préſence le poignard à la main.

On conſacroit certains jours de la ſemaine à la chaſſe. Celle du Tigre, toute dangereuſe qu'elle eſt, étoit la plus agréable. Dès la veille, les Piqueurs de la Cour portoient dans une Forêt voiſine, des Chévres, des Moutons, & des Chevaux morts, dont l'odeur attiroit les Tigres dans un ſeul endroit. Le lendemain le Roi partoit au lever de l'aurore monté ſur un Elephant, & entroit dans les grandes routes qu'on avoit ménagées dans la Forêt. Au lieu de Chiens on conduiſoit des Taureaux dreſſez à cette ſorte d'exercice. On attachoit à leurs cornes, dans l'endroit où elles ſe joignent au cranne, des lames d'épée aſſez larges & fort pointuës. Ces animaux environnoient de loin un Tigre acharné ſur la voirie qu'on avoit jetté dans la Forêt, & faiſoient un cercle autour de lui. Il s'étreciſſoit à meſure que les Taureaux avançoient; mais auſſi-tôt que le Tigre s'appercevoit de leur approche, il tâchoit de prendre la fuite. Les Taureaux lui préſentoient les cornes, & des Chaſſeurs armez empêchoient la bête d'échapper. Enfin, on venoit juſqu'à l'enfermer dans un cercle étroit que formoient les Taureaux preſſez l'un contre l'autre. C'étoit alors que le Tigre faiſoit des bonds terribles pour ſauter par deſſus la tête des Taureaux; mais les longues épées, qu'on avoit attaché ſur leurs cornes, épouvantoient l'animal, & quelquefois elles le perçoient en l'air. Si d'avanture la bête

essayoit à se couler entre les jambes des Taureaux, ils lui présentoient les cornes pour l'éloigner. Enfin, le Tigre lassé de faire des sauts & de tournoyer autour du cercle, tomboit étourdi au milieu des Taureaux. L'Empereur alors qui du haut de son Elephant avoit eu le plaisir de voir un combat si agréable, perçoit le Tigre d'un coup de fuzil.

Encore si les divertissemens de Cha-Jaham se fussent bornez à ces sortes de chasses, ils auroient passé pour innocens; mais l'Empereur porta la débauche des femmes à un point, où les Mogols, quelques voluptueux qu'ils soient, ne l'avoient point encore portée. Cha-Jaham ne se contenta pas de cette multitude prodigieuse de Reines, de Concubines, & d'Esclaves; (ce sont les trois ordres différens de celles qui habitent le Serrail,) il enlevoit encore les femmes des principaux Officiers de sa Cour, à leurs Maris. Celles de Jafar-Cham, & de Calil-Cham donnérent un grand scandale à l'Empire. Elles alloient tous les jours au Palais contre l'ordinaire des Dames du Païs. Comme l'une avoit son heure marquée au matin & l'autre après midi, les Faquirs qui sont toûjours en grand nombre à l'entrée du Palais, trouverent en cela de la matiére aux médisances les plus malignes.

L'amour des femmes rendit Cha Jaham prodigue dans les dépenses qu'il fit pour elles, & magnifique dans ses appartemens. On dit qu'il fit présent à la femme de Ca-

lil-Cham d'une paire de pantoufles qu'on ne pouvoit assez estimer. Il en railla le Mari dans une Audience publique, & cette raillerie lui coûta cher, comme nous le verrons dans la suite. Ce fut aussi par le même principe que Cha-Jaham fit bâtir & orner cette fameuse Gallerie dont on a tant parlé en Europe, & que je ne décris ici que sur le raport de ceux qui l'ont vûë. Elle n'est ni fort longue, ni fort large, ni fort élevée; mais les richesses qu'elle contient surpassent tout ce que nous voyons en Europe. On ne l'a percée que d'un côté, & les fenêtres n'en sont ni grandes, ni fort arrangées. La muraille opposée aux fenêtres, est parée d'un si grand nombre de pierres précieuses, dont quelques-unes sont d'un prix inestimable, que le détail en paroît incroyable. La muraille est revêtuë de Jaspe, & sur cette premiére crouture, on voit ramper une Vigne toute composée de pierreries de raport. Le sep est formé de ces Agattes roussâtres qui tirent sur la couleur du bois. Les feüilles sont d'émeraudes agencées avec art, sans qu'on en apperçoive les jointures. Les raisins qui pendent à la treille, & qui paroissent sortir comme de relief, sont composez en partie de Diamans, & en partie de Grenats. Cet ouvrage ne pût être achevé tout entier par Cha-Jaham, faute de matiére. L'autre côté de la Gallerie, où sont les fenêtres, est orné d'assez grands miroirs, dont les bordures sont semées par intervalles des plus grosses perles de l'Orient. Ainsi la treille

treille de pierreries multipliée dans les miroirs, rend un éclat ſurprenant, qui éblouït pendant le jour, & qui éclaire pendant la nuit. On diſoit alors à la Cour, que Cha-Jaham avoit deſtiné un ſi magnifique appartement à une Danſeuſe de la lie du Peuple, & dont le mérite étoit médiocre. Déréglement étrange du cœur de l'homme! Un Prince abandonné à la licence de ſes deſirs, dans une Religion qui l'autoriſe, cherche encore à deſalterer la ſoif qu'il a de l'incontinence, dans les ſources les plus bourbeuſes.

Quelque plongé que fut Cha-Jaham dans le plaiſir, il ne laiſſa pas d'aimer l'équité. Cette vertu eſt, ce ſemble, héréditaire à tous les Mogols. On peut dire cependant que Cha-Jaham a rendu la juſtice avec plus d'exactitude & plus de ſoin que ſes Prédéceſſeurs. Il fut comme le Salomon des Mogols, & l'on raconte de lui des Arrêts prononcez avec tant de ſageſſe, que la mémoire ne s'en perdra jamais aux Indes. Un Soldat avoit enlevé une Eſclave à un Ecrivain, du nombre de ceux qui copient les nouvelles de la Cour, & qui les diſtribuënt dans les Provinces. La plainte en fut portée devant l'Empereur. Rien n'étoit plus embroüillé que le procès. L'Eſclave, laſſe de ſon premier Maître, ſoûtenoit qu'elle appartenoit au Soldat, & l'Ecrivain donnoit des marques aſſez certaines de ſon droit ſur l'Eſclave. L'Empereur, qui d'abord fit ſemblant de ne pouvoir débroüiller un fait ſi douteux, écouta d'autres plaintes. Puis

demandant de l'encre à quelque tems de là, il la fit donner ſans affectation à l'Eſclave pour l'apprêter. Elle la détrempa de ſi bonne grace & avec tant de vîteſſe, que l'Empereur jugea à la voir faire, qu'elle en avoit habitude. Alors tout en colere, vous n'appartenez pas au Soldat, dit-il à l'Eſclave, vous avez ſervi l'Ecrivain, & vous demeurerez ſous ſa puiſſance. Tout l'Empire admira la ſageſſe du Prince.

Cha-Jaham étoit inexorable à l'égard des Juges ſubalternes qui s'étoient laiſſé corrompre par des préſens, ou fléchir par la faveur. Le * Cotwal de Dely avoit reçû d'un Marchand, grand Plaideur, une ſomme aſſez modique pour l'engager dans ſes intérêts. L'Empereur le ſçût, & lui envoya ſur le champ un Officier de ſa Cour, avec une de ces couleuvres à chaperon, dont la piqueure eſt ſans reméde. Le Cotwal s'en laiſſa piquer & expira peu d'heures après.

* C'eſt le ...vôt pour ...riminel ...e Juge ...Police.

La juſtice de l'Empereur éclata ſur tout à purger ſes Etats de voleurs. Avant ſon Régne, tous les chemins en étoient infeſtez, & le Commerce en étoit troublé. L'Empereur leur fit une ſi cruelle guerre, qu'il n'en reſta plus. Le moyen dont il ſe ſervit pour en délivrer ſon Royaume, fut de rendre les Officiers de Juſtice reſponſables de tous les vols qui ſe feroient dans leur Diſtrict. Ainſi le Magazin des Hollandois ayant été pillé de nuit à Suratte, Cha-Jaham fit payer par le Gouverneur la

ſomme à laquelle les Hollandois faiſoient monter leurs effets.

La juſtice que Cha-Jaham rendit aux ſiens, ſuſpendit un peu le mépris qu'on a d'ordinaire pour les Princes voluptueux & fainéans. On ne laiſſoit pas de lui perdre quelquefois le reſpect. Un de ces Omhras, qui ſervent dans les Armées, oſa s'aſſeoir en ſa préſence, contre l'uſage de l'Empire. Cha Jaham le dépoüilla de ſes Charges, & lui ôta ſes penſions. L'Officier dégradé, ſe préſenta le lendemain à l'Audience du Mogol, & y parut avec la même confiance que le jour précédent. Alors s'étant aſſis une ſeconde fois avec inſolence; maintenant, Seigneur, lui dit-il, que je ne ſuis plus à tes gages, je puis uſer de la liberté que doit avoir un homme indépendant. L'Empereur loüa ſa réſolution, augmenta ſes appointemens, & l'attacha pour toûjours à ſon ſervice. Cette facilité de l'Empereur à pardonner, étoit ſouvent un prétexte aux Courtiſans de lui parler avec trop de liberté. Un Ambaſſadeur du Roi de Golconde, ſuivit en cela l'exemple des Sujets du Mogol. Un jour Cha Jaham s'entretenoit avec lui du Roi ſon Maître, de ſon air, & de ſa taille. Puis ſe tournant tout à coup vers un Eſclave d'aſſez mauvaiſe figure, qui ſervoit à chaſſer les mouches d'autour du Trône; le Roi de Golconde, dit-il, égale-t'il cet Eſclave en hauteur? Non ſans doute, répondit l'Ambaſſadeur; Il s'en faut bien. Seulement; mon Maitre eſt plus grand que vôtre Majeſté de toute la tête. On loüa

l'Ambaſſadeur de ſa réponſe, & on le chargea de préſens à ſon départ.

Les défauts de l'Empereur, qui n'étoient guéres accompagnez de ces vertus qui concilient de l'autorité, lui attirerent enfin le mépris de ſon Peuple, & cauſérent les révoltes de ſes Enfans. Les Indiens ſur tout manquérent impunément à leur devoir. C'eſt une coûtume aux Indes, que les Rajas voiſins de la Ville où l'Empereur réſide, viennent tour à tour monter la garde devant le Palais, & habiter ſous des Tentes, avec leur Rageputtes, pour honnorer & pour garder le Mogol. Un de ces Princes, nommé *Amarſin*, manqua de ſe trouver à ſon jour pour ſervir en ſon poſte. Après pluſieurs avertiſſemens de la part de ſes amis, il ſe préſenta enfin pour faire ſa fonction. Viſir-Cham, un des Secretaires d'Etat, lui fit en preſence de l'Empereur des reproches de ſon peu d'aſſiduité au ſervice. Le Raja qui ſe crût offenſé, tira ſon poignard, perça le cœur du Miniſtre, & enſanglanta l'habit de Cha-Jaham. Une ſi grande inſolence fut punie ſur le champ. Amarſin fut percé de mille coups; mais les Rageputtes de ſa ſuite vangérent la mort de leur maître. Ils maſſacrérent tout ce qu'ils trouverent de Peuple autour du Palais & dans la Ville, & leur attentat fut inpuni.

Un Gouvernement ſi foible donnoit lieu aux autres Rajas de tout oſer. *Champet*, un des plus fiers & des plus puiſſans, refuſa de payer le tribut. Les Aſtrologues qui obſedoient l'Empereur, & qui régloient toutes

ſes

ſes démarches par leurs fauſſes prédictions, décidérent que Cha-Jaham devoit paroître lui-même en Campagne, pour combattre le Rebelle. Ils ajoûterent que le ſéjour de Dely ſeroit fatal, pendant un mois, à celui qui y tiendroit le premier rang. L'Empereur ſortit donc à la tête de ſon Armée, & laiſſa le Cotwal Gouverneur de Dely en ſon abſence. *Sadul-Cham* commandoit les Troupes ſous le Mogol. On s'avança vers les Terres du Raja, qui parut en Campagne, & qui vint au devant de l'Ennemi. Le Général, que la preſence de l'Empereur rendoit un peu timide, jugea plus à propos de négocier avec Champet que de l'attaquer. On lui promit le pardon de ſa révolte, & on l'aſſura qu'on augmenteroit ſon Domaine, & qu'on multiplieroit ſes Gouvernemens, s'il ſe retiroit ſur ſes Terres ſans avoir tiré l'épée contre ſon Souverain. L'intention de Sadul-Cham étoit de faire abandonner au Raja, un poſte avantageux qu'il occupoit, & où il étoit difficile de le forcer. Champet crût le Général, & ſe retira. Cependant on le pourſuivit contre la parole donnée, & l'on auroit taillé les ſiens en piéces dans ſa retraite, ſi le hazard n'avoit offert un azile à ſon Armée. Elle entra dans des Forêts inabordables, gagna enſuite des hauteurs, où elle ſe déroba à la perfidie de l'Empereur. Cha-Jaham revint à Dely couvert de honte, d'avoir manqué de foi, ſans ſuccès, à un Raja, qui ſe remit en Campagne, & qui pilla ſans réſiſtance les Terres de l'Empire. A ſon retour l'Empereur trouva

le Cotwal de Dely mort. Les Astrologues de l'Empereur l'avoient fait empoisonner secretement par son Médecin. Cha-Jaham qui se crut redevable de la vie à leurs prédictions, s'asservit plus que jamais à l'Astrologie.

L'Empereur devenoit vieux, & ses passions changeoient avec l'âge. L'avarice succéda à la prodigalité. On peut dire qu'elle égala tous ses autres vices & qu'elle les surpassa. La récompense qu'il accordoit aux principaux Officiers de sa Cour & de ses Armées, consistoit au pouvoir qu'il leur donnoit, de tiranniser le Peuple impunément. Aussi-tôt que les Omhras s'étoient engraissez par des concussions, l'Empereur s'enrichissoit de leurs dépoüilles, & s'attribuoit tout le fruit de leurs usurpations. Pour conserver plus sûrement ces immenses richesses que les tributs, & que les vexations grossissoient tous les ans, il avoit fait construire sous Terre dans son Palais de Dely, deux caves profondes, soûtenuës de gros pilliers de marbre. Dans l'une il avoit accumulé des monceaux d'or, & dans l'autre il renfermoit l'argent. Afin que son trésor fut d'un transport plus difficile, il fit fabriquer des piéces de l'un & de l'autre metail, d'une grosseur si prodigieuse, qu'elles ne pouvoient servir à l'usage du Commerce. Cha-Jaham passoit dans ces caves une grande partie du jour, sous prétexte d'y prendre le frais; mais en effet pour repaître ses yeux de l'amas prodigieux de ses richesses.

Une passion si peu digne d'un grand Roi lui

lui fit faire une faute contre la polique, qui causa sa perte & la désolation de ses Etats. Dans la crainte de faire de la dépense pour ses Fils, il les éloigna de sa presence, & les envoya vivre en divers Gouvernemens, sans autres appointemens que ce qu'ils pourroient tirer des Peuples. C'étoit un inconvénient qu'il auroit évité sans doute, pour peu qu'il eut fait d'attention sur la conduite de son Pere à son égard. Jehan-Guir n'avoit eu à soûtenir tant de guerres intestines, que pour avoir éloigné ses Fils, & pour leur avoir distribué, de son vivant, des Provinces, que ces Princes prétendirent gouverner avec indépendance. L'éxemple paternel ne le rendit pas plus sage.

Cha-Jaham n'avoit eu que sept enfans de toutes ses Femmes; car les Mogols ne se font pas un scrupule d'arrêter, par de coupables artifices, la fécondité de leurs épouses. Tous les enfans de l'Empereur se réduisoient donc alors à quatre Princes & à trois Princesses. * Begòm-Saëb étoit l'aînée des enfans de Cha-Jaham, & le Sultan Dara l'aîné de ses Fils. Cha-Chuia fut le troisiéme, & Oramgzeb qui régne aujourd'hui, étoit le quatriéme. Roxanara-Begòm étoit la cinquiéme. Moradbax le sixiéme, & Merniza-Begòm fut la derniére. Comme les intrigues du Serrail & les guerres domestiques qui traverserent le Régne de Cha-Jaham, roulent toutes sur ces Princes & sur ces Princesses, il est à propos d'en donner une idée qui répande de la clarté sur l'Histoire d'une révolution, qui dépoüilla Cha-

* *Begom veut dire une Princesse du Sang.*

Jaham, & qui mit Oramgzeb sur le Trône.

Begòm-Saëb joignit une grande beauté à un esprit artificieux. L'attachement qu'elle eût toûjours pour son Pere, & la profusion de l'avare Cha-Jaham pour sa Fille, firent soupçonner qu'il entroit du crime dans leur tendresse mutuelle. C'étoit un bruit populaire qui n'eût jamais de fondement que dans la malignité des Courtisans. Certainement si Cha Jaham eut une passion coupable pour la Begòm-Saëb, on doit dire qu'elle n'étoit pas accompagnée de délicatesse. Il laissa à sa Fille, que les loix de la politique ne lui permettoient pas de marier, une liberté que son Pere n'auroit pas soufferte sans doute, s'il avoit pris un intérêt deréglé à sa conduite. Il permit qu'un Musicien du Palais en fût le favori. Il n'ignora pas les rendez-vous que lui donna la Princesse. Cependant l'Empereur combla le Musicien de ses bienfaits. Enfin si Begòm-Saëb eût tant de crédit sur l'esprit de son Pere, on peut croire qu'elle se l'attira par sa complaisance, & par les charmes de son esprit. Cette Princesse fut toûjours attachée au parti de Dara. L'espérance que son Frére lui donna de la marier, s'il devenoit Empereur, la fixa pour toûjours à ses intérêts.

Dara eût avec la beauté de la taille, & les traits réguliers du visage, des inclinations nobles, & une ame sincére. Jamais Prince de son rang n'eût peut-être plus de pénétration d'esprit, & plus de soin de le cultiver. Il avoit appris toutes nos sciences, & presque

que toutes nos langues d'Europe. L'attachement qu'il eût pour les Européans alla jusqu'à donner de la jalousie aux Seigneurs de sa Cour. Ils prévoyoient que sous son Régne, les *Franguis* auroient la meilleure part dans son affection. L'étude qu'il avoit fait de la Philosophie, & des diverses Religions du monde, lui faisoit mépriser celle de Mahomet. S'il avoit regné, sans doute, la Religion Chrêtienne auroit trouvé dans lui un Protecteur encore plus déclaré, & beaucoup plus efficace que dans Jehan-Guir son grand Pere. Sa liberalité avoit attiré autour de lui d'habiles Ingénieurs, & les plus adroits Canoniers de toutes les Nations d'Europe. Tant de belles qualitez qui devoient lui attirer l'adoration des Peuples, le rendirent fier & plein de confiance en son mérite. C'étoit l'offenser que de lui donner un Conseil, & c'étoit faire insulte à sa pénétration que d'avoir vû plus loin que lui dans une affaire. Delà naissoit le mépris qu'il avoit pour ses Ministres, & le peu de confiance que ses Ministres avoient en lui. Comme il ne découvroit jamais ses sentimens à son Conseil, son Conseil à son tour, n'osoit jamais lui donner d'avis salutaire. Cependant il se croyoit aimé de tous ceux qui l'approchoient, & le fond d'estime qu'il avoit pour soi, lui faisoit adopter la flatterie comme la vérité. En un mot il connoissoit trop son mérite pour en faire tout l'usage qu'il auroit pû, par rapport à ses intérêts. Ce Prince eût deux Fils, dont l'aîné

né s'appelloit Sultan Soliman-Chacu, & le second Sultan Super-Chacu.

Cha-Chuia fut le troisiéme des Enfans de Cha-Jaham. Il ne manqua ni de courage, ni de résolution dans les grandes entreprises; mais il eût encore plus de finesse que de générosité. Il entretenoit des Emissaires dans la Cour de son Pere, pour découvrir tous ses secrets. Il payoit des Espions auprès de son Frére Dara, qui l'avertissoient de toutes ses démarches, & qui lui débauchoient les meilleurs Officiers, & les plus habiles Canoniers de son Armée. Cha-Chuia avoit pris des intelligences secrettes avec les Principaux Rajas de l'Empire; & Jacont-Sing, le plus formidable de tous, étoit son ami déclaré. On dit même que ce Prince avoit des correspondances avec le Roi de Perse; du moins il est certain que pour attirer plus de Persans à son service, il avoit embrassé la Secte d'Aly, & qu'il méprisoit le genre de Mahométisme qu'on professe aux Indes & en Turquie, pour s'attacher à l'hérésie de Perse.

Le quatriéme des enfans de Cha-Jaham fut Oramgzeb. La Nature, ce semble, avoit pris plaisir de rassembler en lui les perfections de l'esprit, & du corps. Il étoit d'une taille avantageuse, & d'un tour de visage naturellement doux. La maigreur lui donnoit un air de pénitence, qu'il sçavoit accompagner de discours de pieté. On le voyoit toûjours have, le teint livide, les yeux enfoncez. Il paroissoit réveur & taciturne, ne parlant guéres que de zéle pour

la

la Réligion de Mahomet, & pour l'obſervation de ſa loi. Il portoit preſque toûjours l'Alcoran ſous le bras. Ses oraiſons étoient fréquentes & publiques. Il récitoit chaque jour un certain rôle des loüanges de Dieu, avec une attention capable d'impoſer. Auſſi, diſoit-on, qu'il s'étoit fait inſcrire au nombre des Faquirs, & qu'auſſitôt qu'il pourroit ſe délivrer des ſoins du Siécle, il iroit paſſer ſes jours dans la pénitence, près du Tombeau de Mahomet. Pour tromper plus ſûrement la multitude, il ne paroiſſoit en public qu'en habit blanc, ſans parures, & preſque ſans ces ornemens de pierreries qu'on voit briller ſur les Princes Mogols. Sa nourriture étoit conforme à la ſimplicité de ſes vêtemens. Un peu de ris & de légumes étoient les ſeuls mets qu'on ſervit à ſa table. Pour du vin il en ignora l'uſage, & ſa régularité ſur un article ſi eſſentiel, fut toûjours conſtante. Dès ſes plus tendres années, on remarqua en lui un eſprit tourné à la politique & à la diſſimulation. Sous des diſcours de retraite, Oramgzeb cachoit une grande ambition; du moins il prenoit par là un moyen ſûr de conſerver ſes jours, au cas d'une révolution ſubite. Il étoit convaincu, qu'après la mort de Cha-Jaham ſon Pere, il faudroit ou régner ou périr. Dans cette vûë il prit le parti, ou de monter ſur le Trône, ſi les chemins s'en trouvoient ouverts, ou de s'aſſurer la vie en paroiſſant renoncer au monde, & ſacrifier toutes ſes prétentions en ſe conſacrant à la pénitence. Cependant la mé-

médiſance publioit que le Prince ſe plongeoit en particulier dans les voluptez les moins permiſes, Les Faquirs, diſoit-on, parmi leſquels Oramgzeb ſe mêloit ſouvent, étoient les Confidens & les miniſtres de ſes débauches.

Roxanara-Begòm, la cinquiéme des enfans de Cha-Jaham, avoit beaucoup moins de beauté que ſa ſœur aînée; mais elle avoit beaucoup plus de ſoupleſſe & d'artifice. Begòm-Saëb reſſembloit plus à Dara du côté de l'humeur & de l'eſprit, & Roxanara tenoit plus de ſon frere Oramgzeb. Elle en avoit la diſſimulation & la fineſſe. Auſſi elle étoit jointe d'interêt avec ce Prince, & elle lui ſervoit d'Eſpion dans le Serrail, pour l'avertir de tout ce qui s'y paſſoit d'important.

Le dernier des fils de Cha-Jaham ſe nomma Moradbax. Ce Prince eut beaucoup de valeur & peu de conduite. La chaſſe, & les exercices du trait furent preſque ſes uniques plaiſirs. Il combattoit des lions, & les ſangliers, & il ſe piquoit plus d'une bravoure fiére & précipitée, que d'une politique exacte, & circonſpecte. Il mépriſoit les voyes de la Négociation, & n'avoit de confiance qu'en la force de ſon bras. Cependant il étoit Mahometan de bonne foi, & la pieté qu'il faiſoit paroître dans les Moſquées étoit ſincere.

Mernisa-Begòm, la derniére des filles de Cha-Jaham, étoit une Princeſſe d'un eſprit foible, & d'ue beauté paſſable. Toutes ſes occupaions ſe terminoient à des amuſe-

amusemens d'enfant. Un bijou, une parure, bornoient tous ses désirs, & jamais elle ne prit de part aux differentes factions qui partagerent le Serrail & l'Empire.

Cha-Jaham songea donc à éloigner ses fils de la Capitale, & réduisit ses filles à la clôture de son Serrail. La Vice-Royauté de Bengale fut donnée à Cha-Chuia. Oramgzeb fut envoyé à Decan, en qualité de Vice-Roi, & la Vice-Royauté de Guzuratte échut à Moradbax. Le seul Dara fut retenu proche de l'Empereur. Comme il étoit destiné par l'ordre de la naissance, & par l'inclination de Cha-Jaham à l'Empire de l'Indoustan, il resta sous les yeux de son Pere, & devint l'ame de son Conseil. Heureux s'il n'eût pas commencé de si bonne heure de faire appercevoir au Peuple, ce qu'on pouvoit appréhender de son administration.

Dès que Dara commença d'avoir de l'autorité, il devint dédaigneux & inabordable. Un petit nombre d'Européans, eût seul quelque part à sa confidence. Les Jésuites sur tout furent les plus considérez à sa Cour. C'étoient les Peres Stanislas Malpica, Napolitain, Pedro Juzarte Portugais, & Henri Busée Flaman. Ce dernier entra bien avant dans l'esprit du Prince, & si l'on avoit suivi ses conseils, il est à croire que le Christianisme seroit monté sur le Trône avec Dara. Cependant quelque crédit qu'eût le Pere sur son esprit, il ne pût écarter les Astrologues de la Cour. Ils avoient entêté le Prince

à ne

à ne pouvoir l'en déprendre. Un d'eux avoit prédit, au péril de sa tête, que Dara seroit Empereur. Interrogé par un de ses amis, par quelle confiance il pouvoit répondre, avec tant de danger, d'un avenir incertain: Je risque moins que vous ne croyez, répondit l'Astrologue à son ami. Si le Prince monte sur le Trône, j'aurai deviné juste, & ma fortune est sûre; s'il manque la Couronne, sa mort est infaillible. Alors je n'aurai rien à craindre de son ressentiment.

L'Autorité de Dara crut à l'excès pendant l'absence de ses freres. Cha-Jaham qui devenoit vieux, n'étoit plus Roi que de ses trésors. Son fils aîné gouvernoit absolument tout l'Empire. On lui avoit dressé un Sopha, plus bas à la verité que le Trône de son Pere; mais il est le seul de tous les Princes du sang Mogol, à qui l'on ait permis de s'asseoir en la présence de l'Empereur. Il avoit droit de faire battre les Eléphans quand il vouloit; distinction réservée seulement au Souverain. Enfin, hors les revenus de l'Empire, dont Cha-Jaham fut toûjours jaloux, Dara eut tous les avantages & tout le pouvoir de la Royauté.

Tant de puissance augmenta l'orgueil d'un Prince naturellement fier. Ses paroles étoient méprisantes, & son air étoit dédaigneux. Un Officier de Mahobet-Cham, qui vivoit encore retiré dans son Gouvernement, avoit fait insulte à un Soldat du Prince. Dara ordonna qu'on conduisit par

force

force Mahobet-Cham dans la Citadelle de Dely. Ce vieux Général avoit encore asſez d'autorité ſur les Troupes pour ſuſciter bien des affaires à Dara, & aſſez de courage pour ſe défendre ſi on l'avoit attaqué. Cha-Jaham ne conſeilla pas à ſon fils de pouſſer l'affaire plus loin.

Tous les Miniſtres de l'Empereur, & tous les Généraux de ſon Armée, furent l'objet de la jalouſie du Prince & de ſes mauvais traitemens. On l'accuſa d'avoir empoiſonné Sadulcham, que Cha-Jaham avoit élevé à la dignité de premier Miniſtre. Jaſing, ce Raja fameux, que ſa puiſſance & ſa valeur avoient rendu formidable au Mogol, fut inſulté par le Prince. Il l'appella Muſicien, terme de mépris aux Indes. Le Raja diſſimula ſon chagrin, & ne s'en reſſentit que dans la ſuite. Mirza-Mula qu'on envoyoit en qualité de Général pour faire la guerre au Roi de Golconde, fût dépoüillé par Dara de ſes meilleurs Canoniers Européans. Je ſçaurai l'en dépoüiller à ſon tour, dit le Général en partant, & ſa prédiction ne fut que trop véritable. Tous ceux que le Prince ſoupçonnoit de n'avoir pas aſſez d'attachement à ſes intérêts, étoient empriſonnez ou condamnez à l'éxil. On trouva un des Secretaires d'Etat étranglé dans ſon lit. Le ſoupçon de ſa mort ne manqua pas de tomber ſur Dara. Ce qui touchoit encore plus profondément les Seigneurs de la Cour, c'étoit la comparaiſon odieuſe que le Prince faiſoit d'eux ſans ceſſe, avec un mal-

heu-

heureux Eſclave, qui le ſervoit dans les plus ſalles miniſteres. On ne loüoit jamais en préſence de Dara, ou un Miniſtre d'Etat, ou un Général d'Armée, qu'il ne s'étendit auſſi-tôt ſur les loüanges d'Abercan, c'étoit le nom de l'Eſclave favori.

Tant de défauts qui rendoient le Prince haïſſable, lui faiſoient perdre tout le fruit des avantages qu'il avoit, du côté de l'eſprit, du corps & de la naiſſance, ſur les autres fils de Cha-Jaham.

Tandis que Dara ſe faiſoit des ennemis dans l'Empire par une conduite fiere & hautaine, Cha-Chuia menoit une vie tranquille à Bengale. Moradbax dans ſon Gouvernement de Guzuratte, partageoit les jours entre les exercices des armes, la chaſſe, & les plaiſirs de ſon Serrail. Oramgzeb ſeul méditoit profondément les moyens d'envahir l'Empire ſur ſes deux aînez, ou du moins de mettre à couvert ſes jours contre la perſécution de celui des Princes, que la Providence auroit mis ſur le Trône. Jamais la juſtice ne fut plus réguliérement adminiſtrée, que dans ſon Gouvernement de Décan. Il jugea qu'il falloit établir ſa fortune ſur une réputation ſaine de droiture, & de probité. La Religion qui ſervoit, diſoit-on, de maſque à ſon ambition, ſembloit occuper tous ſes ſoins. Il érigeoit des Moſquées, il ſe méloit avec les Faquirs, pour paroître mépriſer le monde à leur exemple & en leur compagnie. Cependant il faut avoüer qu'au travers de la diſſimulation, on ne laiſſoit

pas

pas d'entrevoir, je ne sçai quelle malignité, jusques dans ses actions de piété. Un jour il rassembla tous les Faquirs du Païs pour leur faire une grosse aumône, & pour avoir la consolation de manger du ris & du sel avec eux; c'étoit ainsi qu'il s'exprimoit. Le lieu de l'assemblée étoit une vaste campagne. Oramgzeb fit servir à cette multitude prodigieuse de pauvres Pénitens, un repas conforme à leur état. Quand on eut mangé, le Vice-Roi, leur déclara qu'il vouloit leur donner à tous un habit neuf, & leur faire changer les haillons dont ils étoient mal-proprement couverts. Oramgzeb n'ignoroit pas que la plûpart de ces gueux cachent d'ordinaire dans leurs vêtemens des * roupies d'or, qui sont la récolte de leur mendicité. En effet plusieurs se défendirent de quitter leurs vieilles hardes, & prétextérent l'esprit de pauvreté qui fait l'essentiel de leur profession. On n'écouta point leurs représentations; le Prince s'obstina à faire la bonne œuvre toute entiére. On dépoüilla les Faquirs de leurs vieux habits, & on les obligea de vêtir les nouveaux qu'on leur distribua. Alors on fit un monceau de toute la dépoüille des Faquirs, on y mit le feu, & l'on trouva dans les cendres une sommes si considerable, que, si l'on en croit quelques Ecrivains du Païs, ce fut un des principaux secours qu'eût Oramgzeb pour faire la guerre à ses freres.

** Monnoye de l'Indoustan.*

La devotion dont il faisoit une profession publique, ne détruisoit point en lui l'humeur

meur guerriére. Il est vrai qu'il donnoit à tous ses projets une couleur de pieté, & de zéle. Ce fut sous ce prétexte qu'il entreprit de détrôner le Roi de Golconde, Mahométan de Religion; mais attaché à la Secte des Persans. Voici l'occasion qui engagea Oramgzeb dans un si grand dessein. Mirsa-Mula, (d'autres disent, Mergi-Mola) Persan de Nation, qui n'étoit venu aux Indes que pour servir de Valet à un Marchand de sa Nation; après avoir servi quelque tems dans les Troupes du Mogol, & y être arrivé par degrez jusqu'aux premiéres Charges des Armées, dégoûté enfin des mépris du Prince Dara, s'étoit donné au Roi de Golconde. Il fut d'abord préposé sur les Doüannes & sur le négoce du Roi. Mirsa-Mula profita d'un poste si avantageux; & trafiquant de son chef & pour son compre, il amassa bientôt des richesses immenses. Il les employa d'abord à gagner les bonnes graces de son Maître. Mirsa-Mula fit venir des raretez d'Europe, des Cabinets de la Chine, des Eléphans de Ceylan, & ne cessa point de faire des présens au Roi. Sa magnificence le fit connoître à la Cour, & dès qu'il y fut connu, il y obtint les premiers rangs. Cequi lui donna le plus de distinction, ce fut une intrigue de galanterie qu'il sçut ménager, & entretenir secrettement avec la Mere du Roi. C'étoit une Princesse qui conservoit encore de la beauté dans un âge assez avancé.

La connoissance qu'eut le Roi du déreglement

glement de sa Mere, ne servit qu'à relever la fortune de Mirsa-Mula. On l'éloigna de la Cour pour retrancher à la vieille Reine une occasion de désordre, & on l'envoya Gouverneur de la Province de Carnatte. L'habile Persan sçût profiter de son malheur. La mine de Diamans, qui rend le Royaume de Golconde si recommandable, étoit dans l'étenduë de son Gouvernement. Il s'appliqua donc à se servir du tems en habile homme. Il retint pour lui les plus gros Diamans, & les plus parfaits. Un entr'autre unique en son espece, qu'il donna dans la suite à l'Empereur Mogol. Il fait encore aujourd'hui l'admiration de tous les Connoisseurs. Le Gouverneur fit donc un commerce tout public de Diamans, & n'envoya guéres que le rebut à son Roi. Dom Philippes Mascarenhas, Vice-Roi des Indes pour les Portugais à Goa, fut son principal Correspondant. L'intention de Mirsa-Mula étoit de s'assurer la protection des Portugais, au cas d'un renversement de fortune. Le Persan qui se vit appuyé, ne mit plus de bornes à ses concussions. Il pilla les Temples des Idoles ; il arracha toutes les pierres précieuses dont les statuës étoient ornées ; il contraignit les Habitans de Carnatte à lui apporter tout ce qu'ils avoient d'or & de pierreries. Il faisoit expirer sous le bâton ceux qui, selon la coûtume du Païs, avoient enterré leurs trésors. Tant de cruautez le rendirent odieux dans sa Province, & tant de richesses lui firent des envieux à la Cour.

Le Roi qui fut informé de la conduite du Gouverneur, prit le dessein de le révoquer, & de confisquer ses biens. La résolution du Prince ne pût être si secrette que la vieille Reine n'en eût connoissance. Elle fit sçavoir à son favori le péril dont il étoit menacé, & lui dressa elle même un project de révolte pour détrôner son fils. Voici comme on concerta l'entreprise. Mirsa-Mula écrivit à Oramgzeb que le temps étoit venu de conquerir le plus riche Royaume de l'Indoustan; qu'aprés avoir servi les Mogols, il ne s'étoit donné au Roi de Golconde que pour faciliter à ses premiers Maîtres, la prise d'un si beau Païs; qu'en cette vûë, il avoit entretenu des liaisons dans le Serrail du Roi, & qu'il étoit en possession de toutes les forces du Royaume. Que Mahamed-Amicam, son fils, étoit à la tête des Armées de Golconde; & que pour lui, il avoit dans sa Province de Carnatte, certain nombre de Troupes composées de partie de Portugais dévoüez à ses interêts. Que si Oramgzeb entroit dans le Royaume de Golconde avec une Armée, quelque peu nombreuse qu'elle fut, tout le Royaume se souleveroit en sa faveur.

Oramgzeb étoit alors à Oramgabad, Ville qu'il avoit fondée dans sa Vice-Royauté de Decan, & à laquelle il avoit donné son nom. On ne peut concevoir combien il sentit de joye au moment d'une si agréable nouvelle. Il comprit que la conquête d'un Royaume étoit un acheminement à l'in-

l'invasion de l'Empire. Pour faire réüssir le projet de Mirsa Mula, il ne jugea pas à propos de commencer par attaquer les frontiéres de Golconde. Il prit le parti d'aller lui-même en qualité d'Ambassadeur d'Oramgzeb à la Cour du Roi, & de tenter la révolution en personne dans la Capitale. Il se fit donc une suite, composée des plus braves Officiers de son Armée, & d'une escorte assez nombreuse pour un Ambassadeur. Ainsi sans perdre de tems, il avance à grandes journées vers Baganagar, Capitalle de Golconde, répandant le bruit sur sa marche, qu'il étoit un Ambassadeur d'Oramgzeb envoyé au Roi pour négocier des affaires importantes. Le stratagéme reüssit. Le prétendu Ambassadeur entra dans Baganagar sans être connu.

Aussi-tôt après son arrivée, Oramgzeb confera avec le fils de Mirsa-Mula, Général des Troupes, & convint avec lui que dès la premiére audience qu'il auroit du Roi, on s'en empareroit au moment qu'il présenteroit sa lettre. La trahison ne pût être tramée avec tant de secret, qu'elle ne fût connuë du Roi. Ce Prince apprit qu'Oramgzeb étoit en personne dans sa Capitalle; que son dessein étoit d'envahir son Royaume, & d'attenter sur sa personne; enfin que sa propre Armée avoit conspiré contre sa vie. Le Roi de Golconde prit le plus sûr parti. Il abandonna Baganagar sa Capitalle, & se retira dans la Forteresse de Golconde, qui donne son nom à tout le Royaume, & qui n'est distante de Bagana-

gar que d'environ une lieuë. Oramgzeb ne vit qu'avec chagrin l'évasion de sa proye. Il le déchargea sur la Capitalle qu'il pilla, & sur le Palais du Roi dont il enleva les trésors & les pierreries.

Cependant l'Armée de Mirsa-Mula sortie de Carnatte, aussi tôt qu'on eût nouvelle de l'arrivée d'Oramgzeb, se joignit à celle de Mahamed-Amicam. Alors on résolut de faire le Siége de Golconde où le Roi s'étoit enfermé. Déja cette Forteresse qui passe aux Indes pour imprenable, étoit investie par les deux Armées dont Oramgzeb prit le commandement, lorsque ce Prince jugea à propos de donner avis à Cha-Jaham son Pere de l'état de Golconde, & de la conquête qu'il en alloit faire. On élevoit déja les machines pour commencer le siége, & l'on avoit coupé les canaux qui conduisoient l'eau dans la Citadelle. Le péril dont le pauvre Roi étoit menacé, lui avoit déja fait prendre le parti de composer avec son ennemi, & de se mettre entre ses mains, à condition qu'on lui laissât la vie, & qu'on lui accordât à la Cour du Mogol une place de Raja. Tandis qu'il déliberoit de la sorte, il vint des ordres de l'Empereur à Oramgzeb, de lever le siége & de retourner à Décan. Cha-Jaham qui se défioit de son fils, & qui d'ailleurs étoit mécontent d'une conquête entreprise à son insçû, écouta les représentations de Dara, & les soupçons de Begòm-Saëb. Ils remontrérent à l'Empereur que l'usurpation du Royaume de Golconde, étoit un degré pour monter

ter sur le Trône des Mogols; que l'artificieux Vice-Roi de Décan travailloit moins à la gloire de son Pere qu'à ses propres intérêts; qu'il valloit mieux sacrifier une nouvelle acquisition à la sûreté publique, que de laisser Oramgzeb s'agrandir au péril de la famille Royale. Ce fut là le véritable motif qui engagea Cha-Jaham de contraindre son fils à quitter une entreprise déja fort avancée. Oramgzeb obéit; mais il prétexta de fausses raisons pour couvrir la résolution subite qu'on lui vit prendre, d'abandonner l'expedition de Golconde. Il contrefit l'homme inspiré d'enhaut, & fit accroire à ses Soldats que le scrupule d'opprimer un Prince Mahometan, lui faisoit quitter une guerre qu'il étoit tout prêt d'achever. Il fit donc un Traité honnorable avec le Roi de Golconde, & le remit en possession de ses Etats, aux conditions suivantes. 1. Que le Mogol seroit remboursé de tous les frais qu'il avoit fait dans la guerre: 2. Que la fille du Roi seroit donnée pour épouse à Mahamud, fils aîné d'Oramgzeb: 3. Que la Princesse auroit pour dot, tous les revenus de la Province de Ranguir. 4. Qu'après la mort du Roi de Golconde, Mahamud seroit son Successeur en vertu des droits de sa femme: 5. Que sur les monnoyes de Golconde, on frapperoit d'un côté la marque de Cha-Jaham: 6. Enfin que Mirsa-Mula & toute sa famille sortiroient, avec tous leurs biens, des Etats de Golconde.

Ce fut ainsi que l'habile Oramgzeb tira tout l'avantage qu'il pût d'une entreprise qu'il n'abandonnoit qu'à regret. Après avoir

manqué la conquête de Golconde, il songea de s'ouvrir par des pratiques secrettes les chemins de l'Empire. Mirsa-Mula lui parut un homme sur lequel il pouvoit compter. L'expedition qu'il venoit de tenter avec lui, aussi-bien que l'ancienne haine du Général contre Dara, le rendoit favorable à ses desseins. Oramgzeb, pour retenir un si grand Capitaine dans le voisinage de son Gouvernement, demanda à la Cour que Mirsa-Mula commandât l'Armée destinée à la conquête du Uvisapour. On accorda à Oramgzeb ce qu'il demanda pour Mirsa-Mula, à condition neanmoins que le Général envoyeroit à la Cour ses femmes & ses enfans, comme pour servir d'ôtages de sa fidelité. Le Vice-Roi, qui venoit de s'acquérir Mirsa-Mula par un bon office, s'ouvrit à lui sans réserve. Il se plaignit de la tirannie du Prince Dara. Il ajoûta que la seule jalousie de son frere l'avoit empêché de joindre le Royaume de Golconde aux Provinces de l'Empire; que l'Empereur, lui-même, étoit asservi aux volontez de Dara; que Cha-Jaham ne méritoit plus le nom de Pere, puisqu'il avoit dépoüillé toute la tendresse paternelle qu'il dévoit à ses trois fils, pour la réünir toute dans la personne du seul Dara; qu'en la place de Cha-Jaham, il esperoit trouver dans Mirza-Mula un Pere, un ami, un protecteur, & le Confident universel de ses secrets. Mirsa-Mula reçût avec joye les protestations d'un si grand Prince, & s'engagea de ne l'abandonner jamais, qu'il ne l'eût établi sur le Trône. Cet entretien demeura secret

fecret de part & d'autre. Il éclata enfin peu de tems après par des effets, comme nous le verrons dans la fuite.

Cependant Oramgzeb continuoit dans fa Ville d'Oramgabad à faire paroître en public les démonftrations d'une pieté éclatante, tandis que Mirza-Mula, de fon côté, prenoit des Villes dans le Wifapour. La fameufe Citadelle de Beder ne lui réfifta que peu de mois. On n'appercevoit aucune intelligence entre le Général & le Vice-Roi de Décan. Tout étoit calme en apparence dans l'Empire, & tout plioit fous l'autorité de Dara, lors qu'une maladie de Cha-Jaham donna lieu à une étrange révolution.

On dit que l'Empereur, livré encore à la débauche dans un âge affez avancé, fe procura par une liqueur brûlante, que l'incontinence lui fit prendre, une retention d'urine dont il penfa mourir. La maladie du Roi fut bien-tôt répandue à Dely avec affectation par les ennemis de Dara, & la nouvelle du trépas de Cha-Jaham fuivit prefque incontinent celle de fa maladie. De la Capitale, elle s'étendit en peu de tems dans toutes les Provinces. Sur tout, les trois Fréres de Dara l'apprirent par les Emiffaires qu'ils avoient à la Cour. Il eft vrai que le péril de l'Empereur avoit été grand, mais la force de fa compléxion l'avoit fauvé. Cependant les Princes, à la premiére nouvelle de la mort de leur Pere, prirent chacun leur parti conformément à leur génie. Cha-Chuia le plus vif des trois fe mit

le premier en Campagne, & prit sa route vers Dely avec une Armée, qu'il tenoit prête pour la premiére occasion. Il avoit déja quarante mille chevaux à sa suite. Comme le plus riche Gouvernement lui étoit échû en partage, il faisoit conduire avec lui des Chameaux chargez de roupies d'or, pour payer ses Troupes, & pour en acheter de nouvelles. On dit que tout prêt de monter à cheval, tenant le cimeterre à la main, il s'écria, *ou le Trône, ou la mort* ! A la tête de son Armée, il prit sa route par le grand chemin d'Agra, faisant dire pendant sa marche, que l'Empereur étoit mort du poison que le perfide Dara l'avoit obligé de prendre, & qu'il couroit venger le meilleur de tous les Peres.

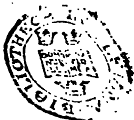
Cha-Jaham qui commençoit à se trouver mieux, apprit avec indignation la nouvelle de la démarche que faisoit son Fils. Il crut néanmoins pouvoir l'éloigner de la Capitale par des caresses. Il lui écrivit donc de sa propre main, que sa maladie n'avoit point eu de suite; que l'ambition de Dara ne l'avoit point causée : Qu'au reste, il lui sçavoit gré de son inquiétude, & de ses allarmes sur sa santé; qu'il pouvoit retourner à son Gouvernement de Bengale, & réparer par une obéïssance exacte, les mouvemens que son trop d'affection lui avoit fait précipiter. Cha-Chuia reçût la lettre de son Pere en chemin; mais elle étoit accompagnée d'autres lettres de quelques-uns des Emissaires qu'il avoit à la Cour. On l'assuroit que la maladie du Roi étoit mortelle,

&

& que sa fortune dépendoit de sa promptitude à paroître devant Dely. Cha-Chuya dissimula donc qu'il eût reçû le paquet de son Pere, & fit de grandes journées pour ne laisser pas à Dara le tems de se reconnoître. Les approches du Rebelle obligérent Cha-Jaham, tout malade qu'il étoit, de changer sa demeure, & de se réfugier dans Agra à plus de vingt-cinq lieuës de Dely. Dara suivit son Pere, & ne jugea pas à propos de l'abandonner dans un si grand péril. Cependant il n'oublia rien de ce qu'on pouvoit faire pour arrêter les progrès de Cha-Chuia.

Soliman-Chacu, Fils aîné de Dara, étoit un Prince d'une grande espérance. Bien fait, libéral, d'une conduite égale, & d'une sagesse au-dessus de son âge, il avoit toutes les vertus de son Pere, & n'en avoit pas les défauts. Ce fut donc un Prince si accompli que la Cour opposa au Rebelle. On nomma deux Généraux pour commander sous lui, le Raja Jasing, estimé pour lors le plus grand Capitaine de l'Indoustan, & Dalil Cham, Patane de Nation, qui s'étoit signalé par plus d'une Victoire. On avoit donné des ordres secrets à Jasing de modérer la trop vive ardeur du jeune Prince, & de l'empêcher d'engager un combat, avant qu'on eût tenté les voyes de la négociation.

Les deux Armées ne furent pas plûtôt en présence, que Soliman-Chacu fut d'avis de livrer Bataille à son Oncle. Jasing, qui jusques là avoit tâché d'éviter le combat en



s'éloignant de l'Ennemi, écrivit à Cha-Chuia à peu près en ces termes. „ On ne „ peut assez loüer, Seigneur, ton affection „ pour ton Pere & les marques de valeur „ que tu donnes à tout l'Empire. Par ten„ dresse pour Cha-Jaham, tu viens punir „ les Auteurs de sa mort, & ton courage „ s'est montré dans la célérité avec laquelle „ tu as paru devant une Armée plus forte & „ plus aguerrie que la tienne. Mais ton „ Pere vit encore, & ce seroit un deshon„ neur pour toi d'attaquer, contre la justi„ ce, les plus fidéles Sujets de celui, que „ tu viens venger par pieté. Retournes à „ Bengale, & ne crois pas que la bravoure „ soit estimable lors qu'elle est accompagnée „ du crime.

Cette lettre fit quelqu'impression sur l'esprit de Cha-Chuia. Il délibera quelque tems sur le parti qu'il avoit à prendre. Enfin le moins salutaire conseil prévalut. Il leva le masque & prit le parti d'une révolte déclarée. Cependant la crainte que lui donna l'expérience de Jasing, & la valeur de Dalil-Cham, l'engagea de mettre en œuvre l'artifice, pour surprendre ces deux Généraux. Il répondit à Jasing en ces termes. „ Tout l'Empire sçait que je ne suis sorti „ de Bengale, que pour tirer raison de l'em„ poisonnement de mon Pere. Il vit, & „ ma tendresse est satisfaite. Je borne mon „ ambition à continuër d'obéïr à ses ordres „ dans les terres qu'il m'a assignées. Parts „ donc au plûtôt, & vas rendre compte à „ mon Pere de ma soûmission. Ce que j'at-

„ j'attends de ton respect pour moi, & de
„ la déférence de Soliman-Chacu mon Ne-
„ veu, c'est que vous décampiez les pre-
„ miers, afin que je ne semble pas fuir de-
„ vant vous. Sauvez mon honneur, &
„ vous me verrez obéissant.

Jasing comprit assez que la lettre du Prince ne contenoit qu'une feinte, pour pouvoir surprendre l'Armée Impériale, & la battre dans sa retraite. Néanmoins, pour ne laisser aucun prétexte au Rebelle, il fit semblant d'acquiescer aux conditions de Cha-Chuia, & il ordonna que dès le matin, on fit sonner la retraite. Le bagage se mit donc en marche au lever de l'Aurore.

Cependant les Troupes Impériales furent mises en ordre de Bataille, & l'on ne fit prendre la route de Dely qu'à quelques Fantassins inutiles, du nombre de ceux qui ne suivent les Armées aux Indes, que pour avoir part au pillage. Les Espions de Cha-Chuia se persuadérent qu'en effet la Cavalerie de l'Empereur décampoit. Ils en donnérent avis au Prince. Alors le téméraire Cha-Chuia vint fondre sur quelques Escadrons qu'il croyoit une arriére-garde dont il auroit bon marché. Son espérance fut trompée. Toute la Cavalerie Impériale lui fit tête, & donna sur la sienne avec tant de furie, qu'elle la mit en désordre. Quelqu'effort que fit Cha-Chuia, il ne vint point à bout de la rallier. On se rendit maître de son Artillerie, on lui prit quarante Eléphans & des prisonniers, qu'on envoya à Dely, comme un monument de la victoire. Au regard de Cha-

Chuia, Jasing, qui pût aisément le poursuivre & l'arrêter, aima mieux le laisser échapper. Il jugea bien que s'il le menoit prisonnier à l'Empereur, ce bon Pere n'ôteroit pas la vie à son Fils, & qu'il auroit à la Cour un Ennemi de plus. D'ailleurs, il n'étoit guéres porté d'inclination à faire au Prince Dara tout le plaisir qu'il pouvoit. Il se ressouvenoit des mépris qu'il en avoit reçû, & du terme de Musicien dont le Prince s'étoit servi pour l'offenser. Dans ces vûës, il donna le tems à Cha-Chuia de rassembler les débris de son Armée, & de se retirer à Bengale.

Tandis que le second Fils de Cha Jaham se déclaroit ouvertement contre son Pere, les deux autres, chacun dans son Gouvernement, assembloient des Troupes & songeoient à se mettre en Campagne. A l'égard d'Oramgzeb, il ne crût pas devoir se déclarer qu'il n'eût pris des mesures pour faire réüssir le grand dessein qu'il méditoit. Il attendit que Moradbax, le dernier de ses Freres, eût pris la route de Dely. Alors profitant des avances séditieuses que les Princes avoient faites avant lui, il resolut de s'élever par leur moyen, & peut-être à leurs dépens. Il écrivit donc une lettre à Moradbax pleine de dissimulation; voici comme il s'exprimoit. „ Vous n'ignorez pas, mon „ cher Frere, le dessein que j'ai pris de „ vivre le reste de mes jours dans la retraite, „ & dans la pénitence. Les grandeurs du „ Siécle ne sont pas capables de toucher mon „ cœur. L'unique passion qui me reste,

„ c'est

„ c'eſt d'établir le culte du vrai Dieu, & la
„ loi de ſon Prophéte dans toute leur pure-
„ té. Je conſidére que de tous les Fils de
„ Cha Jaham, dont la mort n'eſt que trop
„ certaine, vous êtes le ſeul qui conſerviez
„ du zéle pour l'Alcoran. Dara eſt un im-
„ pie qui n'a d'attachement que pour les Re-
„ ligions d'Europe. Cha-Chuia eſt un Hé-
„ rétique qui s'eſt livré à la Secte d'Aly, &
„ qui entretient des correſpondances avec les
„ Schiſmatiques de Perſe. Vive Dieu, &
„ ſon Prophéte! je ne ſouffrirai point que
„ l'impieté ou l'héréſie ſoient aſſiſes ſur le
„ Trône. Vous ſeul, mon cher Frére,
„ que j'honnore dès maintenant comme mon
„ Seigneur, & que je saluë comme mon
„ maître, méritez de porter la Couronne.
„ Vous êtes un vrai Muſulman, & le ſeul
„ défenſeur des fidéles. Permettez-moi donc
„ de joindre mes Troupes aux vôtres, & de
„ défendre avec vous le parti le plus juſte,
„ en combattant pour la Religion. Pour
„ moi je ne demande qu'une ſeule récom-
„ penſe de tous les ſervices que je prétends
„ vous rendre. C'eſt que vous me permet-
„ tiez après la victoire, d'aller couler en
„ Paix le reſte de ma vie près du Tombeau
„ de Mahomet, dans la penitence & dans la
„ priere.

Une lettre ſi artificieuſe fut reçûë avec joye de Moradbax. Envain Cha-Abas ce fidéle Eunuque, qui lui tenoit lieu de premier Miniſtre, lui conſeilla de ne s'engager avec Oramgzeb qu'avec précaution. Les démonſtrations d'un Frére qui favoriſoit ſon

ambition, l'ensorcelérent au point, de n'écouter plus de conseil. Voici la réponse qu'il lui fit. „ Il est raisonnable, mon cher „ Frére, que deux cœurs que l'amitié a toûjours unis, soient encore liez ensemble plus „ étroitement par le zéle de l'Alcoran. Allons de concert défendre la Religion attaquée par deux impies. Je jure par le „ grand Prophéte, que j'aurai toûjours pour „ vous le même respect, que pour mon Pere, & que si jamais je m'assis sur le Trône que vous méprisez, par grandeur d'ame & par pieté, j'aurai pour vos enfans „ toute la tendresse d'un Pere, & pour vous „ tout le respect que je dois à mon aîné, & „ au défenseur de la Religion.

Lorsque Moradbax consentit à joindre ses Troupes à celles d'Oramgzeb, il ne contoit pas que celles de son Frére dûssent être supérieures aux siennes. Le Gouvernement de Décan, qu'Oramgzeb possédoit depuis longtems, étoit bien moins étendu que le sien, & par conséquent les forces qu'on en pouvoit tirer n'étoient pas considérables. Il se promettoit de plus, qu'Oramgzeb manqueroit d'argent, & que les Troupes de son Frére, défrayées à ses dépens, ne seroient dévoüées qu'à lui seul. Pour cela il tira des sommes immenses des Marchands de Suratte. Moradbax s'étoit trompé. Oramgzeb avoit toûjours amassé depuis qu'il étoit Vice-Roi de Décan, & la dépoüille de Golconde avoit considérablement grossi son trésor. D'ailleurs, sa frugalité lui tenoit lieu d'un gros revenu, & ses épargnes lui fournissoient un

grand

grand fonds pour des dépenses utiles. Au regard de son Armée, voici l'artifice dont usa Oramgzeb pour la rendre nombreuse.

Mirza-Mula, qui faisoit la guerre pour l'Empereur, dans le Wisapour, comme nous avons dit, étoit attaché d'intérêt au Vice-Roi de Décan. Oramgzeb lui envoya le Prince Mahamud son Fils, pour l'engager à éxécuter la parole qu'ils s'étoient donnée après l'expédition de Golconde. Le tems est venu, lui dit Mahamud, de mettre Oramgzeb sur le Trône. Vous le pouvez, & vous l'avez promis: En joignant vos Troupes aux siennes, vous le rendez superieur à ses Fréres, & vous le mettez en possession d'une Couronne qu'il ne prétend tenir que de vôtre main. Mirza-Mula étoit disposé à tout faire pour Oramgzeb; les sermens l'y obligéoient; mais il étoit retenu par sa tendresse pour ses Femmes & pour ses Enfans. Dara les avoit fait conduire à la Capitale pour être les garans de sa fidélité. Oramgzeb qui prévoyoit sur cela les justes appréhensions de Mirza-Mula, lui fit proposer par son Fils un expédient que le Général accepta. C'étoit de laisser exciter contre lui la révolte de ses Troupes, de permettre que Mahamud l'enlevât prisonnier dans la Citadelle d'Oramgabad, & d'abandonner ensuite toute son Armée au commandement du Vice-Roi de Décan. Par là l'habile Mirza-Mula s'attiroit à lui & à sa famille, la compassion de la Cour, dans le tems même qu'il la trahissoit; & il assuroit sa vie & sa fortune, supposé qu'Oramgzeb fut Vainqueur.

Ce

Ce fut ainsi que toutes les Troupes de Mirza-Mula grossirent l'Armée d'Oramgzeb. Avec ce renfort, il crût pouvoir se mettre en Campagne, & joindre Moradbax qui s'avançoit vers Dely. L'abile Oramgzeb crût à son départ devoir redoubler les démonstrations de sa pieté. Pour retenir plus efficacement l'Armée de Mirza-Mula à son service, il attesta Dieu qu'il n entreprenoit une guerre, dont il avoit horreur, que par des intentions de zéle. Il prit l'Alcoran à la main, & le serra sur son cœur à la vûë de ses Soldats. Puis transporté d'un enthousiasme qu'il sçavoit si bien contrefaire; c'est pour vous défendre, s'écria-t'il, paroles sacrées du grand Prophéte, c'est pour vous venger des mépris de l'infidéle Dara, que j'interromps la Paix, qui devroit régner parmi des Fréres! Oramgzeb ne manqua pas aussi de répandre dans toute son Armée la mort de l'Empereur son Pere. Il s'en attiroit tous les jours de fausses lettres de Dely. On arrêtoit sur la Frontiére toutes celles qui auroient pû détromper le public. Enfin on tenoit la mort de Cha-Jaham comme certaine, avant qu'Oramgzeb sortit de Décan.

Un de ses soins encore fut de prévenir les soupçons de Moradbax. Il lui écrivit souvent sur sa marche des lettres pleines de respect. Si l'Armée de Mirza-Mula, lui mandoit-il, s'est jointe à la mienne, c'est vôtre nom seul qui la déterminée. De si nombreuses Troupes n'ont bien voulu me suivre, que parce qu'elles doivent être employées à vous mettre sur le Trône. Elles sont animées du même zéle que nous. Ce sont de vrais Mu-

sul-

ſulmans qui ne cherchent qu'à faire triompher la Religion, & à la mettre avec vous ſur le Trône. L'ambition aveugla tellement Moradbax, qu'il n'apperçût pas le piége. Il convint avec Oramgzeb du lieu où la jonction des deux Armées ſe devoit faire, & s'offrit d'aller au-devant de ſon Frére. Il ne convient pas à mon Souverain, répondit Oramgzeb, de prévenir ſon Eſclave. J'étudirai vôtre marche, ajoûta-t'il, & je ſçaurai faire enſorte qu'une entrevûë, que je ſouhaite avec paſſion, ne ſoit pas differée. En effet, ce fut vers les Montagnes de Manddo, qu'Oramgzeb atteignit ſon Frére.

Jamais union ne parut plus tendre que celle de Moradbax & d'Oramgzeb. Celui-ci d'auſſi loin qu'il apperçût ſon Frére, deſcendit de ſon Eléphant, & courant au-devant du Prince, il ſe proſterna en ſa préſence, & l'honnora comme ſon Souverain. L'yvreſſe du cadet crût à l'infini, lorſqu'il vit les ſoûmiſſions de ſon aîné. Il ne douta plus de la ſincérité de ſes proteſtations. Auſſi Oramgzeb ſçavoit les accompagner d'un air de ſimplicité, capable de tromper les plus clairvoyans. Ce fut dès lors qu'Oramgzeb fit prendre à Moradbax le nom d'Empereur; & depuis il le traita en public & en particulier comme ſon maître. Il lui donna toûjours le pas, & pour le commandement des Armées, il reçût toûjours l'ordre de ſon Frére, qu'il ſçavoit amener où il vouloit par la force de la perſuaſion. Ce fut ainſi que les Troupes des deux Fréres confédérez, s'avancérent également vers Dely.

Le

Le défilé de Manddo, environné de Forêts & de Montagnes, auroit été, pour l'Armée rebelle, un passage bien difficile à forcer; par bonheur on n'y trouva point de résistance. Je ne sçai quel esprit de vertige s'étoit répandu dans le Conseil de Cha-Jaham. A la nouvelle que les deux Freres avoient uni leurs Forces, on ne songea qu'à fortifier la Capitale, & l'on ne pensa point à occuper les postes qui pouvoient empêcher l'ennemi d'en approcher. Le Prince Dara, tout intrépide qu'il étoit, & fier de la premiére Victoire que le parti de l'Empereur avoit remportée sur Cha-Chuia, parut allarmé de la marche des deux Freres. Il connoissoit le courage de Moradbax, & il se défioit de l'artifice & des intrigues d'Orangzeb. D'ailleurs, il se souvenoit de je ne sçai quelle prédiction, qui promettoit le Trône au Vice-Roi de Décan. Dans ces allarmes, il tenta de mettre de la division entre les deux Freres, & de dissiper leurs Forces avant qu'elles parussent devant Dely. D'abord il fit écrire aux deux Chefs que Cha-Jaham vivoit encore, & qu'on ne pouvoit venir troubler son repos, sans donner atteinte au respect dû à un Pere & à un Souverain.

Moradbax dont le cœur étoit droit, & dont toutes les inclinations alloient à la vertu, fut ébranlé lors qu'il vit le crime de si près. Jusques là, son ambition avoit étouffé ses remords, & l'avoit empêché d'approfondir les bruits publics de la mort de son Pere; mais il chancela lors que le péril prochain

chain & la honte de sa révolte commencerent à lui faire douter que Cha-Jaham eût été empoisonné, & que Dara fut l'auteur de sa mort. Oramgzeb qui s'apperçût de son inquiétude, leva bien-tôt ses scrupules. Le bruit qu'on répand avec tant d'affectation que l'Empereur vit encore, est un artifice, disoit-il, de celui-là même qui lui a arraché la vie. Dara n'est pas content d'avoir fait périr son Pere, il veut encore tendre des piéges à ses Freres. Non, Seigneur, il ne nous reste plus de sûreté que dans nôtre union. Nous avons à venger un Pere; mais nous avons à conserver nos vies, & celles de nos femmes & de nos enfans. Lors que par une crainte vaine nous nous serons retiré dans nos Gouvernemens, & que nous aurons laissé le Parricide s'affermir sur le Trône, nous ressentirons les effets de sa cruauté & de nôtre imprudence. Il sera trop tard de nous repentir alors, d'avoir quitté une entreprise juste & facile. Pour vous, mon cher frere, vôtre perte sera plus considérable que la mienne. A la vérité nous aurons le chagrin commun, de voir l'impiété dominante, & de faux cultes autorisez; mais quel desespoir pour vous, lors que vous verrez un Sceptre, qu'il n'a tenu qu'à vous de porter, dans les mains d'un frere chargé de crimes. Allons, Seigneur, ne balançons plus, & puis qu'il faudra périr si nous ne combattons pas, tâchons de vaincre & de régner en combattant. Si Cha Jaham vit encore, ce que nous ne pouvons croire qu'à peine, nous irons après la Victoire

nous

nous soûmettre à un si bon Pere, & signaler nôtre attachement pour lui, en lui faisant sentir l'impatience où nous étions de le venger.

La soif de régner rendit encore une fois Moradbax crédule. Il se livra à son destin, & suivit la persuasion d'Oramgzeb. Il est vrai que l'incertitude où l'on étoit dans l'Armée des deux freres de la mort, ou de la vie de l'Empereur, n'étoit pas sans fondement. On en doutoit à Dely même. Cha-Jaham, retiré dans Agra, avoit beau se montrer au Peuple sur le grand Balcon du Palais. Ce n'étoit, disoit-on, qu'un fantôme, qu'une représentation du Roi; tant les Emissaires d'Oramgzeb avoient soin d'entretenir l'Indoustan dans la fausse créance de sa mort.

L'Armée rebelle s'avançoit toûjours vers Dely. Oramgzeb jugeoit à propos de ne point perdre de tems. Il craignoit que le Sultan Chacu, occupé à poursuivre Cha-Chuia sur les Terres de Bengale, ne ramenât ses Troupes victorieuses, & ne vint grossir celles de l'Empereur. D'ailleurs, il étoit dangereux de laisser aux siens le tems de se détromper sur la mort de l'Empereur. Dans ces vûës il faisoit de grandes marches. Cependant Cha-Jaham indigné contre ses fils, dont il n'avoit pû arrêter l'audace par des lettres, proposa dans son Conseil de sortir lui-même en campagne, de se montrer à la tête de ses Troupes, & de desarmer ses enfans par sa présence. Sans doute c'étoit l'unique expédient qu'on pût prendre. Il est

croya-

croyable que Moradbax ne se seroit pas obstiné à la révolte, s'il avoit vû son Pere. Les amis qu'avoit Oramgzeb dans le Conseil, détournérent l'Empereur d'une résolution si sage. Ils lui représentérent que ce seroit trop exposer la vie & l'autorité du Souverain. Ils ajoûtérent que si l'impétuosité naturelle engageoit les Rebelles à lui manquer de respect, il n'auroit plus de ressource; que supposé qu'ils fussent desobéïssans, son Armée étoit trop foible pour tenir contre les deux Princes; d'ailleurs que sa santé n'étoit pas assez rétablie, & que les fatigues de la guerre seroient capables de la ruïner. Ce fut ainsi que parla Calil-Cham ami secret d'Oramgzeb. Sans doute il tramoit dès lors le projet de trahison, qu'il exécuta depuis, & qui fut si funeste à l'Empereur. On dit même qu'il employa les charmes de sa femme, & les larmes de Begòm-Saëb pour retenir Cha-Jaham dans le Serrail.

Dara de son côté, qui ne put se résoudre à quitter son Pere, négligea de tenir la Campagne, & de conduire en personne l'Armée qui devoit agir contre ses deux freres. Jacontsing & Cassam-Cham furent donc les deux Généraux qu'on choisit pour commander en sa place. Le Prince leur fit des présens, & des promesses capables de les affectionner à son service. Mais Cassam-Cham portoit depuis long-tems au fonds du cœur, une blessure mortelle qui l'aigrissoit contre Dara. Sous ces Capitaines, l'Armée Impériale marcha à la rencontre des deux Rebelles.

Sur

Sur les bords de la Riviére d'Ugen, s'éleve un côteau en forme d'amphithéatre. Ce fut là que l'Armée Impériale campa pour disputer le passage aux Troupes Confédérées. Elle sortit d'Agra vers la fin du mois d'Avril, au tems de la plus grande chaleur aux Indes. Les eaux de la Riviére étoient basses, & elle étoit gayable en plus d'un endroit. Oramgzeb qui conduisoit l'Avant-garde des Troupes rebelles, parut le premier en présence de l'Ennemi; mais comme le reste de l'Armée n'étoit pas encore arrivé, tout son soin fut d'empêcher les Impériaux de passer la Riviére, & de commencer le Combat. Il disposa donc de l'Artillerie sur les bords du Fleuve aux endroits où il paroissoit le moins profond, & fit un feu terrible sur l'Ennemi rangé sur l'autre rive. Ainsi cet habile Capitaine donna au reste de ses Troupes le tems d'arriver, & les fit reposer de leurs fatigues causées par la chaleur & par les longues marches. Certainement si Jacont-sing avoit livré le Combat aussi-tôt qu'Oramgzeb parut, la Victoire étoit assurée à son parti; mais il avoit ordre de rester sur les bords de la Riviére, & d'en empêcher le passage aux Rebelles.

Cependant Moradbax, qui conduisoit l'Arriére-garde des deux Armées, fit approcher ses Troupes du rivage. Son impétuosité naturelle, & sa valeur ne lui permirent pas de délibérer long-tems. Il se jetta à l'eau avec une intrépidité qui donna du courage aux siens. Cependant, le Canon d'Oramgzeb soûtenoit le Soldat plongé dans le

le Fleuve jusqu'à la ceinture, & écartoit l'Ennemi de dessus la rive. Le fonds de la Riviére d'Ugen est pierreux, & les Soldats Indiens, qui pour lors étoient nuds pieds, se les ensanglantoient en marchant sur des roches pointuës. Cassam-Cham qui entretenoit une intelligence secrette avec Oramgzeb, auroit pû empêcher le passage des deux freres; mais son Artillerie ne se trouva pas prête. On dit même que la nuit précedente, il avoit fait cacher la poudre & les boulets. Le seul Jacont-sing fit son devoir. Il disputa le passage du Fleuve avec une valeur extraordinaire; mais rien ne pût résister aux efforts de Moradbax. Le courage de ce Prince augmenta encore, lorsqu'il apperçût Cassam-Cham lâcher pied. Il conçût alors qu'il n'auroit pas de peine à battre les seules Troupes du Raja. En effet le Général Indien, qui se vit abandonné par son Collegue Mahométan, fit sa retraite en brave homme, accompagné seulement de cinq cens Chevaux.

Ce Généreux Prince après sa déroute, se retira sur ses terres, n'osant paroître à la Cour. La perte qu'il fit de tant de Rageputtes ses Sujets, affoiblit son Etat. Cependant Oramgzeb tira de grands avantages d'une victoire si complette. Il se rendit maître de tout le bagage, & de toute l'Artillerie de l'Ennemi. On voit encore aujourd'hui sur les bords du Fleuve où se donna la Bataille, une Mosquée & un * Saray érigez par Oramgzeb. Ce Mogol voulut faire de l'un un monument de sa gloire, & de

* *Maison pour loger les Voyageurs.*

de l'autre une marque de sa pieté.

La nouvelle d'une défaite si déplorable, répandit la terreur également dans les Etats de Jacont-sing & à la Cour de Cha Jaham. La femme du Raja, Princesse issuë du sang de Rana, qui se disoit des descendans de Porus, fut au desespoir, lorsqu'elle apprit la déroute de son mari. Quand il se présenta aux portes de la Citadelle qui lui servoit de Serrail, la Princesse les fit fermer. Non il n'est pas possible, disoit-elle, ou que Jacont-sing soint vaincu, ou qu'il paroïsse encore à mes yeux après sa défaite. S'il n'est pas victorieux, ajoûtoit-elle, il est mort. Et certainement il n'auroit pas été assez lâche pour suivivre à son deshonneur. Si donc il a perdu la vie, ou dans le combat, ou de sa propre main, que me reste-t-il que de mourir après lui! C'étoit ainsi que cette Princesse desolée faisoit déja préparer le bucher où elle vouloit finir ses jours, selon la coûtume des femmes Rageputtes. Sa Mere eut bien de la peine à la détourner d'une si affreuse résolution. Enfin, on ne pût l'engager à faire ouvrir à son mari les portes du Palais, que quand on l'eut assurée, que le seul Jacont-sing avoit combattu avec courage dans la derniére Bataille, & qu'il ne l'avoit perduë que par la lâcheté de Cassam-Cham.

On fut encore plus inconsolable dans la Capitalle, sur la défaite de l'Armée Impériale. Aussi tôt que Cha-Jaham en eut reçû la nouvelle, levant les yeux au Ciel, il s'écria : Grace soit renduë au Dieu éternel qui

qui me dispose peu à peu, & comme par dégrez, à la perte de ma Couronne! Puis tombant dans une espéce de défaillance, Seigneur, vôtre volonté soit faite, dit-il, ce sont mes pechez que vous punissez! J'ai plus mérité encore que les pertes dont vous m'affligez! Dara eut bien d'autres sentimens, lorsqu'il apprit que ses deux freres avoient passé la Riviére d'Ugen, & que l'Armée de son Pere avoit été mise en déroute. Jamais la fureur ne s'exprima d'une maniére plus vive. Il frappa des mains, il battit la terre avec les pieds, il éclata en invectives contre Cassam-Cham. Ensuite tournant toute sa rage contre Mirza-Mula, c'est ce traître, disoit il à l'Empereur, qu'il faut regarder comme la cause de nos malheurs. S'il n'avoit pas livré les Troupes, dont il étoit Général, à Oramgzeb, on ne verroit pas ce fils Rebelle venir insulter son Pere. Qu'on tranche la tête, ajoûtoit-il, à toutes ses femmes, & qu'on punisse le Pere absent, par la mort des enfans, que nous tenons en ôtage. On auroit exécuté les ordres du Prince, si Cha-Jaham ne s'y fût opposé. L'Empereur appaisa la colere de son fils, & changea la résolution qu'il avoit prise de se venger, en une détermination salutaire de se défendre.

Oramgzeb cependant & Moradbax enflez par le succès de leur victoire, se croyoient invincibles. On n'entendoit parmi leurs Soldats que des discours pleins d'une espérance téméraire.. Oramgzeb nous menera

en Perse, disoient-ils, après la conquête du Mogol, & par la Perse nous entrerons en Turquie. C'étoit par ces bruits, que les Emissaires de ce Prince répandoient parmi les Troupes, qu'on animoit leur courage. On assuroit même le Soldat, qu'on étoit sûr d'une seconde victoire contre le parricide Dara, & qu'Oramgzeb avoit dans l'Armée Imperiale plus de trente mille Musulmans attachez à son parti. Cette affectation de faire courir dans les deux Camps des bruits avantageux à Oramgzeb, & de donner à lui seul toute la gloire du combat, fit naitre quelques soupçons dans l'esprit de Cha-Abas, ce fidéle Eunuque de Moradbax. Il se persuada que l'aîné des deux freres ne travailloit que pour soi, & qu'il trompoit la crédulité de son Maître. Il prit donc une résolution, dont il ne fit point de part à Moradbax. Il projetta d'assassiner Oramgzeb, lorsqu'il viendroit à son ordinaire faire la Cour à son frere, & le salüer comme son Roi. On ne sçait par quelle adresse Oramgzeb pénetra le dessein de l'Eunuque; on sçait seulement qu'il ne vint point selon sa coûtume dans la tente de son frere, & qu'il se contenta d'y envoyer le Sultan Mahamud son fils. La maxime d'Oramgzeb étoit, qu'il faut également se précautionner contre les embûches de ses Ennemis, & dissimuler la défiance qu'on a d'eux. Ainsi sans faire semblant d'avoir découvert la trame de Cha-Abas, il convint avec son Frere que, sans perdre de tems, il falloit faire avancer les deux Armées vers Agra. Pendant la marche des
deux

deux freres, tous les Mécontens de la Cour, & presque tous les amis d'Oramgzeb, vinrent se joindre aux deux Princes conféderez. Ceux qui demeurérent auprès de l'Empereur, n'y restérent que pour donner avis à Oramgzeb de tous les desseins de son Pere. Ainsi Cha-Jaham trahi de tous côtez, abandonné de ses plus braves Généraux, tout prêt à succomber sous les efforts de deux de ses Enfans, prit une résolution extrême, qui sans doute lui fut suggerée par un ami d'Oramgzeb. Il transporta toute son autorité à Dara. Il ordonna même à son Peuple de ne reconnoître, du moins pour un tems, plus d'autre Souverain que son fils. Cette démarche causa la ruine du Pere, & ôta le Sceptre des mains du Prince. Bien des Seigneurs, que le devoir attachoit encore à Cha-Jaham, refuserent d'obéir à Dara; & le Peuple déchargé par là de la fidelité qu'il avoit jurée au vieil Empereur, fit paroître beaucoup d'indifference pour le parti du nouveau. Quelques Historiens rapportent que Dara fit arrêter son Pere aussi-tôt qu'il se fut démis entre ses mains; mais M. Manouchy, pour lors Officier dans la Maison du Prince, assure qu'il traita toûjours Cha-Jaham avec tout le respect & toute la soûmission qui lui étoit dûë.

Cette désertion presque universelle des Grands, & ce refroidissement du Peuple pour le parti de la Cour, n'empêcha point Dara d'assembler cent mille Chevaux, & cinquante mille hommes de pied. On tira des Arcenaux d'Agra cent piéces d'Artillerie dont

les moindres étoient de douze livres de balle. Tous les Officiers qui servoient le Canon étoient Européans. On équippa en guerre soixante Elephans chargez de leurs tours. Chacun portoit sa piécé de campagne. On chargea cinq cens Chameaux des bagages du Prince. Avec cette grosse Armée, Dara sortit de la Capitalle pour tenir la campagne. C'étoit le 14. de May de l'année 1656. A voir ce prodigieux nombre de Troupes s'étendre à perte de vûë dans les grandes plaines qui sont aux environs d'Agra, on auroit crû que le Prince devoit forcer la victoire à se déclarer en sa faveur. Les plus senlez n'en jugeoient pas de la sorte. On appercevoit dans les principaux membres de ce grand corps, certain levain de haine contre le Chef. Dara étoit le seul qui ne se doutoit point de son malheur. L'estime qu'il avoit pour sa personne, ne lui permettoit pas de croire qu'on pût lui manquer de fidélité. Cependant le tems étoit venu auquel les Grands de l'Empire pouvoient se venger du deshonneur, que Cha-Jaham leur avoit fait en débauchant leurs femmes, & des railleries ameres qu'ils avoient reçûës du Prince. Pour comble de malheur le Sultan Chacu fils de Dara, trompé par les conseils de Jasing, s'étoit obstiné à poursuivre Cha-Chuia jusqu'a Bengale, & n'étoit guéres en état de rejoindre son Pere. Le jeune Prince avoit à sa suite toute l'élite des Troupes de l'Empire. Ainsi l'Armée de Dara n'étoit presque composée que de nouvelles levées, & de Capitaines d'une fidélité suspecte.

On

On ne peut dire quels furent les sentimens de Cha-Jaham lorsqu'il embrassa son cher fils pour la derniére fois. J'avois espéré, lui dit-il, de vous laisser après ma mort un Royaume paisible. Le Ciel ne la pas permis. Allez mon fils, allez vous couronner de vos propres mains. Si le Tout-puissant est sensible à mes priéres, il fera retomber sur des Enfans Rebelles les malédictions de leur Pere, & il versera sur un fils obéissant toutes les bénédictions qu'il mérite. Begom-Saëb accompagna de ses larmes l'adieu qu'elle dit à son Frere. Ainsi le Prince sortit de la Forteresse d'Agra, & vint se mettre à la tête de son Armée. Jamais appareil de guerre ne fut plus magnifique aux Indes. Le Camp, formé sur le plan d'une grande Ville, avoit ses ruës & ses Bazars. Les tentes Impériales toutes couvertes de brocard d'or, étoient au centre du Camp, & les magnifiques pavillons des Officiers & des Seigneurs, répandus par intervalles dans une vaste enceinte, s'élevoient au-dessus des huttes du simple Soldat, & faisoient un aspect agréable. Dara auroit souhaité d'attendre dans ce poste la jonction des Troupes de son fils; mais il apprit que l'Ennemi s'avançoit avec une célerite qui l'obligea de décamper. Rien de plus Auguste que la marche d'une si nombreuse Armée. Comme elle s'avançoit tout ensemble; une partie traversoit des colines, & une des valées. Le fer des javelines qui brilloit à la clarté du jour, & que le mouvement des Escadrons agitoit, rendoit

cette Armée assez semblable à la Mer, lorsque ses flots sont frappez par les crayons du Soleil. On marcha quatre jours dans ce bel ordre, & l'on arriva enfin sur les bords du Fleuve Chambal. Ce fut là que le Prince jugea à propos d'attendre ou son fils ou l'Ennemi. Il fortifia les bords de la Riviére de toute son Artillerie, & il se retrancha d'une maniére à ne pouvoir être attaqué. Cependant les Rebelles parurent sur l'autre rive. Dara ne crut pas devoir passer le Fleuve pour combattre. Le terrain qu'on appercevoit au-delà du Chambal, étoit inégal & montueux; ainsi ses Eléphans seroient demeurez inutiles, & sa nombreuse Armée n'auroit pû s'étendre.

D'une autre part, Oramgzeb ne crut pas qu'il fut possible de tenter le passage de la Riviére, en présence d'une Armée plus nombreuse que la sienne, & retranchée sur l'autre bord. Il jugea donc qu'il étoit plus à propos d'user d'industrie. Il assembla ses principaux Chefs, & leur représenta le danger que l'on courroit à differer le combat. Il ajoûta que si Soliman-Chacu joignoit son Pere, il n'y auroit plus d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Il les conjura donc d'être toûjours prêts à le suivre au combat; & les avertit qu'à toutes les heures du jour, il falloit être disposé à passer le Fleuve, & à donner sur l'Ennemi. Cette nouvelle, qui se répandit dans le Camp de Dara, le teint toûjours en haleine. Cependant l'industrieux Oramgzeb négocioit en secret avec le Raja Cham-

pet,

pet, ancien Ennemi de la Cour, pour obtenir un passage sur ses terres, afin d'aller traverser la Riviére à douze lieuës plus haut que le Camp de son Frere, dans un endroit où elle étoit gayable. Le Raja promit à Oramgzeb ce qu'il voulut. Celui-ci détacha seulement huit mille hommes de ses Troupes, qu'il fit marcher par des lieux inconnus au travers des montagnes, & des forêts. Aussi-tôt qu'ils se furent emparez du passage, toute l'Armée des deux Freres décampa pendant la nuit, & alla chercher le gué au travers des Etats du Raja. La nouvelle d'un départ si subit de l'Ennemi, étonna le Prince Dara. Cependant il étoit encore tems de remêdier au mal. Si l'on avoit usé de promptitude, on auroit trouvé sur les bords du Fleuve l'Armée des deux Freres fatiguée d'une longue marche, & l'on auroit aisément défait des Soldats encore moüillez, sans ordre & en confusion. Aussi c'étoit le parti que Dara vouloit prendre. Calil-Cham trouva des raisons pour s'attirer la commission d'aller combattre les deux Freres à l'endroit de leur passage.

Dara qui, avec toute la bravoure possible, n'avoit point d'expérience de la guerre, & qui, avec tout l'esprit qu'on peut avoir, étoit trop sincere pour être défiant, se livra aux conseils pernicieux de son plus cruel Ennemi. Calil-Cham agissoit en tout de concert avec Oramgzeb ; ainsi ce traître lui donna le tems de passer le Fleuve, & de se retrancher entre des montagnes, jusqu'à

qu'à l'arrivée de Moradbax. On dit même qu'Oramgzeb & Calil-Cham eurent un entretien secret dans une forêt voisine, & qu'ils convinrent des mesures qu'ils avoient à prendre, pour ruiner le parti de Dara. Du moins il est certain qu'il parut toûjours depuis entre le Chef des Rebelles, & le premier Général des Troupes de l'Empereur, une intelligence qui ne pouvoit guéres s'être ménagée que dans une entrevûë.

Ram-sing second Général dans l'Armée de Dara, & Chef de ces braves Rageputtes Indiens, qui n'obéissent jamais qu'à un Raja de leur Nation, étoit d'avis, que sans tarder, on livrât la Bataille, & qu'on forçât Oramgzeb dans ses retranchemens avant qu'il pût se reconnoître. Calil-Cham exagera dans un Conseil de guerre, les difficultez d'une entreprise si hazardeuse. J'ai visité le Camp ennemi, disoit-il, j'en ai trouvé les avenuës impratiquables. Attendons, ajoûta-t-il, que la faim ou que l'imprudence ayent tiré nos Ennemis hors de leur poste, nous les combattrons alors avec avantage. Le perfide fut crû, & les avis du fidéle Ram-sing furent méprisez.

Déja les Troupes des deux Freres étoient sorties de leur défilé; déja elles paroissoient en campagne, lorsque Dara fut d'avis de commencer l'attaque. On arrêta encore une fois l'ardeur de ce généreux Prince, & on laissa rallentir la vivacitè des siens. On lui conseilla même de ranger à la tête de son Armée toute son Artillerie sur une ligne.

ligne. Calil-Cham s'étoit rendu maître du Chef des Canoniers, & lui avoit défendu d'obéir à d'autres ordres qu'aux ſiens. Cependant Oramgzeb & Moradbax s'avançoient en bonne contenance. Avant qu'ils fuſſent à la portée du Canon, Calil-Cham fit faire un feu terrible, ſans qu'aucun coup portât ſur l'Ennemi. La fumée & la pouſſiére déroboient à la vûë de Dara monté ſur ſon Eléphant, la trahiſon du Général, qui pour lors s'étoit mis à l'avant-garde, afin de ſoûtenir, diſoit-il, le premier choc de l'Ennemi. Après une décharge inutile, on entendit pour la premiére fois trois coups qui furent tirés de l'Artillerie d'Oramgzeb. C'étoit le ſignal dont il étoit convenu avec Calil-Cham, pour l'avertir que l'Armée Rebelle étoit prête. En effet, le perfide courant vers Dara, qui commandoit le corps de Bataille; il eſt tems, Seigneur, lui, dit-il, d'aller vaincre un Ennemi déja preſqu'en déroute, par la décharge de vôtre Artillerie. Les Ennemis en manquent, ajoûta-t-il, ils ne nous ont répondu juſqu'ici que par trois coups de Canon. Paroiſſez ſeulement, Seigneur, & vous vaincrés.

La maniére de diſpoſer les Armées aux Indes, eſt bien différente de celle, dont on les range en Europe. Ce ne ſont point de petits Eſcadrons commandez par un grand nombre d'Officiers, ou des Bataillons qu'on peut aiſément détacher pour leur faire changer de poſte. Ce ſont de gros corps de Troupes, commandez par un ſeul Officier, qui de-

meurent nécessairement unis ensemble, & qu'on ne peut guéres séparer ni partager au tems d'une Bataille; pour courir aux plus pressans besoins. Les deux Armées étoient arrangées de la maniére que je vais dire. Dara étoit au Corps de Bataille, & sa troupe étoit opposée à celle d'Oramgzeb, placé au centre de l'Armée rebelle. Ram sing avec ses Rageputtes, faisoit tête à Moradbax, posté à l'aîle droite de l'Armée Confédérée, & Calil-Cham opposoit le grand Corps qui combattoit sous lui, au Sultan Mahamud, que son pere avoit posté à l'aîle gauche des Armées rebelles. Ce fut en cet ordre que les Troupes de Dara commencerent à s'ébranler les premiéres. Calil-Cham fit défense à l'Artillerie de tirer, tandis que les Impériaux s'avançoient vers l'Ennemi. Le Corps où combattoit Dara fut le plus diligent. Il vint se présenter devant Oramgzeb avec des cris effroyables. Les Soldats de l'Empereur décochérent leurs fléches contre un Ennemi qu'ils croyoient déja entamé par leur Canon. Oramgzeb les laissa approcher, & ne précipitant point sa décharge, il fit tirer à juste distance son Canon, sa Mousqueterie & ses Archers si à propos, qu'on vit tomber autour de Dara un nombre prodigieux de morts. Ce carnage ne rebuta point le Prince. Il s'avança avec furie au milieu des Escadrons d'Oramgzeb. Sur tout il pénétra jusqu'à l'endroit où l'Ennemi avoit dressé les batteries dont on étoit le plus incommodé. Il mit les Canoniers Portugais en fuite; puis il tourna tous ses efforts

vers

vers le gros de Soldats, dont Oramgzeb étoit environné. On ne vit jamais plus d'intrépidité d'une part, & plus de valeur de l'autre. Dara du geste & de la voix rappelloit autour de lui ceux des siens, que l'amour du pillage emportoit trop loin, & Oramgzeb, tenant son Bataillon toûjours serré, attendoit son frere de sang froid, & songeoit à se prévaloir de la moindre faute que sa vivacité lui feroit faire. On dit même qu'Oramgzeb, résolu de périr ou de vaincre dans le lieu où il étoit attaqué, fit mettre aux pieds de son Eléphant ces sortes de chaînes, qu'on a coûtume de leur attacher, lors qu'on veut les contraindre à ne marcher qu'au petit pas. Ainsi s'étant ôté les moyens de fuïr, il fit sa priére au Ciel avec cet air de piété, qu'il n'abandonna pas même au plus fort du péril. Il exhorta les Chefs de sa troupe à donner leur vie pour les intérêts de leur Religion. Les Historiens du Païs disent que, par un miracle de la protection du Ciel, Dara prit le change, & quitta la résolution d'attaquer son frere, pour tourner sa fureur d'un autre côté. Certainement si le Prince avoit suivi son projet, Oramgzeb étoit pris & la guerre étoit finie.

Calil-Cham qui ne combattoit que légérement contre Mahamud; mais qui se faisoit avertir à tous momens de ce qui se passoit entre les deux freres, apprit le péril d'Oramgzeb. Pour l'en tirer, il fit dire à Dara que ses meilleurs Officiers avoient été tuez; que le fils d'Oramgzeb combattant en lion, avoit mis à mort les plus braves d'en-

tre les Chefs Impériaux; que pour délivrer son Pere du péril, il alloit fondre sur les siens avec une troupe victorieuse. A cette fausse nouvelle, Dara quitta prise, laissa échapper Oramgzeb & courut au devant de Mahamud dont les Soldats étoient encore frais. Ils n'avoient été que foiblement attaquez par Calil-Cham.

Moradbax ne fut pas poussé avec moins de vigueur par le généreux Ramsing. Ce Raja suivi de ses Rageputtes, avoit enfoncé l'Avant-garde du Prince Mogol, & étoit enfin arrivé assez près de Moradbax pour pouvoir le combattre d'homme à homme. Celui-ci étoit porté sur un Eléphant de guerre, dans une espéce de Trône découvert de toutes parts, pour pouvoir donner des ordres de tous côtez. Déja l'Indien qui gouvernoit l'Eléphant du Prince, avoit été tué d'un coup de fléche. Moradbax prit sa place & conduisit son Elephant d'une main, tandis que de l'autre, il lançoit des traits à Ram-sing acharné personnellement sur lui. Le Prince Mogol reçût jusqu'à trois coups de fléches dans le visage, qui ne firent que lui éfleurer la peau. Ainsi le Raja, dont le carquois étoit vuide, & qui ne pouvoit atteindre son Ennemi, sauta de cheval pour aller percer l'Eléphant du Prince sous le ventre. Cette action téméraire coûta la vie à Ram-sing. Moradbax le frappa d'un dard, & le jetta sur la poussiére. Alors l'Eléphant du Prince Mogol étreignit de sa trompe le Prince Indien, lui battit la tête contre terre, le foula aux pieds, & acheva

de

de lui ôter la vie. A cette vûë, les Rageputtes découragez, & mis en fuïte après la mort de leur Chef, causerent la perte de la Bataille. Dara s'efforça en vain de les rallier. Les Soldats Indiens n'écoutent guéres d'autre voix que celle de leurs Rajas. Ces fugitifs répandirent dans tout l'Empire la nouvelle de la défaite entiére de l'Armée Impériale.

Il restoit encore à Dara assez de Troupes pour vaincre, même après la desertion des Rageputtes. Il continua donc le Combat, & s'acharna contre Mahamud avec succès. Calil-Cham, qui combattoit sous les yeux du Prince, fit pour lors quelques efforts pour cacher mieux sa trahison. L'Escadron de Mahamud étoit enfoncé, lors qu'Oramgzeb & Moradbax, qui n'avoient plus d'ennemis en tête, s'étant joints ensemble, vinrent fondre sur Dara. Les Troupes unies des deux freres, n'étoient pas encore assez fortes pour lui résister; elles perdirent souvent du terrain, & n'en regagnerent jamais. Enfin, Moradbax fut mis en fuïte. Oramgzeb, lui-même, ne se défendoit qu'avec peine; lors que le perfide Calil-Cham acheva, par un mauvais conseil, de ruïner les espérances de Dara, & de rendre inutiles tous les fruits de sa valeur. Vous êtes victorieux, Seigneur, dit le traître en s'humiliant en la présence du Prince, & la premiére de vos Campagnes efface la gloire de tous les Mogols. Pour couronner l'ouvrage que vous avez commencé, il ne vous reste plus qu'à poursuivre les deux freres

fugitifs, & qu'à les faire servir à vôtre triomphe. Descendez de dessus l'Eléphant qui vous porte. Vous êtes trop exposé aux fléches pour pouvoir soûtenir long-tems sans péril une mêlée si dangereuse. Montez à cheval, & volons à l'Ennemi. L'inconsidéré Dara suivit un avis dont il ne prévit pas les suites. Monté sur un de ces Chevaux Persans, que leur vîtesse rend estimables, il s'élança & se fit jour au travers des Ennemis. Oramgzeb fut effrayé d'une résolution qui lui assuroit l'Empire. La troupe de Dara qui ne le vit plus sur son Eléphant le crut mort, & sa perte lui glaça le courage. Ce ne fut plus que desordre dans l'Armée Impériale. Semblables à des nuées poussées par un gros vent, les Soldats prirent la fuïte, avec une vîtesse qui surprit le Général. Alors le Prince s'apperçut, mais trop tard, de la trahison de Calil-Cham. Qu'on le poursuive, s'écria t'il, & qu'on le mette en piéces! Le traître avoit déja pris ses sûretez. Suivi d'un gros Escadron, dévoüé à son parti, il avoit passé du côté d'Oramgzeb. L'infortuné Dara qui vit l'un de ses Généraux tué, l'autre tourné du côté de l'Ennemi; ses deux freres devenus les plus forts par la désertion de ses Troupes, & la meilleure partie de son Armée en déroute, ne songea plus qu'à la retraite. Il la fit en meilleur ordre qu'on n'eut pû l'espérer de son peu d'expérience dans la guerre. Le Combat finit à son départ, après avoir duré dix heures. Il avoit commencé sur les sept heures du matin, & ne fut terminé qu'à cinq heures du soir. Oramg-

Oramgzeb, qui se vit sans Ennemis, s'empara des Tentes & du Bagage de l'Armée Impériale. Jamais la dissimulation de ce Prince & sa profonde politique ne parurent mieux, que dans la modération dont il usa après la Victoire. Il réserva la Tente de Dara, & le quartier Impérial à son frere Moradbax. Pour lui, s'étant retiré dans une hutte à l'écart, il y demeura longtems en priéres. Puis avec l'air d'un homme inspiré, portant l'Alcoran à la main, il entra dans l'appartement de son frere, & lui présenta Calil-Cham. C'est au Ciel, lui dit-il, c'est à vous, Seigneur, & à ce fidéle ami, que nous sommes redevables de la Victoire. J'ai rendu graces à l'Eternel qui vient de sauver la loi du Prophéte, par la défaite de ses Ennemis. Je me prosterne maintenant devant mon Maître. C'est vous, Seigneur, qui par une valeur sans exemple, avec des Troupes fatiguées, avez dissipé l'Armée nombreuse que Dara vous opposoit. Il ne me reste plus qu'à vous demander vos bonnes graces pour le généreux & fidéle Calil-Cham. C'est lui qui, par de grands services, a rendu fortunez les commencemens de vôtre Régne; c'est lui qui mérite qu'on le charge, sous vous, du poids de l'Empire dont vous allez vous rendre Maître. Pour moi, Seigneur, mes destins s'accomplissent. Dès qu'une troisiéme Victoire vous aura mis sur le Trône que vous méritez, j'irai régner sur mes passions dans la solitude, tandis que vous ferez régner la véritable Religion dans l'Indoustan.

C'étoit

C'étoit ainsi qu'Oramgzeb parloit en public; mais en secret il se ménagéoit des amis de tous côtez. Il ne donnoit Calil-Cham pour Ministre & pour Confident à Moradbax, qu'afin d'être instruit des secrets de son Frére, & pour se rendre maître de son esprit. Nuit & jour il étoit occupé à faire partir des Esclaves pour les correspondans qu'il entretenoit à la Cour de son Pere, pour les Vice-Rois de l'Indoustan, & pour les Gouverneurs des places importantes.

Le principal soin d'Oramgzeb fut d'écrire aux deux Généraux qui commandoient sous Soliman-Chacu, de leur apprendre la victoire de Moradbax, c'étoit ainsi qu'il parloit, & de leur faire sçavoir la défaite de l'Armée Impériale & la fuite de Dara. Il leur ordonnoit de faire mourir leur Chef, ou de l'amener enchaîné dans son Camp. Jasing & Dalil-Cham étoient, comme nous avons dit, les deux Généraux qui, sous le Fils de Dara, avoient poursuivi le fugitif Cha-Chuia, jusques dans son Gouvernement de Bengale. Jasing étoit ce Raja, que Dara avoit insulté autrefois, & qu'il avoit traité de Musicien. Pour Dalil-Cham, c'étoit une ame vénale, un homme toûjours prêt à se ranger du parti le plus fort. Cependant, ni l'un, ni l'autre ne fut assez cruel pour tremper ses mains dans le sang d'un Prince Mogol, ou pour le livrer à son Ennemi. Ils prirent un conseil plus modéré. Ils persuadérent à l'infortuné Chacu, de se retirer dans les Montagnes s'il vouloit conserver ses jours. Le Prince fut obligé de sui-

ſuivre les avis de ces deux lâches déſerteurs du meilleur parti. Avec une petite eſcorte, il prit ſa route vers le Raja de Sirinagar, toûjours fidéle à l'Empereur. On dit même que les deux Généraux eurent la lâcheté & l'avarice de le faire piller dans ſa marche, pour profiter de ſa dépoüille. Enfin le jeune Sultan arriva, preſque ſans ſuite, dans le Royaume des Montagnes, & les deux Généraux ſongérent à venir groſſir l'Armées des deux Fréres.

Dara cependant, qui n'avoit échappé qu'à peine à la fureur des Rebelles, parut à neuf heures du ſoir à la porte d'Agra. Il n'oſa pas s'y enfermer de peur que les Vainqueurs n'en vinſſent former le Siége, & ne l'y retinſſent captif. D'ailleurs la honte d'aller ſe montrer fugitif & vaincu à ſon Pere, l'emporta ſur ſa tendreſſe, & l'empêcha d'entrer au Palais. Comme il étoit naturellement éloquent, les portraits qu'il faiſoit de ſon malheur étoient touchans. Quelquefois la violence de la douleur plus forte que ſa raiſon, lui faiſoit dire des extravagances. On l'entendit éclater en des invectives indignes d'un ſi grand Prince. Dara ſe contenta donc d'écrire à Cha-Jaham, & à Begom-Saëb ſa chere Sœur, deux lettres qu'il médita à loiſir, & qui tirérent des larmes à l'Empereur & à la Princeſſe. Cha-Jaham ne fut guéres moins touché de la diſgrace de ſon Fils, que des malheurs de l'Empire. Il envoya au Prince un de ſes plus fidéles Eunuques, pour le conſoler. On le flatta de l'eſpérance qui reſtoit à l'Empire dans les Trou-

ran au lieu d'un Frére. Voilà, Seigneur, l'unique raison qui leur a fait prendre les armes à la nouvelle incertaine de vôtre mort. Vous vivez, & le Ciel qui vous a rendu la santé, soûmet à vos ordres deux de vos Fils. Ils se sont servis de mon Ministére pour vous assurer de leur soûmission, & pour reconnoître en vous la supériorité de leur Empereur. C'est pour vous venger qu'ils ont vaincu ; c'est à vos pieds qu'ils viennent apporter leurs lauriers. Jugez, Seigneur, de la différence que vous devez mettre entre deux Eils, dignes de vôtre estime par leur valeur & par leurs victoires, & un Fils haï généralement de tous les Grands, que le Ciel vient de punir de sa fierté. Cha-Jaham répondit à l'Eunuque avec la dignité d'un Empereur ; mais avec la modération d'un Prince qui se voit prêt d'être investi par une Armée nombreuse, dont il est dangéreux d'irriter les Chefs. Assurez mes Enfans, dit-il, à l'Eunuque, de ma tendresse pour eux. Leur désobéïssance passée ne l'a pas encore tout à fait éteinte. Je la conserverai toûjours, pourvû qu'ils s'en rendent dignes. Qu'ils congédient leurs Armées, & qu'ils viennent implorer ici le pardon que je veux bien leur promettre. Ils éprouveront la clémence d'un Pere, qui seroit en droit de les punir.

Cependant l'Empereur qui connoissoit trop Oramgzeb, disoit-il, pour se fier à ses protestations, songeoit à se retirer d'Agra. Les Rebelles avoient intérêt à ne pas laisser

ſer échapper leur proye. Ils avoient répandu des Troupes autour de la Ville, & l'on ne permettoit à perſonne d'en ſortir. A la vérité, ſi le Peuple des Indes eût reſſemblé aux Peuples de l'Europe, Agra auroit pû ſoûtenir un Siége aſſez long-tems, pour donner le loiſir à Dara de faire une nouvelle Armée, & d'accourir au ſecours de ſon Pere. Mais les Indiens, accoûtumez à la ſervitude, ſe ſoucient peu de changer de Maîtres. Ils ſe contentent d'obéïr, ſans ſe mettre en peine à quel Prince ils obéïſſent. Ainſi l'unique reſſource de Cha-Jaham étoit d'attirer ſes deux Fils, ſans eſcorte dans la Citadelle, ſous prétexte d'amitié, & de leur ôter la vie pour faire ceſſer leur révolte. Oramgzeb étoit trop habile pour donner dans un piége ſi groſſier. Il ne laiſſa pas de faire courir le bruit dans Agra qu'il alloit trouver ſon Pere l'embraſſer, & ſe ſoûmettre à ſes ordres. Ce fut par là qu'il aſſoupit juſqu'aux moindres mouvemens des Bourgeois. Cependant il différoit de jour à autre de rendre viſite à l'Empereur, & il négocioit ſecretement avec les Officiers de la Cour, qui conſervoient encore un reſte d'attachement pour ſon Pere. Lorſqu'il ſe fut rendu maître de tous les eſprits, il fit entrer Mahamud ſon Fils, dans la Ville d'Agra, pour bloquer la Citadelle de ce côté-là, tandis que Moradbax l'environnoit du côté de la Campagne. La reddition d'Agra mit en liberté les Femmes & les Enfans de Mirza-Mula, qu'on y retenoit en ôtage.

Cha-

Cha-Jaham, du donjon le plus élevé de son Palais, s'apperçût aisément que sa Citadelle étoit investie. La nécessité & le dépit réveillerent en lui cette humeur guerriere, qu'il avoit eu dans sa jeunesse. Il fit disposer son Artillerie sur les Remparts, & la fit tirer sur les Rebelles. Le Canon du Serrail fit peu d'effet du côté de la Campagne, & n'abattit que peu de maisons dans la Ville. Ainsi l'Armée de Moradbax s'avança, presque sans perte, jusqu'au pied de la muraille. On fit grand bruit d'Artillerie pendant trois jours & trois nuits. Enfin Oramgzeb resté au Camp à deux milles d'Agra, où il contrefaisoit le malade, envoya de sa part visiter son Pere par le même Eunuque. Il demandoit excuse à l'Empereur de la hardiesse de ses Troupes. C'étoit contre ses Ordres, disoit-il, qu'elles s'étoient avancées si près de la Citadelle. Il prioit son Pere d'agréer que le Sultan Mahamud allât en son nom lui faire des soûmissions. Il ajoûtoit que bien-tôt une meilleure santé lui permettroit de le saluër en personne. Cependant Mahumud ne laissa pas de dresser une Batterie, pour faire brêche au Palais Impérial. Il alloit être réduit en poudre. Cha-Jaham donc accepta les offres d'Oramgzeb, & permit à son petit Fils d'entrer dans la Forteresse.

Déja l'Empereur avoit préparé les presens qu'il destinoit à Mahamud. On dit qu'ils étoient d'un prix inestimable. C'étoit un amorce pour attirer Oramgzeb lui-même dans le piége. Le jeune Prince,

par les conſeils de ſon Pere, entra dans la Fortereſſe; & comme il avoit gagné les Soldats du premier corps de garde, il s'en rendit maître ſans peine. Il ſe fit donc ſuivre juſques dans l'intérieur du Palais, par une groſſe Troupe; & avec cette eſcorte, il pénétra juſques dans l'Appartement Impérial. On mit à mort, ſans diſtinction, tout ce qui ſe trouva ſur le paſſage, Soldats, Femmes, Eſclaves & Eunuques. Enfin Mahamud, parvenu juſqu'à Cha-Jaham lui-même; ton grand âge, Seigneur, lui dit-il, te rend incapable de régner. Acheve le reſte de tes jours dans la tranquillité, & renferme toi avec tes Femmes dans ces Jardins délicieux que tu as fait orner à ſi grand frais. Nous ne t'envions point la lumiére du jour; mais céde à tes Enfans une place que tu deshonnores. A ces mots, il s'éleva un grand cri de toutes ces Femmes Tartares qui ſervent le Prince dans ſon Appartement, & qui ſont exercées, comme des hommes, à manier les armes. Leurs menaces furent inutiles. Il fallut céder à la force, & paſſer dans l'Appartement des Jardins, hors l'enceinte de la Forteresſe.

Le malheureux Cha-Jaham, trahi par ſes Enfans, retenu comme en captivité par ſon petit Fils, réduit à une maiſon de plaiſance, où il n'étoit environné que de Femmes, inventa un ſtratagême qui penſa couter l'Empire à Oramgzeb. Il fit inviter Mahamud à lui rendre une ſeconde viſite. D'auſſi loin qu'il apperçût le jeune Prince, il

il se jetta à ses pieds, & lui parla de la sorte. Si je suis assez malheureux pour être détrôné par des Enfans Rebelles, sois assez courageux, mon Fils, pour ravir ma Couronne à des Princes coupables. Je te la remets entre les mains, & certainement tu parois digne de la porter. La Ville d'Agra est soûmise à tes ordres; tes Troupes t'en ont rendu le maître. Profite d'une occasion favorable, & venge moi, en te tirant toi-même de la servitude d'un Pere ingrat, qui n'épargnera pas son propre Fils, après avoir détroné son Pere. Mahamud fut surpris des offres de Cha-Jaham. Il balança quelque tems entre l'amour du Trône, & le péril qu'il falloit courir pour s'y placer. Comme il avoit du bon sens, il ne se laissa pas éblouïr par une espérance frivole. Tous les Officiers de son Armée étoient attachez à Oramgzeb; ainsi pour peu que le Prince eût été infidéle à son Pere, il se seroit vû abandonné des siens. Mahamud méprisa donc une offre si brillante, & se contenta d'obliger l'Empereur à lui donner les clefs des Appartemens & des Trésors du Palais.

Cependant le Peuple, touché de compassion pour la misére de Cha-Jaham, commençoit à murmurer de l'inhumanité des deux Freres, & sur tout des procédez d'Oramgzeb. On accordoit avec peine la pieté dont il faisoit profession, avec l'état où il avoit réduit son Pere. Cet habile Politique fit cesser tant de plaintes, par un stratagéme qu'il employa, pour donner quelque cou-

couleur à sa conduite. Il fit, dit-on, contrefaire l'écriture de Cha-Jaham. Par ce moyen, on supposa à l'Empereur une lettre écrite à Dara. On lui faisoit mander à ce cher Fils, qu'il eût à s'approcher d'Agra avec un corps de Troupes; que bien-tôt Oramgzeb & Moradbax seroient surpris dans les embûches qu'il leur dressoit; qu'à force de carresses il avoit engagé les deux Rebelles à lui rendre visite; qu'il avoit des hommes tout prêts à massacrer ses Fils lors qu'ils paroîtroient en sa presence. Cette fausse lettre fut renduë à Oramgzeb dans un cercle des principaux Officiers de son Armée, comme si elle avoit été interceptée par ses soins. Tous furent étonnez de la cruauté du Pere pour ses Enfans. On loüa la sagesse d'Oramgzeb, qui jusqu'alors avoit évité de rendre visite à Cha-Jaham, & l'on tourna contre le Pere, l'indignation qu'on commençoit d'avoir pour les Fils.

Ce fut alors que les deux Princes disposérent de Charges publiques. Tous les ordres se donnérent conjointement par les deux Freres. Les trésors de Cha-Jaham & les revenus de l'Empire, se partageoient entr'eux par moitié. Alors la libéralité d'Oramgzeb n'eût plus de bornes. Il récompensa ses anciens amis, & il en fit de nouveaux. Cha-Stecam, l'Oncle des deux Princes, fut fait Gouverneur d'Agra. Tout étoit calme dans la Capitale; ainsi sans tarder d'avantage, les deux Armées se mirent en marche pour aller à la poursuite de Dara. Les amis de Moradbax n'étoient pas d'avis, que ce Prince suivit

Oramgzeb dans l'expédition nouvelle qu'il alloit tenter. Vôtre présence est nécessaire aux environs d'Agra, lui disoit-on. Par là vous empécherez le soûlevement du Peuple. Demeurez, & ne vous engagez pas dans un voïage périlleux. Ce Prince crédule n'écoûta que les promesses de son Frere; & se laissa entraîner à son impétuosité naturelle, & à son amour pour la gloire. Les deux Armées donc prirent la route de Dely, côtoyant toûjours la Riviére. Enfin, après quelques jours de marche, on campa près d'une bourgade nommée Matura.

La s'éleve sur une coline, une magnifique Mosquée, ancien monument de la pieté des premiers Rois Mogols. Oramgzeb fit esperer à Moradbax, qu'en ce lieu on devoit le couronner Empereur, dans peu de jours. On séjourna donc à Matura, Païs le plus fertile & le plus agréable de l'Indoustan. Jamais les carresses d'Oramgzeb & sa déference pour son Frere, ne parurent moins affectées. Comme les deux Camps étoient séparez par la Riviére, mais joints ensemble par plusieurs Ponts, Oramgzeb tous les matins & tous les soirs, passoit dans la Tente de son Frere, & ne l'entretenoit que de la magnificence de son Couronnement. Cependant il le différoit de jour à autre sous divers prétextes. Tantôt les Tentes magnifiques qu'on lui préparoit, n'étoient pas achevées; tantôt les présens qu'on lui destinoit, n'étoient pas prêts; quelquefois les habits neufs dont on devoit revêtir toute l'Armée, n'étoient point en état; d'autres fois les harnois des Chevaux

&

& des Eléphans, ne s'étoient pas trouvez faits au jours marqué. Moradbax attendoit sans impatience un honneur qu'il croyoit sûr. Cependant la discipline dans les deux Camps étoit bien différente. Du côté de Moradbax, les Chefs & les Soldats se livroient au plaisir. On n'entendoit dans la Tente du Prince, que Concerts, que Comédies; on ne s'occupoit que de Danses, & de Festins. Malgré la loi de Mahomet, le vin n'y étoit pas épargné; on en buvoit jusqu'à l'ivresse. Du côté d'Oramgzeb, tout étoit dans le silence. L'ordre de la guerre y étoit exactement observé. On y faisoit la priere le soir, le matin & sur le midi, avec la même ponctualité que dans les Villes. On y tenoit souvent des Conseils. Les principaux Chefs, instruits des desseins d'Oramgzeb, n'entretenoient guéres leurs Soldats, que du bonheur d'avoir pour maître un Prince aussi reglé & aussi pieux que leur Chef. Enfin l'on fixa le jour du Couronnement de Moradbax au 15. de Juin de l'année 1656.

Le lieu de la Cérémonie étoit une plaine qui servoit comme de place, devant la Mosquée de Matura. On l'avoit environnée de Tentes d'un brocard d'or, le plus brillant. Toute l'enceinte étoit couverte de ces magnifiques toiles peintes, qui faisoient comme un plafond, soûtenu par des cordons de soye, & qui défendoient l'assemblée des ardeurs du Soleil. Un théatre étoit dressé vis-à vis la Mosquée. C'étoit là que Moradbax devoit recevoir le Turban, & le Sabre Impérial de la main du Cassi ou du Chef de la Religion.

Tous ces préparatifs empêcherent Moradbax de soupçonner les desseins de son Frere. La veille de la Cérémonie, Oramgzeb feignit une légere indisposition, & fit inviter Moradbax à venir dans sa Tente, pour délibérer avec les Astrologues, si le jour marqué pour son Couronnement, seroit un jour heureux. En vain Cha-Abas, ce sage Eunuque, tâcha de persuader à son Maître, que tout étoit à craindre d'un Frere artificieux. L'infortuné Prince se laissa guider par son malheur, & ne suivit que ses préventions. Il entra dans le Camp de son Frere suivi seulement de Cha-Abas, & de quelques Officiers de son Armée. A peine il avoit passé la Riviére, qu'Ebrahim-Cham touché du désastre où ce bon Prince alloit se précipiter, osa prendre les reines de son Cheval, & lui parler de la sorte. Où courez-vous, Seigneur, & quel astre vous conduit chez Oramgzeb ? Je cours à la Couronne, répondit Moradbax, c'est de ses mains que je dois la recevoir. A ces mots, le vertueux Ebrahim fit tourner tête au Cheval du Prince, & se retira en pleurant. Moradbax se trouva offensé de la hardiesse de l'Officier, & enyvré de son ambition, il continua sa marche vers le quartier de son Frere. Le Cassi reçût Moradbax à son arrivée dans la Tente d'Oramgzeb, & lui fit un compliment capable de lui faire pressentir son malheur. Vôtre entrée est heureuse, Seigneur, lui dit-il, plaise au Tout-Puissant que vôtre sortie soit fortunée ! Il achevoit à peine, lors qu'Oramgzeb vint au devant de son Frere, suivi des principaux Chefs de son Armée. Jamais les

les embrassemens ne furent plus tendres, & jamais les respects pour Moradbax ne furent plus profonds. Oramgzeb fit asseoir son Frere à la place d'honneur. Il chassoit lui-même les mouches qui l'incommodoient, il essuyoit avec un linge la sueur qui couloit de son visage. Pendant la conversation, qui fut longue, il n'appella Moradbax que son Maître, son Seigneur, & son Souverain. On lui prépara un bain d'eau rose, puis on servit un grand répas. C'est la premiére fois, dit-on, qu'Oramgzeb ait permis qu'on usât de vin à sa table. Les deux Freres mangérent seuls, tandis que les Officiers de Moradbax étoient régalez par les Généraux d'Oramgzeb, en des Tentes éloignées. Cha-Abas seul resta près de son Maître, & ne l'abandonna point. La joye des deux Princes fut animée par la Musique, & par les Danses. Oramgzeb qui ne quittoit jamais l'air de piété dont il faisoit parade, ne but que de l'eau. Pour Moradbax, qui n'étoit pas si scrupuleux, il prit du vin avec excès. Un sommeil profond fut la suite de son yvresse. Cha-Abas fit retirer le Prince dans une Tente voisine pour le laisser reposer. L'Eunuque étoit assis au pied du lit où dormoit son Maître. Inquiet du péril, dont il avoit des pressentimens, il fut long-tems à s'endormir. Enfin le sommeil commençoit à l'assoupir, lors qu'Oramgzeb l'éveilla & parut tout à coup à sa vûë. L'Eunuque en fut effrayé, & ses cris pensérent éveiller Moradbax; mais il se rassura, lorsqu'il vit qu'Oramgzeb n'étoit suivi que d'un Enfant. C'étoit le jeune Azam,

des Indiens comporte ces sortes de changemens, la sagesse d'Oramgzeb avoit pourvû à toutes les suites. Il s'étoit attaché la plûparts des créatures de son Frere, & s'étoit assuré de ceux qu'il n'avoit pû gagner. L'Empire fut donc le fruit de l'intrigue la mieux suivie, & la plus habilement conduite qui fut jamais.

Oramgzeb leva le masque quand il fut tems de régner. Ce Faquir qui, peu de tems auparavant, n'aspiroit qu'à mener une vie privée près du Tombeau de Mahomet, s'étoit fait proclamer Empereur, après avoir ôté la liberté à un Pere imbécile, & à un Frere inconsidéré.

Tandis qu'on enfermoit Moradbax dans la Citadelle de Dely, Oramgzeb se disposoit à poursuivre Dara dans sa retraite de Lahor. De l'Armée de Moradbax & de la sienne, il n'en composa plus qu'une, à laquelle il fit observer une discipline uniforme. Dara de son côté avoit déja rassemblé plus de trente mille hommes, Patanes, Persans, & Indiens. Le Raja Surup-sing, dont les Etats ne sont pas éloignez de Cachemire, lui aménoit encore quatre mille Rageputtes. C'étoit peu pour un si puissant Raja. Aussi Dara, dans l'espérance que Surup-sing conduiroit dans la suite toutes ses forces à son Camp, avoit mis la fille du Prince Indien au nombre de ses femmes. Les préparatifs que faisoit Dara, ne furent point ignorez d'Oramgzeb. Toute son application fut de traverser les alliances de son Frere, & de lui débaucher ses créatures.

Daüt-

Daut-Cham étoit le plus fidéle des Officiers que Dara eut à ſon ſervice. Il commandoit un corps aſſez conſidérable de Cavalerie, poſté au paſſage de la Riviére de *Bear*, qu'Oramgzeb devoit néceſſairement traverſer pour venir à Lahor. C'étoit l'unique obſtacle que le nouvel Empereur dût trouver dans ſa marche. Oramgzeb deſeſpérant de pouvoir forcer le poſte, eut recours à l'artifice, & tâcha de gagner Daüt-Cham par la Négociation. D'abord on lui fit des promeſſes, & on tâcha de le corrompre par la voye de l'intérêt. Daüt-Cham étoit plus homme d'honneur que ne le ſont d'ordinaire les Perſans ſes Compatriottes, lorſqu'ils ſont tranſplantez aux Indes. Il réſiſta aux ſollicitations d'Oramgzeb. L'Empereur ſongea donc à rendre l'Officier ſuſpect à ſon Prince, & à faire retirer d'un poſte déciſif, un homme qu'il n'avoit pû corrompre. Il fit courir dans Lahor par ſes Emiſſaires une lettre, ſous le nom de Daüt-Cham, par laquelle ce Général marquoit l'intelligence qu'il entretenoit avec Oramgzeb. C'eſt la coûtume des Princes, que trop de crédulité a engagées autrefois dans le malheur, de devenir enſuite ſoupçonneux juſqu'à l'injuſtice. Dara qui ne s'étoit perdu dans le dernier combat, que pour avoir eu trop de confiance en Calil-Cham, ne ſe perdit une ſeconde fois, que pour avoir pris à tort des ombrages d'un ami fidéle. Daüt-Cham fut retiré de ſon poſte. Le Prince même ne le ſouffrit qu'à peine à ſa ſuite, & l'éloigna enfin pour toûjours de ſa préſen-

ce, après lui avoir donné de sa main une permission de se ranger dans le parti qu'il voudroit. Ainsi le passage du Bear devint libre par la lâcheté, ou par la trahison du Successeur qu'on donna à Daüt-Cham.

La formidable Armée qu'Oramgzeb faisoit marcher, à grandes journées, dans les plaines qui s'étendent depuis la Riviére de Bear jusqu'à Lahor, jetta l'épouvante parmi les Troupes de Dara. Ce Prince se trouva tout à la fois abandonné, & de ses Mahométans, & de l'espérance qu'il avoit d'être bien-tôt secouru par les Indiens de Surup-sing. Il crut donc qu'il ne lui restoit plus d'autre ressource, que d'aller chercher un azile en Perse, & de traverser en fugitif, les grands Royaumes qui s'étendent au-delà de l'Indus, jusqu'à Candahar. C'étoit sans doute le parti le plus sûr; mais le malheur qui ne cessa point d'accompagner Dara, ne lui permit pas d'exécuter son projet. Les Gouverneurs du Multan, & de Cabul étoient dévoüez à Oramgzeb. Il auroit été dangereux de passer sur leurs terres, & de s'exposer au péril d'être surpris & conduit à son rival.

Dans la désertion presqu'universelle, où se trouva le fils aîné des Mogols, il lui restoit encore un ami fidéle, & une Forteresse dévoüée. Cet ami étoit un Eunuque que l'Histoire ne nous a point désigné par son nom propre; mais seulement par le nom d'amitié que les Princes donnent aux Indes à leurs favoris. On l'appelloit *la Fleur du Printems*. La Forteresse qui demeura attachée

chée au Prince, est connuë dans le Mogol, sous le nom de Bakar. Elle est située dans l'endroit où le Fleuve *Sindy*, grossi par la jonction de cinq Riviéres, s'étend dans un lit également large & profond, & forme comme une espéce de lac. Ce fut là que le fidéle Eunuque mit en sureté les meilleures Troupes de son maître. Il y fit transporter des Arcenaux de Lahor, du Canon, de la poudre, & des munitions. Il s'y enferma, résolu d'arrêter par sa résistance toutes les forces d'Oramgzeb, tandis que son Maître se retireroit en Perse. La résolution de ce serviteur fidéle, donna du courage à Dara. Suivi seulement de quelques Domestiques, il descendit l'Indus; & après avoir essuyé des fatigues incroyables, il vint se réfugier au Royaume de Guzuratte. Ce fut là que le Prince trouva quelque intervalle de repos, & quelques secours, en attendant une occasion favorable de faire voile à Ormus. Oramgzeb suivoit toûjours la trace du fugitif, & après de longues marches, il arriva enfin dans le Royaume du Multan. Ce fut là qu'une nouvelle imprévûë lui fit quitter sa route, & l'obligea d'abandonner l'entreprise de Bakar; pour retourner à Agra.

Cha-Chuia qui, le premier des fils de Cha-Jaham, avoit quitté son Gouvernement de Bengale, pour venir s'emparer du Trône de son Pere; délivré de la crainte que Soliman-Chacu son vainqueur avoit répandu dans son Gouvernement, s'étoit avancé une seconde fois vers Agra, avec une Armée considérable. Comme le

Le nouvel Ennemi d'Oramgzeb n'étoit pas à mépriser. Cha-Chuia avoit de la bravoure & de la conduite. Il fit paroître l'une & l'autre, sur tout dans la guerre qu'il fit à Oramgzeb. Il apprit que son Frere, suivi de Jasing, dont il n'avoit que trop expérimenté la valeur, venoit au devant de lui, avec cette grosse Armée, que le Sultan Mahamud commandoit aux environs d'Agra, pendant l'absence de son Pere. Cha-Chuia prit le parti de se retrancher, & d'attendre l'Ennemi. Le lieu qu'il choisit étoit commode, & naturellement fortifié. C'étoit une grosse Bourgade nommée *Caïva*, environnée de montagnes & de forêts. Son Armée étoit campée sur les bords d'un grand étang. C'étoit le seul endroit où l'on trouvât de l'eau à quatre lieuës aux environs. Tout le reste de la plaine, du côté d'Agra, n'étoit couvert que d'un sable aride, où l'on ne voyoit ni fontaines, ni arbres, ni prairies. Cha-Chuia attendit là l'Armée d'Oramgzeb. Il espéroit que son Frere viendroit inutilement se consumer autour d'un Camp qu'il ne pourroit forcer. Son espérance ne fut pas vaine. Oramgzeb parut devant Caïva au tems des plus grandes chaleurs de l'Eté. Il est incroyable avec combien de fatigues il précipita ses marches, & dans quelle disette son Armée se trouva, lorsqu'elle fut en présence de l'Ennemi. Les fourrages & les vivres manquérent en même tems. Ce qui incommoda le plus, ce fut la disette d'eau, dans un climat devoré par les ardeurs du Soleil. Il

fallut

fallut en faire venir du Gange ſur des Chameaux, & la chercher à plus de ſix lieuës. C'étoit un travail auquel il n'auroit pas été poſſible de réſiſter, ſi l'Etoile d'Oramgzeb ne l'eût favoriſé dans un ſi preſſant beſoin.

Mirſa-Mula ſorti de ſa captivité d'Orangabad, après qu'on eut tiré d'eſclavage ſes femmes & ſes Enfans, conduiſit à Oramgzeb, au Camp de Caïva, les nouvelles levées qu'il avoit faites à Decan. La vûë d'un ſi grand Capitaine, & d'un ſi fidéle ami, fit tout eſpérer au nouvel Empereur, dans le tems même de ſon deſeſpoir. En effet Mirſa-Mula donna au Prince un conſeil digne de ſa longue expérience. Il fut d'avis qu'on fit courir le bruit parmi les Soldats, qu'il n'étoit pas poſſible de ſubſiſter plus long-tems devant Caïva; que le lendemain, pour le plus tard, on ſeroit obligé de décamper. Cette nouvelle paſſa du Camp d'Oramgzeb dans celui de Cha-Chuia. Il la crut, & ne l'examina pas aſſez. Il ſe prépara donc à donner ſur les Troupes de ſon Frere pendant leur retraite. Dès le point du jour, on fit faire un grand ſilence dans les retranchemens d'Oramgzeb. On défendit d'y allumer du feu; on ordonna de plier toutes les tentes comme ſi le Camp eût été vuide. Enfin, on fit paroître ſur le chemin d'Agra des Troupes, des Chameaux, & des Eléphans de charge, qui compoſent ordinairement dans les Indes, l'arriéregarde des Armées. La feinte réüſſit au gré de Mirſa-Mula. Quelques Sol-

dats

dats de Cha-Chuia sortirent de leurs montagnes & de leurs forêts, & vinrent à la poursuite du fugitif Oramgzeb. Cette arriére-garde attaquée, fit face à l'Ennemi, & repoussa ses premiers Escadrons. On accourut de part & d'autre à la défense des attaquez, & des agresseurs. Enfin, toutes les deux Armées parurent en campagne. Oramgzeb sortit du Camp qu'on avoit crû abandonné. Et Cha Chuia sentit en ce moment qu'il s'étoit à la fin engagé imprudemment dans un combat, évité jusqu'alors avec sagesse. Cependant il ne perdit pas courage. Les deux Freres se livrérent la plus sanglante Bataille qu'on eût donné aux Indes. L'intrigue n'eut point de part à la victoire, la valeur seule en décida. Il est étonnant que Cha-Chuia aït été constamment suivi des siens, sans que jamais Oramgzeb eut pû séduire aucun de ses Généraux. Le Frere s'attacha donc personnellement à combattre son Frere. L'aîné étoit monté sur l'Eléphant le plus formidable qui fut aux Indes. Ce furieux animal renversa de sa trompe tout ce qui s'opposoit à son passage. Précedé des Escadrons de la garde du Prince, on lui fit jour jusqu'à l'endroit où combattoit Oramgzeb. On ne peut dire avec quelle furie les Soldats de Cha-Chuia se mélérent avec ceux qui défendoient le nouvel Empereur. Enfin, les deux Princes s'approchérent de si près, qu'ils pouvoient combattre d'homme à homme. Chacun sur son Eléphant, se lança des traits de part & d'autre, & vuida son carquois; mais un

acci-

accident fâcheux pensa couter la vie à Oramgzeb. Je ne sçai si ce fut par malheur, ou de dessein formé, que les sangles de son Eléphant se relâchérent, & que le siége sur lequel il étoit placé pour combattre, pencha d'un côté & menaça l'Empereur d'une chutte. Du moins il est certain qu'Oramgzeb lâcha pied, & fit reculer son Eléphant. L'impétueux Cha-Chuia suivit son Frere avec vitesse, sans appercevoir le piége qu'on lui tendoit. On avoit creusé exprès une grande fosse, dont on avoit couvert la surface de quelques branches entrelassées, & d'un peu de sable bien applani. L'Eléphant du Prince tomba lourdement dans la fosse, & ne pût s'en debarasser. Ainsi Cha-Chuia prit par necessité le même parti, que de mauvais conseils avoient fait suivre au Prince Dara dans un autre combat. Il descendit de son Elephant pour monter à Cheval. Delà suivit le desordre de ses Troupes. Dès qu'on n'apperçut plus le Prince combattre du haut de son Eléphant, la crainte s'empara de tous les cœurs. Ce ne fut plus qu'une déroute. Cha-Chuia, lui-même, entraîné par le nombre des fuyards, les suivit à son tour, & se retira dans la ville d'Elabas.

Cependant la nouvelle de la défaite d'Oramgzeb se répandit dans Agra. Quelques déserteurs de son Armée, qui l'avoient vû dans le péril, & tout prêt à tomber de son Eléphant, coururent porter la nouvelle de sa mort dans la Capitale. Ce bruit, qui dura quelques jours, donna lieu au Raja Jacont-sing d'accourir à la délivrance de Cha-Jaham son Maître,

lettres pleines de caresses, & en même tems il donna ordre à Mirza-Mula de le faire partir avec une bonne escorte. Le jeune Prince sentit son malheur, lors qu'il ne fut plus tems de l'éviter. Il fit en vain des efforts pour échapper à ses Gardes, & pour gagner le Royaume de Sirinagar, azile ordinaire des Princes coupables ou vaincus. On l'enferma dans une littiére couverte; on le mit sur le dos d'un Eléphant, & on le transporta dans la Citadelle de Gualier, où l'on venoit de transférer aussi l'infortuné Moradbax.

La détention d'un si grand nombre de Princes, qu'Oramgzeb avoit sacrifiez à son ambition, & la défaite de ses deux plus formidables Ennemis, le laissérent respirer. Dans cette intervalle de tranquillité, il songea tout de bon à prendre les rênes de l'Empire, & à se faire reconnoître pour Empereur par le Peuple, comme il avoit été proclamé par les Soldats. Il se transporta donc à Dely, où il entra en triomphe au milieu des acclamations du Peuple. Ce fut là qu'il établit sa Cour dans le magnifique Palais que ses Ancêtres y avoient bâti. La Monnoye se frappa en son nom avec cette Inscription : *Moi le Roi Oramgzeb, Conquérant du Monde, j'ai fait battre cette Monnoye aussi brillante que le Soleil.*

Le repos dont joüissoit l'Empereur ne fut pas d'une longue durée. Le Prince Dara avoit rassemblé de nouvelles forces à Guzuratte. Il étoit à craindre que ses droits

sur

ſur l'Empire, ſoûtenus par la haine qu'on commençoit d'avoir pour le nouveau Souverain, & par l'affection que les Peuples ont d'ordinaire pour les Princes malheureux, ne prévaluſſent ſur les artifices d'Oramgzeb, & ſur ſon bonheur. Jacont ſing, ce Raja toûjours ſi affectionné au meilleur parti, avoit promis d'amener contre l'Uſurpateur dix mille Rageputtes, dès que Dara paroîtroit en campagne avec un nombre de Troupes ſuffiſant pour faire tête à ſon frere. Les deſſeins du Prince & du Raja, ne furent pas inconnus au vigilant Oramgzeb. Il gagna Jacont-ſing par la négociation, tandis qu'il alla terminer la guerre contre Dara par un dernier Combat. La ſurpriſe de ce malheureux Prince fut extrême, lors qu'il apprit en même tems l'infidélité de Jacont-ſing & les approches d'Oramgzeb. Il n'étoit plus tems de reculer. C'étoit la ſaiſon des chaleurs, pendant leſquelles il eſt difficile aux Indes d'entreprendre de longues marches. Il n'étoit pas ſûr auſſi de combattre en raſe Campagne un Ennemi plus fort, & toûjours victorieux. Il ne reſtoit plus qu'à ſe retrancher dans un Païs fertile, d'y faire ſubſiſter ſes Troupes, & d'y attendre de plus favorables circonſtances. Le deſſein étoit ſage; mais le nouvel Empereur & les ſiens ne donnérent pas le tems au Prince de l'exécuter. L'Armée qu'Oramgzeb avoit laiſſée à Bader-Cham, après la premiére défaite de Dara, abandonna le Siége de Bakar, & vint prendre le Prince par derriére, tandis qu'Oramgzeb l'attaquoit de

de front. Il ne fut pas possible à Dara, qui se vit entre deux feux, de tenir devant des Armées, dont la moins forte étoit plus nombreuse que la sienne. Il prit la fuïte & ne sauva qu'à peine ses femmes & ses Enfans sous les murs d'Amadabad.

La déroute de Dara donna de la terreur aux Gouverneurs les mieux intentionnez pour lui. On lui ferma les portes de toutes les Villes & de toutes les Citadelles. Bader-Cham le suivoit toûjours avec une diligence infatigable. Il avoit ordre de l'amener mort ou vif à Oramgzeb. Le Prince de son côté, suivi à peine de deux mille hommes, traversoit les Plaines du Sinde, marchant jour & nuit avec des travaux incroyables. Enfin, abandonné des siens, sans secours, sans azile, sans vivres & sans ressources, il tourna par Terre ses pas vers la Perse, où il avoit toûjours espéré d'arriver par Mer. Il espéroit même trouver des facilitez dans sa fuïte. Given-Cham étoit Gouverneur de la derniére Province des Etats du Mogol qui confine avec le Perse. Ce Seigneur étoit redevable de sa fortune & de la vie à Dara. Par l'ordre de Cha-Jaham, il auroit été foulé aux pieds des Eléphans, pour un crime atroce dont il étoit accusé, si le Prince Dara n'avoit obtenu sa grace. Ce scélérat reçût son Bienfacteur sur ses Terres avec toutes les démonstrations de la plus parfaite reconnoissance. Il l'engagea même à demeurer quelques jours avec lui. Il céda l'appartement de ses femmes à la Princesse Normahal,

mahal, l'Epouse favorite de Dara. Cependant le traître fit donner avis à Bader-Cham qu'il tenoit Dara en sa puissance, & le fit garder à vûë. Le Prince s'apperçut bien que sous prétexte d'honneur, on le retenoit dans une véritable captivité. Il s'en plaignit; mais Given-Cham, ou se mocqua de ses plaintes, ou tâcha de les calmer par de mauvaises excuses. Normahal de son côté, qui sentoit approcher la fin de son Epoux, chercha le tems de s'empoisonner. Déja elle se disposoit à sucer le poison, que les Princesses d'Orient portent d'ordinaire dans des bagues, pour terminer leurs malheurs par une mort volontaire. Son premier Eunuque l'en détourna, & fit luire un rayon d'espérance à son cœur. Il s'offrit à finir les jours de Given-Cham par un assassinat. En effet, il enferma dans un sac de brocard un pistolet de poche, résolu de le décharger dans le cœur du perfide. Il s'avança donc vers lui portant le sac à la main, comme si ç'eut été un présent qu'il apportoit de la part de la Princesse. Le Gouverneur le reçut avec un visage ouvert. Lors que l'Eunuque fut à portée, il lâcha la détente du pistolet, qui fit faux feu. Il est de certains malheurs si obstinez, que rien, ce semble, ne peut en arrêter le cours. Le Prince Dara l'éprouva. Tout conspiroit à hâter son désastre. Après l'attentat de l'Eunuque, le Gouverneur ne garda plus de mesures avec ses Prisonniers. Il défendit à la Princesse de sortir de son Appartement. L'infortunée Normahal ac-

cablée

cablée de chagrin, privée même de la consolation & des conseils qu'elle recevoit de son fidéle Eunuque massacré par Given-Cham, n'écouta plus que son desespoir. Après avoir embrassé ses Enfans; je ne survivrai pas à mon Mari, dit-elle. Le cruel Oraingzeb n'aura pas le plaisir de me porter le plus rude de ses coups, en exposant à mes yeux la tête de Dara. O Ciel! serois-je assez lâche, pour me réduire à passer une ennuyeuse viduité dans le Serrail de mon Ennemi! Ou même, ce qui me fait horreur à penser, serois-je assez malheureuse pour être mise au nombre de ses femmes! A ces mots, elle suça le poison qui, passant dans ses veines, lui causa bien-tôt la mort. Le cri de ses femmes attira le Prince dans l'Appartement de la Sultanne. Il la vit expirante, & ne songea plus qu'à la suivre. En effet deux jours après, Bader-Cham vint investir le logis du Gouverneur, & se rendit maître de l'Appartement du Prince. Il le salua avec un profond respect; mais ces premiers honneurs furent suivis des plus mauvais traitemens. Quelques Soldats se saisirent de Dara, le renversérent par terre, le chargérent de chaînes, & l'enfermérent dans une littiere, pour le transporter sur le dos d'un Eléphant. Bader-Cham conduisant son Prisonnier, reprit la route de Bakar pour en continuer le Siége.

Les restes de la faction de Dara y soûtenoient encore avec courage le parti de leur Maître. Le généreux Eunuque *la Fleur du Printems*, assiégé d'abord par Bader-Cham,

avoit fait paroître plus de valeur, & plus de fidélité qu'on n'en devoit attendre d'un homme de sa sorte. Il étoit encore tout prêt à fatiguer par une longue résistance, l'Armée de ses Ennemis: mais il fallut se rendre. Il reçut de Dara même, captif dans le Camp des Assiégeans, un ordre exprès de livrer la Place aux Troupes d'Oramgzeb. On ne peut dire la douleur que ressentit ce fidéle Serviteur, lors qu'il apprit la détention du Prince, & qu'il reçut ordre de livrer le seul azile qui lui restoit. Il sortit de Bakar après une composition honnorab'e, & reçut la permission de se retirer dans le Royaume de Cachemire.

Bader-Cham porta lui-même à l'Empereur la nouvelle de ses succès, & conduisit Dara à Dely où résidoit la Cour. Il y entra comme en triomphe, montrant au Peuple le Prince captif monté sur un Eléphant, les pieds enchaînez, dans une chaise découverte, assis sur le même Siége avec le dernier de ses Enfans. Tout le Peuple regretta un Prince un peu fier, à la vérité; mais aimable. On comparoit l'épreuve qu'on avoit faite du Gouvernement de Dara, avec l'expérience qu'on faisoit du nouveau Gouvernement. Oramgzeb ne pût soûtenir la vûë & l'entretien de son frere. Il le fit conduire dans un Château hors de la Ville, & le fit enfermer sous bonne garde.

La politique d'Oramgzeb ne se borna pas à retenir Dara dans la captivité comme les autres Princes de son sang. L'inimitié qu'il avoit conçûë contre le Prince, n'étoit pas

ſeulement formée par l'ambition, c'étoit une haine perſonnelle. Cependant pour couvrir ſa conduite d'un voile de juſtice, il fit aſſembler un Conſeil général de tous les Seigneurs de ſa Cour, & de tous les Capitaines de ſes Armées. Il leur propoſa, avec un grand air d'indifférence, s'il étoit plus à propos, ou de retenir Dara dans une éternelle priſon, ou de lui ôter la vie. L'intention d'Oramgzeb étoit de découvrir par là les amis ſecrets du Prince, & de n'épargner aucun de ceux qui, par attachement pour lui, concluëroient à conſerver ſes jours. Le Conſeil preſſentit l'intention de l'Empereur. Tous prononcérent pour ſa mort. Un ſeul eut le courage de ſe déclarer en faveur d'un malheureux, dont il étoit l'Ennemi particulier. On ne ſçait ſi ce fut par un rafinement de politique, ou par un effort de probité; du moins il eſt certain que ſon action parut ſi belle à Oramgzeb même, qu'il le mit au nombre de ſes amis.

Dara attendoit dans ſa priſon la déciſion de ſon ſort, lors qu'on enleva ſon fils d'entre ſes bras, pour le conduire à la Fortereſſe de Gualier, priſon ordinaire des Princes. Quand le pere ſe vit privé de ſon fils, il jugea bien qu'il falloit ſonger à mourir. Les ſentimens de Chriſtianiſme, que les Miſſionnaires avoient tâché de lui inſpirer, ſe réveillérent dans ces derniers momens. Il demanda d'avoir un entretien avec le Pere Buſée Jeſuite Flaman, qui l'avoit autrefois inſtruit de nos ſaints Myſtéres. Tout commerce avec les Européans lui fut refuſé.

Dans

Dans cet abandon général, le Prince se consoloit avec Dieu. On lui entendit dire plus d'une fois: *Mahomet m'a perdu, Jesus-Christ le fils de l'Eternel me sauvera.* Peu d'heures avant qu'on lui ravit le jour, Oramgzeb fit faire à son frere une question captieuse: Qu'auriez-vous fait à l'Empereur, lui demanda t'on, s'il étoit tombé entre vos mains comme vous êtes tombé dans les siennes. C'est un Rebelle, dit Dara, & un parricide; qu'il juge par ses crimes du traitement qu'il a mérité, & qu'il auroit reçû de moi avec justice. Cette réponse irrita Oramgzeb. Il ne chercha plus qu'une main assez barbare pour exécuter ses ordres. Nazar un des Esclaves de Cha-Jaham, & qui d'ordinaire servoit d'Ecrivain aux Empereurs, s'offrit pour une si cruelle exécution. Il se transporta au lieu où Dara attendoit le moment qui devoit finir ses miséres. Il trouva le Prince dans son Appartement levant les yeux au Ciel, & répétant ces paroles: *Mahamed mara micuchet, è ben alla Mariam mi bacchet*, c'est-à dire. *Mahomet me donne la mort, & le fils de Dieu me rendra la vie.* Il achevoit à peine ces mots, lorsque l'Exécuteur le jetta par terre & lui coupa la tête. Telle fut la fin d'un Prince qu'un mélange de vertus & de vices rendoit plus capable de régner au Mogol, que propre à s'y ménager l'Empire. Il mourut le 22. d'Octobre de l'année 1657. pleuré des Peuples & regretté même de ceux qui l'avoient abandonné & trahi.

La haine qu'Oramgzeb avoit conçûë con-

tre son frere, passa plus loin que la vie de ce malheureux Prince. Il se fit apporter la tête de Dara. Il la considéra avec un air de complaisance. Il la toucha du bout de son épée. Il ouvrit ses yeux fermez pour reconnoître à une taye, si l'on n'avoit point substitué une autre tête en la place de celle qu'il avoit ordonné de couper. Enfin, il ajoûta l'insulte à la cruauté. Voilà donc, dit-il, les restes de cet Imbécile, qui voulut m'enlever une Couronne qu'il n'étoit pas capable de porter. Il suivit ensuite le conseil de Roxanara Begòm, ancienne Ennemie de Dara son frere, & toûjours attachée au parti d'Oramgzeb. Il fit embaumer la tête du Prince, & la fit porter à Cha-Jaham, enfermée dans une boëte. Ce pauvre Empereur, prisonnier pour lors dans la Citadelle d'Agra, étoit à table lors qu'il reçût le présent qu'on venoit lui offrir de la part d'Oramgzeb. Avant qu'on eut ouvert la boëte; c'est du moins une consolation, dit-il, pour un pere malheureux, d'apprendre que l'Usurpateur ne m'ait pas tout à fait oublié. Mais lors qu'à l'ouverture du paquet, il apperçut la tête de Dara, ce fils si tendrement chéri, le bon Vieillard tomba en pâmoison. Begòm-Saëb, généreuse Princesse & toûjours fidéle au parti de Dara, fit retentir l'air de grands cris. Enfin, on ne vit rien de plus triste que les sentimens qu'un spectacle si tragique excita dans la prison d'Agra.

Il ne restoit plus à Oramgzeb pour s'assurer à jamais l'Empire des Mogols, que de faire tom-

tomber à Cha-Chuia les armes des mains, & que d'avoir en sa puissance le Sultan Chacu, Fils aîné de Dara. Nous avons dit qu'il s'étoit retiré dans le Royaume des Montagnes, chez le Raja de Sirinagar. L'Empereur vint à bout de l'une & de l'autre entreprise, en partie par la force, en partie par l'artifice. Débarassé de la longue guerre qu'il avoit été obligé de faire à Dara, il fit marcher toutes ses Troupes du côté de Bengale. Mirza-Mula y tenoit blocqué le Prince Cha-Chuia, qui ne soûtenoit plus qu'à peine les restes de sa faction presqu'anéantie. Aussi-tôt que ce malheureux Prince eût la nouvelle du renfort qui venoit à Mirza-Mula de toutes parts, il n'eût plus d'autre parti à prendre que celui de la fuite. Le Royaume d'Arracan impénétrable jusqu'alors aux armes des Mogols, lui offrit un azile. Il est de toutes parts environné de Montagnes & de Forêts. Ainsi son affiette le met à couvert d'insulte. D'ailleurs, comme il confine aux Terres de Bengale, il étoit aisé au Prince de s'y retirer. Il écrivit donc au Roi de cette Région, la plus inculte qui soit aux Indes, pour l'engager à lui donner retraite. Il promettoit que dans peu il sortiroit d'Arracan, & qu'il s'embarqueroit pour Moca, d'où il iroit implorer le secours du Roi de Perse. Le perfide Raja songea dès lors à profiter de la dépoüille du Prince fugitif. Il offrit à Cha-Chuia un azile dans ses Etats, & lui promit de le défendre contre toutes les attaques d'Oramgzeb. La retraite de Cha-Chuia eût tout l'air d'une fuite précipitée. Les Portugais qui

pour lors habitoient à Chatigan, Ville maritime du Royaume d'Arracan & la plus proche des Etats de Bengale, se chargérent de transporter le Prince, ses Femmes, ses Trésors, & quelques Officiers de sa maison, en de petites barques, dont ils se servent pour exercer le métier de Pirattes. Les Portugais, dit-on, firent échoüer le Brigantin sur lequel on avoit chargé l'argent & les pierreries du Prince, & s'en saisirent. Pour Cha-Chuia il n'arriva pas sans peine au Royaume d'Arracan, où il trouva, dans la personne du Roi, un Ennemi aussi formidable que celui qu'il évitoit. Après quelques démonstrations de tendresse & de respect qu'on lui donna d'abord, on éxigea de lui des soûmissions indignes d'un Prince de son rang. On voulut l'obliger à venir faire sa Cour réguliérement à ce petit Roi. On lui demanda sa Fille pour la mettre au nombre des Femmes du Prince d'Arracan, Fils aîné du Roi. On trouvoit mauvais qu'il se plaignit des repas qu'on lui servoit à l'Indienne. Enfin on lui faisoit un crime de la Secte Mahométanne qu'il professoit. Ces mauvais traitemens produisirent d'abord dans le cœur du Prince Mogol quelques mécontentemens. Ils éclatérent dans la suite par des murmures. On dit même que Cha-Chuia forma des desseins contre la vie du Roi qui lui donnoit retraite. Quoi qu'il en soit, l'imprudence de Cha-Chuia lui coûta la vie. Les sujets du Roi d'Arracan investirent de toutes parts le Palais où logeoit le Prince Mogol. L'Infortuné Cha-Chuia ne trouva plus d'autre

azile

azile [dans] les Forêts. Il s'y sauva ; mais ces Tigres l'y poursuivirent, & après avoir massacré impitoyablement ses Femmes & ses Enfans, ils lui ôterent la vie, le 7. Février de l'année 1658. Cha-Chuia fut le second des trois Fréres d'Oramgzeb qu'on immola à son ambition. On peut dire que ce pauvre Prince avoit mérité le châtiment que la Providence lui ménagea. C'étoit lui qui, par sa précipitation & sa révolte, avoit mis en mouvement cette guerre cruelle qui venoit d'armer les Fils contre le Pere, & les Freres contre les Freres. Il est croyable même que son mauvais exemple fraya le chemin à l'invasion d'Oramgzeb. Cha-Chuia paya bien cher les premiéres atteintes qu'il donna à l'autorité de l'Empereur son Pere. Toûjours vaincu, il trouva la mort dans une terre étrangere ; & massacré par les mains des Barbares, il épargna à Oramgzeb la haine d'un nouveau crime.

Le Sultan Chacu, Fils aîné de Dara, ne fut pas en sureté dans le Royaume de Sirinagar, contre les soins & l'artifice de l'Usurpateur. Il avoit trop de mérite pour être épargné. Son premier essai dans le métier de la guerre, avoit été marqué par la défaite de Cha-Chuia. Il importoit à Oramgzeb de ne laisser pas croître, dans son voisinage, un Rejetton de la famille Royale, capable de lui faire ombre. La difficulté étoit de l'arracher des mains du Roi de Sirinagar qui le conservoit avec soin, & qui l'aimoit avec tendresse. Outre que ce Raja étoit d'un naturel doux & capable d'être ému à la

compassion, la légéreté & la perfi[illegible]ordinaires aux Indiens, étoient corrigées en lui par l'attachement au Christianisme. Il n'avoit donc garde de livrer à Oramgzeb le Prince Chacu, qu'il regardoit comme un dépôt précieux, que la Providence avoit remis entre ses mains. Il étoit encore plus difficile de le lui arracher par force. Les Mogols avoient tenté autrefois quelques entreprises sur son Royaume; mais leurs Armées destituées de vivres dans un Païs inculte, ou bien y avoient péri entiérement, ou bien leurs Soldats y avoient laissé le nez & les oreilles. Oramgzeb tâcha donc d'enlever, par le Ministére du Fils du Roi de Sirinagar, le Prince Mogol, qu'il n'avoit pû obtenir du Pere. Il l'engagea par des presens, & par de plus grandes promesses encore, à remettre Chacu entre ses mains. On fit une partie de chasse; les deux jeunes Princes s'écartérent dans les Montagnes à la suite de leur proye; des gens apostez se saisirent du Sultan Chacu, & le conduisirent à Oramgzeb. Enfin la Forteresse de Guallier fut la prison, où l'on ensevelit pour jamais le mérite du Prince de la plus grande espérance qu'on eût vû naître aux Indes.

Des trois Freres d'Oramgzeb, Moradbax seul restoit encore en vie. Tout Captif qu'il étoit, on le regardoit comme un sujet de soupçons & d'inquiétudes pour le nouvel Empereur. Il falloit s'en délivrer. On jugea donc à propos de le faire périr. Voici les couleurs que l'on donna à l'entreprise qu'on fit sur sa vie.

On

On emprunta le masque de la Justice pour couvrir une grande iniquité. C'est une loi parmi les Mahométans, qu'un nouveau Souverain ne peut user du droit de vie, & de mort sur ses Sujets, s'il n'a reçû du *Casi*, ou du Chef de la loi une espéce de consécration, qu'on regarde, parmi les Mogols, comme le Sceau de la Jurisdiction Impériale. Le bon Vieillard qui pour lors étoit à la tête de la Religion, & le grand Interprête de l'Alcoran, regardoit avec indignation l'invasion d'Oramgzeb. Il s'obstinoit donc à refuser, du vivant de Cha-Jaham, de servir à la Cérémonie qui restoit à faire, pour mettre l'Empereur en possession d'une autorité absoluë. Oramgzeb fit déposer le Vieillard, & fit élire un Casi moins scrupuleux, & toûjours prêt à favoriser les inclinations de la Cour. Ce fut de lui qu'Oramgzeb reçût, avec la consécration, le pouvoir de disposer à son gré de la vie de ses Sujets.

Le premier usage que fit l'Empereur de sa nouvelle autorité, fut d'ôter la vie à Morad-bax son Frere. On lui suscita deux faux témoins. Ils déposérent que quand le Prince étoit encore Vice-Roi de Guzuratte, il avoit fait mourir un Sécretaire de Cha-Jaham, envoyé exprès dans son Gouvernement pour éclairer sa conduite. Oramgzeb n'entendit l'accusation qu'avec un air d'indignation contre les témoins; mais qu'il tourna ensuite contre l'accusé. Cependant c'est mon Frere, s'écria t'il? Faut-il que je sois obligé de verser tout mon sang? Lorsqu'il s'affligeoit ainsi, ses Astrologues accoûtumez à faire

parler au Ciel le langage des passions du Prince, lui parlérent de la sorte : *Assurez-vous, Seigneur, que vôtre Régne ne sera que malheureux, si une dangereuse compassion vous empêche de venger le premier crime qu'on défere à vôtre Tribunal.* Oramgzeb feignit d'abord de grandes répugnances ; enfin il céda, en soûpirant, au malheur de sa destinée. On vit couler quelques larmes de ses yeux, lorsqu'il ordonna aux Soldats de sa garde, de se transporter à Guallier, & de faire piquer son Frere par une de ces Couleuvres, dont le poison est prompt & toûjours mortel. La mort de l'infortuné Moradbax mit enfin Oramgzeb dans une possession tranquille d'un Trône, où la valeur & la politique l'avoient fait monter. On laissa pour quelque tems Cha-Jaham joüir de la vie. C'étoit un Vieillard imbécile, dont l'incapacité de régner étoit connuë de tout l'Empire. Ainsi tranquille possesseur de la plus riche Monarchie du monde, par la voye de l'intrigue, Oramgzeb le gouverne encore aujourd'hui, & soûtient par son habileté, un Sceptre dont il s'est emparé par adresse.

Le premier soin de l'Empereur, quand il se vit paisible, & sans Compétiteurs sur le Trône, fut d'assurer sa gloire après avoir assuré sa Couronne. Il rassembla les Historiens du Palais, dont la fonction est d'écrire les Chroniques de l'Empire. Ils nous ont servi de guides pendant tout cet Ouvrage. Tracez à la postérité, leur dit-il, l'Histoire de mes Conquêtes, & que mon avénement à la Couronne serve d'exemple à mes Successeurs.

ſeurs. Le Chef des Hiſtoriens prit la liberté de demander au Sultan quelles couleurs il pourroit donner à l'empriſonnement de ſon Pere, & au maſſacre de ſes trois Freres. Apprenez, leur dit-il, que ma conduite eſt devenuë légitime par les néceſſitez de l'Etat, & par le ſoûtien qu'il a fallu donner à la Religion chancelante. Un Pere imbécile, & des Freres Ennemis de Mahomet effacent la honte de mes attentats. Toute la gloire de mon Régne vient de la protection de l'Eternel. C'eſt lui qui par la main a conduit un pauvre Faquir ſur le Trône; pour apprendre à la poſtérité, qu'il humilie les ſuperbes, & qu'il éleve les humbles.

Fin du Régne de Cha-Jaham.





DESCRIPTION

DE LA COUR,

DES FORCES, DES RICHESses & du Gouvernement des Empereurs Mogols.

IL n'a pas été possible d'écrire l'Histoire universelle du Mogol, sans y donner quelque idée de la Cour, des Forces, des Richesses & du Gouvernement des Empereurs. On aura sans doute apperçû les semences de ce que nous allons dire répanduës dans tout le corps de cet Ouvrage. Il faut avoüer cependant que le peu qu'on y en a inseré, n'étoit capable que d'exciter la curiosité des Lecteurs, & de réveiller en eux l'envie de sçavoir en détail, ce qu'on n'a pû leur exposer qu'en gros. Les loix de la narration ne permettent pas de quitter long-tems son sujet, pour s'étendre en de longues descrip-

criptions. Ainsi l'on a mieux aimé laisser l'esprit dans le goût d'apprendre ce qu'on reservoit à la fin de l'Histoire, que de distraire l'attention tandis qu'on la liroit.

Il est d'ailleurs de quelque utilité de répresenter, sous une seule vûë, le plan de la Cour, de la Magnificence, des Intérêts & du Gouvernement des Empereurs, dont nous avons donné la vie. Un Ambassadeur, ou le Député d'une Compagnie à la Cour des Mogols, trouveront ici une instruction suffisante pour connoître les maniéres du Païs où ils seront envoyez. Un Voyageur même, un Marchand ou un Missionnaire, seront fort aise, à Dely ou dans Agra, de n'ignorer pas les coûtumes d'une Cour, où ils ne seront peut-être que trop obligez d'avoir des rapports. Aussi c'est dans ces vûës que Monsieur Manouchi a décrit à part l'état du Serrail, des Armées, des Revenus & de la Domination du Mogol, sans le mêler avec sa Chronique. Nous donnerons ici en abregé, sans rien ômettre néanmoins, ce que le Vénitien a fort étendu. Il proteste que pour ne point tromper le Public dans une matiére, où l'erreur pourroit être plus dangéreuse que dans un point d'Histoire, il ne rapporte rien sur la connoissance d'autrui. Il a vû, dit-il, il a éprouvé tout ce qu'il raconte. Il avoit déja demeuré 48. ans au Mogol lors qu'il écrivoit ses Mémoires en l'année 1697. Il avoit parcouru presque toutes les Provinces de ce grand Empire. Il y avoit occupé un poste honnorable, où certainement il pouvoit acquérir plus aisément

que le commun des Voyageurs d'Europe, la connoissance des Mistéres du Serrail, qu'on dérobe avec soin aux yeux du Public. On ne sera donc pas étonné si l'on trouve ici un détail plus circonstancié que par tout ailleurs, de l'état où l'Empire du Mogol se trouva, lorsque Monsieur Manouchi nous en traçoit la Description. Nous donnerons d'abord une idée de la Cour des Empereurs, puis nous décrirons leurs Forces & leurs Armées, nous entrerons ensuite dans le détail de leurs revenus; enfin nous exposerons leur Police & leur genre de Gouvernement.

LA COUR DU MOGOL.

Ce n'est pas seulement en Europe que la magnificence brille à la Cour des Souverains. On peut dire aussi, qu'eu égard aux maniéres du Païs, la Cour des grands Princes de l'Orient, n'est point inférieure à celle des Monarques de l'Europe. Quoi qu'il en soit des autres, celle du Mogol a un air de somptuosité, qui étonne les Etrangers, & qui paroît tout à-fait surprenant à un Italien.

A la vérité les Palais de l'Empereur à Dely, & dans Agra, n'ont rien de la régularité, & de cette belle ordonnance qu'on admire dans la structure des grands Edifices de Rome & de Venise. Cependant on peut dire que celui du Mogol a ses beautez particuliéres, & des proportions assez justes, selon le goût des Indes, qui n'est pas à mé-

pri-

priser. On n'a point eu d'égard dans la construction de ces bâtimens à l'Architecture Grecque, qu'on ignore aujourd'hui dans tout l'Orient; on y a suivi une méthode qui n'a rien de choquant à l'œil, & qui, sans doute, par rapport aux usages du Païs, a quelque chose de plus commode, que ce grand nombre d'étages fort exaucez, où l'on ne monte jamais sans fatigue.

Le Palais d'Agra, qu'on nomme le *Mahal* en langage du Païs, sert aussi de Citadelle à la Capitale. Il est bâti en forme de croissant sur les bords du Gemna. A le considérer du côté de la Ville, sa figure paroît ronde. Les murailles en sont élevées, & assez larges pour soûtenir les piéces de Canon d'une médiocre grosseur, qui y sont disposées par intervalles. Une Forteresse de la sorte suffit aux Indes pour contenir le Peuple dans le devoir. On apperçoit le Mahal de fort loin; & comme les pierres, dont il est construit, sont rouges & assez semblables à du marbre jaspé, hors qu'elles sont tendres & faciles à s'exfolier, tout le Palais reluit aux rayons du Soleil. On le distingue aisément à la vûë, d'avec le reste de la Ville. Les fossez pleins d'eau dont il est environné, & le jardin en terrasse qui sert comme de Rempart autour du Mahal, font à la vûë, dans une distance raisonnable, un mélange de Cannaux d'eau courante, de verdure, & de Bâtimens qui ne déplairoit pas en Europe.

Une grande Place assez large, mais aussi longue que la face du Palais du côté de la

Ca-

Capitale, sépare en quelque sorte le Mahal de la Ville d'Agra. C'est là que les Rajas rangent leurs Rageputtes. Ces Princes Indiens y viennent, chacun sa semaine, pour y faire la garde aux portes extérieures du Palais. Il y en a deux qui donnent sur la Place & les deux principales ruës de la Capitale y aboutissent. C'est par là qu'on entre dans le Mahal, après avoir traversé les Ponts qu'on a dressé sur le fossé.

A l'entrée du Palais, un grand Canal d'une belle eau vive, est le premier objet qui se présente aux yeux. Ses bords revêtus de pierres, forment comme deux digues assez élevées, qui resserrent l'eau & qui l'empêchent de s'écouler. C'est sur ces chaussées, assez larges des deux côtez pour laisser un passage libre aux Eléphans, & aux gens de pied & de cheval, qu'on voit une longue suite de corps de gardes, de maisons & de boutiques disposées par intervalles. Là sont les appartemens & les bureaux des plus bas Officiers de la Cour. Là se voyent de longues galleries érigées pour les Manufactures Impériales. Tous les jours des Artisans de toutes les sortes viennent travailler au Palais pour le Mogol. Dans l'une de ces Salles sont des Brodeurs & des Peintres, dans l'autre des Orfevres & des Emailleurs; dans une autre des Ouvriers en soye; enfin dans quelqu'autre des Tisserans, & des personnes des métiers les plus vils. Toutes ces Galeries ont chacun leur Directeur, qui con-

conduit les ouvrages & qui veille sur les Ouvriers. Il est étonuant avec quel silence chacun s'occupe de sa fonction. Il faut tout le flegme des Indiens pour passer les jours entiers appliqué sur un ouvrage, en travaillant de compagnie presque sans parler, & sans autre mouvement que celui qui convient à l'art que l'on professe.

Au bout du Canal une grande Place d'armes s'étend en rond. C'est dans cette vaste étenduë que la Milice Mahométanne monte tous les jours la garde. Les Ombras de guerre, c'est-à-dire, les principaux Officiers des Armées, y aménent chaque jour leurs Troupes & les commandent tour à tour. Aussi toute l'enceinte de la Place est semée de tentes dressées pour les Ombras subalternes, & de huttes pour les simples Soldats. Cette image de la guerre qu'on voit en tout tems, & au dehors & au-dedans du Palais, a je ne sçai quoi d'auguste, qui inspire du respect pour le grand Monarque qui l'habite.

C'est donc à travers d'une assez grosse Armée, qu'il faut passer pour entrer dans *l'Am-Kas*; c'est ainsi qu'on appelle la premiére cour du Mahal. Elle est spacieuse, & bâtie en quarré. Comme de toutes parts elle est environnée d'Arcades, elle fournit presque en tout tems, du moins à l'un de ses côtez, un endroit où l'on peut être à l'ombre. C'est là que d'une élevation, se fait entendre à certaines heures, une Musique d'Instrumens à la façon du Païs. L'harmonie

monie n'en seroit peut-être pas agréée en Europe. Mais aux Indes, les Etrangers mêmes qui s'y font à la fin, trouvent dans ce genre de concert je ne sçai quelle majesté qui leur devient agréable. Il y a sans doute de la grandeur à faire ressouvenir le Peuple de son Souverain, plusieurs fois le jour, par la Musique dont on fait retentir son Palais.

L'Am-Kas, qu'on peut comparer à la Place Royale de Paris, n'est ce semble que pour servir d'entrée à la magnifique salle d'Audiance, où tous les Sujets de l'Empereur ont droit de venir implorer sa justice. Elle est grande & magnifique. Comme elle est tout ouverte du côté de la Cour, on y entre sans portes, entre le double rang de colomnes qui la soûtiennent. Le plat-fonds en est peint, & la dorure, qu'on renouvelle souvent, n'y a point été épargnée. Au fonds de la salle, on voit briller le Trône de l'Empereur que l'on découvre de fort loin dès l'entrée de l'Am-Kas. A l'heure marquée, c'est d'ordinaire vers le midi, tout les Omhras qui sont alors dans la Capitalle, viennent se rendre en la salle d'Audience. Ils y sont séparez du Peuple, que la curiosité ou que leurs affaires y attirent en foule, par une ballustrade; ou plûtôt par un treillis d'argent, d'un ouvrage fort délicat. Une estrade, sur laquelle on monte par plusieurs degrez, les approche plus ou moins de l'Empereur, selon leur rang & leur dignité. On attend en silence l'arrivée du

Mo-

Mogol. Enfin, lorſqu'elle a été annoncée par le ſon des Inſtrumens, on tire une couliſſe. Alors l'Empereur paroît aſſis à la maniére d'Orient ſur ſon Trône, dans une eſpéce d'enfoncement. Les Sultans ſes fils ſont à ſes pieds, accroupis ſur des carreaux de brocard d'or, & un petit nombre d'Eunuques châſſent les mouches d'autour du Trône, & rafraîchiſſent l'air avec des évantails.

Rien de plus riche au reſte que le Trône ſur lequel le Mogol ſe donne tous les jours en ſpectacle à ſon Peuple. Les pierres précieuſes, dont il eſt orné, y éclattent juſqu'à éblouïr. C'eſt l'ouvrage, dit-on, d'un Artiſan François, qui ſe trouva aux Indes ſous l'Empereur précédent. Il ſeroit à ſouhaiter que l'art eût égale la matiére. Ce qu'on trouve de plus ingénieux dans l'invention, c'eſt les figures de deux Paons qui ſervent comme de couronnement au Trône. Il eſt tout revêtu de pierres précieuſes de rapport ; & ſuppoſé que l'Ouvrier n'en ait point ſubſtitué de fauſſes, en la place des véritables qu'on lui fourniſſoit, rien n'approche de la richeſſe d'un ſi beau monument. Cha-Jaham le fit faire; mais Oramgzeb s'y eſt aſſis le premier, au jour qu'il prit poſſeſſion publique de l'Empire.

C'eſt en cet état de magnificence & de grandeur, que le Mogol rend la juſtice à ſon Peuple. Les Omrhas lui expoſent les procès, les crimes, les ſujets de conteſtation en peu de mots, & l'Empereur décide. On exé-

exécute les Criminels sur le champ. Les uns sont foulez aux pieds des Eléphans, les autres décapitez, & les autres picquez par des Couleuvres dont le venin est mortel.

Lorsque les affaires ne demandent pas d'application, le Mogol, au tems de l'audiance, prend plaisir à voir passer devant lui, dans la Cour de l'Am-kas, ses Eléphans & ses Chevaux. C'est quelquefois pour lui un sujet de distraction, au tems même des affaires les plus sérieuses. Cependant, à parler en général, tous les Empereurs se piquent d'équité & de pénétration d'esprit pour démêler la vérité des faits embroüillez. On peut dire même qu'ils ont attaché moins de gloire à conquérir de nouveaux Royaumes, qu'à rendre une justice exacte. Certainement ils se sont imposé une grande géhenne, en s'assujettissant tous les jours aux heures de l'Audiance. C'est une loi dont nul Empereur n'ose se dispenser que dans les maladies extrêmes. Souvent même on a vû des Mogols se faire apporter sur le Trône lorsque leur santé paroissoit desesperée.

De la Salle d'audiance l'Empereur passe toûjours à l'Appartement des bains. Quelques Omrhas du premier ordre peuvent encore le suivre jusques là. On y raisonne sur les interêts de l'Empire, sur l'augmentation ou la conservation des Frontiéres, sur l'établissement & la conduite des jeunes Sultans; on y lit les dépêches des Vice-

Vice-Rois les plus éloignez; on y examine les rapports des Espions que l'Empereur répand dans toutes ses terres, & qu'il entretient jusques dans les moindres bourgades. C'est là l'occupation du Conseil secret qui s'y tient, de jour, dans l'Appartement des bains.

Après le Soleil couché l'Empereur y revient encore, & nul des Omrhas ne peut alors s'en absenter; c'est une loi qui ne souffre point de dispense. Tandis qu'ils parlent d'affaires entr'eux, ou qu'ils en conférent avec le Mogol, les Officiers subalternes de la milice, on les appelle *Mansebdars*, font passer leurs Troupes comme en revûë. Sur tout une Compagnie de Gardes, qui ne quittent jamais l'Empereur, ne manque point alors de se montrer à ses yeux. Elle paroît aux flambeaux avec les armes qui la distinguent. Ce sont de longues massuës, ou pour mieux dire, de grands bourdons couverts d'argent. Sans doute qu'un Mogol, peu scrupuleux sur les loix de Mahomet, en a introduit la coûtume au Palais. En effet on voit à la cime de ces bourdons des figures d'animaux ou de constellations qui leur servent d'ornement. Ces sortes d'Officiers ne se montrent que le bourdon à la main en la présence du Souverain, pour signifier qu'ils sont toûjours prêts à se mettre en chemin pour exécuter ses ordres. Aussi c'est de leurs Corps qu'on tire tous les Ambassadeurs pour les Cours étrangéres, & tous les Envoyez vers les Rajas de l'Indoustan.

Nul-

Nul des Seigneurs de l'Empire ne peut aller plus loin que la Salle des Bains, à la suite de l'Empereur. La partie intérieure du Mahal est un lieu de mystéres, où l'on ne donne jamais d'entrée qu'aux Eunuques. Nous l'avons appellé Serrail, pour le désigner par un nom qui fut connu en France. On peut dire qu'aucun Voyageur des Indes n'en a fait jusqu'ici une peinture ressemblante. Il falloit être de la profession de M. Manouchi, & avoir à la Cour tout le crédit d'un vieux Médecin, pour être admis au Serrail. Voici la description qu'il en a faite. Il est peuplé, dit-il, de plus de deux mille femmes dont nous représenterons ici les divers ordres. 1. Ce sont les Reines ou les femmes de l'Empereur du premier rang. 2. Les Concubines, ou les femmes de l'Empereur du deuxiéme rang. 3. Les Princes & les Princesses. 4. Les Dames du Palais, qui sont les surveillantes des Reines & les Gouvernantes des Princesses. 5. Les Musiciennes de la Cour. 6. Les Femmes esclaves & les Eunuques.

A l'égard des Reines, ou des femmes du premier ordre, le Mogol en a quelquefois jusqu'à six. Il les épouse avec cérémonie. Ce sont d'ordinaire des filles de Rajas, que la considération de leur naissance, ou des intérêts de l'Etat éléve tout d'un coup au premier rang, sans avoir passé par le second. Quelquefois aussi ce sont des Concubines favorites, des Musiciennes ou des Danseuses, que l'inclination de l'Empereur fait passer à la dignité de Reines. Les Enfans seuls

ſeuls de ces femmes, qu'on regarde comme légitimes dans l'Empire, portent le nom de Sultans, & ont droit de ſuccéder à leur pere. Il eſt étonnant qu'il n'ait jamais paru au Mogol ſous chaque Empereur plus de quatre fils de tant de Reines, & qu'on n'ait jamais fait mention d'un ſeul fils de tant de Concubines. Il faut ſans doute qu'on ſe ſoit fait une loi au Serrail, de ne laiſſer jamais vivre plus de quatre Princes, & de faire périr tous les Enfans mâles des femmes du ſecond ordre. C'eſt l'Empereur lui même qui donne le nom aux Reines; car on ne manque point de les en faire changer en les faiſant monter au premier dégré. Nur Jaham fut le nom de la femme de Jehan-Guir, & Taige-Mahal de l'Epouſe de Cha-Jaham. Le premier veut dire, *la lumiére du Monde*, & le ſecond ſignifie *la Couronne du Serrail.* Les Appartemens de ces Reines ſont magnifiques & délicieux. On peut dire qu'on n'y ſent point l'excès de la chaleur dans un climat brûlant. Ce ne ſont que ruiſſeaux, qu'ombrages, que jets d'eau, que grottes ſoûterraines pour y prendre le frais.

Les femmes du ſecond ordre ne différent guéres de celles du premier rang, que par l'inégalité de la diſtinction qu'elles ont au Serrail. Leurs Appartemens ſont moins ornez, leurs penſions ſont moins fortes, leurs garde-robes moins magnifiques, & le nombre de leurs Eſclaves eſt moins grand. Il eſt vrai que celles-ci font elles-mêmes la dépenſe de leur nourriture. Les Reines ſeules

les & les Princesses du sang Mogol sont servies de la cuisine Impériale. C'est pour cela qu'on les appelle *Begòm*; c'est-à-dire, *sans soin & sans inquiétude*. L'Empereur donne aussi des noms à ses femmes du second rang. L'une, par exemple, s'appellera *Ranadel*, qui veut-dire, *la Fidéle*; & l'autre, *Mat-lub*, c'est-à-dire, *donnée par le destin*.

Les Princes & les Princesses du sang sont traitez avec la même magnificence que les Reines. Il est vrai qu'on n'y retient les jeunes Sultans que jusqu'au tems de leur mariage. Ils ne passent auprès du Mogol leur pere, que leur plus tendre jeunesse. Lors qu'ils ont atteint l'âge de treize à quatorze ans, on leur donne un Serrail à part, & leur Cour ne céde guéres à celle des Empereurs. Ceux qui ne sont pas destinez par la préférence du Souverain, à lui succéder à l'Empire, sont envoyez en qualité de Vice-Rois, dans les Provinces les plus éloignées. Au reste, ces Sultans sont riches dès le moment qu'ils sortent du Palais. Voici ce qui contribuë à leur opulence. C'est une coûtume qu'au jour même qu'ils viennent au monde, on leur assigne une pension, qui toûjours est plus considérable que celles des premiers Officiers du Royaume. On garde ces revenus du jeune Prince dans un trésor particulier, & on le met en possession de tous ces biens amassez, au jour de son mariage. Ainsi le fils aîné de l'Empereur qui régne aujourd'hui, a de rente vingt millions de roupies; c'est-à-dire, à peu près

trente millions de nôtre monnoye de France. Conduite inconsidérée des Mogols, qui par leur profusion à l'égard de leurs Enfans, leur mettent à la main des instrumens de révolte! Dans la suite, les Empereurs ressentent eux-mêmes les dangereux effets de leur libéralité. Tandis que ces Princes demeurent au Serrail sous les yeux de leur Pere, un Eunuque est chargé de leur éducation. On leur apprend à lire & quelquefois à écrire en Arabe & en Persan. On forme leur corps aux travaux militaires, & on remplit leur esprit des principes de l'équité. On les accoûtume à décider sensément sur les contestations qui surviennent, ou sur des procès qu'on imagine. Enfin on les instruit de la Religion Mahométane, & des interêts de la Nation qu'ils auront peut-être un jour à gouverner.

Pour les jeunes Sultannes leurs sœurs, elles sont élevées dans la plus grande mollesse. Comme elles sont d'ordinaire le principal amusement de l'Empereur leur pere, toute leur étude est de lui plaire. C'est par là qu'elles obtiennent quelquefois un peu plus de liberté qu'il ne seroit bienséant à des Princesses, & souvent même on relâche beaucoup en leur faveur des rigueurs de la clôture. L'indulgence des Mogols va sur cela jusqu'à permettre le déréglement, qui se répand ensuite dans tout le Serrail. On comprend assez que l'oisiveté jointe à une vie délicieuse, & à des lectures peu chastes, est une source de vices pour des personnes enfermées, que les motifs de la véritable Religion ne retien-

nent point dans l'ordre. Il faut avoüer cependant que la politesse regne parmi tant de femmes animées par la jalousie. On entend peu de contestations entr'elles, & l'on voit peu de dissentions d'éclat. Les Gouvernantes ont bientôt tout appaisé, & la crainte du châtiment suspend toutes les passions, ou les resserre au fond du cœur.

La maniere de se parer est commune aux Reines, aux femmes du second ordre, & aux Princesses du sang. Leurs cheveux sont toûjours tressez & parfumez d'essences. Quelques-unes, avec la permission de l'Empereur, ornent leur têtes d'un turban, sur lequel s'éleve une aigrette avec un contour de perles & de pierreries. Les autres s'attachent au haut de la tête, sur les tresses de leurs cheveux relevées en pyramide, des écharpes volantes de toile d'or, qui flottent sur les épaules & qui descendent jusqu'à terre. Leurs cheveux sont entrelassez de perles, qui leur forment aussi une espece de bandeau Royal sur le front. On voit pendre au milieu un riche joïau figuré en forme de Soleil, de Croissant, d'Etoile ou de quelque fleur. C'est un genre de coëffure qui leur donne beaucoup de grace. Leurs colliers sont des plus belles perles de l'Orient, & semez par intervalles de diamants, de rubis & de saphirs.

Comme le climat oblige les Dames du Serrail à ne porter que des habits legers, on en fait pour elles aux Indes, d'une soye si déliée qu'à tout prendre, ils ne pésent pas plus d'une once. Elles dorment dans ces vêtemens, & tous les matins elles en changent, pour ne les

les porter plus. Enfin tous les jours elles en prennent un nouveau d'une couleur différente. Du reste elles se parent de pierreries jusqu'à s'en charger. Deux bandes de diamants enchassées au milieu de deux rangs de perles, bordent le collet de leurs robes, & viennent se croiser sur l'estomach. Leurs pendans d'oreilles & leurs bracelets sont d'une magnificence qui surprend. Les doigs de leurs mains, aussi bien que ceux des pieds qui sont découverts, car elles ne sont chaussées que de sandales, sont également ornez des plus riches bagues. Toutes les femmes du Mogol & toutes ses filles, portent au pouce de la main droite, en forme d'anneau, un petit miroir, dont la bordure est de perles. Sans cesse elles jettent les yeux sur le miroir, & c'est pour elles une occupation de tous les momens.

L'ornement qui leur sied le mieux est une ceinture d'or, de la largeur de deux doigts, garnie de pierreries. Il y pend des lambrequins du même métail, semez de diamans, & dont les pointes sont terminées par des bouquets de perles. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que chacune de ces Dames a de ces joïaux jusqu'à six ou huit garnitures de rechange. Sans doute on s'imaginera ici d'être transporté aux païs des Fées, où tout n'est que perles & que diamans; mais les descriptions que nous venons de faire, sont encore beaucoup au-dessous de la vérité. La Cour des Mogols est plus riche en pierreries qu'on ne peut comprendre en Europe. Tamerlank le Fondateur de leur Empire, pilla les Palais du plus

grand nombre des Souverains de l'Asie. On sçait que le soin des Princes de l'Orient, étoit autrefois, comme il l'est encore aujourd'hui, de rassembler un grand nombre de pierres précieuses. Babar apporta avec lui de Samercand aux Indes, tout le trésor de Tamerland; c'est-à-dire, la dépoüille de presque tout l'Orient. Les Empereurs qui ont regné depuis Babar ont toûjours augmenté le trésor de leurs peres. Oramgzeb sur tout, par la conquête du Royaume de Golconde, s'est rendu maître de la mine de diamans. Tous les ans ce Mogol, outre le tribut qu'il tire de Golconde en pierreries, en achepte les plus belles & les plus parfaites pour l'ornement de ses femmes & de ses filles. Jamais ces bijoux ne sortent du Palais, pas même par la mort des Reines ou des Princesses. L'Empereur est leur unique héritier. On peut ajoûter encore qu'on a mis les pierreries du Serrail hors d'état d'être venduës. Presque toutes elles sont percées. Aussi Akebar ayant un jour besoin d'argent pour la conquête du Royaume de Guzuratte, envoya, dit-on, à Goa, des rubis pour y être vendus. Leur beauté parut extraordinaire; mais ils étoient troüez, on n'en trouva point le debit. Au regard des pierreries qui servent à l'Empereur lui-même, ce sont des chefs-d'œuvres de la nature. On leur a donné à toutes leur nom particulier. L'une s'appelle *le Soleil*, l'autre *la Lune*, quelqu'autre *l'œil du Taureau* ou *l'étoile de l'Ourse*. C'est toûjours sous ces noms que le Mogol les désigne.

La dépense que l'Empereur fait en parfums pour

pour ses femmes & pour les Princesses de son sang, paroîtroit incroyable en France. Tout le jour & toute la nuit des cassolettes fument dans tous les Appartemens. Ce ne sont pas au reste des parfums ordinaires, c'est en général ce que les Indes produisent en cela de plus exquis. On peut dire qu'on a porté au Serrail du Mogol le rafinement, sur les plaisirs de l'odorat, jusqu'où il peut aller.

Les Dames du Palais, qui servent de Gouvernantes aux jeunes Princesses, & de surveillantes aux Reines, ont moins de part au luxe & à la magnificence du Serrail; mais elles ont beaucoup plus de part au gouvernement de l'Empire. C'est par leur canal que se trament toutes les intrigues de l'Etat, qu'on fait la guerre ou la paix, qu'on obtient les Vice-Royautez & les Gouvernemens: enfin ce sont de véritables dispensatrices de la fortune. Ces Dames vénérables par leur âge & par leur sagesse, ont chacune un office & un nom répondant aux Charges & aux titres des principaux Officiers de la Couronne. Ainsi l'une d'entr'elles fera au dedans du Serrail la fonction du premier Ministre; une autre, celle d'un Secretaire d'Etat; quelqu'autre; celle d'un Vice-Roi. Aussi la Dame qui est chargée du ministére, par exemple, est en correspondance avec le premier Ministre. Elle a des Eunuques à son service qui portent sans cesse ses lettres à ce principal Omrha, & qui rapportent celles du Ministre à sa Correspondante. C'est par l'entremise des Dames du Palais, qu'on fait entrer dans l'esprit du Prince, ce qu'on n'a proposé que legérement



dans la salle d'Audience & dans l'Appartement des bains. Elles sont à proprement parler le conseil intérieur du Mogol. L'Empereur apprend par celles qui ont leur rapport aux Vice-Rois, toutes les nouvelles des Frontiéres. Elles ont droit de faire partir des Courriers pour les lieux de leur département. On comprend aisément que tout le soin des grands Officiers de l'Empire est de cultiver chacun sa Dame du Palais. La plus légere broüillerie avec elle, est suivie tout au moins d'un renversement de fortune. Heureux celui que le sort n'a pas mis sous la dépendance d'une Correspondante capricieuse ! L'Empereur leur donne à toutes des noms qui représentent leur caractére. Celui de *Faima-Banu*, est un des plus honorables. Il veut dire *la Dame Philosophe*.

Les Musiciennes & les Danseuses sont divisées par bandes. Chaque troupe a sa maîtresse pour le chant & pour la danse. Elle est la gouvernante & la directrice de ces jeunes personnes qu'on choisit indifféremment dans les familles Mahométanes & dans celles des Gentils, pour les transporter au Serrail. La pension des Intendantes de la musique est égale à celles des Dames du Palais; mais les premieres ne sont jamais admises aux conseils de l'Empereur. Tout leur emploi est de régler les concerts, d'apprendre à leurs disciples à toucher une espece de luth dont le son est harmonieux, & de fournir de nouveaux airs aux plaisirs des Reines & des Princesses. En effet toutes les femmes du Mogol & toutes les filles de son sang, ont à elles chacune

cune sa troupe de Musiciennes qui ne servent point à d'autres. C'est delà qu'elles tirent leurs Confidentes. Cependant tous ces chœurs de musique se réünissent à certains jours de fête, soit pour chanter des Cantiques à l'Eternel, soit pour célébrer les loüanges de l'Empereur. On n'épargne point les flatteries au Mogol dans ces sortes de chansons. *Quand il marche*, lui dit-on, *les quatre Eléphans qui soûtiennent la terre sont effrayez. Le Soleil lui sert de coussin pour reposer sa tête, & la Lune est son étrier lorsqu'il est à cheval.* Les noms de ces Musiciennes est toûjours de l'invention de l'Empereur. Il appelle l'une *Sovoc-Bay*, c'est-à-dire, *la Voix mélodieuse*; l'autre *Gian-Bay*, qui signifie, *l'esprit inventif*. En effet le grand mérite de ces sortes de filles, est d'imaginer des divertissemens pour leurs maîtresses, & sur tout des spectacles comiques où elles excellent. L'Empereur s'y trouve; & souvent une comédie agréable, bien représentée, & mêlée de chants & de danses, a vallu à quelqu'une des Actrices, une place parmi les femmes du premier ou du second ordre.

Les femmes Esclaves du Serrail, y rendent les services les plus vils aux Reines, aux Concubines, aux Princesses & aux Dames du Palais. C'est l'Empereur qui leur donne leur nom. On appelle l'une *Golal*, c'est-à-dire *la Rose*; l'autre *Narguis*, qui veut dire *la Tulippe*; & quelqu'autre *Chambéli*, qui signifie *le Jasmin*. Elles sont toutes partagées par troupes de dix ou de douze sous l'obéïssance d'une maîtresse. L'Empereur dispose à son gré de

ces servantes, & en attribuë plus ou moins à ses femmes & à ses filles. Il n'est servi lui-même que par des femmes; &, ce qui paroît moins ordinaire, il est toûjours gardé au dedans du Serrail par une compagnie de cent femmes Tartares armées de l'arc, du poignard & du cimeterre. Leur Conductrice a le rang & les appointemens des Omrhas de guerre. Cette garde est une précaution nécessaire aux Mogols, contre la fureur & les trahisons de tant de rivalles, qui composent sa Cour.

Pour les Eunuques ils sont en grand nombre dans l'intérieur du Palais. Les uns y servent de Portiers. C'est un emploi difficile & qui expose à de grands périls. Il est également dangereux & de n'être pas assez fidéle à garder les entrées du Serrail, & de l'être trop. Par une rigueur outrée, on s'attire l'aversion des Reines & des Princesses; & par trop de complaisance, on court risque de perdre la vie. D'autres Eunuques sont les Surintendans du Serrail. Celui sur tout qu'on appelle *le Nader*, c'est-à-dire, *le Chef du Mahal*, est un des premiers Officiers de la Couronne. Son soin est d'avoir l'œil sur le bon ordre du Serrail; il y établit la discipline, il l'y maintient par sa sévérité; il régle la dépense des femmes de l'Empereur & de ses filles; il est Garde du trésor Imperial, & grand Maître de la garde-robe. Il prescrit la maniére des habits, & il est responsable de toutes les pierreries & de tous les joyaux de l'Empire. Enfin la dépense du Serrail, la nourriture, les habillemens, le linge, & les parfums,

fums, tout est confié à ses soins. Les Eunuques subalternes ont tous, sous le Nader, quelque intendance particuliere. Les uns sur les essences & sur les huiles parfumées, les autres sur les étoffes, quelques autres sur les meubles. Les plus considérez des Princesses, sont ceux qui composent & qui distribüent les liqueurs qu'on boit au Serrail. Par leur moyen elles obtiennent quelquefois du vin, ou d'autres boissons capables d'enyvrer. C'est pour elles un ragoût d'autant plus agréable qu'il est moins permis, & qu'il faut un air de mystére pour en user. Le reste des Eunuques du dernier ordre, n'est employé qu'aux commissions des Dames de la Cour. Il est incroyable combien on en voit courir dans la Capitalle, pour les affaires du Serrail. Aussi rien de ce qui se passe à la Ville, n'échappe à la connoissance de la Cour; & l'on peut dire que ces femmes enfermées, sont les mieux instruites des nouvelles & sur tout des intrigues du dehors. La dépense du Palais intérieur, que le Nader fait tous les ans, ne monte guéres qu'à quinze millions.

LES FORCES ET LES ARME'ES du Mogol.

Le prodigieux nombre de troupes que l'Empereur entretient toûjours à sa solde, le rend, sans comparaison, le plus redoutable Souverain des Indes. On dit d'ordinaire en Europe, que ses armées sont plus à craindre par la multitude des Combattans, que par leur valeur. Mais à dire le vrai, c'est moins

le courage qui manque à la milice du Mogol, que la science de la guerre, & l'adresse à se servir de ses armes. A comparer les armées de l'Indoustan avec celles d'Europe, on peut dire que celles-là seroient, dans un combat, beaucoup inférieures aux nôtres. Cependant nulle de ces Nations qui sont au delà de l'Indus, n'égale les Sujets des Empereurs Mogols en bravoure. La discipline même de leurs armées, aussi-bien que l'art de faire la guerre, sont encore mieux observées chez eux, que chez leurs voisins. C'est par là qu'Akebar & qu'Oramgzeb ont si fort étendu les limites de leur Empire; & que celui-cy remplit encore aujourd'hui tout l'Orient de la terreur de son nom.

On peut rapporter comme à trois ordres toute la milice du grand Empire dont nous avons donné l'Histoire. Le premier est de cette armée que le Mogol entretient toûjours dans sa Capitalle, & qui tous les jours monte la garde devant son Palais. Le second est de ces Soldats qui sont répandus dans toutes les Provinces de l'Empire. Le troisiéme est de ces troupes auxiliaires d'Indiens, que les Rajas, vassaux de l'Empereur, sont obligez de fournir au Mogol.

L'Armée qui campe tous les jours aux portes du Palais, soit que la Cour soit à Dely ou dans Agra, monte au moins à cinquante mille hommes de Cavalerie, sans compter cette prodigieuse multitude d'Infanterie dont les deux Capitalles sont pleines. Aussi lorsque l'Empereur sort en campagne, les deux Villes ne sont plus guéres que comme deux

Camps.

Camps deserts, qu'une grosse armée auroit abandonnez. Tout suit la Cour; & si l'on en excepte le quartier des *Banians*, c'est-à-dire, des gros Négocians, le reste paroît dépeuplé. Un nombre prodigieux de Vivandiers, de Porte-faix, d'Esclaves, & de petits Marchands de toutes les sortes, marche à la queuë des armées, pour leur rendre les mêmes services que dans les Villes. Au reste cette milice de la Garde n'est pas toute sur le même pied. Les quatre mille Esclaves de l'Empereur, c'est ainsi qu'on les appelle pour marquer leur dévoüement à la personne du Prince, composent le corps le plus considérable parmi les troupes du Mogol. Leur Chef, qu'on nomme *le Daroga*, est un Officier de considération, à qui l'on confie souvent le commandement des armées. On marque au front tous les Soldats qu'on veut bien admettre dans une troupe si distinguée. C'est delà qu'on tire les *Mansebdars*, ou les Officiers subalternes, pour les faire monter par degrez, jusqu'au rang des Omrhas de guerre; c'est un titre qui répond assez à celui de nos Officiers Généraux.

Les Gardes de la masse d'or, de la masse d'argent & de la masse de fer, composent aussi trois Compagnies différentes, dont les Soldats sont marquez diversement au front. Leur paye est plus grosse, & la considération qu'on a pour eux est plus grande, à proportion du métail dont leurs masses sont revêtuës. Tous ces corps sont remplis de Soldats choisis, que la valeur a rendu dignes d'y entrer. Il faut nécessairement avoir ser-

vi dans quelqu'une de ces troupes, & s'y être distingué, pour parvenir aux dignitez de l'Etat. Dans les armées du Mogol, la naissance ne donne point de rang; le mérite seul y régle la prééminence. Souvent même le fils d'un Omrha du premier ordre, se voit confondu dans les derniers dégrez de la milice. Aussi l'on ne reconnoît point d'autre Noblesse parmi les Mahométans des Indes, que celle de quelques descendants de Mahomet, qui sont toûjours respectés dans tous les lieux où l'on observe l'Alcoran.

Pour connoître la multitude de Soldats que le Mogol entretient hors de sa Cour, il est à propos de faire le dénombrement des Roïaumes qui composent le grand Empire du Mogol. Si l'on en croit les Historiens du païs, on en compte jusqu'à cinquante quatre dans la vaste étendue des terres qui obéissent à l'Empereur d'aujourd'hui. Nous nous contenterons ici de suivre une distribution moins détaillée, & telle qu'on la fait d'ordinaire en Europe. Nous réduirons donc tant de Roïaumes compris dans l'enceinte du Mogol, environ à vingt; car les autres, à vrai dire, ne sont présentement que de grandes Provinces, dépendantes de quelqu'un des Roïaumes dont nous allons parler.

Le Royaume de *Dely*, situé au centre de l'Empire, a pour Capitalle une Ville du même nom. Souvent elle est la demeure des Empereurs Mogols. Lorsque la Cour y réside, on peut assurer que l'Empereur y entretient à sa solde, même en temps de paix, près de deux cens mille hommes. Pour le

Royau-

Royaume *d'Agra*, lorſqu'à ſon tour ſa Capitalle eſt habitée par l'Empereur, il contient auſſi le même nombre de Soldats. Mais lorſque la Cour en eſt abſente, on y laiſſe d'ordinaire en garniſon quinze mille hommes de Cavalerie, & le double d'Infanterie. C'eſt une regle qu'il faut obſerver ici dans le dénombrement des troupes du Mogol. Toûjours les gens de pied, à tout compter, y ſont au double des gens de cheval. Ainſi nous ne parlerons que de la Cavalerie, l'eſprit ſuppléra l'Infanterie. Deux raiſons obligent les Mogols à tenir toujours dans Agra une petite armée ſur pied. La premiere c'eſt qu'on y conſerve en tout temps le tréſor de l'Empire; la ſeconde, c'eſt qu'on y eſt preſque toûjours en guerre avec les Paiſans de la Contrée, gens intraitables & belliqueux, qu'on n'a point encore ſoûmis depuis la conquête de l'Indouſtan.

La Cour fait auſſi quelquefois ſa réſidence dans le Royaume de *Labor*. Lorſqu'elle eſt ailleurs, l'Empereur y paie toûjours douze mille hommes de Cavalerie, & de l'Infanterie à proportion. Au Royaume *d'Aſmir*, on compte ſix mille Cavaliers de garniſon, & dix mille dans le Royaume de *Guzuratte*. On entretient dans celui de *Mallua* ſept mille chevaux, & tout autant dans le Royaume de *Patana*. Six autres mille gardent le Royaume de *Multan*. Au regard du Royaume de *Cabul*, l'armée qui le défend eſt toûjours très-nombreuſe. L'Ennemi le plus formidable qu'ait le Mogol, c'eſt ſans doute le Perſan. Pour l'empêcher donc de porter ſes conquê-

tes au delà de Candahar ; aussi-bien que pour arrêter les courses des Tartares, & pour contenir les Patanes dans le devoir, les Mogols entretiennent dans ce Royaume, inculte d'ailleurs & d'un très-médiocre revenu, une armée de soixante mille chevaux. Les Royaumes de *Tata*, de *Bacar*, d'*Vrecha* & de *Cachemire*, n'ont guerre que chacun quatre mille chevaux de garnison. On en compte huit mille dans le Royaume de *Decan*, sept mille dans celui de *Barar*, six mille au Royaume de *Brampour*, cinq mille dans celui de *Baglanu*, quatre mille pour la défense de celui de *Ragemal*, & six mille pour la sûreté du Royaume de *Naudé*.

Les Royaumes de *Bengale*, d'*Ugen*, de *Visapour* & de *Golconde*, ont de plus fortes garnisons. Bengale qui confine d'un côté avec cette partie des Indes qui est située au delà du Gange, & de l'autre au Royaume d'Arakan & à la ville de Chatigan, aussi-bien qu'à quelques autres colonies Portugaises, a besoin d'un plus grand nombre de Soldats pour sa défense. Aussi l'on y entretient en tout temps une armée de quarante mille chevaux. Ugen quoique situé assez avant dans les terres de l'Empire, se trouve enclavé au milieu des terres des plus puissans Rajas. Pour la sûreté de ce Royaume, on y entretient toûjours une armée raisonnable, & capable d'arrêter les entreprises des Princes Indiens. La garnison n'y est jamais moins forte que de quinze mille chevaux. Comme le Visapour étoit, lorsqu'on écrivoit ces Mémoires, le théâtre de la guerre contre le

Séva-

Sévagi, Oramgzeb y avoit transporté sa Cour & ses armées. Enfin le Royaume de Golconde, nouvelle conquête de l'Empereur qui regne aujourd'hui, est conservé à l'Empire par une garnison de vingt mille chevaux.

Il est certain que ce nombre infini de Soldats & d'Officiers qui ne vivent que de la solde du Prince, assure en partie la tranquillité de l'Etat & la détruit en partie. Tandis que le Souverain conserve assez d'autorité sur les Vice-Rois, & assez d'empire sur ses troupes pour les rendre fidéles, nul soulévement des peuples n'est à craindre. Mais lorsque des Princes du sang Mogol, révoltez contre leur véritable maître, ont une fois pris les armes, ils trouvent souvent, dans la milice de leur Souverain, de quoi lui faire la guerre. C'est ainsi qu'Oramgzeb lui-même s'est élevé sur le Trône, & qu'en ménageant l'affection des principaux Officiers de l'Empire & des Gouverneurs de Provinces, il a vû tourner en sa faveur, toutes les forces que son pere entretenoit pour sa défense. C'est néanmoins par une Providence particuliére de Dieu, que les Mogols ont préféré ce genre de gouvernement à tout autre. Comme ils sont les propriétaires de toutes les terres de leur Empire, il étoit à propos, sans doute, qu'ils fissent subsister de leurs revenus une bonne partie de leurs sujets.

Les troupes auxiliaires que les Rajas vassaux de l'Empire, sont obligez de fournir au Mogol, augmentent encore ses forces. Il est vrai qu'on s'en sert souvent dans les guerres, moins par nécessité que par grandeur.

C'est

C'eſt un tribut qu'il eſt toûjours honnorable d'éxiger; & l'on s'aſſure de la fidélité des Tributaires, par leurs troupes qu'on retient à ſon ſervice. On compte dans l'Indouſtan juſqu'à quatre vingt-quatre de ces Princes Indiens, qui conſervent encore une eſpece de Souveraineté dans leur ancien païs. Cependant on peut dire que la plûpart d'entr'eux n'eſt diſtinguée des Omrhas à la Cour du Mogol, que par les mépris du Prince, & par les mauvais traitemens des grands Officiers du Mahal. Il eſt vrai que les Rajas ont des terres en propre, & que leur poſtérité hérite de leur dépoüille. C'eſt preſque le ſeul avantage que la Souveraineté leur donne ſur les Omrhas Mahométans, qui tous ſont des gens de fortune, dont les enfans retournent ſouvent dans le néant, d'où le mérite ou la faveur avoit tiré leurs peres. Au regard de ces Rajas Idolâtres, quelques-uns d'eux conſervent encore une ombre de grandeur, même en la préſence du Mogol. Trois, ſur tout, dont les Etats ſont également peuplez, riches, & inabordables, font leur Cour à l'Empereur avec dignité. Le premier, qui prétend tirer ſon origine de Porus, & qui ſe fait appeller, *le Fils de celui qui ſe ſauva du Déluge* (comme ſi c'étoit un titre de Nobleſſe qui le diſtingât des autres hommes!) eſt Souverain du Royaume de *Séduſſié*. Sa Capitalle eſt *Uſepour*. Tous les Princes de ce grand Etat, prennent, de pere en fils, le nom de *Rana*, qui veut dire, *l'Homme de bonne mine*. Il a toûjours ſur pied cinquante mille chevaux, & deux cens mille hom-

hommes d'Infanterie. C'eſt le ſeul des Princes Indiens qui ait conſervé le droit de marcher ſous le paraſol, honneur qui n'eſt réſervé qu'au ſeul Monarque de l'Indouſtan.

Le Raja de *Rator* égale celui de Séduſſié en richeſſes & en puiſſance, Il gouverne neuf Provinces avec Souveraineté. Son nom étoit *Jacont-ſing*, c'eſt-à-dire, *le maître Lion*, lorſqu'Oramgzeb monta ſur le Trône. Comme il peut mettre ſur pied une auſſi groſſe armée que Rana, on a pour lui, à la Cour des Mogols, une égale conſidération, que pour le deſcendant de Porus. Un jour Cha-Jaham, dit-on, menaça Jacont-ſing de rendre une viſite à ſes Etats; c'étoit ainſi qu'il s'exprimoit. L'Indien répondit fiérement au Mogol, que le lendemain il lui donneroit un ſpectacle capable de lui épargner le voyage. En effet c'étoit le tour du Raja de monter la garde à la porte du Palais. Il rangea donc vingt mille hommes de ſa Cavalerie ſur les bords du fleuve, & pria l'Empereur de contempler la milice de ſes Etats du haut d'un balcon. Cha-Jaham fut ſurpris de voir les armes luiſantes, & la mine guerriere de ces braves *Rageputtes*. Seigneur, dit alors le Raja au Mogol, tu as vû ſans frayeur des fenêtres de ton Palais la bonne contenance de mes Indiens, tu ne la verrois peut-être pas ſans péril ſi tu prétendois faire violence à leur liberté. Le Raja fut applaudi & reçût un préſent.

Le troiſiéme Souverain qu'on reſpecte dans la Cour Mogole, peut mettre en campagne quarante mille hommes de Cavalerie. Son

Etat

Etat s'appelle *Chagué*, & sa Capitalle *Amber*. Au temps des güerres d'Oramgzeb, le Prince qui y regnoit étoit ce fameux *Ja-sing*, dont nous avons tant parlé. Outre ces principaux Rajas, on pourroit en compter plus de trente dont les forces ne sont pas méprisables. Quatre, entr'autres, entretiennent à leur solde plus de vingt-cinq mille hommes de Cavalerie. Tous ces Princes, dans les besoins de l'Etat, joignent leurs troupes à celles du Mogol; ils les commandent en personne, ils font payer à leurs Rageputtes la même solde qu'on donne aux Soldats de l'Empire; enfin ils reçoivent eux-mêmes des appointemens égaux, à ceux du premier Général Mahométan.

De si grosses troupes auxiliaires & de si formidables armées répanduës dans tout l'Indoustan, procurent d'ordinaire de la sûreté aux Frontiéres, & sur tout de la paix au centre de l'Empire. Il n'y a point de si petite bourgade qui n'ait au moins deux Cavaliers & quatre Fantassins. Ce sont les Espions de la Cour, qui sont obligez de rendre compte de tout ce qu'ils voyent. Sur le pied de leurs délations on envoye des ordres en Province.

Les Ecuries de l'Empereur répondent au nombre de ses Soldats. Elles sont peuplées d'une multitude prodigieuse de chevaux & d'Eléphans. Ses chevaux, dit-on, montent, à peu près, à douze mille. Il est vrai qu'on n'en choisit guéres que vingt ou trente pour la personne du Prince, le reste est pour la pompe, ou destiné à faire des présens. C'est l'usa-

l'usage de l'Empereur de donner un habit & un cheval à tous ceux dont il a reçû le plus léger service. On fait venir tous ces chevaux de la Perse, de l'Arabie, & sur tout de Tartarie. Ceux qu'on éleve aux Indes, outre qu'ils sont rétifs & ombrageux, sont mols & sans vigueur. Il en vient donc tous les ans plus de cent mille de Balk, de Bochara & de Cabul. C'est un profit considérable pour les Doüannes de l'Empire. Au passage de l'Indus on fait payer vingt-cinq pour cent de leur valeur. Les meilleurs sont séparez pour le service du Prince, le reste se vend à ceux, qui, par leur emploi, sont obligez de monter la Cavalerie. La nourriture des chevaux n'est pas semblable aux Indes à celle qu'on leur donne en Europe. Dans un terroir sec & brûlé par les ardeurs du Soleil, on ne recueïlle guéres de fourrage que sur le bord des rivieres. On y supplée par des pâtes qu'on assaisonne. Le matin on mêle du pain avec du beurre & du sucre; c'est pour le déjeûné des chevaux. Le soir on prépare du ris au lait, où l'on jette du poivre & de l'anis; c'est pour leur soupé. Tous les chevaux de l'Empereur retiennent le nom qu'il leur a imposé. L'un s'appelle *Rad-baftar*, c'est-à-dire, *l'agilité du vent*, l'autre *Chaa-passand*, c'est-à-dire, *le Favori du Prince*.

Les Eléphans de l'Empereur sont encore une des forces de son armée, & un ornement de son Palais. Il en nourrit jusqu'à cinq cens sous de grands porches bâtis exprès. Le Mogol leur donne à tous des noms pleins de Majesté,

jesté, & qui conviennent à ces grands animaux. *Memum-babarecq*, est le nom d'un Eléphant; il veut dire, *celui qui marche posément*. *Dul-singar*, en est un autre, & signifie, *la terreur des armées*. Les harnois de ces Eléphans sont d'une magnificence qui étonne. Sur tout celui que monte l'Empereur, a sur le dos un trône tout éclatant d'or & de pierres précieuses. Les autres sont couverts de placques d'or & d'argent, de housses en broderies d'or, de campanes & de franges d'or. Il semble que le Mogol ait pris plaisir d'épuiser sa magnificence à parer ces superbes animaux. Aussi ce sont ses carrosses & ses voitures les plus ordinaires. L'Eléphant du Trône qu'on appelle *Orang-gas*, c'est-à-dire, *le Capitaine des Eléphans*, a toûjours un gros train à sa suite, & grand nombre d'Officiers à son service. Il ne marche jamais qu'il ne soit précedé de timballes & de trompettes, & qu'on ne porte devant lui des bannieres. Il a triple paye pour sa dépense. La nourriture de chaque Eléphant est comptée par jour, sur le pied de vingt-cinq roupies; c'est-à-dire, de trente-deux à trente trois livres de nôtre monnoye. On entretient encore dix Valets pour avoir soin de chaque Eléphant, & pour le servir. Deux, qu'on appelle *Cornaques*, ont soin de l'exercer, de le conduire & de le gouverner. Deux autres lui attachent ses chaînes; deux lui fournissent son vin, & l'eau qu'on lui fait boire; deux portent la lance devant lui & font écarter le peuple; deux allument des feux d'artifices à ses yeux pour l'y accoûtumer; un est gagé pour

pour ôter sa littiere & pour en fournir de nouvelle; un autre enfin pour chasser les mouches qui l'importunent, & pour le raffraîchir en lui versant, par intervalles, de l'eau sur le corps. Ces Eléphans sont également dressez, pour la chasse & pour le combat. Ils attaquent les Lions & les Tigres, & c'est par là qu'ils s'accoûtument au carnage. Sur tout le manége qu'on leur fait faire pour enfoncer les portes des Villes, a quelque chose de fort militaire.

Il n'y a point d'Arsenaux aux Indes. Chaque Conducteur de troupe, est obligé de fournir des armes à ses Soldats. On voit dans les armées un mêlange de mousquets, d'arcs, d'épées, de cimeterres & de lances. Souvent même la maniére de s'armer n'est pas égale dans chaque corps. L'un combat avec l'arc & la fléche, au côté d'un Camarade armé du mousquet ou de la lance. C'est un désordre qu'Omramgzeb commence un peu de réformer. Pour l'Arsenal particulier de l'Empereur, on peut dire que rien n'est plus magnifique. Ses javelines, ses arcs, ses carquois & sur tout ses sabres y sont rangez par ordre. Tout y éclatte de pierreries. Il donne des noms à ses armes comme à tout le reste. Un de ses cimeterres, s'appelle *Alamguir*, c'est-à-dire *le conquérant de la terre*; & un autre *Fate-alam*, qui signifie *le vainqueur du monde*. Tous les Vendredis au matin le Mogol fait sa priére dans son Arsenal. Il demande à Dieu, qu'avec ses sabres, il puisse remporter des victoires, & faire respecter le nom de l'Eternel à ses Ennemis.

L'artillerie de l'Empereur est nombreuse; & les piéces de canon qu'il employe dans ses armées, sont, pour la plûpart, plus anciennes qu'aucune de celles que nous avons en Europe. Certainement le canon & la poudre étoient connus aux Indes, long-temps avant que Tamerlank en fit la Conquête. On prétend que les Chonois, qui, dit-on, en sont les Inventeurs, en avoient fondu des Pieces à Dely, dans le temps qu'ils en étoient les maîtres. C'est une tradition du païs. On a donné des noms à chaque piéce d'artillerie, selon la coûtume de l'Empire. Un de ces canons s'appelle *Orang-var*, c'est-à-dire *la force du Thrône*; & un autre, *Burgifican*, qui signifie, *celui qui rompt les boulevarts*. Les Canoniers de l'Empire étoient presque tous Européans, sous les Empereurs qui ont précedé Oramgzeb. Aujourd'hui le zéle que le Mogol a pour l'Alcoran, l'a engagé à n'admettre plus à son service que des Mahométans. On ne voit plus guéres de *Franguis* à la Cour, que des Médecins ou des Orfévres. Tout le reste a quitté un païs, où la liberté de la Religion n'étoit plus comme autrefois. L'Empereur n'a que trop appris à se passer des Canoniers, & généralement parlant de tous nos Ouvriers d'Europe.

La Description que nous avons faite des forces & des armées du Mogol, suffit sans doute pour nous donner une haute idée d'un si grand Monarque. C'est sur tout dans ses voyages & dans ses chasses extraordinaires, qu'il étalle aux yeux le plus beau spectacle de sa magnificence. Il se fait suivre de toutes ses

ar-

armées. On porte à sa suite un Palais qui ne céde point en grandeur à ceux qu'il a dans ses Capitalles. On l'érige tous les jours au milieu du Camp, composé des magnifiques tentes que les Seigneurs de sa Cour font dresser. Cet appareil effraye toûjours les Nations voisines, & il est presque sur de vaincre lorsqu'il prend les armes contre les peuples Indiens.

LES REVENUS DU MOGOL.

On conçoit assez qu'une Cour si magnifique ne peut subsister, & que de si nombreuses armées ne peuvent s'entretenir, que par d'immenses revenus. A parler en général, on est convaincu en Europe des richesses du Mogol, & peut-être même que l'éloignement du Païs, & les Rélations fabuleuses qu'on en a fait, les ont grossi dans nos imaginations. Pour en donner une idée juste, nous insisterons sur trois choses : Premiérement, sur la fertilité de l'Indoustan & sur l'abondante récolte qu'on y fait : Secondement, sur les richesses que le commerce y transporte de l'Europe, de l'Afrique & de l'Asie : Troisiémement, sur les tributs que l'Empereur éxige de son peuple.

On sçait que l'étenduë du Domaine Impérial, égale l'étenduë des terres de l'Empire. Le Mogol est le seul Propriétaire de tous les fonds de sa Souveraineté, & l'unique héritier de ses Sujets. Ainsi pour connoître ses richesses, il faut connoître les fruits qu'on recuëille sur ses terres. Alors on jugera, autant qu'on le peut, des revenus du Souverain,

par

par l'abondance de l'Indoustan. Pour cela nous parcourerons les principaux Royaumes de ce vaste Empire; nous marquerons leur situation, ce qu'ils produisent, & le commerce qu'on y fait.

Le Royaume de Dely tient le premier rang aux Indes. Sa Capitalle est située par les trente & un dégrez quarante-cinq minuttes de latitude, & les cent vingt trois de longitude. C'est un terroir fertile en grains, & qui paroît plus cultivé que celui des Provinces éloignées.

Le Royaume d'Agra, dont la Capitalle du même nom est placée au vingt-neuviéme dégré vingt minuttes de latitude, & au cent vingt-troisiéme de longitude, est moins abondant que celui de Dely en ris & en froment. En récompense on y recueïlle de l'Indigo, & les ouvrages qu'on y fabrique y entretiennent un gros commerce. Les toiles blanches, les étoffes de soye, les toiles d'or & d'argent, qu'on employe sur tout pour les turbans, aussi-bien que les dentelles qu'on y travaille, rendent Agra un des païs les plus opulens des Indes.

Le Royaume de Paingiab a la ville de Lahor pour Capitale. Elle est située par les trente-trois dégrez de latitude, & les cent dix-neuf dégrez quarante minutes de longitude. On y fait des toiles fines, des piéces de soye de toutes les couleurs, des ouvrages de broderie, des tapis pleins, des tapis à fleurs, & de grosses étoffes de laine. C'est de là qu'on tire ce sel de roche qu'on transporte dans tout l'Empire.

La

La ville d'Asmir donne son nom à un Royaume. Sa situation est par les trente dégrez de latitude, & les cent vingt-&-demi de longitude. Le païs est abondant en grains & en pâturages.

Le Royaume de Guzuratte ne céde en richesse à aucun autre de l'Empire. Sa Capitalle nommée Amadabat, est par les vingt-trois dégrez de latitude, & les cent seize dégrez trente minuttes de longitude. L'abondance des grains qu'on y recueïlle, & les marchandises précieuses qu'on y fabrique, donnent beaucoup de réputation à ce Royaume. On en transporte des toiles d'or & d'argent, & des étoffes de soye. On y travaille en orfévrerie & en joyaux de toutes les sortes.

Mallua est la Capitalle d'un Royaume qui porte le même nom. Elle est au vingt-sixiéme dégré de latitude, & au cent troisiéme degré cinquante minuttes de longitude. Le païs est fertile en grains & abondant en toiles blanches & en toiles de couleur.

Le Royaume de Bear, a la ville de Patna pour sa Capitalle. Cette Ville est située par les vingt-cinq dégrez trente minuttes de latitude, & par les cent trente-deux dégrez de longitude. On y trouve du salpêtre dont on charge des Vaisseaux pour l'Europe; & l'on y fait une espece de potterie d'une odeur agréable, & presque aussi mince que du papier. On s'en sert dans le Serrail du Mogol, & dans les Palais des Princes.

Le Multan, dont la Ville principalle se trouve par les trente-trois dégrez quarante minuttes de latitude, & par les cent quinze degrez vingt minuttes de longitude, ne four-

nit guéres au commerce que quelques chevaux & des Chameaux sans poil.

Le Cabulestan plus abondant en pâturages, produit d'assez bons chevaux & des Chameaux à poil. Cabul sa capitalle est située par les trente-six dégrez vingt minuttes de latitude, & les cent treize degrez cinquante minuttes de longitude.

Les Royaumes de Tata & de Bacar que nous confondons en un, à cause de leur proximité & de leur petitesse, sont également riches en excellent bled & en bétail. La Capitalle du dernier de ces Royaumes, est placée par les vingt-huit dégrez trente minuttes de latitude, & par les cent douze dégrez vingt-cinq minuttes de longitude.

Urecha, est le nom d'un Royaume & d'une assez bonne Ville, située par les vingt dégrez vingt-cinq minuttes de latitude, & les cent vingt-cinq dégrez vingt minuttes de longitude. Le terroir en est fertile en ris.

Dans la ville de Banares, située au Royaume d'Illavas, par les vingt-neuf dégrez vingt-cinq minuttes de latitude, & les cent vingt-neuf dégrez quinze minuttes de longitude, les légumes & généralement toute sorte de grains croissent en abondance. Les étoffes de soye, les toiles d'or & d'argent, les magnifiques turbans, les belles ceintures, & les vêtemens légers pour les femmes du Serrail, qu'on y fait, rendent la Contrée une des plus riches de toutes les Indes.

Orambagad est la capitalle du Royaume de Décan. L'Empereur qui regne aujourd'hui, l'a bâtie à dix-neuf dégrez vingt-cinq minuttes de latitude, & à cent vingt dégrez

vingt-cinq minuttes de longitude. On y fait des étoffes de soye & de belles toiles blanches.

Un des plus abondans Royaumes de l'Indoustan est celui de Barar. On y recueille du bled, du ris, & l'on y seme des légumes. C'est là que le pavot, dont on tire l'*Opium*, abonde. Les cannes de sucre y croissent presque sans culture. La Capitalle d'un Royaume si fertille, est par les vingt-trois dégrez de latitude, & par les cent vingt-cinq dégrez quarante minuttes de longitude.

Le territoire du Royaume de Brampour est fertile en grains; & sa Capitalle, qui porte le même nom, est placée par les vingt-trois dégrez de latitude, & les cent vingt-trois dégrez trente minuttes de longitude.

Baglane & Nandé, deux Royaumes fameux par les toiles blanches & les toiles peintes, portent les mêmes noms que leur Capitalle. La premiére est située par les dix-neuf dégrez de latitude, & les cent dix-huit de longitude. La seconde par les vingt-sept dégrez de latitude, & les cent vingt-quatre dégrez vingt minuttes de longitude.

Bengale est de tous les Royaumes du Mogol le plus connu en France. Les Richesses prodigieuses qu'on en transporte toutes les années en Europe, sont une marque de sa fecondité. On peut dire qu'il ne céde en rien à l'Egypte, & qu'il la surpasse même par la récolte de ses soyes, de ses cottons, de son sucre & de son Indigo. Tout y abonde, les fruits, les légumes, les grains, les toiles fines, les étoffes d'or & de soye. Daca sa capitalle, est par les vingt-trois dégrez trente

minuttes de latitude, & les cent trente-trois dégrez quarante minuttes de longitude.

Le Royaume d'Ugen ne produit que des grains & du sel. Sa Capitalle, qui porte le même nom, Ville fort ancienne, fut bâtie par les vingt-huit dégrez vingt-cinq minuttes de latitude, & les cent vingt-deux dégrez trente minuttes de longitude.

Les toiles fines du Royaume de Ragemal sont estimées, & le ris y croît en abondance. La Capitalle est par les vingt-quatre dégrez vingt minuttes de latitude, & les cent trente-deux de longitude.

Les Royaumes de Visapour & de Golconde sont de nouvelles terres ajoûtées par Oramgzeb à l'Empire des Mogols. La mine de Diamans est de la dépendance de ce dernier Royaume. C'est une source de richesses pour le Conquérant. Les toiles peintes & les toiles blanches qu'on y fait, le fer qui y abonde, les Bezoars qui s'y trouvent, augmentent le prix d'une si belle conquête. La Capitalle de Visapour est située à dix-sept dégrez vingt-cinq minuttes de latitude, & à cent dix-huit dégrez cinquante minuttes de longitude. On place d'ordinaire Baganagar, la principale Ville de Golconde, par les dix-neuf dégrez quarante minuttes de latitude, & par les cent vingt-quatre dégrez quarante minuttes de longitude.

Sans doute que le dénombrement de tant de Royaumes, dont les terres appartiennent toutes au Souverain, nous ont donné quelqu'idée de son opulence. Il est vrai qu'il ne faut pas mesurer les revenus qu'on tire des terres de l'Indoustan, sur le pied de ce qu'elles pro-

produiroient en France. On voit aux Indes de grands païs incapables de culture. On en trouve d'autres, dont le sol seroit fertile; mais que les habitans négligent. On ne s'applique pas dans l'Indoustan à faire valloir le fond de l'Empereur avec le même soin, qu'on employe en Europe à faire valloir son propre domaine. C'est un inconvénient qui suit naturellement du despotisme, que les Mogols ont établi dans les lieux de leurs conquêtes. Pour y remédier en quelque sorte, Akebar qui fut le Réformateur des Finances de son Empire, ne paya plus en argent les Vice-Rois & les Gouverneurs. Il leur abandonna quelques terres de leurs départemens à faire cultiver pour leur compte. Il éxigea d'eux une certaine somme pour le reste des terres de leur district. Elle fut plus ou moins forte, selon que leurs Provinces étoient plus ou moins fertiles. Ces Gouverneurs, qui ne sont à proprement parler que les Fermiers de l'Empire, sou-ferment à leur tour. La difficulté est de trouver à la campagne des Laboureurs, qui veüillent se charger du grand travail de cultiver les terres, toûjours sans profit, & seulement pour leur nourriture. C'est donc avec violence qu'on conduit les Païsans à l'ouvrage. Delà leurs révoltes & leurs fuites, dans les terres des Rajas Indiens, qui les traitent avec un peu plus d'humanité. C'est ainsi que les terres du Mogol se dépeuplent insensiblement, & qu'elles restent en friche.

L'or & l'argent que le commerce apporte dans l'Indoustan, répare bien le défaut de la culture, & augmente infiniment les richesses du Souverain. Si l'on en croit M. Bernier,

qui n'a point le vice des Voyageurs, & qui n'éxagére point les avantages de l'Empire où il a vêcu, l'Indoustan est un abîme de tous les trésors qu'on transporte de l'Amérique au reste du monde. Tout l'argent du Méxique, dit-il, & tout l'or du Pérou, après avoir circulé quelque temps en Europe & en Asie, vient aboutir enfin dans l'Empire du Mogol pour n'en sortir plus. On sçait, continue-t'il, qu'une partie s'en transporte en Turquie pour payer les marchandises qu'on en tire. De la Turquie, l'argent passe dans la Perse par Smyrne pour les soyes qu'on y va prendre. De la Perse, il entre dans l'Indoustan par le commerce de Moka, de Babelmandel, de Bassora, & de Bander-Abassi. D'ailleurs il en vient immédiatement d'Europe, aux Indes, sur tout par le commerce des Hollandois & des Portugais. Presque tout l'argent que les premiers tirent du Jappon, reste sur les terres du Mogol. On trouve son compte à en rapporter des marchandises, & à y laisser son argent. Il est vrai que l'Indoustan, tout fertile qu'il est, tire quelques denrées des autres Nations d'Europe & d'Asie. On y transporte du cuivre qu'on prend au Jappon; du plomb qui vient d'Angleterre; de la canelle, de la muscade, & des Eléphans, qu'on y fait venir de Ceylan; des chevaux qu'on y transporte d'Arabie, ou qu'on y conduit de Perse & de Tartarie. Mais d'ordinaire les Négocians se payent en marchandises, dont ils chargent aux Indes les Vaisseaux, sur lesquels ils ont apporté leurs denrées. Ainsi la plus grande partie de l'or & de l'ar-

gent

gent du monde, trouve mille voyes pour entrer dans l'Indoustan, & n'a presqu'aucune issuë pour en sortir. ....

La reflexion de M. Bernier mérite attention. Malgré cette multitude presqu'infinie d'or & d'argent qu'on voit entrer au Mogol, & qui n'en sort point, il est étonnant, dit-il, de n'y en trouver pas plus qu'ailleurs dans les mains des Particuliers. On ne peut disconvenir que les toiles & les brocards d'or & d'argent qu'on y fabrique sans cesse, que les ouvrages d'orfévrerie, & sur tout que les dorures n'y consument une assez grande quantité d'especes; mais après tout, il faut avoir recours à d'autres raisons. Il est vrai encore que les Indiens ont une créance superstitieuse qui les engage à enfoüir leurs trésors, & à faire disparoître l'argent qu'ils ont amassé. Ils s'imaginent qu'après la mort, leurs ames pourront peut-être passer dans le corps de quelqu'autre Indien, & qu'alors ils trouveront, au temps de leur indigence, une ressource dans les richesses qu'ils auront cachées. On avoüe que par là, une partie des plus précieux métaux retourne dans l'Indoustan au sein de la terre, dont on l'avoit tiré en Amérique. Après tout, ce qui contribuë le plus à la rareté des especes dans l'Empire du Mogol, c'est la conduite de la Cour. Les Empereurs amassent de grands trésors, & quoiqu'on n'ait accusé que Cha-Jaham d'une avarice outrée, tous aiment a renfermer en des caves soûterraines de l'or & de l'argent, qu'ils regardent comme pernicieux entre les mains du Public, lorsqu'il y abonde

de. C'eſt donc dans les tréſors du Prince, que tout ce qui ſe tranſporte d'argent aux Indes par le commerce, vient fondre à la fin. Ce qu'il en reſte, après avoir acquitté tous les frais de l'Empire, n'en ſort guéres que dans les plus preſſants beſoins de l'Etat.

Ce que nous avons dit juſqu'icy, eſt un préjugé favorable pour rendre croyable ce que nous allons dire. Sans doute on ne ſera plus ſurpris des immenſes revenus que le Mogol recüeille de ſes Etats. En voici la liſte tirée des Archives de l'Empire. L'état du produit de ce grand Domaine, que l'Empereur poſſede lui ſeul dans toute l'étenduë de ſa Souveraineté, étoit, en l'année 1697. tel que nous l'allons repréſenter. Pour en avoir l'intelligence, il faut ſuppoſer deux choſes. Premiérement, que tous les Royaumes de l'Empire ſe diviſent en *Sarcars*, qui veut dire, *Provinces*; que les *Sarcars* ſe diviſent encore en *Parganas*, c'eſt-à-dire, en *Gouvernemens dans l'étenduë d'une Province*. Ce ſont, à proprement parler, des Sou-fermes. Secondement, il faut ſuppoſer, que ſelon la maniére de compter dans l'Indouſtan, un *carol* vaut cent *laqs*, c'eſt-à-dire, dix millions; & qu'un *laq* vaut cent mille *roupies*: Enfin que les *roupies* valent à peu près *trente ſols*, monnoye de France.

Le Royaume de Dely a dans ſon Gouvernement huit Sarcars & deux cens vingt Parganas, qui rendent *un carol, vingt-cinq laqs & cinquante mille roupies*.

Le Royaume d'Agra compte dans ſon enceinte quatorze Sarcars, & deux cens ſoixan-

te

te & dix-huit Parganas. Ils rendent à l'Empereur, *deux carols, vingt-deux laqs & trois mille cinq cens cinquante roupies.*

On trouve dans l'étenduë du Royaume de Lahor, cinq Sarcars, & trois cens quatorze Parganas, qui rendent *deux carols, trente-trois laqs & cinq mille roupies.*

Le Royaume d'Asmir, ses Sarcars & ses Parganas payent, *deux carols, dix-neuf laqs & deux roupies.*

Celui de Guzuratte, qui dans son enceinte renferme neuf Sarcars & dix-neuf Parganas, donne à l'Empereur *deux carols, trente-trois laqs & quatre-vingt quinze mille roupies.*

Le Royaume de Malua, divisé en onze Sarcars & en deux cens cinquante petits Parganas, ne rend que *quatre-vingt dix-neuf laqs, six mille deux cens cinquante roupies.*

On compte dans le Royaume de Bear huit Sarcars & deux cens quarante cinq petits Parganas. L'Empereur en tire *un carol, vingt-& un laqs & cinquante mille roupies.*

Les quatorze Sarcars partagez en quatre-vingt seize Parganas du Royaume de Multan, ne donnent à l'Empereur que *cinquante laqs & vingt cinq mille roupies.*

Le Royaume de Cabul, divisé en trente-cinq Parganas, ne rend que *trente-deux laqs, & sept mille deux cens cinquante roupies.*

Le Royaume de Tata paye *soixante laqs, & deux mille roupies;* & celui de Bacar, seulement *vingt-quatre laqs.*

Dans le Royaume d'Urecha, quoiqu'on compte onze Sarcars & un assez grand nombre de Parganas, on ne paye que *cinquan-*

te sept laqs, & sept mille cinq cens roupies.

Les quarante-six Parganas du Royaume de Cachemire, ne rendent que *trente-cinq laqs, & cinq mille roupies.*

Le Royaume d'Illavas avec ses dépendances rend *soixante & dix-sept laqs, & trente-huit mille roupies.*

Le Royaume de Decan, qu'on divise en huit Sarcars & en soixante & dix-neuf Parganas, paye *un carol, soixante & deux laqs, & quatre mille sept cens cinquante roupies.*

Au Royaume de Barar, on compte dix Sarcars & cent quatre-vingt onze petits Parganas. L'Empereur en tire *un carol, cinquante huit laqs, & sept mille cinq cens roupies.*

La grande Province de Candis, que nous mettons ici sur le pied des Royaumes, rend au Mogol *un carol, onze laqs & cinq mille roupies.*

Le Royaume de Baglana a quarante-trois Parganas. L'Empereur en tire *soixante & huit laqs, & quatre-vingt cinq mille roupies.*

On ne paye au Royaume de Nandé que *soixante & douze laqs.*

Dans celui de Bengale on donne à l'Empereur *quatre carols.*

Le Royaume d'Ugen rend *deux carols.*

Celui de Ragemahal *un carol, & cinquante mille roupies.*

L'Empereur éxige du Royaume de Visapour & d'une partie de la Province de Carnatte *cinq carols.*

Enfin le Royaume de Golconde & une autre partie du Carnatte, rend aussi *cinq carols.*

Le

Le tout supputé fait trois cens quatre-vingt sept millions de roupies & cent quatre-vingt-quatorze mille. Ainsi, à prendre les roupies des Indes pour trente sols ou environ de nôtre monnoye de France, le Domaine de l'Empereur Mogol, lui produit tous les ans, *cinq cens quatre-vingt millions, sept cens quatre-vingt onze mille livres.*

Outre ces revenus fixes du Domaine, qu'on tire seulement des fruits de la terre, le casuel de l'Empire est une autre source de richesses pour l'Empereur. 1°. On éxige tous les ans un tribut par tête de tous les Indiens idolâtres. Comme la mort, les voyages, & les fuites de ces anciens habitans de l'Indoustan, en rendent le nombre incertain, on le dimiñuë beaucoup à l'Empereur. Les Gouverneurs profitent de leur déguisement. 2°. Toutes les marchandises, que les Négocians Idolâtres font transporter, payent aux Doüannes cinq pour cent de leur valeur. Oramgzeb a exempté les Mahométans de ces sortes d'impots. 3°. Le blanchissage de cette multitude infinie de toiles qu'on travaille aux Indes, est encore la matiere d'un tribut. 4°. La mine de diamans paye à l'Empereur une grosse somme. Il éxige pour lui les plus beaux & les plus parfaits; c'est-à-dire tous ceux qui sont au-dessus de *trois huict*. 5°. Les Ports de mer, & particulierement ceux de Sindi, de Barocha, de Suratte, & de Cambaye, son taxez à de grosses sommes. Suratte seul, rend ordinairement *trente laqs* pour les droits d'entrées, & *onze laqs* pour le profit des monnoyes qu'on y fait battre. 6°.

Toute la côte de Coromandel, & les Ports situez sur les bords du Gange, produisent de gros revenus au Souverain. 7°. Ce qui les augmente infiniment, c'est l'héritage qu'il perçoit universellement de tous ses Sujets Mahométans qui sont à sa solde. Tous les meubles, tout l'argent & tous les effets de celui qui meurt, appartiennent de droit à l'Empereur. Par là les femmes des Gouverneurs de Provinces & des Généraux d'armées, sont souvent réduites à une pension modique, & leurs enfans, s'ils sont sans mérite, sont réduits à la mendicité. 8°. Les tributs des Rajas sont assez considérables, pour tenir place parmi les principaux revenus du Mogol.

Tout ce casuel de l'Empire, égale, à peu près, ou surpasse même les immenses richesses que l'Empereur perçoit des seuls fonds de terre de son Domaine. On est étonné sans doute d'une si prodigieuse opulence; mais il faut considérer que tant de richesses n'entre dans les trésors du Mogol, que pour en sortir tous les ans, du moins en partie, & pour couler une autrefois sur ses terres. La moitié de l'Empire subsiste par les libéralitez du Prince, ou du moins elle est à ses gages. Outre ce grand nombre d'Officiers & de Soldats qui ne vivent que de la paye, tous les Païsans de la campagne, qui ne labourent que pour le Souverain, sont nourris à ses frais; & presque tous les Artisans des Villes, qu'on fait travailler pour le Mogol, sont payez du Trésor Impérial. On conjecture assez quelle est la dépendance des Sujets, & par consé-

quent

quent quelle est leur déférence pour leur Maître.

LE GOUVERNEMENT & la Police du Mogol.

Il y a peu de choses à dire sur le genre de Gouvernement & sur la Police que les Mogols ont établi aux Indes. Certainement rien n'est plus simple que les ressorts qui remuënt ce grand Empire. L'Empereur seul en est l'ame. Comme sa Jurisdicton n'est pas plus partagée que son Domaine, toute l'autorité est dans sa seule personne; & à proprement parler, il n'y a qu'un seul Maître dans l'Indoustan. Tout le reste doit plûtôt être regardé comme des Esclaves, que comme des Sujets.

Les affaires d'Etat sont toutes à la Cour entre les mains de trois ou de quatre Omrhas du premier ordre, qui les réglent sous l'autorité du Souverain. L'*Etmadoulet* a le rang de premier Ministre de l'Empereur, & occupe aux Indes, auprès du Mogol, la même place que le premier Vizir tient en Turquie auprès du Grand Seigneur. Après tout, ce n'est assez souvent qu'un tître sans emploi, & une dignité sans fonction. On choisit quelquefois pour *Etmadoulet*, un homme sans expérience, & qui n'a de sa Charge que les appointemens. Tantôt c'est un Prince du sang Mogol dont la vie a été assez paisible, pour qu'on le laissât vivre jusqu'à la vieillesse; tantôt c'est le Pere d'une Reine favorite, sorti quelquefois du plus bas rang de la milice, ou

de la plus vile populace. Alors tout le poids du Gouvernement retombe sur les deux Secretaires d'Etat. L'un rassemble les trésors de l'Empire, & l'autre les dispense. Celui-cy paye les Officiers de la Couronne, les troupes & les Laboureurs; celui-là leve les revenus du Domaine, reçoit les tributs, & éxige les impots. Un troisiéme Officier de Finances, mais d'une moindre considération que les Secretaires d'Etat, est chargé de recüeillir les héritages de tous ceux qui meurent au service du Prince. C'est une commission lucrative, mais odieuse. Au reste on n'arrive à ces postes éminens de l'Empire, que par la voye des armes. C'est toûjours d'entre les Officiers d'armée que l'on tire également, & les Ministres qui gouvernent l'Etat, & les Généraux qui conduisent les troupes. Lorsqu'on a besoin de leur entremise auprès du Prince, on ne les aborde jamais que les présens à la main. C'est plûtôt comme une marque de respect de la part des Supplians, que par avarice du côté de Omrhas. On ne regarde guéres à la valeur du présent; le capital est de ne paroître point les mains vuides en présence des grands Officiers de la Cour.

Le Commandement des armées, lorsque l'Empereur, lui-même, n'est pas à la tête de ses troupes, est souvent confié à un Prince du sang. En l'absence d'un Sultan de la famille Impériale, deux Généraux sont choisis par le Souverain, un du nombre des Omrhas Mahométans, l'autre parmi les Rajas Indiens. Les troupes de l'Empire sont commandées par l'Omrha, & les Rageput-

tes auxiliaires n'obéïssent qu'à un Raja de leur nation. Ce fut l'Empereur Akebar qui régla l'état de ses armées, & qui y établit l'ordre que nous allons exposer. Il voulut que tous les Officiers de ses troupes fussent payez sous trois titres différens. Les premiers, sous le titre de douze mois; les seconds, sous le titre de six mois; & les troisiémes, sous le titre de quatre mois. Ainsi lorsque l'Empereur donne à un *Mansebdar* (c'est ainsi qu'on appelle les bas Officiers de l'Empire) vingt roupies par mois au premier titre, sa paye monte par an à sept cens cinquante roupies; car on en ajoûte toûjours dix de plus. Celui à qui l'on assigne vingt roupies par mois au second titre, en retire par an trois cens soixante & quinze; & celui dont la paye n'est qu'au troisiéme titre, n'a par an que deux cens cinquante roupies d'appointement. C'est un réglement bizarre; car ceux qui ne sont payez que sur le pied de quatre mois, ne rendent pas un service moins assidu pendant l'année, que ceux qui reçoivent la paye sur le pied de douze mois. Les Empereurs ont crû se donner par là un air de grandeur & de justice qui convient au génie des Orientaux. Ils ont voulu faire concevoir, que s'ils donnoient moins à quelques-uns de leurs Officiers qu'à d'autres, c'est qu'ils en tirent des services moins constans. D'ailleurs lorsque le Mogol ordonne la pension d'un Mansebdar, il ne se sert jamais du terme de roupies. Il employe toûjours le mot de *dams*. C'est une petite monnoye dont il y a peu d'especes dans le commerce. Il en faut

faut quarante pour valoir une roupie. Ainsi lorsque l'Empereur attribuë mille roupies de pension à un Officier; Je lui assigne, dit-il, cinquante mille *dams* d'appointement. C'est une emphase dans l'expréssion, qui n'augmente point l'opulence.

Lorsque la pension d'un Officier de l'armée ou de la Cour, monte par mois jusqu'à mille roupies au premier titre; c'est à-dire, jusqu'à *un azari omarbao*, selon la maniére de compter au Mogol, on n'est plus censé du nombre des *Mansebdars*; on porte la qualité d'Omrha. On voit que ce titre de grandeur est tiré de la paye qu'on reçoit. Alors on est obligé d'entretenir un Eléphant & deux cens cinquante Cavaliers pour le service du Prince. Sans doute ces cinquante mille roupies de pension par an ne suffiroient pas, même aux Indes, pour tenir sur pied une si grosse Compagnie; car l'Omrha est obligé de fournir au moins deux chevaux à chacun de ses Soldats. L'Empereur y pourvoit d'ailleurs. Il assigne quelques terres de son Domaine à l'Officier. On lui compte la dépense de chaque Cavalier sur le pied de dix roupies par jour; mais les fonds de terre qu'on abandonne aux Omrhas pour les faire cultiver, produisent beaucoup plus que la dépense qu'ils doivent faire pour leur Cavalerie.

Les Omrhas au reste ne reçoivent pas tous les mêmes appointemens. Il y en a dont la paye monte à deux Azaris; d'autres à trois Azaris; quelques-uns à quatre; quelques-uns encore à cinq. Enfin ceux du premier

rang

rang en reçoivent jusqu'à six. C'est-à-dire, qu'à tout prendre, la pension de ces derniers peut bien aller par an à trois millions de roupies. Aussi leur train est magnifique, & la Cavalerie qu'ils entretiennent égale nos petites armées. Par là l'on a vû quelquefois de Omrhas se rendre formidables au Souverain. L'Exemple de Mahobet-Cham auroit dû sans doute faire reformer une liberalité si dangereuse, qui approche des Sujets trop près du Trône. Mais c'est un réglement d'Akebar. Nul Empereur n'y a osé donner atteinte. On compte d'ordinaire six Omrhas de la grosse pension. L'Etmadoulet, les deux Secretaires d'Etat, le Vice-Roy de Cabul, celui de Bengale, & le Vice-Roy d'Ugen. Pour les simples Cavaliers & le reste de la milice, leur paye est à la discrétion des Omrhas qui les lévent & qui les entretiennent. C'est une loi qu'on doit les payer tous les jours; mais on l'observe mal. On leur fait, à la vérité, tous les mois quelque distribution d'argent; mais souvent on les oblige d'acepter en payement les vieux meubles des Palais, & les habits que les femmes des Omrhas ont quitté. C'est par ces véxations que les premiers Officiers de l'Empire accumulent de grands trésors, qui retournent à leur mort dans les coffres du Souverain.

Rien de plus uniforme que l'exercice de la Justice dans les Etats du Mogol. Les Vice-Rois, les Gouverneurs de Provinces, les Chefs des Villes, & des simples Bourgades, font précisément, au lieu de leur Département, sous la dépendance de l'Empereur,

ce que le Mogol fait dans Agra ou à Dely. Eux seuls rendent la Justice & décident sur les biens & sur la vie des Sujets. Il est vrai que dans toutes les Villes de l'Empire, un *Cotwal* & un *Cazi* ont été établis pour juger certaines affaires. Après tout, rien ne se décide à leurs Tribunaux, que ce qu'il a plû aux Parties d'y porter. Tous ont droit de recourir immédiatement, ou à l'Empereur, lui-même, dans le lieu où il réside, ou aux Vice-Rois dans la Capitalle de leur Vice-Royauté, ou aux Gouverneurs dans le lieu de leur séjour.

Le *Cotwal* fait tout à la fois la fonction de Juge de Police & de Grand Prevôt. Aujourd'hui sous Oramgzeb, zélé Observateur de l'Alcoran, la principale fonction du Juge de Police est, d'empêcher l'yvrognerie, d'exterminer les cabarets de vin, & généralement tous les lieux de débauche, de punir tous ceux qui distilent de l'*Arrak*; c'est une espece d'eau de vie qu'on tire du sucre. Il doit rendre compte à l'Empereur des désordres domestiques de toutes les familles, des querelles, des dissentions & des assemblées nocturnes. Il a donc dans tous les quartiers de la Ville un nombre prodigieux d'Espions. Ceux dont il se sert le plus, est une espece de gens qu'on nomme *Alarcors*. Leur métier est de balayer les maisons, & de remettre en ordre ce qu'il pourroit y avoir de dérangé dans les meubles. Tous les matins ils entrent chez les Citoyens, ils s'instruisent du secret des familles, ils interrogent les Esclaves & font leur rapport au *Cotval*. Ce premier Officier
de

de Justice, en qualité de Grand Prevost, est responsable, sur ses appointemens, de tous les vols qui se font dans son district, à la Ville & à la campagne. On peut juger par là de son zéle & de sa vigilance. Il a toûjours des Soldats en campagne, & des gens déguisez dans les Villes, dont le soin est de veiller au bon ordre. Au regard du Cazi, sa Jurisdiction ne s'étend guéres au delà des affaires de Religion, des divorces & de la dissolution des mariages. Du reste, il n'est permis, ni à l'un ni à l'autre de ces Juges subalternes, de prononcer des Sentences de mort, sans en avoir fait le rapport à l'Empereur. Il faut que le Souverain ait agréé, lui-même, trois fois, à trois jours différens, l'Arrêt de condamnation, avant qu'on l'exécute. On garde la même conduite en Province, & les seuls Vice-Rois ou les Gouvérneurs peuvent y condamner à mort.

La Justice ne s'administre point dans le Mogol avec lenteur. Sans tant de formalitez, chacun expose son droit, ou le fait exposer par les Omrhas. On entend les témoins, & sur le champ on rend un Jugement presque toûjours aussi équitable qu'il est prompt. On ne peut disconvenir que la corruption des Juges & la subornation des témoins, ne puisse avoir lieu dans l'Indoustan comme ailleurs, mais on punit de mort les faux témoins & les Juges interessez. Par là on remédie au mal comme on peut. L'iniquité des Jugemens est, ce semble, un desordre universel, que la longueur des procédures ne corrige pas toûjours. Au reste ce petit nombre d'Of-

d'Officiers de Judicature, qui se réduisent à trois dans les plus grandes Villes comme dans les plus petites, n'est pas même aussi occupé, que le moindre de nos Juges qui sont en si grand nombre dans l'Europe.

Telles sont les Coûtumes du grand Empire dont nous avons écrit l'Histoire. On ne les a pas donné toutes comme irrépréhensibles; mais on y a fait remarquer un mélange de barbarie & de droiture, qui, à tout prendre, ne rend pas le Gouvernement du Mogol beaucoup inferieur à l'administration de bien d'autres Nations. L'Empereur qui regne aujourd'hui dans l'Indoustan, soûtient par sa sagesse & augmente tous les jours par sa valeur, un Empire, qui n'a point encore souffert de diminution depuis son établissement.

FIN.

